105371
14

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER

XIV

AVEC LES MANUSCRITS ARABES

(Souvenirs sur les livres et les hommes)

PAR

I. KRATCHKOVSKY

BIBLIOTHÈQUE ALGER de l'UNIVERSITÉ

TRADUIT DU RUSSE

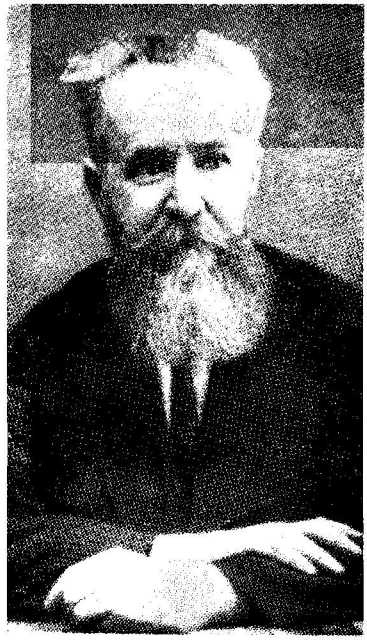
PAR

M. CANARD

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger

ALGER
IMPRIMERIE « LA TYPO-LITHO »
ET JULES CARBONEL RÉUNIES

1954



Акад. И. Ю. Крачковский
(Снимок 1935 г.)

I. I. Kratchkovsky (1883-1951)
en 1935

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

105371
14

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER

XIV

AVEC LES MANUSCRITS ARABES

(Souvenirs sur les livres et les hommes)

PAR

I. KRATCHKOVSKY

BIBLIOTHÈQUE ALGER de l'UNIVERSITÉ

TRADUIT DU RUSSE

PAR

M. CANARD

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger

ALGER
IMPRIMERIE « LA TYPO-LITHO »
ET JULES CARBONEL RÉUNIES

1954

105.371
14

A la mémoire de mon fils

ROBERT

mort à 20 ans en 1947

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Les « Souvenirs sur les livres et les hommes » d'I. Kratchkovsky, professeur à l'Université de Léningrad, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., mort en 1952, nous retracent divers épisodes de la vie de labeur scientifique d'un grand arabisant et d'un grand savant. Les pages de ces « Souvenirs » sont si captivantes que, dès l'année 1947, j'avais fait une traduction française du livre, sur la seconde édition parue en 1946, que I. Kratchkovsky m'avait fait le grand honneur de m'envoyer. Cette traduction, annoncée par l'auteur lui-même, comme on verra plus loin, n'avait pu jusqu'ici être publiée. Je la présente aujourd'hui au public français dans la Collection de l'Institut d'Etudes Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger. Elle a été faite en principe sur la seconde édition du livre, mais il a été tenu compte des quelques additions et modifications minimes apportées par la troisième édition, parue en 1948.

Des comptes rendus et des traductions en langues occidentales ont montré le grand intérêt du livre, non seulement pour les arabisants, mais aussi pour le grand public. Dans la pensée de l'auteur, il n'était d'ailleurs pas destiné aux spécialistes, et c'est pourquoi il a été dépouillé de tout appareil scientifique : les notes bibliographiques et explicatives ont été rejetées à la fin. Aux notes originales, j'ai cru devoir ajouter des renseignements relatifs à des personnes ou des choses peu familières à beaucoup de lecteurs français, et j'ai marqué d'un astérisque dans le texte les noms expliqués. Quelques brèves notes ont été mises au bas des pages.

Le titre du livre est littéralement « Sur les manuscrits arabes » (Nad arabskimi roukopisiami). *Il évoque l'idée d'une vie passée sur les manuscrits arabes, à travailler sur eux, à être constamment avec et parmi eux. La préposition* sur *étant amphibologique, j'ai préféré la traduction « Avec les manuscrits arabes ». Je me suis efforcé de suivre le texte de près, au risque de donner parfois un tour russe au français.*

J'espère que ma traduction ne sera pas inutile aux arabisants français à qui elle fera mieux connaître la vie laborieuse et la puissante et attachante personnalité de ce grand maître. Les exemples de persévérance, de ténacité, de passion pour la science, et de collaboration confiante et amicale entre maîtres et disciples, tels qu'ils apparaissent dans ces pages, sont pour nous tous une leçon de haute valeur. Je n'ai pas jugé utile de revenir ici sur la biographie de l'auteur et je me contenterai de renvoyer à la notice nécrologique et bibliographique que j'ai donnée dans la Revue Africaine *de 1952.*

Je remercie mes amis russes d'Alger, MM. Oustimovitch et Kavyrchine qui m'ont fourni certains renseignements et permis d'identifier plusieurs citations, proverbes ou allusions du texte. J'ai pu également prendre connaissance de la traduction anglaise de l'ouvrage due à Mme T. Minorsky, parue cette année même à Leyde, et que M. V. Minorsky a eu l'amabilité de me faire parvenir. Je lui en exprime ici mes très vifs remerciements.

M. CANARD.

Alger, novembre 1953.

PRÉFACE
DE LA DEUXIÈME ÉDITION

La destinée de ce petit livre a été heureuse : je l'ai écrit dans les sombres années de la guerre, mais il a paru dans les jours insignes de mai 1945, quand tout le pays a accueilli avec solennité l'achèvement victorieux de la geste héroïque des années de guerre. L'aspiration à un labeur pacifique, à une reprise du travail interrompu sur l'édifice grandiose de notre culture s'est fait sentir d'une manière particulièrement forte, et ce petit livre a été salué amicalement, même par ceux qui, dans leur vie, ont toujours été loin des manuscrits arabes, qui jamais auparavant n'avaient pensé à la philologie orientale. Depuis six mois, lettres et comptes rendus ont montré qu'une seconde édition était indispensable, que dans notre culture grandissante (1), il y avait place pour ce petit livre.

Je n'étais déjà plus un évacué quand j'ai préparé la seconde édition, j'étais dans ma bibliothèque, parmi mes vieux amis, manuscrits et livres, qui ont survécu au siège. Alors j'ai pu vérifier des dates, corriger des inexactitudes dans les citations quand ma mémoire avait été défaillante, apporter plus de clarté dans des détails particuliers.

J'ai complété le livre par deux séries d'articles, la troisième et la septième, écrites dans des conditions tout autres, comparativement à la première édition. Je sens que, en ce qui concerne le style, elles sont parfois dissemblables des précé-

(1) 3e éd. contemporaine.

dentes ; dans l'une d'elles peut-être y a-t-il trop de citations, trop de documents par le truchement desquels il m'a été plus facile de parler de moi-même qu'avec mes propres paroles. J'ai voulu que, dans un livre sur les manuscrits arabes, résonne la voix de nos amis qui sont maintenant nombreux dans les pays arabes.

Je ne redoute pas le reproche de n'avoir pas, dans des séries composées chacune à une époque différente, observé l'ordre chronologique ou apporté une unité complète dans la manière d'exposer les choses, ou d'avoir laissé se glisser parfois des répétitions. Mais la vie parmi les manuscrits est aussi diverse de formes que parmi les hommes, et il n'est pas nécessaire de donner à des souvenirs sur les manuscrits un ordre de succession rigoureux ou une harmonie intérieure. Chaque chapitre a été écrit séparément et a un caractère indépendant des autres ; s'ils se complètent l'un l'autre ou si, dans les détails, ils s'entrecroisent fréquemment, celui qui lira ce petit livre par fragments ne s'en plaindra pas.

Je suis très reconnaissant à tous ceux qui m'ont envoyé un mot ou un vœu aimable pour répondre à des idées qui me sont chères. Les deux nouvelles séries sont en partie aussi une réponse à quelques-uns de ces vœux. On ne me blâmera pas d'avoir conservé la même base fondamentale : partout, j'ai pris comme point de départ des souvenirs sur des manuscrits ou des livres, partout je n'ai parlé que des hommes vers lesquels m'ont amené sur le chemin de la vie les manuscrits et les livres, anciens et modernes, arabes et russes.

Léningrad, décembre 1945.

PRÉFACE
DE LA TROISIÈME ÉDITION

La parution de la troisième édition de mon petit livre me confirme qu'il y avait place pour lui dans notre culture. C'est ce dont témoigne le flot toujours montant jusqu'à ces derniers temps des lettres et des échos qu'il avait provoqués et qui, de tous les coins de notre pays, me parvenaient des représentants des spécialités les plus variées et de personnes d'âges et de situations très divers. C'est ce que me confirme également la reproduction de certainés parties de l'ouvrage dans une série aussi populaire que celle de la *Bibliothèque « Ogoniok »* (1). L'intérêt qui s'est manifesté pour ce petit livre est passé également dans les pays arabes et en Occident. Pour parler franchement, je dois dire que je ne m'attendais pas à un aussi large retentissement, et peut-être que, si je l'avais prévu, certaines parties auraient été écrites autrement, d'une façon plus claire et plus détaillée. Mais puisqu'il a vite pris tournure « historiquement », laissons-lui la forme sous laquelle il a paru pour la première fois, bien que depuis, beaucoup de choses aient changé.

Cette pensée m'a poussé à le publier pour la troisième fois sans additions ni modifications sérieuses. Je me suis borné seulement à de petites corrections principalement de caractère stylistique et ce n'est que dans l'appendice que j'ai ajouté un paragraphe consacré à l'énumération des recensions les

(1) Litt. petit feu.

plus importantes de mon livre et des traductions en langues étrangères connues de moi. Encore que le matériel qui est entre mes mains ne soit pas complet, cette énumération, me semble-t-il, dit de façon assez précise l'accueil qui a été fait à mon livre dans de très larges milieux, chez nous et à l'étranger.

En revoyant encore une fois mes souvenirs deux ans après l'époque de la première édition, je vois que les exemples les plus frappants du rôle qu'ont joué les manuscrits dans ma vie, y sont déjà décrits de façon exhaustive. C'est pourquoi un des vœux de mes nombreux correspondants, cette fois encore, restera inexaucé.

On me demande souvent pourquoi — et on me le reproche même — je n'ai pas mentionné tel ou tel savant dont je parle en d'autres occasions, pourquoi je n'ai pas parlé de tel événement de ma vie scientifique. Pour le passé comme pour aujourd'hui, je ne répondrai que par ces seuls mots : ce petit livre est loin d'épuiser tous mes souvenirs sur les hommes ou sur mes propres travaux. Je n'y ai parlé que des gens vers qui les manuscrits m'ont amené ou de ceux qui étaient en rapports étroits avec eux. Il ne faut nullement le considérer comme un reflet de toute ma vie et de tous mes souvenirs, c'est pourquoi dans une nouvelle édition, j'ai résisté à la tentation d'y ajouter des chapitres sur d'autres personnages ou d'autres faits qui se sont présentés sur le chemin de ma vie, afin de ne pas briser l'axe fondamental de mon petit livre et de ne pas porter atteinte à son « genre ».

De ces hommes et de ces événements, il y en a eu une quantité ; et beaucoup de ceux dont je n'ai pas dit un mot dans ce livre me sont aussi chers que ceux qui y ont une place solide. Depuis ces dernières années, je sens combien les figures des « maîtres et élèves » disparus se dessinent devant mes yeux toujours plus distinctement et avec plus d'insistance. Ils exigent de plus en plus impérieusement leur réincarnation, littéralement, et ils commandent à ma volonté, comme il n'y a pas bien longtemps encore le faisaient les manuscrits. L'élaboration d'un livre sur les manuscrits a trouvé un accueil favo-

rable et a montré comment un récit sur des impressions ou émotions personnelles peut entrer dans le large courant de l'histoire culturelle. Je crois que je dois aussi prêter l'oreille à d'autres voix qui proclament sévèrement leur droit à mon souvenir. Peut-être un livre ultérieur de mémoires, si mes forces me le permettent, sera-t-il consacré à mes « Maîtres et Elèves ».

Léningrad, avril 1948.

PRÉLUDE

Je prie le lecteur de ne pas voir dans ce petit livre des mémoires personnels de l'auteur. J'ai écrit des souvenirs qui parlent, non de moi-même, mais des manuscrits arabes, qui ont joué un grand rôle dans ma vie, que j'ai eu le bonheur de découvrir ou qui, par mon entremise, sont entrés dans le monde de la science.

Les manuscrits ont fréquemment provoqué des souvenirs sur les différentes bibliothèques dans lesquelles ils ont été conservés, sur les gens qui ont été en rapports avec eux, et, bien entendu, des souvenirs personnels. Mais tout cela n'était pas essentiel. Avant tout, j'ai voulu montrer ce qu'un savant éprouve en travaillant sur les manuscrits, dévoiler un peu les sentiments qui l'agitent et dont il ne dit jamais rien dans ses travaux spéciaux, quand il expose les résultats scientifiques auxquels il est parvenu. J'ai voulu parler des joies et des peines du travail de cabinet, dont beaucoup de gens n'ont pas le moindre soupçon, car ils le considèrent comme ennuyeux, sec et privé de vie.

On trouvera peut-être dans mon récit un peu trop de sentimentalisme et de romantisme, mais je ne redoute pas ce reproche : tel j'ai vécu mon travail, tel j'en évoque le souvenir.

Dans ce petit livre, je n'ai pas visé sciemment à populariser la science, et il m'importe peu que le lecteur oublie les faits et les noms particuliers qui s'y trouvent mentionnés. Je me suis limité aux matériaux de ma sphère immédiate ; je parle de plusieurs d'entre eux aujourd'hui pour la première fois, de plusieurs autres autrement que je ne l'ai fait autrefois ; c'est la raison peut-être pour laquelle on rencontrera de temps en temps dans ce petit livre quelque chose de nouveau

ou d'utile à la science. Mais il ne s'agit pas de cela. Ce qui m'importe est de tout autre nature. Je ne dissimulerai pas que j'ai voulu faire un peu de propagande pour mon domaine propre et élever la voix en faveur de la philologie orientale. J'ai essayé, dans la mesure de mes forces, de montrer que des gens travaillent dans ce domaine, non pas seulement parce qu'un goût subjectif, et, de l'avis de certains, étrange, les attire vers la philologie orientale, que ceux qui vont à elle ne sont pas seulement des amateurs d'exotisme ou des anachorètes détachés de la vie. En évoquant ce que j'ai éprouvé en travaillant sur les manuscrits, je n'ai pas pu ne pas dire comment le plus petit détail du travail de l'orientaliste est lié à de larges problèmes de l'histoire de la civilisation et comment, en dernière analyse, il se fond entièrement dans le puissant mouvement qui nous entraîne sur la voie des plus hauts idéaux de l'humanité.

Voilà ce qui a toujours occupé ma pensée, et je voudrais que ces réflexions trouvent le chemin du cœur et de l'esprit de ceux qui liront ce petit livre.

1er Septembre 1941,
Sanatorium « Ouzkoïé ».

CHAPITRE PREMIER

AU DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS

(Dédié à I. A. Bytchkov)

Prologue (1901)

C'est avec un frémissement d'émotion et un sentiment de vénération que j'ai franchi pour la première fois le seuil de la Bibliothèque Publique de Pétersbourg, au début du siècle, en 1901, en qualité d'étudiant de première année, l'esprit encore plein des impressions toutes fraîches que m'avaient laissées le vieux roman libéral de D. L. Mordovtsev*, *Les signes du Temps*, où figure si souvent la Bibliothèque Publique avec son directeur Bytchkov. Si l'on voulait rassembler tout ce qui a été écrit sur notre Bibliothèque dans la seule littérature d'imagination, on ferait un livre intéressant et instructif, qui dessinerait avec une vive clarté en des tableaux empreints tantôt d'un haut pathétique, tantôt d'un profond tragique, l'histoire de notre vie sociale, l'histoire de la lutte pour la liberté de pensée.

Et lorsque maintenant, quarante ans après ma première visite, j'entre dans les salles sévères du Département des Manuscrits, quand je vois la grave figure de son conservateur, qui porte toujours le nom de Bytchkov, qu'ont si bien connu nos pères et nos grands-pères, j'éprouve chaque fois le sentiment singulier d'une ascension, sentant toute l'importance de l'action qui s'accomplit là.

Car pour nous, Orientalistes, le Département des Manuscrits a toujours été et est toujours resté une école d'exceptionnelle valeur ; c'est là que nous sommes entrés craintivement, jeunes étudiants, c'est là que sont nés nos premiers travaux, c'est là que, des dizaines d'années plus tard, déjà grisonnants, nous avons continué à venir nous instruire avec nos étudiants et que nous avons envoyé les étudiants de nos propres étudiants.

Entre ces hauts murs un peu austères sont nées une quantité innombrable de thèses, ont été faites bon nombre de découvertes scientifiques importantes. Plongé dans un manuscrit, on se renversait tout à coup sur le dossier de sa chaise, dans l'esprit prenait corps une idée nouvelle inattendue, on vivait avec un frémissement d'émotion le grand bonheur du savant : c'est là le processus de la création scientifique pareillement précieux à ceux qui sont debout devant leurs cornues, au laboratoire, et à ceux qui, assis à une table, fixent attentivement les lignes d'un manuscrit.

Là, tout vous inclinait vers le travail et vous enveloppait pour ainsi dire d'un seul coup dans son atmosphère. Par instants même, il était difficile de penser que, hors de cette enceinte, bouillonnait la vie tumultueuse des rues ; là régnait le silence, comme dans un bon laboratoire. Infatigablement écrivait le « Chroniqueur Nestor »*, figé en une blanche statue pour laquelle on avait trouvé là une place si appropriée. Doucement se mouvait la silhouette du fidèle conservateur des trésors manuscrits, toujours prêt à vous apporter son secours, à vous donner un conseil, à vous fournir un renseignement ; sur les tables, bruissaient doucement les feuilles des manuscrits ou des livres chargés de siècles. Lentement, ligne après ligne, pas à pas, naissait un travail scientifique, dont les résultats s'en iraient loin derrière ces hautes murailles, arriveraient même aux rues tapageuses, seraient dispersés par tout le pays dans les feuilles des journaux et des revues, et prendraient place sur des rayons parmi les livres de la Bibliothèque Publique.

Les années passent, les générations d'érudits se succèdent, mais là le travail marche toujours sans s'arrêter. Et comme

auparavant, comme le *spiritus movens* du Département des Manuscrits, doucement se meut la grave silhouette du conservateur, passé déjà de son vivant dans l'histoire et la légende. Une rare date jubilaire, tel un projecteur, éclairera à l'improviste le chemin parcouru, et alors, apparaîtra en pleine lumière tout ce qu'a fait Ivan Afanasiévitch pour son pays, pour la science et pour tous les érudits. Mais ce projecteur jette aussi ses rayons sur les pages de notre vie comme sur les feuillets des manuscrits qui ont laissé en elle une trace ineffaçable...

1. Un vieil apocryphe (1906).

Tout jeune candidat au grade de magistre*, venant à peine d'achever mes études universitaires, je suis assis à la Bibliothèque, au Département des Manuscrits. Devant moi, sur la table, s'étalent cinq feuilles de parchemin, tout ce qui reste d'un manuscrit autrefois plus important. Mais maintenant ces feuilles sont d'un prix inestimable. « Du fonds Tischendorf »*, a murmuré d'un air significatif Ivan Afanasiévitch, en les apportant de quelque coin des mystérieux trésors du Département des Manuscrits. Je les examine avec un sentiment particulier. « Ecrit en 272 de l'ère des Arabes », est-il dit à la fin : le manuscrit est de mille ans plus vieux que moi. Je lis avec une grande attention cet apocryphe où Satan converse avec la Mort et je comprends pourquoi l'Eglise ne l'a pas inclus dans son canon : les sentiments humains s'y reflètent trop vivement et non comme il sied selon la règle monacale. La souscription finale est détaillée : « A écrit cette copie Abbâ (Père) Antoine de Bagdad, au monastère de Saint-Sabas* ; lui a demandé de le copier Abbâ Isaac, pour le Mont Sinaï ». Et, à travers ces lignes, je vois, pour ainsi dire vivants, des anachorètes qui semblent sortir des pages des apologues de Leskow*. Ils sont séparés par le désert, mais le désert ne peut interrompre un amical commerce littéraire. Il n'est pas au pouvoir des rudes tribus bédouines de fermer la route au manuscrit, et il fait son chemin, de la Palestine au Sinaï.

Un an après, j'ai moi-même erré près de la Mer Morte et j'ai passé une nuit au Monastère de Saint-Sabas*. Une foule d'images m'a entouré. Je me suis rappelé le poème d'Alexis Tolstoï* « Jean Damascène », car c'est là que le Damascène a planté un palmier, et son rejeton, le seul et unique en cet endroit, ombrage maintenant une petite place. C'est peut-être sous ce palmier que Abbâ Antoine de Bagdad a écrit en 885 le manuscrit dont le Département des Manuscrits de notre Bibliothèque, au XX^e^ siècle, conserve soigneusement la fin.

2. Le traducteur de Krylov (1922).

Aujourd'hui, Ivan Afanasiévitch m'a apporté un manuscrit étrange. Je suis en train d'essayer de comprendre les rapports des Arabes avec la population soumise des pays qu'ils ont conquis, je veux me rendre compte des liens des Musulmans avec les Chrétiens, expliquer l'extension de la langue arabe en Syrie. J'ai trouvé, dans le catalogue, mention d'un Evangile arabe inconnu et j'ai demandé d'en obtenir communication ; il m'a apporté une grande feuille de papier qui tenait à peine sur ma table. L'ayant déployée, j'ai vu avec étonnement deux mots : « Alexandre Nikolaiévitch »*, écrits en lettres arabes, tenant toute la feuille et composés d'innombrables lignes pointillées. Je suis d'abord resté stupéfait, et c'est seulement après examen que j'ai découvert que ce que je prenais pour du pointillé, c'étaient en réalité des lignes d'une écriture arabe minuscule et que les lignes de ces deux mots contenaient tout le texte d'un Evangile écrit en arabe. Mais alors, pourquoi « Alexandre Nikolaiévitch » ? Quand j'eus appris, par le compte rendu périodique des acquisitions de la Bibliothèque, que le manuscrit, entré en 1868, provenait de Rizk Allâh Hassoun, tout m'est devenu clair et j'ai vu s'allonger tout un réseau de fils qui conduisaient vers cette originale figure de calligraphe et d'homme politique, de poète et d'aventurier.

Nationaliste arabe, pour sauver sa vie, il avait fui de Turquie et était arrivé en Russie par le Caucase, non sans le

concours, semble-t-il, de notre agent diplomatique à Constantinople, le général Bogouslavsky, qui avait été, à un moment donné, commissaire attaché à Chamîl (1) à Kalouga. Hassoun passa un certain nombre d'années à Pétersbourg, essayant vainement d'obtenir qu'Alexandre II l'aidât à fonder un état arabe indépendant. Evidemment, ce manuscrit, véritable tour de force calligraphique, était destiné à lui être offert en cadeau.

Désespérant d'arriver à ses fins, Hassoun émigra en Angleterre, d'où par des satires venimeuses et des tracts incendiaires, il mena la lutte contre le sultan de Turquie et le parti turcophile des pays arabes. Il eut comme grand ami un homme de talent et aussi quelque peu aventurier, l'Orientaliste Palmer, qui fut mystérieusement assassiné par des Bédouins au Sinaï, en 1882 ; deux ans auparavant, Hassoun avait aussi mystérieusement terminé son existence en Angleterre, empoisonné, dit-on, par un agent du sultan turc.

Hassoun était un grand amateur et connaisseur en littérature ; des manuscrits calligraphiés par lui ornent aussi d'autres collections, on en trouve à Beyrouth, à Alep, à Londres. Il a payé l'hospitalité de la Russie en vers émus, quoique naïfs, et il a été un traducteur original de quelques fables de Krylov en langue arabe.

3. Un contemporain de Houlagou (1911).

Aujourd'hui j'ai pensé qu'Ivan Afanasiévitch s'était trompé et ne m'avait pas apporté le manuscrit que j'avais demandé.

Hier, j'étais tombé par hasard, dans l'Histoire de la Littérature Arabe de Brockelmann, sur une mention d'après laquelle seraient conservés dans la Bibliothèque Publique, des modèles de calligraphie provenant du célèbre historien d'Alep, Kemâladdîn. J'avais eu honte : encore une fois, me disais-je, un étranger sait mieux que nous ce qui existe chez nous, car nous n'avons nulle part fait la moindre mention de cela. Et

(1) Voir chap. VI, n° 4.

cependant Kemâladdîn n'était pas seulement connu comme historien ou diplomate, mais encore comme calligraphe. Le terrible Houlagou (1) lui-même, après avoir ravagé Alep sa patrie en 1260, réussit à faire revenir Kemâladdîn du Caire où il s'était réfugié, pour lui confier le haut poste de grand cadi en Syrie.

On conçoit que le lendemain matin, j'allai en hâte à la Bibliothèque, ému et n'osant pas croire que j'allais tenir entre mes mains l'autographe d'un homme célèbre de l'époque des grandes conquêtes mongoles. Ivan Afanasiévitch, comme toujours, m'apporta rapidement et un peu mystérieurement le manuscrit. Je me mis à tourner les feuilles, ne sachant que penser. J'avais devant moi un élégant album de modèles calligraphiques, mais d'une époque bien postérieure, du XV-XVI[e] siècle. Je regardai avec intérêt et admirai de remarquables exercices de calligraphie, provenant de Herat, de Bokhara, de Samarkand ; il me devint évident que j'avais devant moi un monument de l'art calligraphique de la célèbre école de Herat, où il n'y avait pas place pour l'historien alépin du XIII[e] siècle. Cependant il n'y avait pas non plus d'erreur de référence et Ivan Afanasiévitch commençait déjà à s'émouvoir, en me montrant que le manuscrit correspondait exactement à la cote. Alors, j'entrepris d'examiner avec attention les formes de signatures, et je découvris que parmi elles figurait plusieurs fois un nommé Kemâladdîn, mais certainement, ce ne pouvait être qu'un homonyme du célèbre historien. Comme il arrive souvent, je me hâtai de soupçonner d'erreur le vieux Dorn* et son catalogue, mais, ayant ouvert le livre, je me convainquis immédiatement qu'il n'avait pas du tout confondu le calligraphe et l'historien. C'était Brockelmann lui-même qui s'était trompé, et Ivan Afanasiévitch, comme toujours, avait raison. Je revins à la maison, un peu désenchanté de n'avoir pas vu l'écriture d'un homme célèbre, mais tranquillisé par le fait que nous n'avions pas laissé passer inaperçu un autographe rare.

Plus tard, je fus toutefois gâté par le sort : dans la Bibliothèque de Leyde, je découvris un manuscrit historique entier,

(1) Fameux conquérant mongol.

transcrit par le même Kemâladdîn à Badgad en février 1257, une année seulement avant que la « Ville du Salut » n'eût été détruite par Houlagou.

•

4. L'otage d'une double prison (1912).

Malgré tout, à dire le vrai, le vieux Dorn était coupable de nombreuses fautes, et, avec son catalogue, étaient allées se promener par le monde un certain nombre de fantaisies qu'il avait, d'une main légère, mises sur le compte de nos manuscrits. Mais, en lui gardant rancune, nous oublions souvent qu'il a travaillé à une époque où non seulement il n'y avait pas encore de Brockelmann, mais où Hadjjî Khalifa* n'était pas complètement imprimé. Et qui sait si nous faisons nous-mêmes moins de fautes, bien que nous ayons de pareils prédécesseurs ? De plus, parfois les méprises de Dorn nous offrent la consolation de nous permettre de faire quelques découvertes.

Il y a trente ans, j'examinais, au Département des Manuscrits, un recueil de petits traités. Le manuscrit, bien que tardif, du début du XVI[e] siècle, était réellement bon : d'un petit format oblong et étroit, il ressemblait, par son type, à un album, et avait été copié en Egypte d'une façon élégante et exacte par quelque amateur, qui avait des connaissances philologiques. A la fin se trouvaient, selon les paroles de Dorn, des extraits de traités grammaticaux et d'épîtres de Tibrîzî. Je les parcourus sans y apporter une attention particulière, sachant que l'auteur était un commentateur très laborieux, mais assez ordinaire. Je me rappelai seulement, en souriant, que, après la mort de Tibrîzî à Bagdad, où il avait achevé sa vie comme professeur à la fameuse Madrasa Nizâmiya*, on montrait un énorme dictionnaire que, dans ses années de jeunesse, il avait traîné sur son dos de Tabriz en Syrie, afin d'en continuer l'étude auprès du célèbre aveugle, poète et savant, Aboul'l-'Alâ de Ma'arra près d'Alep. Le dictionnaire semblait avoir été tiré de l'eau, tant il avait souffert de la sueur, sur son dos, pendant son long voyage.

Tout à coup, en regardant la dernière épître, je sentis que le style rappelait peu celui d'un scholiaste savant et ennuyeux : dans la formule de l'adresse au grand seigneur auquel elle était destinée, m'apparut une certaine ironie, enveloppée dans des figures de rhétorique à effet et des phrases* d'apparente humilité. Mon attention redoubla : il me suffit de deux ou trois sondages pour être convaincu que je n'avais pas devant moi un extrait d'une épître de Tibrîzî, comme le disait Dorn, mais une épître originale du célèbre aveugle même de Ma'arra, que son élève avait conservée aussi soigneusement que le dictionnaire apporté sur son dos. Tout d'un coup, elle se paraît de toutes les nuances d'un esprit fin et malicieux, et je souris en pensant au tout puissant vizir égyptien, qui avait entendu parler de cet original poète-philologue, et avait désiré lui faire un grand honneur, que beaucoup avaient en vain brigué, en l'invitant à sa cour. Mais le courrier spécial, envoyé au gouverneur d'Alep, avec ordre d'amener le vieil aveugle, était revenu simplement avec une lettre d'excuses, dont je me délectais. Abou'l-'Alâ écrivait sur un ton, habituel chez lui, d'ironie élégante et à peine perceptible, qu'il n'était pas digne d'un pareil honneur, et qu'il aimait mieux rester dans sa réclusion volontaire « otage d'une double prison », la cécité et la solitude. Il est difficile de dire maintenant si le tout puissant vizir comprit toute la finesse de l'ironie répandue dans cette épître étant donné que son maître, le calife fatimite* d'Egypte, le mit à mort probablement la même année.

Ainsi, un malentendu dans le catalogue de Dorn, m'avait mis en contact, une fois de plus, avec mon vieil auteur favori, Abou'l-'Alâ, dont les manuscrits, d'une façon inattendue, m'ont apporté une joie dans la vie, au Caire et à Leyde, et dont les ouvrages m'ont accompagné sur les bords de la Mer Noire, et même lorsque je n'avais pas d'autres livres.

5. De la Sicile à Pétersbourg à travers la Perse (1929).

Sur le manuscrit, était collée, selon une bonne habitude, une feuille contenant une description préliminaire du manuscrit composée autrefois par l'ancien chef de la Section Orientale de la Bibliothèque. La description était insuffisante, elle disait seulement que le manuscrit était un ouvrage géographique avec des cartes de forme étrange, où étaient mentionnés entre autres les « Rous »*. Sur cette même feuille, au bas et en travers, on lisait ces mots ajoutés, de l'écriture cassée caractéristique de Victor Romanovitch Rosen : « Mais c'est Idrîsî ! » On sentait ainsi que, par cette exclamation laconique, s'exprimait un sentiment de mécontentement à l'égard de l'insuffisant auteur de l'annotation, qui n'avait pas reconnu un pareil monument de premier ordre. Le manuscrit en lui-même était intéressant : il avait été acheté dans les années 90 du XIX[e] siècle, à Téhéran, par le colonel Kosagovsky, qui était à la tête de la brigade cosaque de funeste mémoire, mais le chef de l'Etat-Major Général, aux mains duquel il était tombé, avait à juste titre pensé qu'il était mieux à sa place à la Bibliothèque Publique, où le conservait soigneusement Ivan Afanasiévitch.

Le voyage de ce manuscrit avait été long, et nous ne saurons jamais exactement comment il se trouvait en Iran. Il était d'une belle écriture magrébine d'Afrique du Nord, avec des cartes originales soigneusement dessinées ; c'était le plus remarquable monument de la cartographie européenne du XII[e] siècle. Européenne, je le dis sans réserve aucune, car l'auteur, al-Idrîsî, descendant d'émirs qui avaient régné en Afrique du Nord, a travaillé à la cour du roi normand de Sicile, Roger, et a recueilli des récits de marchands « visiteurs » arabes, varègues et slaves, et il connaissait non seulement Ptolémée, mais aussi Orose*.

Notre manuscrit, certainement, n'est pas autographe, mais il peut, étant donné sa date, avoir été copié sur l'autographe. Il est passé par beaucoup de mains, en Afrique, en Asie et en

Europe, avant d'avoir trouvé le repos sur les rayons du Département des Manuscrits. Mais, nous ne savons pas où est la première moitié, qui est restée en chemin, ni si elle a été conservée intacte. Cependant, les manuscrits ont parfois la vie plus dure que les hommes, peut-être que cette première moitié émergera un jour, en un endroit inattendu, et qu'un futur Brockelmann l'inscrira soigneusement sur sa liste, mais vraisemblablement, il ne devinera pas du premier coup où est la seconde moitié...

Epilogue (1941)

...Ils m'entourent. Dans les nuits d'insomnie, aux heures de maladie, quand ma tête, embrasée du feu de la fièvre, ne peut plus diriger mes pensées, ils s'attroupent autour de moi, timidement, comme s'ils ne s'approchaient de moi qu'avec crainte. Dans leur murmure, je distingue des voix douces : « Tu ne nous a pas oubliés ? Tu ne nous quitteras pas ? Tu te souviens comment tu nous a appelés à la vie, comment, en examinant des lignes à demi-effacées, tu as découvert lentement leur sens, comment, dans une note hâtive ou alambiquée, tu découvrais tout à coup notre histoire, et qu'un léger frisson d'émotion te parcourait des pieds à la tête. Un seul nom, luisant devant tes yeux, nous faisait prendre place dans l'histoire, et nous ressuscitions pour toujours, après être restés des centaines d'années enfouis sous la terre ou dans des coffres oubliés ».

Ils m'assiègent de tous les côtés : les chers parchemins jaunis, avec leurs sévères caractères coufiques ou l'écriture tranquille des moines du Sinaï, et les pages luisantes de papier ciré des luxueux exemplaires des bibliothèques des sultans mamelouks, et les pauvres et modestes, mais inestimables autographes des savants, et les notes hâtives de leurs élèves, et les traits assurés, splendides, mais froids et sans âme du *neskhi* (1) des copistes professionnels. Certains feuillets sont propres et frais, comme s'ils venaient de sortir des mains de leurs premiers possesseurs, d'autres sont brûlés ou délavés — traces des

(1) Ecriture cursive, litt. « de copie ».

malheurs qui ne les ont pas ménagés, de même qu'ils ne ménagent pas les hommes. Des manuscrits, privés de leurs feuillets, au commencement et à la fin, semblent de pauvres invalides, et comme un sombre reproche adressé à la cruauté humaine ; cela me fait mal de regarder les cicatrices béantes de leurs douloureuses blessures.

Ils m'entourent tous et murmurent : « Tu ne nous a pas oubliés ? Tu viendras toujours à nous ? Nous t'avons payé au centuple de ce que tu as fait pour nous rappeler à la vie. Te rappelles-tu comment, dans les heures de chagrin et de peine, de fatigue et de souci, tu venais à nous, et que, de nos pages, montait vers toi la voix d'amis fidèles, qui toujours te rencontrent avec joie, que personne ne pourra jamais t'enlever, sur lesquels la mort même n'a pas de prise ? Des chapitres entiers d'histoire, inconnus, se sont révélés à toi, des foules d'hommes vivants sont passés devant tes yeux, sortis de nos feuillets... »

Ils murmurent, je les regarde fixement, je les reconnais et je leur souris ; des pages de ma vie, de la vie d'autres aussi, sont là sous mon regard, et le brouillard des siècles ne me cache plus les clairs tableaux du passé...

CHAPITRE II

SOUVENIRS DE MES PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT

1. Les livres et les hommes (1908-1910). (en guise d'introduction)

L'année 1908 commença pour moi tristement. En janvier mourut mon maître Victor Romanovitch Rosen; tant qu'il vécut, je ne me rendis pas compte combien deux années de travail m'avaient attaché à lui, mais alors, l'idée obsédante de sa mort occupa entièrement mes pensées. Il me semblait que, dès lors, dans la science et dans la vie, j'étais tout d'un coup abandonné à moi-même. Ce n'est pas seulement sur moi que cette perte pesa douloureusement : son ancien élève, l'iranisant V. A. Joukovsky, ne s'en remit pas jusqu'à la fin de ses jours ; mon prédécesseur A. E. Schmidt tomba pendant quelques années dans une profonde dépression nerveuse dont il lui fut difficile de sortir. Une sorte d'étrange maladie, dans le genre de la coqueluche, que les médecins ne pouvaient définir, vint encore aggraver mon mauvais état d'esprit. Elle me faisait suffoquer plusieurs fois en vingt-quatre heures, jusqu'à en perdre connaissance. Depuis ma jeunesse, je n'aimais pas les déplacements, mais je voyais maintenant qu'il me fallait en quelque sorte changer de vie, et j'attendis avec impatience de partir pour un voyage en Orient dont Rosen avait déjà tracé le plan pour moi.

Je me représentais très confusément comment tout cela se déroulerait et mes seuls préparatifs consistèrent à m'exercer dans la langue française, dont je n'avais jamais eu la pratique auparavant. J'essayai de faire une provision de renseignements utiles auprès de notre lecteur de langue arabe à l'Université, qui était originaire de Tripoli en Syrie, mais ce fut en vain : il me racontait seulement comment, à l'étape, on fait cuire la bouillie de gruau de blé, et surtout, selon sa coutume, il se moquait de ses compatriotes, s'étonnant que j'eusse le désir de me rendre chez eux et de me condamner à être dévoré par les insectes. Après quelques tentatives malheureuses de préparatifs de voyage, je me garai de plus en plus des hommes, et la bibliothèque de l'Université devint à nouveau mon seul refuge, où je restai alors non seulement le matin, mais encore le soir, les jours où elle était ouverte. Là, j'oubliais tout, m'étourdissant, engloutissant avec fureur la littérature scientifique arabisante dont, dans l'ardeur de ma jeunesse, je voulais embrasser la production de près de trois siècles.

Ainsi passa la moitié de l'année dans une sorte de lugubre demi-sommeil et il fallut partir. Comme toujours, je ne me représentais pas clairement comment je voyagerais. Je ne connaissais alors qu'un chemin de fer, celui de Pétersbourg-Varsovie, et je n'avais jamais été dans aucune grande ville, à part Pétersbourg et Vilna. Mais mon état de dépression faisait naître en moi une sorte d'apathie à l'égard de tout ce qui devait avoir lieu.

Comme dans un brouillard m'apparurent Odessa, Constantinople, Smyrne, et en juillet, je me trouvai à Beyrouth. J'éprouvai beaucoup de désenchantement, surtout à mon propre sujet. Une connaissance relativement bonne de la langue arabe littéraire s'avérait peu utile pour la langue de la conversation, que je ne me représentais que d'après quelques notations folkloriques ; dans la rue, on ne me comprenait presque pas, et moi-même, je ne comprenais une conversation rapide en arabe qu'avec beaucoup d'effort. Cependant, il me fallait « converser », car c'était un des buts de mon voyage. Il convenait de prendre des mesures énergiques et je décidai d'aller

passer deux mois dans une petite localité du Liban, où je ne pouvais entendre aucune autre langue que l'arabe.

Une nature nouvelle, des hommes nouveaux, pendant les premiers temps, m'accaparèrent entièrement, et les livres semblèrent passer à l'arrière-plan. Je m'efforçai d'être constamment avec des gens pour la pratique de la langue. Les Libanais, expansifs et sociables, me regardaient avec curiosité et accueillaient partout cordialement le « Moskobì » (Moscovite) (1) insolite pour eux, mais pour moi-même, avec mon caractère « insociable », cela m'était pénible.

« Tu achètes seulement et tu ne vends rien », me disaient en plaisantant mes nouveaux amis à la langue bien pendue, « tu ne fais qu'écouter et tu ne dis rien ». Je ne réussissais pas à réformer ma nature, et je recommençai à soupirer après les livres, avec lesquels je me sentais plus libre qu'avec les gens. Mais il n'y avait pas beaucoup de livres, et j'examinai avec beaucoup plus d'attention qu'ils n'en méritaient les pauvres restes de la bibliothèque, naguère bonne, d'un monastère où, autrefois, on avait réussi à fonder une des premières typographies arabes de l'époque. J'attrapai tout ce qui était imprimé : je lus d'un bout à l'autre les éphémères journaux, dont le nombre croissait non pas de jour en jour, mais d'heure en heure, sous l'influence de la récente révolution jeune-turque. La petite localité où je me trouvais était, comme presque tous les petits bourgs du Liban, en relations avec l'Amérique, grâce à des émigrés, et c'est là, par des échantillons encore maigres, que je découvris l'existence d'une littérature syro-américaine, qu'il me fut donné par la suite de révéler à l'Europe. Tout cela me captivait intensément et les livres entrèrent à nouveau en lutte avec les hommes. J'appris à parler, mais, comme toujours, je n'aimais pas « vendre », préférant « acheter ».

Deux hivers passés à Beyrouth, à l'Université Saint-Joseph, moitié française, moitié arabe, semblaient devoir rétablir l'équilibre entre les livres et les hommes, mais ceux que je rencontrais là étaient « gens de livres », et, avec eux, je m'entendais plus facilement. Quels grands noms il y avait là, et

(1) Employé concurremment en arabe avec *Roûsi* pour Russe.

parmi les Européens et parmi les Arabes ! Le P. Lammens, brillant historien, conférencier sensationnel, Belge d'origine ; le P. Ronzevalle, fin dialectologue, Français, qui avait un prodigieux fonds d'humour, mais était dévoré par je ne sais quelle souffrance intérieure. A côté, le P. Cheikho, originaire de Mardin en Haute-Mésopotamie, corpulent, mais vif, accueillant, éternellement avec des épreuves de sa revue, saturé comme une éponge de littérature arabe, toujours avec un article tout prêt en réponse à une question qui lui avait été posée ; son ami le P. Salhani, Damasquin, sérieux et chétif, fin connaisseur en matière de poésie arabe et de « Mille et Une Nuits », qui, à plus de 90 ans, continuait ses recherches textuelles sur les vers de son poète favori al-Akhtal, ami de jeunesse de Jean Damascène.

On voyait parfois apparaître comme des météores, comparativement à eux, des Orientalistes européens de passage : l'original épigraphiste Marc Lidzbarski, qui se rendait à Palmyre pour y étudier les inscriptions, mais il redoutait les voyages à cheval, et, de Beyrouth, il rebroussa chemin et retourna en Europe ; le sémitisant Gottheil, complètement américanisé, un peu porté à la réclame ; le P. Peeters, Belge, le premier en Europe à avoir deviné le talent de Marr, grand admirateur de Dostoïevsky (1), qu'il lisait dans l'original. Ce n'est guère qu'avec lui, et aussi avec l'Italien Nallino, avec qui je passai plus tard un mois au Caire, étant dans une pension de famille qui faisait face à la sienne, dans la même rue, que j'ai conservé pendant de longues années des relations épistolaires. Je considérais jusqu'alors Nallino exclusivement comme un spécialiste de l'astronomie arabe, mais alors il me surprit par ses vastes connaissances dans les domaines les plus divers de la littérature et par la grande maîtrise qu'il déployait dans les conférences qu'il avait à faire en arabe à l'Université égyptienne.

Gens de livres aussi étaient ordinairement les Arabes avec qui j'eus l'occasion de me rencontrer. Zeïdân, romancier, historien et journaliste, était alors à l'apogée de sa popularité,

(1) Dans la 3e édition Tourgueniev.

mais il ne pouvait pas oublier sa patrie qui lui était fermée et il fut ému jusqu'aux larmes quand il apprit que je parlais son dialecte syrien natal. Je découvris par hasard l'étoile montante de Raïhânî ; sa gloire comme leader de « l'école syro-américaine » de littérature moderne était encore à venir, mais sa physionomie extraordinaire faisait d'un seul coup sentir un grand talent. Il était difficile de deviner ce que le sort réservait à beaucoup de ceux que je rencontrai. Constantin Yanni, modeste instituteur, qui m'avait frappé à Homs par son talent d'acteur lors d'une représentation scolaire, fut ensuite l'organisateur de l'aviation auprès du chérif, plus tard roi du Hidjaz, Huseïn. Mohammed Kurd Ali*, rédacteur d'un petit journal de Damas, fut après la première guerre mondiale, président de l'Académie Arabe. Des personnages encore plus intéressants passèrent devant mes yeux l'été où je quittai Beyrouth pour vagabonder tantôt dans le Liban, tantôt dans les sombres montagnes de Judée ou dans les molles plaines de Galilée. Instituteurs de village, journalistes provinciaux ou correspondants de journaux, médecins de campagne, tous me faisaient un amical accueil ; j'avais depuis longtemps oublié les difficultés de la langue et les conversations se prolongeaient pendant des heures, après une première rencontre. Tous étaient bouillants et agités, rêvaient d'indépendance nationale et en même temps étaient enthousiastes de leur littérature, et s'attendrissaient devant les monuments de son passé, qui continuaient à être vivants pour eux.

Là, nous parlions une commune langue ; parfois je me mettais à « vendre » d'une façon inattendue et insensiblement pour moi-même, non seulement en paroles, mais aussi dans la presse. L'étrange pseudonyme « Le Pèlerin Russe », qui apparaissait de temps en temps au bas de poèmes en prose arabes, publiés dans une petite revue de Haïfa, était souvent connu dans les endroits les plus inattendus, et parfois, à ma grande confusion, on devinait ce qu'il cachait. Fréquemment de longues conversations se terminaient par une ardente prière : « Reste avec nous ! »

Mais les livres m'appelaient aussi, pendant tout ce temps, et ils furent les plus forts. Si l'Orient offrit à mes yeux un

tableau riche en figures humaines aux vives couleurs, sa richesse en manuscrits me submergea au point que j'en fus comme hors de sens. Jusqu'alors, je n'avais connu que des listes de manuscrits isolés, mais là, ce furent des collections entières de centaines et de milliers de numéros dont je fis la trouvaille et qui me tombèrent d'elles-mêmes sous la main. Je me sentis comme un petit enfant au bord de cette mer sans bornes, et comme sous le coup d'un charme, je ne pus m'en détacher. C'était au-dessus de mes forces.

Le P. Cheikho fut le premier qui m'introduisit au premier étage de l'Université Saint-Joseph, dans la calme et un peu sombre « Bibliothèque Orientale » qu'il avait créée. Il connaissait chaque livre et il avait lui-même autrefois choisi pour chacun une place sur les rayons ; chaque manuscrit avait été acquis par lui, et dans chacun il avait soigneusement mis entre les feuilles des peaux de serpents sèches, pour les protéger contre les vers. Catalogues et listes n'existaient à la vérité que dans sa tête, et sur toutes sortes de petites feuilles qui n'étaient compréhensibles que pour lui seul. On n'a commencé à imprimer ces listes que beaucoup plus tard, après la première guerre mondiale, et en partie même après sa mort. Et j'ai éprouvé de la tristesse à lire à la fin de la description de quelques manuscrits bien connus, cette phrase laconique : Disparu durant la guerre (1). La barbarie contemporaine n'a pas épargné cette collection qui était la meilleure de Syrie par son organisation.

Le plus souvent, j'étais le seul lecteur dans la Bibliothèque Orientale et je pouvais y passer tout le temps que je voulais, de huit heures du matin à huit heures du soir. Le P. Cheikho lui-même avançait promptement sous la table un petit banc de bois pour les pieds, afin qu'ils ne se refroidissent pas sur le carrelage, particulièrement froid en hiver, et il me permettait de faire tout ce qui me plaisait. Le plus souvent, il travaillait dans sa modeste petite chambre, de l'autre côté du couloir, en face de la bibliothèque, où il passait des journées entières à d'interminables corrections d'épreuves ou à la rédaction d'articles pour sa revue « al-Machriq » ; quelquefois,

(1) En français dans le texte.

il venait hâtivement, avec son inévitable calame sur l'oreille, et courait après quelque renseignement ; parfois ils apparaissait avec une petite troupe d'excursionnistes ou avec des touristes isolés, qui étaient des notabilités arabes, plus fréquemment des Européens de passage ; il leur faisait voir ses trésors, me montrant aussi en passant, comme un « Moskobi », qui connaissait la littérature arabe. Les visiteurs me regardaient avec méfiance et me soumettaient parfois naïvement à un examen.

La règle, à la Bibliothèque, était toute patriarcale. Si je voulais emporter quelque livre à la maison, je n'avais qu'à l'inscrire moi-même sur un grand cahier, toujours ouvert sur le bureau. J'ai passé deux hivers dans cette bibliothèque, me grisant de la richesse des éditions orientales les plus diverses et d'un choix soigneux d'ouvrages de la littérature européenne sur les études arabes. J'ai tiré de là quantité de matériaux pour ma thèse sur al-Wa'wâ. Le P. Cheikho lui-même m'en a communiqué aussi beaucoup, car il avait souvent rencontré mon poète dans ses recherches diverses. Mais il n'y avait pas à Beyrouth de manuscrits des poésies d'al-Wa'wâ, et je dus aller à leur recherche à la Bibliothèque Khédiviale, comme on l'appelait alors, au Caire.

Cette dernière était un établissement d'un tout autre type. Elle occupait le premier étage d'un grand bâtiment d'aspect européen, bien que de style oriental (1) ; au rez-de-chaussée, était installé le non moins fameux Musée Arabe. De l'immense vestibule, un large escalier conduisait à un hall d'exposition, avec des vitrines où étaient disposés une collection unique de Corans anciens et un bel ensemble de manuscrits à miniatures. Le même hall donnait accès à une grande salle de lecture avec une série de longues tables. La bibliothèque était fréquentée par un assez grand nombre de gens ; la moitié d'entre eux était composée de jeunes étudiants, l'autre moitié, de copistes professionnels de manuscrits, assis à deux tables. Le personnel de service était assez nombreux, et naturellement exclusivement arabe. Mais le Directeur, selon une tradition

(1) 3e éd. : Un grand bâtiment de style oriental spécialement construit pour elle.

ancienne de la Bibliothèque, remontant à sa fondation, avant la première guerre mondiale, était toujours un Allemand ; c'était alors l'Orientaliste bien connu de moi B. Moritz, peu sympathique, un peu sec, d'âge moyen, en costume européen, mais avec l'immuable fez, signe obligatoire pour les étrangers d'une fonction d'état ; une fois par jour, il faisait le tour complet des locaux.

On trouva les manuscrits d'al-Wa'wà sur-le-champ et on me les apporta après qu'on m'eut fait asseoir à une table avec les copistes, qui étaient aussi en fez. On m'apporta aussi un pupitre permanent particulier, sur lequel on devait tenir le manuscrit ouvert, après y avoir appliqué une lourde plaque de verre. Absorbé par le collationnement du manuscrit avec mes propres copies que j'avais apportées de Pétersbourg, j'accordais, selon mon habitude, peu d'attention à ceux qui m'entouraient. Pendant tout ce temps, Moritz ne s'approcha qu'une fois de moi et me posa en français une question insignifiante.

Au bout de quelques jours de travail, il me sembla que mon apparition provoquait parmi les copistes assis à la même table une sorte d'inquiétude, mais je n'y attachai pas d'importance. Cependant, la fois suivante, ils se mirent, après mon arrivée, à murmurer quelque chose entre eux, puis le plus ancien d'entre eux, apparemment, se détacha du groupe et s'approcha de moi. Après un préambule venu de loin, il se mit à m'exposer dans un long discours, qu'ils étaient des gens pauvres, vivant seulement de leur salaire de copiste, mais que moi, étranger, je pouvais trouver une autre occupation ; ils étaient prêts à me proposer une indemnité de désistement, si je consentais à ne pas leur enlever leur gagne-pain. Au début, je ne compris pas de quoi il s'agissait, mais ensuite, me mettant à rire, je me hâtai de les tranquilliser et leur expliquai que je travaillais sur des manuscrits pour moi-même, et non pour un salaire. A partir de ce moment, s'établirent entre nous d'excellentes relations. C'étaient en majorité des gens calmes, modestes, entre deux âges, ordinairement sans aucune culture, comprenant rarement ce qu'ils transcrivaient ; quelques-uns d'entre eux étaient de grands amateurs et connaisseurs de calligraphie

à leur manière, mais ils ne trouvaient déjà plus présentement à employer leurs capacités. Derniers représentants d'une profession en train de s'éteindre, ils ne pouvaient rivaliser ni avec la presse typographique, ni avec la reproduction photographique des manuscrits qui commençait seulement à entrer en usage. L'extension rapide de la machine à écrire à caractères arabes les a sans doute fait disparaître définitivement en l'espace d'une dizaine d'années. Parfois, on rencontrait parmi eux des gens intéressants : l'un, avec qui il m'arriva fréquemment de revenir de la bibliothèque à la maison, était un babiste. Il me fit connaître la communauté babiste-béhaïste du Caire ; à sa tête était alors l'ancien maître, à Achkhabad*, de notre spécialiste du Babisme*, le Capitaine Toumansky.

D'une façon générale, dans la Bibliothèque Khédiviale, je me sentais en quelque sorte mal à mon aise. Elle était en bel ordre, elle avait des catalogues imprimés, bien qu'établis d'une façon un peu primitive, mais accessibles aussi en Europe. Toutefois, tout le cadre semblait officiel et froid : on ne pouvait obtenir les manuscrits que un par un, avec une référence précise au catalogue, et naturellement on ne pouvait pas compter sur des surprises et sur des « découvertes ». Il ne pouvait pas être question d'avoir accès, sans intermédiaire, aux lieux où étaient conservés les manuscrits ou de consulter des manuscrits non inscrits au catalogue. Le personnel, suffisamment nombreux et ponctuel, produisait l'impression de fonctionnaires qui n'apportaient que peu d'intérêt et de compréhension aux trésors dont ils avaient la garde. C'est pourquoi la Bibliothèque Khédiviale, malgré toute sa richesse, ne m'apporta que relativement peu de chose, aussi bien « pour ma satisfaction personnelle » que pour la science. Après avoir terminé la collation des manuscrits que j'avais notés par avance, je me hâtai de me transporter à la Bibliothèque d'al-Azhar*, le plus haut établissement scolaire musulman, fondé dès le X^e^ siècle.

Là, le tableau était complètement différent. Pour la quantité de ses manuscrits, la bibliothèque ne le cédait en rien à la Bibliothèque Khédiviale, et dans son système de conservation, s'efforçait en tous points de l'imiter, à commencer par

le catalogue et le type des cotes chiffrées. Mais les catalogues n'existaient que sous forme manuscrite, et, hors des limites d'al-Azhar, n'étaient connus nulle part. A n'importe quelle ligne, on pouvait tomber sur des perles complètement ignorées de qui que ce soit, et un examen rapide était aussi attachant que la lecture du plus intéressant roman d'aventures. La vie intérieure de la section des manuscrits, malgré cette richesse, avait une allure assez primitive. Tous les manuscrits étaient placés dans une ancienne « koubba » (mausolée), adaptée à cet usage, où se trouvait aussi un bureau dans lequel, dans l'intervalle de leurs cours, venaient parfois un moment les cheikhs-professeurs. L'architecture originale n'avait aucun rapport avec les armoires à livres habituelles en Europe, et les divans orientaux, composés de coussins adossés aux murs, n'en avaient pas davantage avec les banales chaises viennoises.

Un cheikh, qui avait beaucoup d'autres obligations, était chargé des manuscrits ; en son absence, les clefs restaient au bureau ; habituellement on m'ouvrait les armoires et on me permettait d'y fouiller. Dans la journée, je me consacrais surtout à un examen général, étant donné que dans la salle il y avait trop d'agitation, et que tous ceux qui arrivaient m'importunaient de leurs questions ; pour la nuit, j'obtenais sans difficulté particulière, en demandant au cheikh, d'emporter chez moi des manuscrits. De nouveau, les manuscrits évincèrent complètement les hommes ; je regrettais seulement de toujours manquer de temps et d'être obligé de travailler constamment avec une hâte fiévreuse. Les découvertes semblaient se hâter de se chasser l'une l'autre et fréquemment, elles me firent souvenir de Pétersbourg et de V. R. Rosen : tantôt je tombais sur un nouveau volume de l'historien as-Soulî, qu'il avait autrefois trouvé à la Bibliothèque Publique ; tantôt c'était sur un ouvrage inconnu de son auteur favori, le philosophe sceptique Abou'l-'Alâ, tantôt sur un récit relatif à l'hérétique al-Hallâdj*, sur lequel un jour il avait fait un rapport. Je me noyais dans cette mer, je prenais hâtivement des notes, je me bornais parfois aux seuls titres, espérant naïvement qu'un jour je me retrouverais au Caire...

Je ne pus pénétrer dans la troisième grande bibliothèque du Caire, son propriétaire étant en voyage. Elle devint plus tard célèbre, et par la suite elle entra même par testament dans l'ancienne Bibliothèque Khédiviale, maintenant Egyptienne. Elle n'était alors connue que de quelques amateurs dans le genre de Zeïdân, par qui je fus renseigné sur elle. Elle appartenait à Ahmed Teïmour Pacha : ses deux fils se sont fait depuis un grand nom dans la littérature, comme créateurs, l'un, du drame égyptien, l'autre de la nouvelle. Leur père, bibliophile et expert en manuscrits, avait constitué une collection rare, où chaque exemplaire était accompagné de sa description et parfois même d'un traité entier par son propriétaire. Je crois bien que la moitié était représentée par des *unica* très précieux, mais je ne pus prendre connaissance de tout cela que beaucoup plus tard, et indirectement, en correspondant avec le propriétaire.

Les trésors de Beyrouth et du Caire ont pu éclipser toutes les autres collections qu'il m'a été donné de voir en Syrie et en Egypte, mais ces dernières sont aussi restées vivantes devant mes yeux. Dans la bibliothèque de type européen d'Alexandrie, j'ai éprouvé beaucoup d'émotion à la suite des trouvailles que je fis ; à la bibliothèque négligée de Jérusalem, appelée du nom d'al-Khâlidî, mon cœur s'est empli d'un sentiment particulier à la pensée que le fondateur de la famille Khâlidî était le fameux Khâlid ibn al-Walîd, conquérant de la Syrie au VII[e] siècle ; dans la bibliothèque sévère, mais très systématique, du Métropolitanat maronite d'Alep, je vis avec quel soin les conservateurs veillaient sur l'héritage et le souvenir d'un des premiers artisans de la renaissance littéraire en Syrie au XVIII[e] siècle, Germanos Farhat. Et chaque bibliothèque, grande ou petite, modeste ou riche, avait son visage propre, chacune accueillait aimablement celui qui venait à elle avec intérêt, et lui ouvrait ses trésors avec plaisir. Ce n'est que dans l'ancienne capitale des Omeyyades, à Damas, que j'éprouvai une fois du désagrément, mais le sort par la suite me le fit oublier, car il m'apporta les manuscrits mêmes qu'on avait voulu me cacher. Il m'est arrivé aussi de voir de nom-

breuses collections particulières, qui parfois m'ont procuré aussi de la joie. Certaines ont illustré de façon inattendue quelque détail de l'histoire de la civilisation et de la littérature arabes.

Dans un tout petit village du Liban, chez un modeste maître d'école, je découvris par hasard un assortiment complet de dictionnaires arabes nationaux et d'une façon générale d'ouvrages de la littérature grammaticale arabe, ancienne et moderne. Ce n'était pas étonnant, car l'instituteur était un grand amateur et connaisseur de ce genre de productions. Mais ce qui était beaucoup plus étonnant, c'est qu'il savait par cœur toute cette littérature, et, le plus admirable peut-être, c'est qu'il était aveugle de naissance et qu'il avait retenu tout ce qu'il y avait dans ces livres pour l'avoir entendu lire deux fois devant lui. En le mettant à l'épreuve sur divers passages du dictionnaire en vingt tomes, intitulé *Lisân al-Arab* (La langue des Arabes), je compris clairement, pour la première fois, comment Abou'l-'Alâ avait pu retenir une lettre en une langue inconnue, qu'il avait entendue par hasard.

Ainsi, au cours de mes pérégrinations en Orient, d'une manière inattendue et bizarre, hommes et livres furent liés souvent indissolublement. Mais plus le temps avançait, plus les livres évinçaient les hommes; en effet, ce ne sont pas seulement les manuscrits qui m'ont absorbé en Orient; c'est là pour la première fois, à vrai dire dans des bibliothèques dispersées, que j'ai eu à ma disposition toutes les éditions arabes de tous les temps, depuis la naissance de l'imprimerie jusqu'à nos jours, de toutes les régions de l'Ancien et du Nouveau Monde. Pour la première fois, enfin, s'est révélée à moi, là-bas, toute la littérature arabe moderne, dont jusqu'à mon voyage en Orient, j'avais une idée plus que confuse, car, vraisemblablement, seul en Europe la connaissait Martin Hartmann*.

Les livres m'ont introduit dans un nouveau monde et m'ont permis de connaître les hommes plus facilement et plus rapidement que je n'aurais réussi à le faire, au prix d'un certain effort, par l'observation directe. On comprend qu'avec les livres, je me sentais plus libre qu'avec les hommes.

Ainsi les livres, et ce n'était pas la première fois dans ma vie, sont entrés en lutte avec les hommes. La victoire est restée aux livres, et cette victoire, m'a-t-il semblé, a été définitive. La vie cependant m'a appris qu'il est impossible de séparer les hommes des livres : les livres m'ont ramené vers les hommes et ce n'est qu'alors que j'ai compris pour de bon l'histoire de notre science.

2. Traité grammatical ou pamphlet antireligieux ? (1910-1932)

Mon séjour au Caire tirait à sa fin, mais je ne voulais pas encore m'arracher aux manuscrits de la Bibliothèque d'Al-Azhar, le plus haut établissement scolaire de tout le monde musulman. Si, dans la Bibliothèque Khédiviale, j'avais pu de bonne heure me familiariser avec des catalogues imprimés, là, il n'existait que de brefs inventaires et seulement sous forme manuscrite, en un seul exemplaire, et il fallait choisir les manuscrits à examiner hâtivement dans la bibliothèque même, d'après des titres mis au hasard et parfois même fautifs.

Les derniers jours, au début de janvier 1910, je tombai sur un certain « Traité sur les flexions » d'Abou'l-'Alâ, le poète philosophe aveugle. Le traité m'intéressa en passant, mais non pour lui-même : son auteur m'était connu, et je rassemblais, sans aucun but particulier, tout ce qui pouvait se rapporter à lui. Il m'avait été pour ainsi dire légué en héritage par mon maître V. R. Rosen, qui avait été attiré dans les dernières années de sa vie par ce sceptique spirituel et mordant qui avait pénétré jusqu'au plus profond de l'âme humaine dans une subtile analyse de pessimiste, atténuant par son doux sourire ironique l'amer désespoir de ses réflexions tristes.

Dans le traité que je venais de découvrir, je ne comptais évidemment pas trouver quoi que ce fût de nouveau pour caractériser Abou'l-'Alâ lui-même, et je me demandais seulement pourquoi on mentionnait si rarement cet ouvrage et pourquoi on ne connaissait absolument pas d'autres manus-

crits. Mon étonnement fut aussi partagé par celui qui me remettait les manuscrits, le cheikh al-Mahmasanî, un des conservateurs de la bibliothèque, avec qui j'avais eu assez souvent des conversations sur toutes sortes de sujets littéraires, et aussi sur la question de savoir s'il était difficile d'apprendre la langue française, ce qui était déjà de sa part un signe notable de liberté de pensée. Il se sentait une particulière sympathie pour moi : à Al-Azhar il avait comme subordonnés des Musulmans de Russie, et, intérieurement il avait en quelque sorte étendu sa tutelle aussi sur moi.

Extérieurement, le manuscrit ne présentait pas d'intérêt. C'était une copie ordinaire, faite par un copiste professionnel du XIX[e] siècle sur quelque original médinois, qu'il n'avait pas toujours, apparemment, déchiffré correctement. Par contre, dès les premières lignes, je compris clairement pourquoi l'ouvrage était si peu connu : s'il y avait eu, chez les Arabes, un Index des livres interdits, ce traité y aurait occupé une place d'honneur. En fait, l'ouvrage traitait extérieurement de sujets grammaticaux ; en particulier, y était examinée la question orthodoxe et populaire des différentes formes de déclinaison des noms des anges, avec les habituelles citations coraniques ou poétiques, avec la mention de solides autorités, et d'innombrables allusions littéraires. Mais ce n'était qu'un manteau sous lequel perçait partout une fine ironie, qu'il n'était pas facile de saisir si l'on ne connaissait pas l'horizon littéraire d'Abou'l-'Alâ, si l'on ne sentait pas les procédés de style typiques de sa manière, couvrant l'audace de la pensée d'un masque irréprochable aux yeux des non-initiés. Par le fait même, sous ce traité grammatical, en apparence traditionnel, se dissimulait un pamphlet spirituel et mordant des représentations musulmanes relatives aux anges, procédé auquel Abou'l-'Alâ a eu aussi recours dans un autre ouvrage connu : *L'Epître du Pardon,* où, avec la même ironie exquise, il persiflait les descriptions traditionnelles de la vie d'outre-tombe.

Je me hâtai de parcourir les lignes du copiste peu lettré, m'efforçant avec peine de rétablir à travers ses mutilations la pensée de l'auteur ; parfois, à l'improviste, un trait de lumière

me découvrait une allusion cachée ; j'étais obligé de passer sur d'autres phrases, impuissant à en comprendre le sens, car je n'avais pas la possibilité d'en dissiper l'obscurité pendant les quelques heures que j'avais encore à passer au Caire. Il fallut me borner à faire de brefs et hâtifs extraits. En rendant le manuscrit pour la dernière fois, en hâte, la veille de mon départ, au cheikh al-Mahmasani, je lui dis seulement : « Si vous le lisez un jour, vous comprendrez pourquoi cet ouvrage a été si peu connu ».

Le train partait le matin de bonne heure ; à la dernière minute, je fus ébahi d'apercevoir le cheikh qui me cherchait, tout essoufflé. Au grand étonnement de tous ceux qui se trouvaient sur le quai, il n'eut que le temps de me crier ces mots, à la fenêtre du wagon déjà en mouvement : « Je n'ai pas dormi de toute la nuit ; il est étonnant qu'on n'ait pas brûlé Abou'l-'Alà avec son épître ! ». Je compris sans explication qu'il avait clairement saisi le sens de ce « traité grammatical ».

Bien des années passèrent avant que je pusse pénétrer le sens de toutes les allusions du sceptique aveugle et déchiffrer toutes les citations et réminiscences littéraires, mais jamais je n'oubliai ma petite découverte et je déplorai seulement que V. R. Rosen n'eût pas vécu pour en être témoin ; c'eût été une double fête pour nous deux. Au bout de quelques années, je reçus du Caire une copie complète du manuscrit qu'à ma demande avait commandée un journaliste connu, Sélim Kobaïn, traducteur de Tolstoï. En m'envoyant la copie, il m'informait, hélas ! avec fierté, qu'il avait enfin trouvé le meilleur papier et la meilleure encre. Mais, comme je devais m'y attendre, la copie calligraphiée par un copiste qui n'avait pas compris l'original, ne me fut pas d'un grand secours dans les passages qui étaient restés une énigme pour moi.

Dans l'été de 1914, il me parut que j'étais près d'achever mon travail. A Leyde, dans une confortable petite salle de la Bibliothèque de l'Université, à côté de la collection de manuscrits *Legati Warneriani* (du fonds Warnérien), fameuse parmi les arabisants depuis le XVII[e] siècle, sous les regards des vieux portraits de Scaliger et de Hugo Grotius, je me plongeai dans un deuxième manuscrit de l'*Epître des Anges* qui était venu

à ma connaissance. Il était remarquablement plus intéressant, d'abord parce qu'il appartenait au XVI[e] siècle, et en plus parce qu'il représentait l'autographe d'un historien et polygraphe damasquin, celui-là même dont le journal avait aidé un jour V. V. Barthold* à faire la lumière sur quelques faits importants de la conquête de la Syrie et de l'Egypte par les Turcs. Ce manuscrit m'éclaircit plusieurs passages divers et je vis avec satisfaction que j'approchais de l'heure où je serais en état de rendre aux Arabes un traité oublié d'eux, sous forme imprimée, et sans les déformations qu'y avaient apportées les copistes.

Mais le sort cette fois encore ne fut pas favorable à Abou'l-'Alâ. La guerre mondiale éclata, et je regagnai mon pays sans pouvoir emporter tous mes matériaux, que je dus laisser en Hollande. Ce n'est qu'au bout de dix ans qu'ils me revinrent, alors que l'humanité était déjà entrée dans une nouvelle étape de son histoire. Ils n'avaient pas cessé une seule minute d'exister pour moi, et c'est avec un sentiment d'émotion bien connu que je repris l'examen des copies des manuscrits, des notes et de toutes sortes de fiches relatives à Abou'l-'Alâ. En poursuivant avec persévérance et non sans peine le rétablissement des relations scientifiques internationales, je trouvai par hasard vers cette époque un collaborateur à mon travail, un enthousiaste et un admirateur du poète aveugle comme V. R. Rosen et son jeune élève. C'était le pacha égyptien Ahmed Teïmour, possesseur de la meilleure collection particulière de manuscrits qui fût au Caire, qu'il avait composée avec une rare compétence en la matière et avec un grand amour. Il ouvrait toujours ses trésors aux savants de tous les pays avec une étonnante libéralité et, avec une rare modestie, il se faisait pour ainsi dire le collaborateur de son correspondant, s'il sentait en lui le goût de la littérature arabe. Il y avait dans sa collection encore un autre manuscrit de l'*Epître des Anges*, et, entre le Caire et Léningrad s'établit un actif échange de lettres. Alors commença un nouvel examen des différentes variantes, conjectures et allusions. De semaine en semaine, sur de jolies petites feuilles de papier de forme oblongue, d'une écriture d'homme âgé, mais cependant ferme et d'une

calligraphie élégante, Ahmed Teïmour Pacha m'envoyait ses notes et réflexions, en réponse à mes questions, ou au hasard des idées qui lui venaient à l'esprit. Et chaque fois c'était avec la même émotion que j'ouvrais l'enveloppe ; j'y trouvais souvent des révélations sans cesse nouvelles, je voyais parfois comment un vers trouvé par hasard ou un proverbe rencontré fortuitement fournissaient une explication simple à une allusion d'Abou'l-'Alâ qui nous avait tourmentés pendant des années. Sous les lignes discrètes des lettres d'Ahmed Teïmour, je sentais quelle joie il éprouvait lui-même, en reconstruisant l'œuvre du grand ancêtre.

Dans l'été de 1926, dans la solitude du Caucase au bord de la Mer Noire, je pus, finalement, achever la tâche que j'avais entreprise de reconstituer dans sa teneur originale un texte incompris et défiguré pendant des siècles. En 1932, l'épître d'Abou'l-'Alâ fut imprimée, vingt-deux ans après le jour où à la Bibliothèque d'al-Azhar, j'avais reçu des mains du Cheikh un méchant cahier, avec la copie d'un ignorant.

Là encore, la joie et le chagrin marchèrent la main dans la main ; le jour même où je terminai mon travail, m'arriva la nouvelle de la mort de Teïmour Pacha, qui, ainsi, n'avait pas eu la chance de voir notre texte imprimé. Maintenant, ses compatriotes ont apprécié l'œuvre. Un de leurs plus grands écrivains, Amîn Raïhânî, un peu apparenté à Abou'l-'Alâ par le caractère de sa production et qui l'a beaucoup étudié, y a répondu par une lettre originale. En la rédigeant dans un style inspiré de l'*Epître du Pardon* et de l'*Epître des Anges*, avec un humour exquis, il a exprimé au nom de cette Epître des remerciements aux orientalistes qui ont fait revivre les monuments de la littérature arabe pour l'instruction et la joie des Arabes eux-mêmes. Ce fut pour moi la meilleure des récompenses : je vis qu'une œuvre sur laquelle j'avais travaillé pendant vingt ans et avec laquelle j'avais vécu comme en famille, avait trouvé la place qu'elle méritait dans la vie comme dans la science.

Ainsi se termina l'histoire d'une petite découverte faite sous la coupole de la mosquée d'al-Azhar, et fixée maintenant par les presses de l'Académie des Sciences dans l'Ile Vasilievski

(Vasilievski Ostrov*) à Léningrad. Le millénaire de la naissance d'Abou'l-'Alâ, qui a été marqué en Syrie et dans d'autres pays arabes par un anniversaire solennel, a appelé à nouveau l'attention sur cette Epître. En 1944, à Damas, a paru une nouvelle édition sur la base d'un manuscrit récemment découvert, dont je ne connaissais pas l'existence. Beaucoup écriront encore sur « l'otage d'une double prison » de la petite ville syrienne, sur le vieillard aveugle, qui aborde maintenant son second millénaire et trouve toujours de plus en plus d'amis.

3. Une thèse non écrite (1910).

« Elle a disparu glorieusement, la jeunesse, maîtresse de miracles... ô, si la course des chevaux, galopant à l'envi, pouvait la rattraper ! »

Toute la journée, aujourd'hui, je ne sais pourquoi, ce vers d'un poète arabe a résonné à mes oreilles, et involontairement, me revient à la mémoire ce jour de janvier 1910 où, pour la deuxième fois déjà, je suis revenu du Caire à Beyrouth.

Alexandrie, « la ville de la Bourse et du coton », m'intéressait peu ; elle me rappelait depuis longtemps beaucoup plus l'Occident que l'Orient. Cependant, je décidai de m'y arrêter quelques jours. Je voulais faire connaissance avec Habîb Zayyât qui, dans les moments de loisir que lui laissaient les affaires de son commerce de fruits secs qui s'étendait au monde entier, trouvait le moyen, grâce à la finesse de son goût de connaisseur et d'amateur, d'extraire des vieux manuscrits les images oubliées d'aspects ignorés de la civilisation arabe et de les faire revivre dans les articles qu'il publiait ensuite. Je voulais aussi examiner les manuscrits de la Bibliothèque de la ville. Le romancier et historien de la littérature Zeïdân m'avait dit au Caire que la Bibliothèque d'Alexandrie avait hérité d'une partie de la bibliothèque du deuxième Khédive Ibrâhîm Pacha, fils du célèbre fondateur de la dynastie, Méhémet Ali. Une lettre de Zeïdân m'en ouvrit les portes d'emblée.

Encore entièrement sous le coup de mes impressions d'Al-Azhar, la grande Université du monde musulman, je vis à

Alexandrie un tout autre tableau. La bibliothèque était dans le bâtiment européen moderne de la Municipalité ; la section orientale occupait une seule grande salle avec les rayons de livres habituels le long des murs et une longue table au milieu. A ce moment, il n'y avait pas d'autres visiteurs que moi, et le conservateur ouvrit volontiers pour moi seul les portes de cette section. Elle était dirigée par un jeune cheikh qui avait fait ses études à Al-Azhar, mais, n'eût été son costume égyptien, une robe originale de couleur brune sans col avec de larges manches, il eût été difficile de reconnaître en lui un pupille de cette école. Le lorgnon, la barbe coupée en pointe, la langue française qui apparemment était pour lui un objet de plus grande fierté que les manuscrits arabes qu'il conservait, tout cela au premier abord donnait l'impression qu'il était comme un Européen travesti. Mais la langue arabe et la conversation sur la littérature arabe firent rapidement tomber cette enveloppe extérieure due sans doute à l'influence du style général d'Alexandrie.

Les manuscrits étaient en ordre et il y avait déjà un court catalogue établi sur le type de celui d'Al-Azhar, il est vrai sans distinction entre les éditions imprimées et les manuscrits. Malgré ses efforts sans doute heureux pour être à la hauteur des exigences européennes, le cheikh n'avait qu'une médiocre idée de la valeur précieuse des trésors confiés à sa garde. Mon espérance ne fut toutefois pas déçue : au milieu d'une vingtaine de manuscrits dignes d'attention, il se trouva deux perles uniques véritables du domaine de la poésie arabe qui alors m'intéressait particulièrement. L'un renfermait des vers d'un contemporain plus jeune du fameux historien syrien Aboulféda ; le poète, grand patriote, panégyriste enthousiaste de la ville de Hama que je connaissais aussi avec ses jardins et ses *norias* cliquetant sans cesse, délaissait parfois la langue littéraire et passait au dialecte syrien de la conversation de son pays. Sans me presser, j'en fis quelques extraits et, cinq ans après, je les publiai : le manuscrit même est jusqu'à maintenant resté unique.

Je ne sais pourquoi, ce manuscrit ne m'émut pas outre mesure, par contre, le second troubla pour longtemps ma

tranquillité d'esprit. J'avais remis son examen aux derniers jours de mon séjour à Alexandrie, alors que j'avais déjà pris mon billet de bateau. Quand j'eus le manuscrit en main, je pris plaisir à examiner ce qui me semblait être un modèle de l'art calligraphique. Le manuscrit était daté du VI[e] siècle de l'hégire et portait tous les signes indiquant qu'il appartenait à l'école du fameux Ibn al-Bawwâb. Sur chaque page, de format moyen, il y avait environ trois ou quatre vers, copiés artistement, d'une écriture très grosse, avec toute les voyelles et tous les signes diacritiques. Selon la manière originale des calligraphes, un vers qui ne tenait pas dans une ligne se recourbait vers le haut d'une écriture plus fine, et cette originale asymétrie avivait en quelque sorte agréablement le dessin. Les couleurs, principalement de ton vert, avaient un peu pâli avec le temps et produisaient un effet reposant pour les yeux. L'ouvrage appartenait sans aucun doute à un grand maître en sa partie, et avait été exécuté, non seulement avec toute la finesse d'un métier poussé jusque dans les plus petits détails, mais encore avec la pleine aisance d'un véritable artiste.

Cependant, en avançant peu à peu dans la lecture attentive du manuscrit, j'oubliai vite l'extérieur et je fus entièrement pris par le contenu. Devant moi passaient les vers d'un poète plein de talent de l'antiquité arabe, de l'époque anté-islamique sans aucun doute, avec de riches tableaux de la vie bédouine, qui reproduisaient avec une exactitude pour ainsi dire photographique, dans leurs détails concrets, tout le cadre et tout le milieu. Ils étaient composés dans le style classique des *qaçîda* (1) de l'antiquité arabe, obéissant à des règles de composition méticuleuses. Parfois les descriptions vivantes alternaient avec des réflexions. Le début d'une pièce : « Elle a disparu glorieusement, la jeunesse, maîtresse de miracles ; ô si la course des chevaux, galopant à l'envi, pouvait la rattraper ! » se grava d'un seul coup dans ma mémoire. Le nom de Salâma ibn Djandal, comme le poète était appelé dans le manuscrit, me revenait très confusément à la mémoire. Certainement, il n'appartenait pas à la pléiade des auteurs fameux

(1) Grandes pièces de vers.

de « Mo'allakât » (1) ou des « Diwâns » (2) connus sous le nom de « Les six dîwâns », mais on sentait à chaque vers un grand talent *sui generis*. Avec une émotion croissante, je déchiffrai ligne par ligne et j'éprouvai un frémissement d'émotion à la pensée que le sort m'avait réservé de faire une découverte scientifique. Il n'y avait à la bibliothèque aucun des manuels européens qui nous sont habituels, et je n'avais pas sous la main, à l'époque de mes pérégrinations, le Brockelmann familier à tous les arabisants, mais j'étais convaincu que si mon poète était mentionné quelque part, le manuscrit de son œuvre que je venais de découvrir était un indubitable *unicum*. Il était évident que je ne pouvais abandonner la découverte que je venais de faire, et la question fut tranchée dès le premier jour, aussitôt que j'eus vu le manuscrit. Bien qu'il me fallût partir le lendemain même et que j'eusse déjà pris mon billet pour le bateau, sur-le-champ, après ma visite à la bibliothèque, je fis reporter mon billet à un voyage ultérieur. Il me fallait copier tout le manuscrit d'un bout à l'autre. Je passai deux jours à travailler fiévreusement, dans une sorte d'extase, à l'ébahissement non dissimulé du cheikh, qui, finalement, me donna la clef de l'établissement, avec prière de la remettre le soir, quand je sortirais, au gardien.

Je montai sur le bateau comme éberlué, tout à mes réflexions sur l'Arabie antéislamique, mais en revanche avec une copie complète des vers de Salâma ibn Djandal, qui reproduisait de façon exacte tous les détails du manuscrit alexandrin. Lorsque nous passâmes, de nuit, devant Jaffa, je ne pouvais dormir ; faisant les cent pas sur le pont, je pensais, non pas au parfum des fameux jardins d'orangers, qui de la terre, à plusieurs kilomètres de là, arrivait par moments jusqu'au bateau, mais au plaisir que j'aurais à écrire une thèse sur ce poète. Je voyais déjà dans mes rêves, d'une part, l'étude du milieu dans lequel avaient été composés les chants de Salâma ibn Djandal — une étude dans la manière de celle que Jacob avait faite dans un travail récent sur la vie bédouine dans l'Arabie ancienne —. et d'autre part, l'analyse de son

(1) Poésies antéislamiques « sélectionnées ».
(2) Recueils de poésies.

génie poétique, en développant les idées que Schwarz avait émises sur un poète du début de l'islam, dans un livre qui venait justement de paraître en 1909. J'avais, il est vrai, un sujet pour une thèse de doctorat, et mon travail était à moitié prêt, mais Salâma l'avait supplanté : à un jeune arabisant, on pouvait pardonner le désir de présenter le plus vite possible sa découverte, de s'assurer la priorité et de trouver pour son travail une place modeste sur un rayon consacré à l'histoire de la science. Quand le bateau approcha de Beyrouth, je décidai finalement d'abandonner le premier sujet et de me concentrer sur le nouveau, d'autant plus qu'il me demanderait, à ce qu'il me semblait, moins de temps.

On comprend avec quelle émotion, mêlée d'une assez grande part d'orgueil, je me hâtai dès le matin à huit heures, d'aller trouver mon professeur de Beyrouth, l'Arabe Louis Cheikho, à l'Université Saint-Joseph, dont la construction massive dominait non seulement le quartier où j'habitais, mais se distinguait dans toute la ville. Mon maître, qui lui-même était perdu dans un monde de livres et de manuscrits, comprenait très bien un sentiment de cette nature. Je savais qu'il partagerait aussi ma joie et mon émotion. J'étais convaincu que je le trouverais chez lui, soit dans sa modeste cellule, en train de faire les interminables corrections d'épreuves de la revue *al-Machriq,* dont il était le rédacteur, soit au même étage dans cette intime « Bibliothèque Orientale », qui était aussi mon lieu de séjour habituel ; là ne venait guère, en dehors de nous deux, que l'un ou l'autre des professeurs de la Faculté Orientale, et seulement pour un court instant d'ordinaire.

En fait, le P. Cheikho était chez lui à corriger les épreuves d'un article du prochain numéro de la revue. Après les premières phrases, ayant remarqué qu'il y avait des vers devant lui, je lui demandai ce que c'était que cet article.

« Je vais éditer le diwân de Salâma ibn Djandal », me dit-il. Complètement bouleversé, je ne pus qu'à peine murmurer la question : « D'après le manuscrit d'Alexandrie ? » Le P. Cheikho me jeta un regard perplexe et, après m'avoir dit : « Non ! d'après le manuscrit d'Istamboul », à son tour il me demanda ce qui m'émouvait ainsi. Reprenant quelque peu

mes esprits, je lui racontai à quelle occasion j'étais venu le trouver. Son étonnement fut aussi sans limites : il se borna à lever les mains au ciel et à s'écrier : « Extraordinaire ! » Nous nous empressâmes de comparer les manuscrits ; ils étaient de la même famille, de la même école, de dates voisines. Non moins étonnante était la circonstance qui avait donné son impulsion première au travail du P. Ckeikho. Quelques mois auparavant l'orientaliste français bien connu, Clément Huart, avait donné une édition, dans le *Journal Asiatique*, des mêmes poésies de Salâma ibn Djandal d'après le même manuscrit d'Istamboul. Ce n'était pas un grand arabisant et son travail n'était pas brillant ; alors le P. Cheikho, qui, depuis quelques années avait fait une copie du manuscrit, décida de donner une meilleure édition critique. Il ne soupçonnait pas, assurément, l'existence du manuscrit d'Alexandrie. Je ne pus que mettre à sa disposition ma propre copie, qui lui fut utile pour une série de détails. Ainsi, la thèse à laquelle j'avais songé ne fut pas écrite et resta pour toujours en plan, car elle avait perdu d'un seul coup tout fondement de priorité. L'édition du P. Cheikho provoqua quelques petits articles et notes, mais jusqu'à maintenant il n'a paru aucun grand travail sur Salâma, du genre de celui que j'avais rêvé sur le bateau.

Et maintenant, quand on vient à parler du rôle du hasard dans la science, je me rappelle toujours comment, au même moment, plusieurs savants, un Français, un Arabe et un Russe se sont occupés, dans des pays différents, d'un même poète arabe, d'après un même manuscrit. Mais quand je rencontre les vers de Salâma ou son nom, immédiatement apparaissent devant mes yeux une salle tranquille dans la bruyante Alexandrie, un jeune cheikh avec une barbe taillée à la française, et un manuscrit calligraphié aux grandes lettres de couleur verte avec un reflet d'or, et dans mes oreilles résonne toujours le vers : « Elle a disparu glorieusement, la jeunesse, maîtresse de miracles... ô, si la course des chevaux, galopant à l'envi, pouvait la rattrapper ! ».

C'est seulement de temps en temps, que se remue au fond de moi-même l'idée qu'il est peut-être cependant dommage que je n'aie pas écrit une thèse sur Salâma ibn Djandal.

4. Les manuscrits de deux patriarches ou une prédiction accomplie (1900-1927).

Mon enfance, depuis mes plus jeunes années, est liée à une bibliothèque très originale, dans laquelle je passais mes vacances. Dans une petite propriété, au milieu de toutes sortes de bâtiments d'exploitation, non loin de la maison d'habitation, à côté de la grange et de l'écurie, était une cave-glacière. Les épaisses murailles de pierre du bâtiment carré avaient été élevées sur toute la hauteur du rez-de-chaussée qui servait pour sa destination immédiate de glacière. On accédait par un escalier extérieur au premier étage, qui n'était plus en pierre, mais en bois ; là, se trouvait une grande chambre qui avait l'air habitable, où cependant il n'y avait pas autre chose que des armoires et étagères à livres ; une table ronde de travail, avec des chaises et un étroit divan en complétaient l'ameublement. Tous les meubles étaient anciens, en bois de frêne de couleur claire, et couverts d'une tapisserie pareillement ancienne. Une porte voûtée et deux fenêtres donnaient sur le jardin de la maison d'habitation avec ses deux énormes tilleuls « catheriniens » (1) qui dominaient tous les alentours à quelques verstes. De l'autre côté, un large horizon embrassait des prairies, une petite rivière et un étang avec un moulin ; au loin, la tache sombre des forêts. C'est là que je passais la journée, et parfois la nuit, m'arrangeant un lit peu compliqué sur le petit divan.

Dans mes lointaines années de collège, dévorant sans relâche les collections complètes des « Archives Russes », de « l'Antiquité Russe », et autres semblables revues qui se trouvaient là, je tombai par hasard sur un portrait ancien que je vis dans un petit livre paru depuis peu et intitulé « Conférences de la Société d'Histoire et d'Archéologie Russes », et qui me frappa. La souscription disait qu'il représentait Macarius, Patriarche d'Antioche ; par le texte, j'appris alors, pour la première fois, qu'il était venu en Russie à deux reprises sous le régne d'Alexis Mikhaïlovitch, mais beaucoup de ce

(1) C'est-à-dire de l'époque de Catherine II (1762-1796).

que je lisais me restait obscur, et surtout je ne comprenais pas comment un Arabe pouvait être Patriarche. « Car les Arabes sont des Musulmans », pensais-je naïvement ; au même moment, me revint à l'esprit le « Jean Damascène » d'Alexis Tolstoï, et ma perplexité s'accrut, sans parler du fait que je ne comprenais pas pourquoi le Patriarche d'Antioche était parti de Damas. Ce n'est qu'après plusieurs années que j'appris que les Arabes chrétiens avaient joué un rôle important dans le califat et que leur histoire représentait la page la plus curieuse de l'histoire de la civilisation arabe. Mais alors, tout cela était pour moi obscur, de même que m'était incompréhensible la signature arabe, reproduite en même temps qu'une grecque, au bas du portrait. Le portrait même, qui représentait un personnage un peu voûté, avec des traits fortement accusés et même durs, s'imprima pour toujours dans ma jeune mémoire qui en conserva l'image jusqu'au jour où, dix ans après, je vis, en chair et en os, le successeur de ce Patriarche d'Antioche à Damas et conversai avec lui au sujet des manuscrits du Patriarche Macarius.

La bibliothèque-glacière eut une triste destinée. Elle continua à me servir de résidence d'été pendant mes années d'étudiant, jusqu'à mon départ pour l'Orient, mais ensuite, c'est de plus en plus rarement qu'il m'arriva d'y faire une visite. J'y résidai pour la dernière fois en juillet 1915 et je la quittai avec un lourd pressentiment sous le grondement sourd de la canonnade qui parvenait jusqu'à nous. Je ne prévoyais toutefois pas alors que, au bout de quelques mois, le bâtiment et les livres seraient anéantis par les troupes allemandes. Le portrait du Patriarche, dans le volume en question, ne resta intact que dans ma mémoire.

Quand le collégien se transforma en étudiant, les traits de ce portrait se mirent pour ainsi dire à s'animer. J'appris que le voyage faisait l'objet d'une description par le fils du Patriarche, Paul d'Alep, que c'était une source très importante pour l'histoire intérieure de la Russie Moscovite, et que le Professeur Mourkos, Damasquin et Moscovite, l'avait traduite en russe. Plus tard encore, quand pénétra jusqu'au fond de moi-même le poison sans remède de la passion des manuscrits,

j'appris que sa traduction avait été faite sur des manuscrits modernes du milieu du XIX^{e} siècle, mais que l'original, de 1700, avait été perdu, à ce qu'on supposait, à l'époque du massacre des Chrétiens de Damas, en 1860. Lors de mes pérégrinations en Syrie, je me souvins fréquemment de cela et, parmi cent rêveries séduisantes, surgissait en moi parfois cette pensée : « Ne serait-il pas bien pour un savant russe de trouver l'ancien manuscrit du voyage de Macarius en Russie ? » Je passai deux ans avec cette idée, sans résultats. Pendant ce temps, je réussis à faire une visite spéciale au traducteur russe qui achevait sa vie dans la retraite à Seïdnaya*, près de Damas ; mais il ne put me procurer aucun renseignement nouveau. Cependant, je ne voulus pas retourner dans mon pays sans avoir fait encore une fois des tentatives pour pénétrer dans la Bibliothèque du Patriarche d'Antioche, Grégoire al-Haddad. Les bruits les plus fantastiques couraient sur cette bibliothèque, et beaucoup de gens nommaient toutes sortes de raretés qui s'y trouvaient soi-disant, mais toujours ils ajoutaient avec un certain sourire que Haddad était un malin et qu'il était plus que tout autre capable de toutes les ruses pour éviter seulement de montrer ses trésors. J'avais quelque mal à le croire ; étant habitué depuis deux ans à la grande cordialité des Musulmans et des « Frandjis », qui montraient leurs collections avec une parfaite bonne volonté à un « moustachrik » (Orientaliste) venu des confins de la terre, je n'admettais qu'avec peine que le successeur de Macarius fermerait les siennes à un Russe qui avait lu ce nom depuis son enfance.

Mon premier voyage à Damas fut toutefois infructueux : le Patriarche se trouvait quelque part en déplacement. De mauvaises langues me rapportèrent ensuite qu'il était parti le jour même où j'étais arrivé, mais je mis cela sur le compte des racontars habituels. La seconde fois, alors que je me préparais déjà à retourner en Russie, je ne pus malgré tout supporter de ne pas faire encore un séjour dans l'ancienne capitale des califes omeyyades, principalement dans la même intention. Je décidai alors d'agir par voie officielle, ce que j'évitais d'ordinaire, et je fis appel au concours du consul

russe ; c'était alors un collectionneur assez connu d'antiquités chaldéennes, camarade d'Université d'un de mes professeurs. Bien qu'il comprît parfaitement mes sentiments, il m'avait prévenu aussi la fois précédente, presque dans les mêmes termes que tous les habitants de la Syrie, que « Haddad était un malin ».

C'est avec une satisfaction d'autant plus grande que, à mon arrivée, j'appris qu'une audience m'avait été fixée par le Patriarche pour le jour suivant. Elle se déroula malheureusement dans un décor solennel, en présence d'un grand nombre d'invités, et tourna bien plus à la présentation de moi-même qu'à une conversation sur les manuscrits. Je me donnai la peine de persévérer, et, parlant du but principal de mon arrivée à Damas, j'obtins d'être reçu en particulier deux jours après. Mes craintes commencèrent à se dissiper quand, au moment fixé, je vis le Patriarche dans son intérieur, en présence seulement du Directeur des Ecoles et d'un secrétaire. Il rappelait peu son prédécesseur du XVII[e] siècle : de taille moyenne, gras, le visage rond, il représentait parfaitement pour moi le type connu du « Prince de l'Eglise » oriental contemporain. Mais son amabilité pleine de flatteries importunes produisait un effet désagréable, et même les habituelles phrases arabes : « Notre maison est la vôtre », « Nous sommes tout à votre disposition », rendaient un son particulièrement faux. Il ne put tout de même pas, cette fois, éluder la conversation sur les manuscrits, et, tandis que nous en parlions, je découvris en lui une connaissance indubitable de la littérature, principalement arabo-chrétienne, ce qui pour moi, à cet instant, était particulièrement important. Aux questions que je lui posais parfois brusquement, il répondait toutefois d'une façon évasive, parfois, avec je ne sais quel sourire fermé qui me déplaisait beaucoup. « Il me semble bien que j'ai cela », « J'ai entendu dire que cela se trouverait à Alep », « Quelqu'un me l'a montré », me disait-il. Quand, n'y tenant plus, je lui dis quels étaient les bruits qui couraient chez nous sur le manuscrit du Voyage de Macarius en 1700, à nouveau passa sur ses lèvres, comme un éclair, un sourire contenu, et il fit cette

remarque d'une façon à demi-énigmatique : « Allons donc ! Tous les manuscrits n'ont pas brûlé à ce moment-là ! ». Cependant, ce jour-là, on ne me montra rien ; à l'intérieur du local, on faisait soi-disant des réparations et les livres étaient rangés dans des coffres. Je recourus alors à un argument de mon imagination : dans quelques semaines, il me fallait retourner en Russie, et, là-bas, on serait très mécontent quand on saurait que j'avais vu les collections d'al-Azhar au Caire, de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, du Métropolite maronite à Alep, mais qu'on ne m'avait pas montré à Damas la célèbre bibliothèque du Patriarche d'Antioche, grand ami de la Russie. Je supposai que cette fois j'avais été plus malin que le célèbre roublard. Il sembla réfléchir une minute, et, avec le même sourire contenu qui m'agaçait, il me dit : « Nous sommes entièrement à vos ordres ; je dirai que demain, on ouvre les caisses et, jeudi, on vous montrera tout ce dont Allâh a doté la maison de ce pauvre ». Je me sentis au comble de la félicité.

Deux jours passèrent rapidement et, au jour fixé, je me présentai à nouveau au Patriarcat. L'absence à la porte du gardien permanent (*cavas*) (1) et un certain silence dans la cour, ordinairement pleine de visiteurs, me parurent suspects. Dans la salle de réception, je fus accueilli par le Directeur des Ecoles, qui avec son invariable sourire aimable, me dit : « Sa Béatitude est partie hier soir pour le Nord du Patriarcat ; Elle a eu peur que, en son absence, on ne puisse vraiment vous montrer les manuscrits, de sorte qu'Elle a donné l'ordre de ne pas ouvrir les caisses ». — « Il savait cependant bien avant-hier qu'il devait partir ? » lui demandai-je d'une façon pas très courtoise. — « Monseigneur s'excuse beaucoup et m'a chargé de demander si vous n'aviez pas quelque autre désir à exprimer », me dit le moine, avec le même ton flatteur que précédemment, comme s'il ne m'avait pas entendu. Au comble de l'irritation, ne me contenant plus, je répliquai alors en martelant mes mots : « Transmettez à Monseigneur que c'est en vain qu'il cache ses manuscrits et qu'ils tomberont malgré tout entre mes mains ! »

(1) Arabe *kawwâs*, litt. archer.

Le jour suivant, je quittai Damas et je fus bientôt de retour en Russie, ayant complètement oublié la phrase qui m'avait échappé inopinément et que je ne m'expliquais pas moi-même. Mais une croyance populaire dit que les malédictions et les souhaits qui jaillissent avec fougue et pour ainsi dire involontairement dans des moments d'excitation, se réalisent souvent. Je n'avais assurément jamais pensé que je serais prophète, et encore moins, que le Patriarche lui-même serait le premier artisan de la réalisation du désir qui m'avait amené à Damas.

En 1913 fut célébré le jubilé de la maison des Romanov ; à la cérémonie avait été invité aussi le Patriarche d'Antioche, Grégoire al-Haddad. Après son arrivée à Pétersbourg, on me rapporta plusieurs fois qu'il désirerait me voir et qu'il serait heureux si je lui faisais une visite. Ayant un vif souvenir des dispositions d'esprit dans lesquelles il était à Damas, je préférai l'oublier et ne répondis pas à l'invitation. On apprit par les journaux qu'il avait apporté à la famille des Romanov certains cadeaux d'Orient, on faisait parfois mention de livres, mais je n'attachai pas à cela une grande importance. Après son départ, les bruits devinrent plus persistants ; on commença à parler de manuscrits orientaux et à nouveau une vieille inquiétude s'empara de moi. Par le moyen d'informations diverses, je réussis à établir que, après le jubilé et le départ du Patriarche, certains manuscrits orientaux avaient été effectivement remis à la « Bibliothèque Particulière de Sa Majesté », au Palais d'Hiver. Il ne m'était pas facile, étant jeune maître de conférences, d'y pénétrer ; toutefois, la persévérance de l'Académie des Sciences, qui soutint mes efforts, aida à surmonter tous les obstacles dressés devant moi par le Ministère de la Cour, la Police et la Garde du Palais. Je reçus l'autorisation de me présenter à des heures déterminées, évidemment quand la famille impériale n'était pas à Pétersbourg. Par des passages souterrains compliqués, accompagné d'une garde particulière, je fus amené au local de la bibliothèque, où je me trouvai dès lors sous la surveillance du personnel de la Bibliothèque. A la tête de celle-ci était alors un chambellan de la Cour, qui ne venait pas tous les jours ; son adjoint était

un colonel ; à l'un et à l'autre, le but de mes travaux ne paraissait pas bien clair. C'est peut-être pour cela que s'assit à la table, en face de moi, avec un roman français, un fonctionnaire qui suivait attentivement des yeux ce que je faisais. Les conditions dans lesquelles je travaillais étaient peu favorables : on ne me donnait qu'un manuscrit à la fois et il était impossible d'obtenir une seconde fois celui qu'on avait déjà examiné. Les feuillets, évidemment, n'étaient pas numérotés, ce qui compliquait extrêmement les références ; pour je ne sais quelle raison, on ne me permit même pas de mesurer le format du manuscrit. Il n'y avait pas de manuels dans la bibliothèque et on ne m'avait pas autorisé à en apporter avec moi. Toutes les notes que j'avais prises étaient soigneusement examinées, et on ne me les rendait pas toujours toutes en même temps, comme je l'appris ensuite par hasard, afin qu'on eût le temps de faire vérifier par un expert si, dans mes notes arabes, ne se dissimulait pas quelque chiffre. Cependant j'oubliais toutes ces contraintes dès que j'avais en mains le premier manuscrit et que je commençais fiévreusement à l'examiner en toute hâte, afin de savoir plus vite quelle surprise recélait le suivant.

Le Patriarche avait apporté plus de quarante manuscrits, toute une collection composée avec une indubitable connaissance en la matière, d'exemplaires remarquables, dans la plupart des cas, uniques. Ils caractérisaient admirablement les divers aspects de la littérature arabo-chrétienne. Environ la moitié était représentée par les œuvres de Macarius d'Antioche ou de son fils Paul d'Alep, ordinairement en autographes de ce dernier, qui était un calligraphe remarquable. Le colophon d'un de ces manuscrits disait que l'auteur avait occupé à le transcrire des loisirs involontaires, qu'il avait eus à Kolomna*, à l'époque de la peste, quand Alexis Mikhaïlovitch* marchait contre les « Lâh » (Polonais)*. Mes mains tremblèrent littéralement, quand je vis, dans un autre manuscrit qu'on venait juste de me donner, la copie du Voyage de Macarius en 1700, qu'on considérait comme détruite par le feu ; le manuscrit n'avait pas souffert le moins du monde et était

maintenant devant moi en parfait état de conservation, avec son écriture soignée, caractéristique du XVII[e] siècle. Je n'avais pas encore eu le temps de me remettre de ma surprise que le manuscrit suivant déjà m'en apportait une autre. Il me devint clair qu'avec cette collection, notre pays recevait un lot de monuments arabo-chrétiens qui ne le cédait en rien pour la qualité aux anciens et nouveaux fonds de Paris, du Vatican et de Beyrouth. Devant moi se dessinait le plan d'un sérieux « Catalogue Raisonné » (1), d'un catalogue scientifique avec indication des parallèles des autres collections, avec des extraits caractéristiques, et, en appendice, la liste complète des travaux de Macarius et de Paul. Tout cela, naturellement, n'était encore qu'en projet, et, en attendant, le travail, au Palais d'Hiver, n'avançait que lentement : il était fréquemment interrompu par les arrivées de la famille impériale, ou par l'impossibilité de me présenter aux heures qui m'étaient désignées chaque fois avec une modification. Toutefois, j'examinai aussi peu à peu d'autres collections pétersbourgeoises dans les recherches de parallèles, de sorte que, en 1914, un catalogue préliminaire de la collection du Palais d'Hiver était en gros terminé : à chaque minute je sentais que le Palais d'Hiver n'était pas du tout un endroit convenable pour cette collection.

Lors de mon voyage à l'étranger, cette année-là, j'examinai assidûment les divers ouvrages de Macarius, et à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, admirablement outillée, et dans le modeste local de la Deutsche Morgenländische Gesellschaft (Société Orientale Allemande), à Halle, où j'étais fréquemment l'unique visiteur et où, en sortant, je devais déposer la clef en un endroit convenu, et dans la confortable et silencieuse salle « Legati Warneriani » (du Fonds Warnérien) à l'Université de Leyde. Cette bibliothèque fut ma dernière étape cette année-là. La guerre me surprit à Leyde, et c'est là que, pendant de longues années, restèrent tous mes matériaux.

Mais la prédiction de mon exclamation irritée, à Damas, se réalisa, à mon grand étonnement, d'une façon encore plus exacte. Après la Révolution d'Octobre, quand les trésors accu-

(1) En français dans le texte.

mulés par les siècles commencèrent à recevoir une place convenable, je me souvins de la collection du Patriarche dans l'ancienne « Bibliothèque Particulière de Sa Majesté », où presque personne ne pouvait soupçonner l'existence d'un tel fonds. Les efforts de l'Académie des Sciences pour la transférer au Musée Asiatique furent vite couronnés de succès, et en un jour glacial de l'hiver de 1919, personnellement, avec un étudiant et un aide, je transportai sur un petit traîneau, à travers les rues vides de Pétrograd dépeuplée, les quarante manuscrits que j'avais soigneusement enveloppés dans des touloupes (1), au vieux local du Musée Asiatique, dans le bâtiment à colonnes de l'Académie. J'étais à cette époque conservateur de la Section du Proche-Orient, et de nouveau alors tous les manuscrits me passèrent littéralement entre les mains. Je pus travailler sur eux autant que je le désirais, et sans me hâter, dans des conditions tout à fait autres qu'au Palais d'Hiver, en me souvenant parfois, avec un sourire involontaire, de ma dernière visite au Patriarche d'Antioche, à Damas d'où nous étaient venus les manuscrits.

Une seule chose assombrit ma joie, c'est que mon catalogue primitif, avec tous les extraits que j'avais faits, était resté en Hollande, et qu'il ne revint pas très rapidement, à un moment où d'autres travaux ne me permettaient plus de continuer le « Catalogue Raisonné » envisagé, et je publiai seulement un bref inventaire. Je ne sais quelle aurait été l'attitude du Patriarche, mort au commencement des années 30, en face de la popularité qu'ont acquise dans le monde scientifique beaucoup de ses manuscrits. La Bible arabe en trois volumes, dont le Vatican nous envie la possession, a provoqué une vaste littérature spéciale avec une vive polémique, où l'importance de notre manuscrit est mise en comparaison avec celle de l'exemplaire de Rome. Le recueil des traités de médecins arabes sur l'ophtalmologie, qui est d'une rareté exceptionnelle, a causé une assez grande sensation parmi les spécialistes de l'histoire des sciences. Un second exemplaire se trouvait dans la bibliothèque de mon ami Teïmour Pacha, et il a permis d'en publier une partie importante dans une édition critique de

(1) Pelisses en peau de mouton dont la laine est en dedans.

l'Université du Caire. La description dé la Géorgie, en autographe du Patriarche Macarius, a été soigneusement étudiée par un arabisant géorgien. La collection renferme encore beaucoup d'autres trésors, mais, par bonheur pour la science, le temps a déjà montré qu'ils ont été dignement appréciés.

Ainsi, le second patriarche n'a pas réussi à cacher ses richesses, à l'instar du « Chevalier ladre »*, à des yeux, selon lui, étrangers. Ces yeux les ont découverts avec une émotion joyeuse et ont aidé les savants à mettre en lumière de nouvelles pages de la civilisation humaine.

Le portrait de Macarius, aujourd'hui encore revient parfois devant mes yeux. Comme autrefois, il regarde d'un air sombre et scrutateur, comme il regardait autrefois le jeune collégien, dans une étrange bibliothèque, et, malgré moi, je veux lui dire, comme pour me justifier : « Eh bien ! j'ai tenté de faire tout ce que j'ai pu pour tes travaux ! » Et de nouveau j'éprouve un sentiment toujours vif de nostalgie en revoyant devant mes yeux l'image de la première bibliothèque qui m'a accueilli dans mon enfance.

CHAPITRE III

LES ECRIVAINS ARABES ET L'ARABISANT RUSSE

1. Le philosophe de la vallée de Freika* (1910-1940).

C'est le lot de l'arabisant de faire beaucoup de découvertes. Elles se trouvent sur son chemin, peut-être plus fréquemment que dans d'autres domaines, qui ont été beaucoup plus travaillés et ont attiré une grande quantité de chercheurs. Il ne faut pas croire que ces découvertes soient liées seulement aux manuscrits, et il ne convient pas de s'affliger, comme le faisait une jeune turkménisante qui me disait avec tristesse que les turkménisants n'avaient pas de manuscrits anciens, étant donné que la littérature turkmène est elle-même jeune. En effet, plus on approche de notre temps, plus le rôle du manuscrit passe au livre, qui lui aussi apporte des découvertes ; on doit dire la même chose, dans une plus forte mesure encore, de ces inestimables témoins oculaires de la poésie contemporaine que sont les lettres.

Parfois on est écrasé sous la masse des découvertes de toute sorte : il y en a tellement ! Et je n'ai jamais compris comment on pouvait chercher un sujet ou demander qu'on vous en indique un, quand ils vous entourent de tous côtés depuis les premiers pas de votre vie scientifique. Le drame de notre spécialité, c'est qu'il y a beaucoup trop de sujets. Une méthode

sévère exigerait qu'on se concentrât sur un domaine plus étroit ; les résultats seraient alors plus importants. Mais on n'est pas toujours maître de soi-même, particulièrement quand il faut maintenir dans le champ de sa vision, et la littérature ancienne, et la moderne qu'il est impossible maintenant de négliger en se renfermant dans l'égoïsme scientifique d'un arabisant classique. Là, c'est la vie même qui vous fait faire gratuitement de grandes découvertes, et heureux celui qui peut de ses propres yeux observer la littérature moderne sur les lieux mêmes de sa naissance.

Je n'ai pas eu ce bonheur. Je n'ai séjourné en Orient qu'une seule fois, et comme toujours le premier voyage n'a pu être essentiellement qu'une reconnaissance préliminaire, qui devait être suivie d'expériences véritables et mûrement étudiées. Ce n'a pas été le cas, et, dans les premiers temps, jeune comme je l'étais, j'en ai éprouvé pas mal de chagrin. Mais la vie m'a aussi appris que, pour bien comprendre un homme, il n'est pas absolument obligatoire de le connaître d'une façon immédiate : les livres, les lettres, les photographies vous le révèlent aussi bien, et parfois, peut-être, vous le montrent sous un jour plus naturel que le commerce personnel. J'ai dû étudier la littérature contemporaine presque exclusivement « à distance », et j'ai cependant réussi à y faire pas mal de découvertes.

Des collègues occidentaux, dont j'enviais parfois les fréquents voyages dans les pays arabes, l'ont reconnu. Néanmoins, c'est avec quelque sentiment d'amertume que, en 1930, je discutai avec un honorable savant allemand, qui connaissait l'Orient arabe vivant, quand, dans un de ses ouvrages, il voulut mettre sous mon portrait la légende suivante en arabe : « le premier qui, en Occident, s'est occupé de la littérature arabe moderne ». Je lui démontrai que, avant moi, il y avait eu des savants qui avaient abordé les mêmes questions ; il s'obstina, et consentit seulement, sur ma protestation, à intercaler un mot : « le premier qui s'est occupé *systématiquement*... ». Cinq ans plus tard, je reçus, pour une raison occasionnelle, une lettre élégamment écrite en arabe du plus grand arabisant de l'Angleterre contemporaine, qui, grâce à de fréquents voyages, connaissait l'Egypte et d'autres pays arabes

aussi familièrement que son propre pays. Je serais vraisemblablement injuste si j'attribuais entièrement ses paroles à une recherche de style arabe. Il écrivait : « Tu as ouvert devant moi la porte de la littérature arabe moderne, et tu m'as révélé beaucoup de secrets de la littérature arabe ancienne... Tu m'as élevé par ton indulgence et ma petite étoile brille seulement des rayons de ton soleil ».

Ainsi des témoignages étrangers ont confirmé mon sentiment subjectif qu'on pouvait s'occuper de la littérature contemporaine en étant loin d'elle et qu'on pouvait faire des découvertes par les livres et les lettres. C'est avec un sentiment particulier de satisfaction qu'aujourd'hui je me rappelle comment j'ai eu la chance de « découvrir » quelques écrivains contemporains, à l'heure où presque personne encore ne les connaissait, non seulement, ce qui va de soi, en Europe où pour lors, d'une façon générale, on ignorait la littérature arabe moderne, mais encore chez eux dans leur propre pays. Tous maintenant sont des classiques, reconnus de tout le monde arabe.

C'est seulement avec l'un d'entre eux, le plus ancien, que je me suis personnellement rencontré une seule fois à Beyrouth. C'était au cours de l'été de l'année 1910, peu de temps avant mon retour en Russie. Je vis alors par hasard, à la rédaction d'un petit journal, Amîn Raïhânî qui était rentré depuis peu d'Amérique. Son apparence extérieure et sa grande profondeur d'esprit, qui transparaissait même à travers une conversation insignifiante, retinrent mon attention, et souvent mes pensées se tournaient vers la figure, singulière pour les Arabes, du futur leader de l« l'Ecole syro-américaine » de la littérature moderne ; j'avais senti du premier coup en lui une grande force qui s'élevait bien au-dessus des orateurs-journalistes, nombreux à cette époque et parfois populaires, de la Syrie et du Liban qui m'étaient familiers.

Mon premier sentiment, encore instinctif, ne m'avait pas trompé : c'est précisément vers ce temps que fut édité le recueil en deux volumes de ses articles et poèmes en prose. Ces derniers représentaient une grande nouveauté pour la littérature arabe, et j'avais le désir de faire connaître l'auteur

aux lecteurs russes. C'est à une époque difficile que parut mon petit livre de traductions, deux semaines environ avant la Révolution d'Octobre, et certaines gens du monde des journalistes trouvèrent qu'il rendait un son discordant et intempestif. Dans la presse, on fit à l'adresse de l'arabisant de sévères insinuations, mais N. I. Marr*, homme doué d'une grande largeur de vues, ne craignit pas de mettre en lumière, dans une revue spéciale, l'importance de l'écrivain sur le plan de la réalité que nous vivions alors.

Mon livre ne parvint pas rapidement à l'auteur, mais il finit cependant par le trouver. C'était déjà postérieurement à l'époque où, dans la revue « Vostok » (l'Orient), fondée par Gorki*, j'étais revenu sur ses poèmes en prose. Et Gorki s'était comporté avec l'auteur et le traducteur autrement que les critiques sévères, mais à courtes vues, de l'année 1917-18. C'est aussi par nous que des informations parvinrent en Occident sur Raïhânî : dans une conférence destinée à l'Université d'Upsala, en réponse à l'invitation de m'y rendre qui m'avait été adressée, j'essayai de donner une caractérisation de toute l'école « syro-américaine » de la littérature arabe moderne. Elle joua le rôle de cette « porte » dont parlait l'arabisant anglais. Dans une chrestomathie arabe imprimée à Léningrad parurent des extraits des œuvres de Raïhânî d'époque ancienne et d'époque plus récente. Des traductions de cette chrestomathie commencèrent à s'imprimer partout où on lisait l'arabe, de l'Amérique à l'Ukraine.

Je fus très touché quand, dès l'année 1928, je reçus une lettre de Raïhânî, datée de cette vallée de Freïka dans le Liban qui est liée à jamais à son nom pour les Arabes. Il écrivait (1) de son écriture très originale, qui, selon une ancienne tradition, courait obliquement : « Je vous écris de la vallée de Freïka, pour laquelle il s'est trouvé aussi dans votre cœur quelque chose de ce qui est dans le mien. Mais, parfois, l'écho est plus merveilleux et plus magnifique que le son lui-même. Cet écho lointain est un amour profond et solide. Il est surprenant que, parmi les fils de mon pays qui critiquent les

(1) L'image du verbe employé par l'auteur « enfiler (des mots comme des perles) », inspirée de l'arabe, est difficilement traduisible en français.

Амин Рейхани
(1879 – 1940)

Amin Raïhani
(1879-1940)

livres et les écrivains, même celui qui a le plus de finesse de sentiment et le plus de profondeur de pensée n'a pas compris comme vous l'avez fait, l'essence de la nature et ses images mystérieuses dont j'ai essayé, dans ce que j'ai écrit, de rendre une partie à mes lecteurs. Et vous, dans ce que vous avez écrit de moi et de cet amour, vous avez dépeint l'essence même de cet amour et son visage intérieur, ou plutôt son visage spirituel. Bien mieux, je vois que vous pénétrez jusqu'au cœur même, et même en lui, et que vous lisez sur sa « table » individuelle secrète ce que n'ont pas réussi à lire même les gens les plus proches de moi. Cela fortifie encore ma persuasion et renforce ma conviction que la parenté spirituelle est la plus proche et la plus sûre... Je vous adresse un salut plus parfumé que le lys de la vallée en ces jours et plus suave que les cyclamens de la montagne. Et la petite fleur que voici vous apportera d'ici mon affection et mes salutations ». Dans la lettre était enfermée une petite fleur séchée qui jusqu'à aujourd'hui, me rappelle la vallée de Freïka et son philosophe.

Quatre années passèrent. Après un travail de près de vingt ans, je réussis à publier une fine satire d'Abou'l-'Alâ, l'*Epître des Anges*. L'un des premiers dont je me souvins fut Raïhânî. En son temps, il avait, dans quelques livres en anglais, fait connaître aux lecteurs européens le sage sceptique aveugle, auteur d'un recueil intitulé l'*Obligation du Non-obligatoire*, de l'*Epître du Pardon* et de l'*Epître des Anges*. Personne ne répondit à mon édition d'une manière aussi spirituelle que « l'ermite de la vallée de Freïka ». Il écrivait : « Vous, messieurs les Orientalistes, vous êtes les gens les plus admirables ; vous êtes plus proches que tous de la force divine qui « fait revivre les os, quand ils sont déjà tombés en poussière » (1). Il me semble voir al-Ma'arrî Abou'l-'Alâ ; il a entendu parler de son œuvre déjà tombée en poussière, que vous avez ranimée, et voici qu'il dit discrètement : « Nous n'avons pas pensé, — nous le jurons par Allah ! — qu'elle dépasserait notre temps. Mais voici qu'elle nous a survécu de près de mille ans. Sa

(1) Réminiscence du Coran, XXXVI, 78.

destinée est merveilleuse : nous l'avons présentée comme « angélique » (1), pour faire honneur à la langue arabe parmi les frères de Gabriel, l'ami de notre Prophète, — que Dieu accorde le salut à l'un et à l'autre ! — Nous avons dit : C'est bien assez qu'elle soit répandue là-haut, c'est-à-dire au ciel. Nous ne nous sommes pas imaginé qu'un souffle ardent du Nord la toucherait, fût-ce même au bout de mille ans, et lui insufflerait une vie terrestre de façon à la faire parler une seconde fois et lui faire tenir un discours humain dans la langue des Arabes, avec, par intervalles, des perles de la langue russe. Que Dieu te prête vie, ô mon honorable frère russe ! L'*Epître des Anges* tombe à genoux devant toi et baise la terre. Ensuite, elle te demande permission de parler et dit : Mon auteur avait le désir de répandre sa mission linguistique, littéraire, philosophique, hérétique parmi les hommes, les djinns et les anges. Pour tous il choisit un écrit et un style particuliers. Aux hommes, il a consacré l'*Epître du Pardon*, puis il a écrit l'*Epître des Anges*. Ensuite, il s'est mis à écrire l'*Epître de Satan*, spécialement pour les djinns. J'ai vu comment il a tracé le titre, et il est vraisemblable qu'il l'a écrite et terminée. A ce que je crois, elle est aujourd'hui dans la situation où je me trouvais moi-même hier. Ne conviendrait-il pas que vous, le bien-aimé d'Allah, vous la recherchiez ? Et si Allah le veut, vous la trouverez et la ranimerez, comme vous m'avez ranimé. Ne pensez-vous pas à parfaire pour moi votre bonté et à rechercher ma sœur « satanique » et à nous réunir après cette grande séparation ? En mon nom et au nom de mon compagnon, l'auteur de l'*Obligation du Non-obligatoire*, le seigneur des trois épîtres, je vous remercie et vous souhaite un heureux séjour en ce monde périssable ». Et, après avoir écrit ces lignes, l'ami d'al-Ma'arrî à Freïka salue l'ami d'al-Ma'arrî à Léningrad et lui adresse ses vœux de santé et de bonheur, et de succès constant dans ses recherches et ses études consacrées au service de la littérature arabe et russe, pour le renforcement des liens de fraternité et de paix entre les peuples ».

(1) C'est-à-dire « sur les anges ».

Chaque lettre de lui, tantôt sérieuse avec une légère teinte de romantisme, tantôt finement ironique avec une nuance de tristesse, était toujours bâtie sur quelque *noukta* (finesse), sur un de ces jeux de mots, d'images ou d'allusions si chers aux Arabes, et intraduisible dans une autre langue, sensible seulement dans l'original. En 1935, en regrettant que la maladie l'eût retenu aux eaux en Palestine et ne lui eût pas permis de répondre en temps opportun à l'annonce d'un anniversaire (1), il ajoutait : « Tout le temps, j'ai pensé à vous écrire et à vous envoyer, ne fût-ce que deux lignes, avec les deux roses de mes parterres, l'esprit et le cœur... Mais, jusqu'à maintenant, mon état de santé est mauvais et je suis chagrin. Toutefois j'ai au nom de mon affection, fait pression sur ma faiblesse et aujourd'hui, elle s'est levée docilement et dit : « Qu'Allâh conserve le Professeur Kratchkovsky et lui apporte toujours santé et bonheur, qu'il fortifie son état en lui donnant longue vie et succès ! ».

Quand il eût reçu de Londres mon édition du *Livre du Merveilleux*, la première Poétique arabe du « calife d'un jour » Ibn al-Mo'tazz (le Fils du Glorifié)*, il m'en fit part en ces termes : « Votre livre est arrivé de Londres, — ce livre merveilleux et par l'impression, et par l'index, et par votre introduction anglaise —, le *Livre du Merveilleux* d'Ibn al-Mo'tazz. Et l'auteur a droit, même s'il est dans les chambres hautes du Paradis, à « être glorifié » par le savoir, l'amour, la ferveur dont vous l'avez comblé. Qu'Allah conserve en vous, pour la science, un flambeau lumineux, et pour les Arabes un ami sûr et un défenseur ».

Je vis avec tristesse, par cette lettre, comme la main de Raïhânî s'affaiblissait ; on sentait que les eaux de Palestine, qui l'avaient soutenu pendant de nombreuses années, étaient déjà sans force pour atténuer la progression de la maladie. A l'automne de 1940, je reçus de son frère un avis imprimé avec une bordure de deuil, portant à la connaissance « du monde arabe, dans la patrie et dans l'émigration » que « le philosophe de Freïka » s'était éteint le 13 septembre. Trente ans déjà avaient passé depuis le jour où nous nous étions ren-

(1) Il s'agit du 30e anniversaire de l'activité scientifique de I. Kratchkovsky.

contrés à Beyrouth. Il était mort dans sa Freïka natale, d'où il avait envoyé à Léningrad plus d'une fleur fanée.

En épigraphe de son premier recueil, il avait mis la devise ; « Dis ta parole et va ! » Il avait su dire sa parole, et sur des tons tantôt doux, tantôt sévères et accusateurs, dans le monde arabe et en Amérique, elle avait résonné pendant quarante ans. Sur sa bague était gravée l'inscription : « La force est dans la vérité, et la vérité ne meurt pas ». Et ses paroles ne mourront pas, car il y avait en elles beaucoup de vérité.

Nous nous sommes bien et intimement connus l'un et l'autre, mais en trente années de pérégrinations dans le monde, nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois.

2. Un aristocrate-fellah du Caire.

Dans une petite gare de banlieue, j'attendais le train qui devait me ramener au Caire. Mon excursion avait été vaine. Je voulais faire connaissance avec la bibliothèque de Teïmour Pacha, dont on m'avait raconté beaucoup de choses, d'ordinaire, il est vrai, par ouï dire, en ajoutant que le propriétaire montrait volontiers ses manuscrits rares aux connaisseurs. La bibliothèque se trouvait dans sa propriété, non loin de la gare. Un matin, alors que j'étais déjà près de mon départ du Caire, j'avais résolu d'aller la voir.

Malheureusement, le maître de la maison était absent, il se trouvait quelque part en Haute-Egypte, et il ne devait revenir que dans une semaine. Un respectable *bawwàb* (portier), qui gardait la maison, m'offrit du café selon une invariable habitude et fut prêt à me montrer toutes les pièces de la maison, mais seule la bibliothèque m'intéressait, et elle était fermée. Je restai quelques instants à converser avec le *bawwàb* sur l'inévitable politique, puis, je laissai ma carte avec prière de la remettre au Pacha, quand il serait de retour, et je repris la direction de la gare.

Le train était passé depuis peu de temps, et je dus attendre longtemps le suivant. Sur le quai, à part moi, on ne voyait qu'un petit cireur de souliers, un de ces innombrables petits

cireurs qui, dans leurs blouses-chemises bleues, constituant souvent leur unique vêtement, vont et viennent dans toute l'Egypte, surgissant parfois dans les endroits les plus inattendus, et qui sont merveilleusement renseignés sur tout ce qui se passe dans la région. Quand il eut achevé sa tâche de rendre la propreté à mes souliers couverts de poussière, nous continuâmes la conversation en attendant, moi, le train, lui, l'arrivée éventuelle de quelque autre client. Le mioche, de l'air de quelqu'un qui s'entend aux affaires, s'enquit du but de mon voyage et, ayant ouï le nom de Teïmour Pacha, il parut s'animer tout à coup et me dit : « Je sais, je sais ! Il vit toute l'année là, il lit tous les livres, car il a des livres comme il n'y en a pas au Caire même ; les cheiks même d'al-Azhar viennent chez lui. Et je connais ses enfants; de vrais fellahs ! »

— « Comment cela ? » lui demandai-je étonné.

— « Eh ! je vous crois. Ils ne viennent que pendant l'été (— maintenant ils étudient dans la ville —) ; aussitôt, ils courent chez mon grand-père ; il est gardien du *fourn* du village, tu sais, le four où les fellahs viennent de tout le village cuire leur pain, et, s'il n'y a personne, ils lui demandent de leur raconter des histoires. Et quand les femmes se réunissent, quand elles apportent cuire leur pâte, ils écoutent leurs chansons, ils aiment cela. Ils restent assis en silence. Toutes sont devenues familières avec eux comme avec leurs propres enfants, elles les régalent de galette fraîche. Le soir, quand nos gamins se rassemblent sur l'aire à battre le blé pour jouer à la balle, ils accourent à nouveau, ils courent avec eux tous et crient. De vrais fellahs ! » dit-il en terminant, avec un certain orgueil, et d'un ton péremptoire.

Ayant satisfait sa curiosité et appris le but de mon voyage, le mioche me demanda pourquoi je ne viendrais pas encore une fois, quand le pacha serait là.

« Il est temps que je retourne chez moi, en Russie, car je suis Russe ». Le gamin me regarda sérieusement une minute, puis il éclata de rire : « Non ! on ne me la fait pas ! Je connais tous les Francs, il en vient beaucoup ici, pour voir l'arbre de Marie, et le parc d'élevage des autruches, je les reconnais tous.

Toi, tu es de Syrie, pas d'Egypte, je l'ai vu du premier coup à ta façon de parler, tu ne me tromperas pas avec ton chapeau. Quel drôle de Russe tu fais ! »

Le train approchant, je dus me hâter vers la voiture, mais le gamin bondit à la portière et cria : « Avec la paix ! Et salut à Damas ! » Il cligna malicieusement de l'œil, comme s'il voulait ajouter encore une fois : « Tu ne m'en feras pas accroire ! »

Je ne cacherai pas que ce compliment inattendu et sincère me flatta, car il montrait que, en deux ans de séjour en Orient, j'avais tout de même appris à « vendre » et non seulement à « acheter », ce qui m'avait paru si difficile au début.

Après mon retour en Russie, je reçus au bout de quelque temps, expédié du Caire, un billet de Teïmour Pacha, qui s'affligeait de ce que je ne l'avais pas trouvé chez lui, et me priait de venir voir sa bibliothèque, à l'occasion. Cette occasion ne se présenta pas, et, à ce moment-là, je ne pensais pas que, quinze ans après, il me serait tout de même donné de faire connaissance intime, non seulement avec lui, mais encore avec un de ses fils, les « fellahs », dont le petit cireur de souliers m'avait parlé en termes si pittoresques.

La première guerre mondiale, avec les événements qui suivirent, me coupa pour lontemps du monde arabe. Je faisais avidement la chasse aux informations de toute sorte sur la littérature moderne, et je découvris peu à peu que, depuis dix ans, dans ce domaine, s'étaient produits de grands changements. Non seulement des noms nouveaux étaient apparus, parmi lesquels commençait à briller celui d'un certain professeur aveugle du Caire, ancien élève de la Sorbonne (1), mais on sentait aussi que de nouveaux genres étaient nés, qui n'existaient pas encore lors de mon séjour en Orient. Des informations commençaient à arriver jusqu'à nous qui faisaient mention d'un théâtre de mœurs, dont l'un des réalisateurs et fondateurs s'appelait Mohammed Teïmour, mort jeune en 1921. La coïncidence du nom m'amena involontairement à évoquer le jeune fils du Pacha, le « fellah », mais

(1) Taha Husseïn.

ce n'était encore là qu'une apparition fugitive sous des traits bien vagues.

Cependant, en 1921, dans le « Bulletin » de l'Académie des Sciences Arabes de Damas, parut un article de Teïmour Pacha sur le cheikh Tantâwî, qui avait été autrefois professeur d'arabe à notre Université. A cette époque, je rassemblais aussi moi-même des matériaux pour une biographie du Cheikh, et je voulus faire plaisir au Pacha en lui envoyant, avec quelques compléments à son article, une photographie du Cheikh et une vue de sa tombe au cimetière Volkovo. En lui disant l'intérêt que je prenais à la littérature contemporaine, je m'informais prudemment de Mohammed Teïmour, qu'on appelait le fondateur d'un nouveau théâtre, mais dont aucune œuvre, à ce moment-là, n'était encore connue chez nous.

La réponse vint rapidement. Le Pacha était très satisfait des matériaux que je lui avais envoyés, il en avait fait l'objet d'un nouvel article dans lequel il avait reproduit ma lettre. Une correspondance suivie s'établit entre nous, qui fut seulement interrompue par la mort du Pacha, le 26 avril 1930. Nous étions liés par le commun intérêt que nous prenions à divers sujets. Le cheikh Tantâwî n'avait fait que donner la première impulsion à ces rapports. En 1926, vint s'y ajouter la discussion de divers problèmes relatifs à l'*Epître des Anges* du poète aveugle de Ma'arra', qui intéressait aussi beaucoup le Pacha. Je fus frappé par le souci du détail qui transparaissait dans chacune de ses lettres. A toute occasion, il trouvait le temps de faire une série de vérifications et recherches de références dans les inestimables manuscrits de sa collection, qu'il connaissait de façon parfaite. De son écriture toujours égale et nette, il remplissait de petites feuilles de papier d'un seul et même format, et, à ce moment donné, me sembla-t-il, il n'était occupé que de ce sujet. Il avait cependant beaucoup de correspondants comme moi.

Dans la première lettre, il me répondait d'une façon discrète que feu Mohammed Teïmour était son fils et que son frère Mahmoud me donnerait des détails sur ses œuvres. Il était visible que ma question avait touché là une plaie douloureuse et encore non cicatrisée.

En effet, quelque temps après, je reçus non seulement une lettre, mais encore le recueil complet, récemment édité et posthume, en trois volumes, des œuvres du jeune dramaturge, qui avait été publié par les soins de son jeune frère, évidemment le second des « fellahs » dont m'avait autrefois parlé le gamin à la gare. Cette édition me fit connaître tout d'un coup la biographie de l'écrivain mort prématurément et toute son activité créatrice. Je sentis que devant mes yeux s'ouvrait une nouvelle étape de la littérature. Je ne fus pas seulement frappé par les œuvres dramatiques, — en fait les premiers essais du théâtre de mœurs —, originales même par la langue, passant fréquemment au dialecte de la conversation, qui jusqu'alors intervenait rarement sur les tréteaux. Ce qui me frappa encore davantage, c'étaient ses tentatives plus anciennes de créer la nouvelle de mœurs ou psychologique en arabe, genre dont la littérature arabe en Egypte, peut-on dire, ne disposait pas jusqu'alors. La personnalité du second frère, Mahmoud, qui m'avait envoyé ce généreux cadeau, restait alors pour moi, bien entendu, encore dans l'ombre.

C'est pourquoi je ne fus pas peu étonné quand, moins d'un an après, en juin 1925, je reçus, avec une dédicace de Mahmoud Teïmour, deux petits volumes de ses nouvelles. Par elles, je sentis d'emblée que pour l'auteur les occupations littéraires n'étaient pas une affaire de dilettantisme ou d'amusement, mais une chose sérieuse, qui devait donner lieu à un travail systématique et poussé à fond. Des articles d'introduction mûrement réfléchis disaient les grandes exigences que l'écrivain se posait à lui-même, parlaient du solide apprentissage littéraire qu'il considérait comme une obligation pour lui-même. Dans les récits mêmes, je saisis du premier coup l'atmosphère vivante de tout le milieu égyptien, celui des citadins comme celui des fellahs, que l'écrivain connaissait et sentait si bien. Je n'éprouvai pas peu de satisfaction à remarquer, dans sa manière littéraire, l'influence non seulement de Maupassant, mais encore de Tchékhov*. De même que, une année auparavant, j'avais promptement englouti les trois gros volumes des œuvres de Mohammed Teïmour, de même alors

BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITE

Махмуд Теймур
(Род. в 1894 г.)

Mahmoud Teïmour
né en 1894

je lus sans m'arrêter, presque d'une seule haleine, les deux petits volumes de Mahmoud Teïmour. Je ne pus m'empêcher, dans ma première conférence à l'Université, d'interrompre mon exposé qui s'était déroulé selon le programme, et de déclarer que la littérature arabe s'était créé une nouvelle originale, lui appartenant en propre, et que, si je ne m'abusais trop, Mahmoud Teïmour aurait dans le développement de ce genre un rôle de premier plan. Dans la Chrestomathie de la littérature arabe moderne que nous préparions, nous insérâmes d'emblée un de ses récits, et à partir de la fin des années 20, les étudiants commençaient habituellement par lui pour faire connaissance avec la littérature arabe moderne. Je ne cachai pas à l'auteur l'impression qu'il m'avait faite. Dans une longue lettre, je lui prodiguai les encouragements à persévérer dans la voie qu'il avait choisie : apparemment, cela fit son effet, et quand ensuite, un an après, arriva son troisième recueil de nouvelles, je vis qu'il avait imprimé en appendice presque toute ma lettre.

A partir de ce moment, une fois ou deux par an, je reçus un nouveau volume de ses nouvelles : avant la deuxième guerre mondiale, j'avais déjà sur mes rayons quatorze volumes, sans compter les rééditions. Je vis avec satisfaction comment son talent se fortifiait et comment grâce à un travail acharné, son individualité propre se dessinait de plus en plus nettement. Son activité fit peu à peu école dans la vie littéraire, non seulement de l'Egypte, mais encore d'autres pays. On commença à écouter sa voix en Syrie et en Irak ; de plus en plus fréquemment, et à juste titre, on l'appela le maître de la nouvelle contemporaine. Ses œuvres commencèrent à pénétrer aussi en Europe, et apparurent de temps en temps dans des traductions en langues occidentales. Je sentis que je ne m'étais pas trompé dans l'appréciation que j'avais faite au premier coup d'œil.

Ce ne furent pas seulement ses œuvres qui entretinrent nos relations. Il m'envoya généreusement les nouveautés de la littérature, se réjouissant de mes jugements sur des travaux de ses compatriotes et sur leur rapide progrès dans tous les domaines culturels. Peu à peu, nous prîmes l'habitude de

l'importuner par toutes sortes de questions : quand il fallait expliquer une difficulté qui se rencontrait dans l'élaboration d'un dictionnaire de la langue littéraire moderne, ou se renseigner sur certaines traductions des œuvres de Gorki en arabe. Comme son père en son temps, Mahmoud Teïmour répondait à toutes les questions avec beaucoup d'attention et de réflexion, sans épargner sa peine ; la seule différence était que l'influence des temps nouveaux se faisait sentir et que ses lettres étaient souvent écrites non à la main, mais à la machine.

Parfois, je sentais entre les lignes que notre sympathie était mutuelle, que, sans nous être jamais vus, nous avions trouvé cette parenté intérieure dont parlait Raïhânî, que nous n'étions pas des étrangers l'un pour l'autre. Je l'éprouvai d'une façon particulièrement touchante en 1935, quand me tomba sous les yeux un numéro d'une revue du Caire, où je vis tout à coup un article de Teïmour sur moi-même. Je voudrais en citer des fragments, comme j'ai cité la fin de ma conversation avec le cireur de souliers, non pas pour « me vanter », mais, « pour parler d'une grâce », selon l'expression des derviches, pour dire le bonheur qui échoit parfois à un homme, d'avoir l'estime des autres, même dans un pays lointain, chez un peuple étranger, où, semble-t-il, les hommes sont différents de nous.

Teïmour écrivait : « Il y a dix ans de cela, vers le soir, j'allai faire une visite à feu mon père, comme toujours, dans sa maison particulière du quartier de Zamalek, où il vivait dans la solitude, parmi les livres, retiré du monde. J'entrai chez lui, dans son cabinet de travail, et je le trouvai assis à sa table, au milieu d'une masse de livres et de cahiers, comme toujours, selon son habitude, en train de lire quelque chose et de prendre des notes. Au bruit de mon approche, il leva la tête, déposa ses lunettes de travail et me pria de m'asseoir. Mon regard tomba sur la photographie d'une tombe musulmane, qui était au milieu d'une foule de papiers accumulés sur sa table. Je lui demandai ce que c'était. Il sourit et me dit : « C'est la tombe du cheikh Tantâwî, qui est enterré en Russie ». Je fus étonné que cet originaire de notre Tantâ eût

choisi pour lui-même un cimetière dans le pays des Russes, et demandai à mon père de m'expliquer cette circonstance. Il se mit à me parler de ce savant égyptien qui s'en était allé au loin, en Russie, dans le siècle dernier, afin d'enseigner la langue et la littérature arabes à l'Université de Pétersbourg, comme on appelait alors la ville. Il y avait vécu jusqu'à ce que la mort vînt le surprendre, et y avait été enterré. « Mais maintenant, il s'est trouvé quelqu'un, parmi les professeurs orientalistes, qui a pensé à ce savant égyptien, qui fait des recherches sur sa biographie, et écrit un travail sur lui, afin d'éterniser sa mémoire ».

Ce récit m'enthousiasma. Je me mis à examiner la photographie, rempli d'une admiration, mêlée de fierté, pour ce professeur orientaliste, qui avait entrepris de s'occuper d'un de nos savants oubliés, qui racontait sa vie à tous les échos et exaltait sa mémoire. En même temps, il ouvrait une page de notre histoire vouée à l'oubli et affermissait le souvenir de notre pays parmi nos lointains amis. Je levai la tête et regardai mon père d'un air interrogateur. Il lut ma pensée dans mes yeux et ajouta :

« L'auteur de cette étude est le Professeur russe Kratchkovsky. »

A partir de ce moment, j'aimai le Professeur Kratchkovsky, et je sentis au fond de mon cœur qu'il n'était pas un étranger pour moi. Plus tard, je vis sa photographie. Elle me frappa par l'impression de sérieux qui se reflétait sur son visage, et par je ne sais quelle lueur merveilleuse qui se dégageait de ses yeux, la lueur de la bonté et de la sincérité. Par voie de correspondance, je fis connaissance avec le Professeur et je trouvai en lui un homme d'un caractère ferme, d'une volonté bien arrêtée et d'une vaste culture. Il a consacré plus de trente ans de sa vie au service de la langue et de la littérature arabes. Il n'a jamais faibli ni hésité, mais il a travaillé sans cesse avec acharnement jusqu'à ce qu'il ait acquis la maîtrise de la science et pénétré dans ses profondeurs. Il est devenu une sommité de la science qui s'est affirmée parmi ses autres sommités, et une force parmi ses forces puissantes. Je n'oublierai pas la première lettre de lui qui m'est parvenue. Je

la regardai, confus et éperdu. Il écrit en arabe, d'une écriture belle et nette, qui fait penser, par sa clarté et sa symétrie, à celle d'une machine à écrire. Il est guidé par un esprit fin, allié à un goût sûr qui se manifeste dans les expressions, dans la simplicité et la sérénité du style ; tout cela allié à une admirable logique et une rare précision. Je fus pénétré d'un sentiment doux où entrait une part d'orgueil, à la pensée que nous, Arabes, nous avions dans les contrées lointaines un si grand ami, qui a consacré sa vie au service de notre littérature, afin de rehausser notre autorité.

Les liens qui m'unissaient au Professeur Kratchkovsky se fortifièrent et la correspondance continua entre nous. Il me fit cadeau de beaucoup de ses ouvrages en langue russe. Les années passèrent et mon commerce avec le Professeur ne fit que s'élargir. Chaque fois que j'apprenais sur lui quelque chose de nouveau, mon affection pour lui se renforçait et mon estime croissait.

J'écris ces brèves paroles à l'occasion de la célébration du jubilé du Professeur en Russie. Je lui envoie mes salutations les plus sincères, en lui exprimant les sentiments d'amitié et de reconnaissance que tout le monde arabe, en particulier le peuple d'Egypte, nourrit pour lui. Car c'est un homme qui a consacré toute sa vie à faire connaître au monde occidental la civilisation arabe, qui nous a ouvert la voie, afin que nous occupions notre place parmi les littératures du monde, qui mérite de tenir dans nos cœurs le rang le plus élevé. »

Il me semble que c'est seulement avec une bienveillance et une bonté semblables à celles qui transparaissent dans ces lignes, qu'il est possible de fortifier « les liens de fraternité et de paix entre les nations » dont parlait un jour le « philosophe de la vallée de Freïka », Raïhânî.

La seconde guerre mondiale m'a arraché aux Arabes et à la littérature arabe, comme, trente ans plus tôt, la première. Par des journaux et des comptes rendus parvenus jusqu'à nous, j'ai toutefois su que Teïmour travaillait infatigablement comme auparavant, et même, comme son frère, s'était mis avec succès à essayer ses forces dans la carrière dramatique.

Les renseignements qui nous sont parvenus m'ont fait savoir qu'il était devenu le classique favori et universellement reconnu de la littérature contemporaine de son pays. Ce qui me l'a fait encore plus nettement sentir, c'est un des premiers livres qui me sont tombés sous la main après la guerre, une grande monographie de 1944 sur l'œuvre de Mahmoud Teïmour, écrite par un jeune critique arabe (1). En la parcourant pour en prendre une première fois connaissance, je suis tombé tout à coup sur un passage, sur lequel je ne pouvais moins faire que de m'arrêter. L'auteur écrivait : « Il ne fait pas le moindre doute que la classe, vers laquelle se porte avant tout l'affection de Teïmour, ce sont les fellahs... A cela concourent chez lui les liens intimes qu'il a avec la campagne et les souvenirs de son enfance, qu'il a passée dans les lieux où se réunissent les fellahs, où il a entendu leurs conversations, où il a goûté leurs chansons, et où il a joué à la balle sur l'aire à battre le blé. Teïmour l'aristocrate a conservé un amour invincible pour cette classe humble du peuble égyptien, qui est uniquement égyptienne dans son principe... »

Et j'ai involontairement médité sur ces mots d'un critique d'une haute culture et doué d'un esprit d'analyse méthodique. Comme il avait raison, ainsi, le petit cireur de souliers quand, trente-cinq ans auparavant, il m'assurait, dans une gare près du Caire, que les fils de Teïmour Pacha étaient « de véritables fellahs » !

3. Le séminariste de Poltava.

Pendant mes deux années de pérégrinations en Syrie, j'aimais beaucoup visiter les écoles de la Société Palestinienne Russe. Pour celui qui n'a jamais vécu longtemps hors des frontières de la Russie, il est vraisemblablement difficile de se représenter jusqu'à quel point on peut parfois souffrir de l'absence de la langue russe. Par moments, mon chagrin prenait certaines formes comiquement maladives. Je me souviens qu'une fois, à Beyrouth, j'avais un désir passionné d'entendre,

(1) Il s'agit de Nazîh al-Hakîm.

en hiver, un cocher qui passait dans la rue jurer en russe. Il ne pouvait évidemment pas le faire, à mon grand regret, et se hâtant vers je ne sais quelle direction, après être passé à ma hauteur, il pressa ses chevaux en poussant l'exclamation arabe habituelle : « Yallâh » (ô Allâh !), qui était loin d'être un juron.

En arrivant dans un petit village quelconque du Liban, je m'informais avant tout pour savoir s'il n'y avait pas dans le voisinage une « Médrésé Moskobiyé » (une école russe), et aussitôt, je courais y faire une visite. Je savais très bien que je n'y rencontrerais pas d'instituteurs russes, ils ne vivaient ordinairement que dans les grandes villes, à Beyrouth, Tripoli, Nazareth. Il était très rare aussi qu'on pût voir des instituteurs arabes ayant séjourné en Russie, mais je savais que si j'arrivais par hasard dans une classe, les enfants se lèveraient et prononceraient d'une voix chantante « *zdra-avstvouitié* » (Bonjour) ! Je savais que, immédiatement, ayant appris mon origine, des instituteurs ou des institutrices aux yeux noirs, quelque peu timides au début, m'entoureraient et que ce seraient des questions sans fin, particulièrement quand il serait clair que je ne représentais aucune autorité officielle. Les plus vaillants passaient parfois à la langue russe, qui, sur des lèvres habituées depuis l'enfance à une tout autre phonétique, résonnait avec je ne sais quel accent touchant. Souvent, cependant, je rencontrais des pédagogues qui possédaient si bien le russe, qu'on ne pouvait qu'admirer comment ils avaient pu se l'assimiler à un tel degré, sans avoir jamais quitté leur pays. S'ils ne parlaient pas tous avec facilité, ils connaissaient bien tous la revue « Niva » (Le Champ), et y étaient abonnés ; on pouvait voir, dans la chambre de chacun d'eux, des volumes de Tourguéniev ou de Tchékhov, et même les recueils verts de « Znanié » (La Science), qui commençaient seulement à paraître, parfois même aussi une littérature qui, dans la Russie même, était considérée comme interdite.

Grande était l'importance de ces petites écoles. souvent pauvrement aménagées. Par l'intermédiaire des Ecoles Normales d'Instituteurs de la Société Palestinienne Russe, pénétraient là aussi, importés de Russie, les grands préceptes

pédagogiques de Pirogov et d'Ouchinsky, avec leurs idéaux élevés. Par leur orientation pédagogique, les écoles russes de Palestine et de Syrie étaient souvent au-dessus des établissements richement outillés des diverses missions d'Europe Occidentale ou d'Amérique. La connaissance de la langue russe trouvait rarement une application pratique dans l'activité ultérieure des élèves, mais le contact avec la culture russe, avec la littérature russe laissaient des traces ineffaçables dans toute leur vie. La puissance du livre se manifestait là dans toute sa vigueur. Et ce n'est pas en vain que de si nombreux écrivains contemporains de l'ancienne génération, qui non seulement ont traduit des œuvres russes, mais ont été aussi des créateurs originaux et ont fait entendre leur voix à tout le monde arabe, sont sortis des écoles de la Société Palestinienne Russe. Ce milieu de modestes instituteurs m'attirait particulièrement. Beaucoup d'entre eux, déjà à cette époque, étaient assez souvent écrivains et journalistes : dans l'ancienne Turquie, les voies leur étaient encore fermées pour une autre occupation sociale. Dans cette véritable « intelligentsia », issue du peuple et vivant avec le peuple, je voyais une force future. L'histoire des pays arabes, après la première guerre mondiale, a justifié mes prévisions.

Ces hommes me connaissaient. Non seulement mon pseudonyme arabe, « Le pèlerin russe » était souvent connu d'eux, mais peu à peu s'attachait solidement à moi le surnom que j'avais moi-même imaginé sur des modèles libanais « Gantous ar-Rousi » (Ignace de Russie). Les instituteurs, plus que tous autres, m'exhortaient à rester en Syrie, sentant en moi une soif insatiable de connaître la langue et la littérature arabes qu'il leur était rarement arrivé d'observer chez les étrangers qui venaient dans leur pays. De temps en temps, je me mettais moi-même à y songer sérieusement. Je ne sais pourquoi, ces idées s'emparèrent de moi avec une force particulière dans la petite ville de Beskinta*, où se trouvait aussi une école de la Société Palestinienne.

C'était plutôt un grand village, installé très haut sur les pentes du Liban, déjà assez près du sommet du mont Sannin éternellement enneigé. J'y étais allé sans but précis, à pied,

de Chouweïr*, où je séjournais alors, et j'y restai quelques jours, tellement cette localité, typiquement libanaise, me plut. Les gaies toitures en tuiles de quelques maisons disaient qu'il y avait là beaucoup d'« Américains », comme les habitants du Liban appellent leurs compatriotes émigrés. Les contreforts neigeux semblaient tout proches, et, de l'autre côté, descendant insensiblement vers la mer, s'étendaient des champs en terrasses, avec leurs clôtures de pierres, soigneusement travaillés comme partout au Liban. Un soir, comme j'étais assis sur le toit de la modeste maison de l'instituteur local, et que nous conversions interminablement et sans hâte, tantôt sur la Russie, où il n'était jamais allé, tantôt sur l'avenir des pays arabes après la Révolution jeune-turque, il évoqua le souvenir d'un élève de l'école locale de la Société Palestinienne, qui, peu de temps auparavant, était sorti premier de l'Ecole normale d'instituteurs de Nazareth, et, depuis, était parti pour la Russie afin d'achever ses études. Je ne pus comprendre le nom de la ville : en passant par sa bouche, cela devenait quelque chose dans le genre de Poulkova, et je pensai qu'il se trompait tout simplement. La petite ville était à ce moment-là calme, la lune brillait sur tous les alentours, leur donnant cet air de mystère particulier à l'Orient. Nous restâmes un moment silencieux, et tout à coup, je ne sais pourquoi, je sentis avec une netteté absolue que je ne pourrais pas vivre sans la Russie et que je ne resterais pas en Syrie.

Beaucoup d'années ont passé depuis cette soirée et il s'est passé encore plus d'événements. Avec la première guerre mondiale, les écoles de la Société Palestinienne terminèrent leur existence. Les relations de Gantous ar-Rousi avec ses amis de Syrie furent interrompues, mais nous continuâmes à nous souvenir parfois des écoles. Il se trouva que mes plus proches collaborateurs, dans mon enseignement à l'Institut des Langues Orientales, furent deux anciens maîtres de la Société Palestinienne. L'un, qui avait été anciennement mon auditeur à l'Université, avait passé deux ans comme instituteur à Nazareth et en était parti seulement par suite de la guerre. Ses impressions étaient encore toutes fraîches et, en composant

une Chrestomathie du dialecte syrien vulgaire, fréquemment nous évoquâmes la Palestine, ses écoles et ses instituteurs.

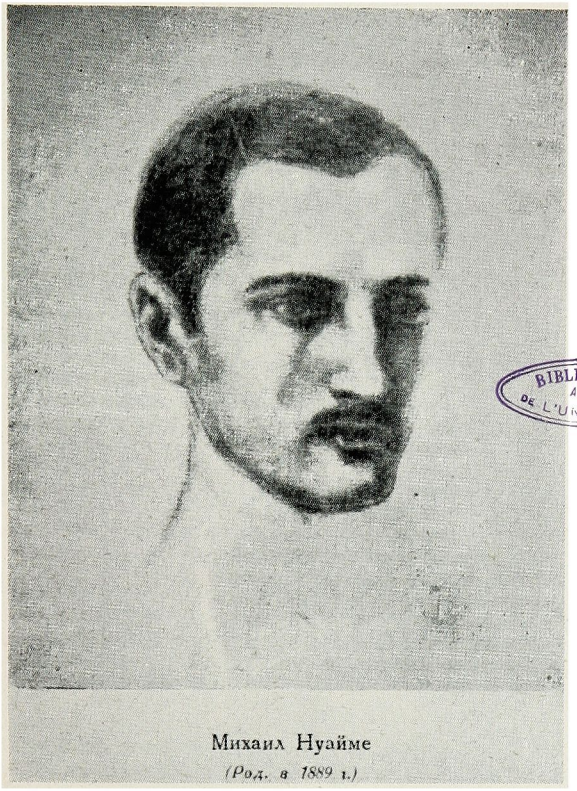
La destinée de ma seconde assistante avait été terriblement compliquée. Arabe, née à Nazareth, elle était sortie de l'école normale d'institutrices de Beït Djala*, près de Bethléem, et je l'avais rencontrée, encore toute jeune institutrice, dans cette même Nazareth. Déjà, à cette époque, elle collaborait à des revues arabes. En 1914, profitant des vacances de l'été, elle vint faire connaissance avec la Russie, et, retenue par la guerre, resta chez nous pour toute la vie. Elle commença à enseigner à l'Institut à partir des années 20. Coupée de sa patrie, elle rassembla soigneusement les nouvelles littéraires de toute sorte, qui commençaient à arriver jusqu'à nous des pays arabes. Beaucoup apportaient des noms nouveaux, que nous n'avions pas entendus avant la guerre, et, peu à peu, se fit jour chez nous l'idée de composer pour les étudiants une Chrestomathie de la littérature contemporaine avec une petite introduction sur les auteurs.

Il fut difficile de se procurer des renseignements sur eux. Si les œuvres mêmes se trouvaient dans divers recueils, revues et journaux, par contre les dates de naissance ne purent pas toujours nous être fournies par nos correspondants, souvent par les écrivains eux-mêmes, auxquels nous nous adressions pour avoir ces informations. Nous le regrettâmes particulièrement dans le cas d'un jeune critique, chez lequel nous avions senti du premier coup une grande vigueur et une grande hardiesse ; je craignais de me laisser influencer par la première impression, mais il me semblait cependant reconnaître certains échos de la pensée critique russe, peu familière à la littérature arabe de cette époque. Cette impression devint encore plus forte quand, en 1923, parut un recueil de ses articles sous le titre significatif de « Le Crible » (1) : l'auteur ne craignait pas d'y « passer au crible » même les autorités généralement reconnues. Là était imprimée la préface d'un drame inconnu de nous, *Pères et Enfants**, dont le titre sonnait comme une réminiscence de la littérature russe.

(1) Arabe « al-Ghirbâl ».

L'auteur s'appelait Mikhaïl Nou'aïma ; son nom attestait qu'il était syrien de naissance ; on disait qu'il vivait en Amérique. Nous ne pûmes obtenir davantage de renseignements, malgré toutes les demandes adressées en Syrie et en Egypte. Nous fûmes obligés de comprendre son ouvrage dans la Chrestomathie parue en 1928, sans indiquer la date de naissance de l'auteur contrairement à ce que nous avions fait pour la plupart des autres sections. Environ deux ans après, parut un petit livre anglais consacré, sur notre modèle, aux leaders de la littérature arabe contemporaine ; quand je vis que, dans ce livre, en ce qui concernait Nou'aïma, n'étaient consignés que les renseignements insuffisants que nous avions donnés, je perdis patience. J'écrivis à New-York, à la rédaction d'un journal arabe, en demandant de me communiquer l'adresse de M. Nou'aïma, si elle était connue.

Très vite, à mon grand étonnement, je reçus une lettre écrite dans le russe le plus correct ; le correspondant s'excusait seulement d'être un « vieux-croyant » et d'écrire selon l'ancienne orthographe, car il avait quitté la Russie en 1911. C'était Mikhaïl Nou'aïma, qui avait été séminariste à Poltava de 1905 à 1911. Je compris alors clairement, tout d'un coup, de quel élève de la Société Palestinienne avait parlé le vieil instituteur, sur le toit de sa petite maison à Beskinta. Par la lettre suivante, qui était une autobiographie, écrite à ma demande, j'appris que, depuis décembre 1911, Nou'aïma vivait en Amérique. Ainsi s'expliquait pour moi le rôle de la littérature russe dans son œuvre, que j'avais senti d'une manière si nette. Comme en réponse à mes propres pensées, il disait dans cette lettre, évoquant ses souvenirs : « Déjà à Nazareth, la littérature était l'objet de mes préférences... Au séminaire, je me plongeai vite dans la littérature russe. Devant moi s'ouvrit comme un monde nouveau, plein de merveilles. Je lus avec avidité. Je doute qu'il y ait eu un seul écrivain russe, quel qu'il fût, que je n'aie pas lu entièrement... La stagnation littéraire de tout le monde arabophone me sauta aux yeux, quand je quittai la Russie. Elle produisit sur moi un effet accablant et fut outrageante au plus haut point pour un homme qui avait été formé par l'art délicat de Pouchkine,



Михаил Нуайме
(Род. в 1889 г.)

BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

Mikha'il Nou'aïma
né en 1889

de Lermontov et Tourguéniev, par le « rire à travers les larmes » de Gogol, par le réalisme séduisant de Tolstoï, par les idéaux littéraires de Biélinsky et, en fin de compte, par l'humanité sublime du plus puissant, du plus profond, du plus complet et du plus pénétrant parmi tous les écrivains russes, Dostoïevsky (1). Vous pouvez facilement comprendre pourquoi mes premiers essais littéraires en langue arabe furent principalement de caractère critique ».

En 1932, Nou'aïma revint dans sa patrie, dans sa Beskinta où j'avais séjourné trente-cinq ans auparavant. Son activité d'écrivain devint plus large et sa notoriété s'accrut, bien que son point de vue sévère sur la mission du littérateur ne fût pas toujours du goût de tous ses compatriotes. Nous restâmes en contact l'un avec l'autre : son sentiment à l'égard de la littérature russe, pénétré d'un amour comme il ne s'en rencontre pour ainsi dire pas chez un autre écrivain arabe, mettait une douce intimité dans l'estime que nous avions l'un pour l'autre. De cela, nous ne parlions pas, mais, en 1935, je vis un article de lui, paru dans une revue de Beyrouth à la même occasion que celui de Teïmour. Qu'il me soit permis de faire entendre en russe la voix d'un Libanais, comme j'ai fait de celle d'un Egyptien.

« Gantous ar-Rousi est Ignace Iouliévitch (2) Kratchkovsky. J'ai fait connaissance avec lui, il y a cinq ans de cela, par correspondance. Il m'a aimablement fait cadeau d'une série de ses travaux russes dans divers domaines de la littérature arabe, ancienne et moderne. Et peut-être est-il à l'avant-garde des Orientalistes qui ont accordé à notre littérature moderne l'attention qu'elle méritait.

Dans ses lettres, entre les lignes, transparaissait un esprit cultivé et clair, droit et tolérant, un esprit qui unit la modestie du savoir à la noblesse d'une naturelle simplicité, une âme pleine de bienveillance pour les hommes et de confiance dans l'avenir de l'humanité, une âme qui fait face à la malchance avec le sourire de l'espérance et à la douleur avec la fermeté de la patience.

(1) Le passage sur Dostoïevsky manque dans la 3e édition.

(2) Exactement Ioulianovitch.

Ses travaux m'ont révélé en lui une grande force, une grande maîtrise de soi, une grande sincérité vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de son sujet, un grand amour pour la langue et la littérature arabes. Combien de fois je me suis interrogé sur les facteurs mystérieux qui nous attirent vers telle ou telle tâche, qui ont amené un homme comme le Professeur Kratchkovsky à sortir des frontières de son pays, où le champ de travail et de recherches est pourtant assez vaste, qui l'ont déterminé à s'occuper de l'étude d'une langue sans aucun lien extérieur avec la sienne, et ensuite l'ont amené à consacrer sa vie à cette langue et à sa littérature, bien qu'il soit loin de leurs foyers. Car il aurait certainement pu, s'il l'avait voulu, — et cela lui aurait été plus facilement accessible —, consacrer sa vie à la langue et à la littérature de son pays. Mais il ne l'a pas voulu et ne l'a pas fait. Et cela seul est une leçon et un enseignement.

La plus récente de ses captivantes études, dont notre cher Professeur m'a donné l'occasion de me délecter, est son livre sur l'*Epître des Anges* d'Abou'l-'Alâ al-Ma'arrî, que l'Académie des Sciences de Léningrad a édité en 1932.

J'ai examiné le livre avec attention, et je lis dans la Préface que l'auteur, pendant vingt ans, de 1910 à 1930, s'est appliqué à pénétrer jusqu'aux sources, à rassembler des matériaux, à les étudier, les élucider et les classer. Mais sur sa route se sont dressés tant d'obstacles, — guerres, révolutions et bien d'autres —, qu'on ne peut les énumérer. Et lui, dans sa modestie, n'en fait pas la moindre mention. Il ne dit pas comment, par sa fermeté et sa passion pour son sujet, il a triomphé de tous les obstacles et comment il a publié l'Epître d'al-Ma'arrî, dont l'existence même n'était connue que de très peu de gens, même parmi les fils de la langue d'al-Ma'arrî, comment il l'a publiée dans l'original arabe, avec une traduction russe, des commentaires, des notes et des index, qui m'ont frappé par l'étendue des lectures de l'auteur, par son « admirable patience », et par la finesse de son étude. C'est une tâche difficile que seul peut mener à bien un homme dominant entièrement son sujet comme l'a dominé le Professeur Kratchkovsky, aussi passionné par son travail et aussi

sincère en face de sa science qu'il l'a été. Et ce livre, ce n'est qu'un échantillon des nombreux travaux du Professeur.

Le Professeur a aimé notre Orient arabe à tel point qu'il a voulu y être connu, non sous son nom russe « Ignace », mais sous la forme de ce nom qui est répandue au Liban et en Syrie. Il m'a fait cadeau de l'*Epître des Anges,* avec de sa main, la dédicace suivante : « Hommage d'admiration et d'estime de l'éditeur, Gantous ar-Rousi ».

Oh ! sois le bienvenu, ô Gantous ! Sois des nôtres et parmi nous, nous en aurons tout le bénéfice, et je ne pense pas que ce sera à ton détriment. Nous t'avons aimé comme tu nous as aimés. Et moi, l'un des nombreux fils de la langue arabe, j'appelle de mes vœux un afflux de vigueur sur toi, et je te salue avec le sentiment d'admiration d'un homme qui a connu ton âme magnifique et a aimé la langue de tes pères comme tu as aimé la langue des miens. »

Cette lettre fut écrite en mai 1935, et en juin, je reçus de Nou'aïma un nouveau livre important de lui. Il était consacré à son ami le leader de l'« école syro-américaine » de la littérature contemporaine, Djabrân, qui mourut en 1931, précisément l'année où Nou'aïma me fit connaître son autobiographie. Le livre fit sur moi une impression très vive par la richesse des matériaux, par la maîtrise littéraire qu'il attestait, ainsi que par la noblesse et l'élévation du ton. Deux détails, en ce livre, me firent ressouvenir des écoles de la Société Palestinienne et de la langue russe parmi les Arabes. Il se trouva que, dans l'association littéraire qui, à partir de 1920, joua un rôle de direction dans la littérature arabe moderne d'Amérique, outre Nou'aïma lui-même, les membres les plus actifs étaient encore deux élèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Nazareth. Djabrân, président de l'Association, Maronite du Liban septentrional par son origine, ne connaissait pas le russe, mais dans les lettres arabes qu'il écrivait à son ami, l'ancien séminariste de Poltava, une sympathie grandissante très vite avait évincé l'habituel « mon cher Mikhaïl » pour le remplacer par « mon cher Micha », totalement inattendu de la part d'un Arabe, qui se maintenait jusqu'à la fin de la correspondance. Et ce diminutif russe, sous son vêtement

arabe, prenait dans la lettre d'un Arabe je ne sais quel caractère particulièrement touchant.

Nou'aïma a raison quand il dit que les facteurs qui expliquent le choix qu'un homme fait de ce qui sera l'œuvre de sa vie, ne nous sont pas toujours clairs. Ne nous sont pas toujours clairs non plus, dans les détails, les chemins que suit la sympathie qui naît entre les hommes et entre les peuples. Mais, si en Syrie on connaît « Gantous de Russie », et si un très grand écrivain arabe est appelé « Micha » de Beskinta, par son ami et compatriote, ce sont là de petits traits qui montrent clairement jusqu'à quelle profondeur peut aller parfois une telle sympathie. On peut penser que l'humanité future pour beaucoup dépendra de l'art de découvrir les voies de cette sympathie.

CHAPITRE IV

AU MUSÉE ASIATIQUE

1. Introduction à la légende.
(A la mémoire de F. A. Rosenberg) (1903-1934).

Un jour de l'hiver de 1903, au cours d'une de ses conférences sur l'histoire de l'Abyssinie, Boris Alexandrovitch Touraïev fixant, selon son habitude, un point quelconque par-dessus la tête de ses deux immuables auditeurs, dit en s'adressant à moi : « Il vous faut examiner cette édition de Perruchon*, je ne l'ai pas, mais elle est au Musée Asiatique, vous demanderez à Lemm ». Il m'était difficile, à moi étudiant de première année, frais émoulu de ma province, de surmonter ma propre timidité et de prendre le chemin d'une nouvelle bibliothèque, d'autant plus que, disait-on, pour y travailler on exigeait des étudiants qu'ils eussent l'autorisation du Directeur.

Le Musée Asiatique, qui depuis longtemps n'avait plus rien d'un Musée, mais où l'on conservait seulement des livres et des manuscrits orientaux, était alors en son ancien local, dans le bâtiment principal de l'Académie des Sciences, Petite Rue de la Douane, en face du Musée d'anthropologie et d'ethnographie. Pour beaucoup, il était nouveau, car il n'y avait que deux ans environ que le Musée avait quitté son précédent local, situé dans une autre aile du même bâtiment de l'Académie, pour se transorter à cet endroit. Le garçon, vêtu de l'uniforme académique alors en usage, suspendit mon pardessus et, ayant monté quelques marches, ouvrit la porte d'une salle à droite

de l'entrée. Dans la demi-obscurité, j'en distinguai mal le détail du premier coup. Elle était presque entièrement occupée par une énorme table carrée, placée à gauche de la porte, et à laquelle personne n'était assis à ce moment-là. Du côté qui faisait face à l'entrée, était un meuble bas et pas très large contenant les innombrables cases du catalogue alphabétique sur fiches, et derrière elle, comme sur une estrade, se dressait un énorme bureau ; là, même pendant le jour, il faisait toujours sombre, et quand on y travaïllait, une lampe électrique de table y était constamment allumée.

Je n'avais pas encore eu le temps de regarder autour de moi, que se fit entendre une voix peu aimable de derrière le bureau : « Qu'y a-t-il pour votre service ? » C'est alors seulement que je remarquai qu'il y avait là, assis, un homme grand, élégamment habillé, encore jeune, avec une déformation du nez qui vous frappait au premier coup d'œil. Le prenant pour Lemm, dont m'avait parlé Touraïev, j'expliquai que je désirais obtenir du Directeur l'autorisation de travailler au Musée. « Mais par qui êtes-vous recommandé ? » me demanda du même ton le personnage assis. Je ne m'attendais pas à cette question, mais je répondis que le Professeur Touraïev, dont je suivais les cours, m'avait indiqué un livre. « Mais, est-ce qu'il est chez nous ? » me demanda à nouveau cet homme sévère. Je me référai encore une fois à Touraïev. Alors le personnage assis descendit de son éminence, et, s'approchant du catalogue, se mit à compulser les fiches. Les recherches furent apparemment vaines, car après avoir cherché, il marmotta quelque chose d'un air mécontent. A ce moment-là, quelque part dans le fond de la salle où, derrière le bureau commençait toute une enfilade de rayons chargés de livres, et enveloppés d'une ombre confuse, une voie grognonne se fit entendre et demanda en allemand : « Qu'est-ce qu'il lui faut ? » Mon interlocuteur nomma le livre ; alors à l'instant même retentirent des pas pressés et clopinants et un petit vieux apparut, grisonnant, pas très grand et maigrichon, qui répandait autour de lui une forte odeur de cigare. D'un air mécontent, il me cria rudement : « Mais cet ouvrage fait partie d'une série, il faut indiquer la

série ! » et, découvrant la fiche dans le catalogue, il la montra à l'autre d'un air irrité. C'était O. E. Lemm, maître de Touraïev, l'égyptologue, et sans doute le premier coptisant en Europe, qui était alors l'unique Conservateur du Musée Asiatique. L'autre, le grand iranisant F. A. Rosenberg, était considéré seulement comme surnuméraire attaché au Musée. Au bout d'une minute, j'eus l'édition de Perruchon entre les mains et je m'assis à la table pour travailler. A ma question au sujet de l'autorisation du Directeur, Rosenberg se contenta de faire un signe de la main, en ajoutant : « Nous le lui dirons nous-mêmes ». Il n'y eut besoin d'aucun papier et toutes les formalités furent terminées par là : mon nom, semble-t-il, resta même longtemps inconnu au Musée. Je ne me souviens pas si, ce jour-là, le Directeur vint au Musée : c'était l'Académicien K. G. Salemann*, un homme vif, à l'allure et à la parole énergiques, Allemand de Revel, déjà âgé, un peu froid d'apparence et toujours en petite tenue d'uniforme. A cette époque, il était Directeur, non seulement du Musée, mais encore de la deuxième section de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, la Section étrangère. Par la suite, c'est sur son plan que fut construit le nouveau et énorme bâtiment de la Bibliothèque, où il n'eut pas la chance de la voir transférer. Je me souviens bien que, pour je ne sais quelle raison, apparut, comme toujours en hâte, le jeune et alerte S. F. Oldenbourg, qui fut nommé l'année suivante Secrétaire Perpétuel de l'Académie. Il passa devant la table presque en courant et, ayant porté son attention, je ne sais pourquoi, sur l'unique lecteur, quand il arriva derrière le bureau placé au début des rayons où, comme je l'avais observé, Lemm était assis à une table particulière près du poêle, il lui demanda à demi-voix en allemand : « Qui est-ce ? » — « Etwas äthiopisches ! (Quelque chose d'éthiopien) », répondit Lemm en faisant de la main, comme il me sembla, un signe de dédain.

C'est ainsi que je commençai à faire connaissance avec le Musée Asiatique et ses deux représentants à l'époque ; cela commença avec l'Abyssinie et non avec l'arabistique, avec des livres et non avec des manuscrits. Pendant de nombreuses

années, plus tard, le Musée continua encore à rester pour moi moins familier que l'Université ou la Bibliothèque Publique ; je ne pressentais pas alors que, avec le temps, le Musée Asiatique les éclipserait presque pour moi, et que ces hommes et l'établissement tout entier me deviendraient particulièrement familiers.

Dans mes années d'étudiant, je n'allais que rarement et occasionnellement au Musée Asiatique : la Bibliothèque de l'Université suffisait alors à satisfaire mes besoins en ce qui concerne les livres, car les manuscrits m'étaient encore quelque peu étrangers, et nous n'avions pas entendu parler de leur importance. Je fis cependant de plus en plus connaissance avec le Musée, principalement grâce à ce que me rapportait à son sujet un collègue plus âgé, le sanscritiste et iranisant A. A. Freimann, qui y travaillait. Après avoir déjeuné de bonne heure au « Collège pour étudiants de l'Empereur Alexandre II », où nous vivions alors, il se rendait fréquemment au Musée pour « faire des fiches », ce qui représentait pour moi quelque chose d'assez énigmatique. Je savais que, au même endroit, travaillait aussi un autre « collégien » plus ancien, le sinologue V. M. Alexeiev. A l'époque de mes rares visites au Musée, mon attention se porta aussi sur une figure originale, qui sortait toujours avec un air craintif du même endroit, de quelque part derrière les rayons interminables et mystérieux, et jamais en suivant la ligne droite, mais toujours en décrivant une parabole : c'était un savant Israélite, grand connaisseur, non seulement de sa spécialité, mais encore du livre russe au XVIII[e] siècle, S. E. Wiener, lui aussi « surnuméraire attaché », chargé de faire l'inventaire de la « Bibliotheca Friedlandiana », collection célèbre de livres et manuscrits hébraïques. Le « personnel » resta longtemps sans changement et quand, après avoir terminé mes études universitaires, je me mis, à partir de l'année 1906, à aller plus fréquemment au Musée, il consistait encore et toujours en un unique conservateur, O. E. Lemm, les autres, toujours les mêmes, travaillaient comme surnuméraires.

A cette époque déjà, j'étais lié au Musée Asiatique par des travaux poursuivis dans deux directions. Pensant au choix

d'un sujet de thèse de « magistre* », je m'étais arrêté à l'édition et à l'étude des œuvres d'un poète arabe du X^e^ siècle, al-Wa'wâ de Damas. Deux manuscrits se trouvaient justement au Musée Asiatique et j'entrepris avec empressement de les déchiffrer, de les copier et de les comparer. Les manuscrits se trouvèrent être insignifiants, tardifs et peu lisibles, l'un même était d'un scribe ignorant ; ils me donnèrent beaucoup de peine, car j'étais un novice, marchant à tâtons ; ils me réduisirent souvent au désespoir et me firent douter de mes propres forces.

De temps à autre venait au Musée V. R. Rosen, toujours plein d'animation. Me trouvant constamment sur l'un ou l'autre de ces mêmes manuscrits, il me demandait gaiement, selon son habitude, comment se portait mon petit Wa'wâ (mon « Vavotchka »). Je ne me décidais pas à lui faire part de tous mes chagrins, espérant le faire quand tout le travail serait terminé. Malheureusement, je ne soupçonnais pas qu'alors il serait déjà trop tard.

Du second travail, auquel j'étais aussi attelé au Musée Asiatique, je fis longtemps mystère, craignant un peu qu'on ne me reprochât de trop me disperser. Il avait pris naissance sous l'influence des sujets qui intéressaient Lemm : en travaillant inlassablement à ses « Etudes Coptes », il faisait souvent intervenir des parallèles arabes, et, s'étant peu à peu familiarisé avec moi, il éprouva de l'estime pour mes connaissances en arabe, vraisemblablement parce que les sujets arabo-chrétiens m'étaient alors familiers. Sans abandonner le ton maussade et grognon qui lui était habituel, il s'adressait fréquemment à moi pour me poser diverses questions. Pour moi, de telles conversations avec un spécialiste de premier ordre ne m'étaient pas moins profitables que des cours réguliers. Comme il passait toute sa vie à réunir des matériaux pour un grand travail sur la légende de l'Archange Michel, O. E. Lemm avait fait venir un jour au Musée Asiatique, un gros manuscrit de cantiques coptes de Gotha. Dans ce manuscrit se trouvait la version arabe unique de la légende, et à la suite de Lemm, passionné par le sujet, je décidai de copier toute la légende. Au contraire de mon Wa'wâ, le manuscrit était très lisible et

n'exigeait, au fond, qu'un travail mécanique de transcription. Pour copier trois cent et quelques pages, il fallait évidemment du temps, mais je décidai de n'avouer ma fantaisie à Rosen que lorsque tout le travail serait terminé. Contre toute attente, il ne se fâcha pas, mais me dit très gaiement : « Eh bien ! voilà qui est parfait. Vous ferez une thèse de « magistre » sur Wa'wâ et une thèse de doctorat sur Michel ». Mais cela n'arriva pas, et la copie, que j'ai conservée, m'a seulement fourni des matériaux pour quelques petits articles, mais la pratique du travail approfondi et indépendant sur les manuscrits, dans l'atmosphère de laquelle je me trouvais au Musée Asiatique, fut pour moi une école très fructueuse. Mon inclination au travail fut vite remarquée, et en 1907, on me ménagea déjà une surprise inattendue. En étudiant, en relations avec ma thèse, le poète al-Mutanabbî, j'exprimai une fois le regret que nous n'eussions pas le manuscrit complet du commentaire de ses poésies par le célèbre poète-philosophe Abou'l-'Alâ. Rosenberg et Lemm demandèrent, comme toujours d'un ton bougon, où se trouvait le manuscrit. Je répondis qu'il était à Munich, mais, bien entendu, je n'attachai pas d'importance à la question. Il ne s'était pas passé deux semaines depuis ce moment, quand un jour, en arrivant pour travailler comme d'habitude sur al-Wa'wâ, je trouvai à ma place habituelle à la même table carrée, le manuscrit de Munich lui-même. En l'examinant, complètement abasourdi, je vis que Lemm et Rosenberg, de derrière le bureau, suivaient avec curiosité l'effet produit sur moi par cette trouvaille inattendue. Il était arrivé que, à mon insu, ils avaient fait venir le manuscrit de Munich au Musée Asiatique, où il resta aussi longtemps que cela me fut nécessaire pour mon travail.

En 1908, six mois après l'examen de « magistre », je partis pour l'Orient, où je me plongeai dans une autre vie et dans d'autres manuscrits qui me firent oublier le Musée Asiatique. A mon retour d'Orient en 1910, je restai encore longtemps éloigné du Musée. En tant que conservateur du Séminaire des Langues Orientales V. R. Rosen, qui venait d'être fondé, c'est à cet organisme que je consacrai surtout mon attention. Ayant

à organiser la nouvelle bibliothèque, et n'étant pas encore habitué à faire des cours à l'Université, cela absorbait tout mon temps journalier et ne me permettait pas souvent d'aller au Musée Asiatique. A cela se joignirent d'autres circonstances. Il n'y avait pas de spécialiste de l'arabe au Musée, mais son Directeur, l'académicien K. G. Salemann, comme il est parfois naturel à un vieux savant, voulut tout faire par lui-même et pensa qu'il en trouverait le temps. C'est pourquoi il dressa lui-même le catalogue des manuscrits du Proche-Orient entrés récemment au Musée et ne s'adressa à moi que dans les cas embarrassants pour certains volumes particuliers. C'est ainsi que, à ma grande satisfaction, je pus admirer le magnifique exemplaire du XII[e] siècle de la « Chronologie » du célèbre Khwarezmien al-Bîroûnî, acquis vers cette époque en Perse ; rêvant « d'embrasser l'immensité » (1), je copiai même les parties qui comblaient les lacunes de la célèbre édition de Sachau, me proposant de les publier un jour. Mais la chose s'avéra plus compliquée que je ne pensais et la copie, jusqu'à aujourd'hui, est restée chez moi, attendant son tour d'être publiée. Ce fut aussi une grande fête pour moi que la découverte, parmi de nouvelles acquisitions, d'un tome de l'histoire d'Ibn Miskawaïh, en une copie calligraphiée en Asie Centrale pas plus tard que le XII[e] siècle, l'exemplaire même que lut autrefois dans cette même région, vraisemblablement à Merv, le fameux géographe Yâqoût. Ce dernier point ne fut éclairci qu'au bout d'un certain temps, quand on eut trouvé à Kazan encore un tome du même ouvrage avec une apostille autographe de Yâqoût. Ensuite, on mit au jour en Asie Centrale les trois tomes restants, ce qui confirma la vieille vérité *habent sua fata libelli* (les livres ont leur destin). C'est avec une non moindre satisfaction que, dans un manuscrit défectueux de la nouvelle collection boukhariote, je découvris le Dîwân ou recueil des poésies du « dernier Bédouin », Dhou 'r-Romma, grand poète de l'époque omeyyade du VIII[e] siècle.

A la fin de l'année 1916, Salemann mourut. Comme on avait fait entrer systématiquement au Musée par suite de la guerre, des manuscrits pour la plupart arabes, sauvés sur le front du

(1) Mot tiré de A. Tolstoï, *Notes de Kouzma Proudkov*.

Caucase, cela montrait d'une façon encore plus pressante que la présence d'un arabisant était nécessaire au Musée Asiatique. Le nouveau directeur S. F. Oldenbourg, m'invita en décembre 1916 pour la première fois à travailler sur ces manuscrits. Ce fut pour moi une grande fête. Mon service au Musée Asiatique me donna complètement accès à des matériaux en grande partie manuscrits, dans lesquels je pus alors me plonger sans rencontrer d'obstacles, autant que me le permirent mes forces et mon temps, littéralement à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. D'autres aussi travaillaient de la même manière. La durée du service n'était pas strictement réglementée, sauf quelques heures de jour pour les conservateurs ; le travail personnel du savant se combinait avec celui du Musée et ne connaissait aucune limite et aucune norme. Nous, les plus jeunes, nous nous moquions de Lemm, parce qu'il emportait chez lui des fiches de la bibliothèque pour les rédiger. Beaucoup, au Musée, travaillaient dans la deuxième partie de la journée et très fréquemment restaient tard dans la nuit, comme cela arrivait ordinairement à Rosenberg lui-même.

En 1916, la situation du Musée avait déjà considérablement changé comparativement à ce qu'elle était à l'époque où le seul conservateur officiel était O. E. Lemm. Maintenant, on en comptait trois : Lemm qui avait reçu le titre officiel de premier conservateur de même que Rosenberg, et enfin V. M. Alexeïev qui était considéré comme conservateur en second. En sus du personnel, travaillait aussi au Musée, outre S.E. Wiener, l'iranisant V. A. Ivanov, grand original, profondément versé dans le soufisme et amateur fanatique de manuscrits : il avait été un très heureux « chasseur » de manuscrits et, deux fois il avait été envoyé en Asie Centrale pour en recueillir. Le Musée s'enrichit d'une très importante collection rassemblée par lui et connue sous le nom de « boukhariote ». Homme tranchant et paradoxal, il importunait constamment, en particulier au thé de midi, le tranquille Arménien A. A. Kalantarian qui travaillait aussi au Musée et qui, habituellement, ne trouvait de réponses mordantes que lorsque tout le monde s'était dispersé. Peu de temps avant moi, avait été invité au Musée un mongo-

lisant plein de talent, B. Y. Vladimirtsov. Le nombre des collaborateurs continua encore à s'accroître après mon entrée au Musée. Lemm fut remplacé par le coptisant et helléniste P. V. Ernstedt, et un jeune caucasisant, A. N. Genko, fit également son apparition.

En 1918 eut lieu au Musée Asiatique un grand événement : sur l'initiative de S. F. Oldenbourg, la première femme fut inscrite comme collaboratrice ; ce fut l'élève de B. A. Touraïev, l'égyptologue N. M. Diakonova (par la suite Alexeïeva). Peu à peu, derrière notre génération et celle qui venait immédiatement après, commencèrent aussi à apparaître nos propres élèves.

Deux employés donnaient une vive tonalité au Musée : c'étaient Dimitri Briadov et Eremeï Ziouzine, qui y passèrent une grande partie de la période « salemanienne » et toute la période « oldenbourgeoise ». Tous deux sortaient d'un milieu de simples paysans, mais la nature les avait doués de pas mal de talents qu'ils surent développer une fois entrés dans un établissement culturel. Sans compter qu'ils savaient parfaitement se débrouiller avec les différentes cotes et avec l'écriture latine, l'un et l'autre étaient à leur façon des *Tausendkünstler* (des Maîtres Jacques) : ils avaient appris par eux-mêmes et excellaient, Briadov à réparer les montres, Ziouzine les chaussures. Ce n'étaient encore pour ainsi dire que des « talents familiaux », mais plus intéressant était le fait que Briadov était devenu un véritable photographe et photographiait artistement les manuscrits orientaux. L'Académie l'avait chargé, dans ce but, d'une mission au Mont Athos, et quand le Musée avait à envoyer des reproductions photographiques de manuscrits demandées par des savants étrangers, il arrivait très souvent des remerciements spéciaux pour l'exécution particulièrement habile de l'ouvrage. Les étrangers ne souçonnaient pas, évidemment, qui avait fait le travail. Quand le personnel du Musée s'accrut et compta trois employés, le troisième, ordinairement, changeait souvent, mais on conserva invariablement Briadov et Ziouzine, et il eût été difficile de se représenter le Musée ou un événement quelconque de sa vie sans eux. Tous deux, par la suite, se transportèrent avec lui dans le nouveau

bâtiment, mais là Briadov commença à tomber malade : il montait difficilement l'escalier et ne pouvait déjà plus réparer les montres. Il mourut dans les années 30, aussitôt après Rosenberg. Ziouzine, qui s'éleva jusqu'au grade de collaborateur scientifique et technique, s'affaiblit lui aussi peu à peu, mais il ne fut emporté que par la terrible année 1942. Avec lui disparut le dernier représentant de l'ancien Musée Asiatique, qui se rappelait bien les différentes périodes de la vie du Musée.

La direction d'Oldenbourg, principalement entre 1917 et 1925, fut une époque particulièrement florissante pour le Musée, quand, insensiblement, il devint essentiellement le centre de tout l'orientalisme scientifique à Léningrad. Dans une certaine mesure, c'est au Musée que fut transmis le rôle unificateur tant de la Faculté des Langues orientales qui avait été dissoute, que de l'originale Ecole Supérieure scientifique et pratique ou « Section Orientale de la Société archéologique », qui au bout de quelques années fut transformée en « Collège des orientalistes près le Musée Asiatique ». L'âme de toute cette résurrection fut certainement S. F. Oldenbourg, mais, étant donné son travail exceptionnellement vaste d'organisation scientifique à l'Académie et en dehors d'elle, il ne put pas toujours consacrer un temps suffisant au Musée Asiatique ; tout le travail journalier et l'organisation quotidienne étaient sous la direction de F. A. Rosenberg qui manifesta, d'une façon inattendue, un grand don d'unificateur de la jeune génération. Lemm vieillit rapidement et s'éteignit en 1918. Rosenberg, devenu conservateur principal, conserva comme auparavant son ton grognon, mais insensiblement sut attirer à lui tous les collaborateurs, qu'il domina par sa remarquable autorité scientifique et en particulier, par l'auréole d'une culture extrêmement haute et noble ; c'était non seulement un érudit de premier ordre, mais un grand et fin connaisseur dans tous les domaines de l'art et de la littérature du monde entier.

Dans un pareil cadre, on travaillait facilement, malgré toutes les pénibles épreuves que traversa Pétrograd à cette époque-là. Pour moi la période des années 1916-1921 fut l'époque où je me plongeai dans l'examen non seulement de certains manuscrits particuliers, mais encore de collections et

de fonds entiers. Parfois j'étais accablé sous leur nombre, mais grâce à un contact permanent avec un matériel vivant, se renouvelant constamment, le rythme de mon travail scientifique et des sensations qu'il me faisait éprouver se maintint particulièrement élevé.

C'est à moi qu'il incomba avant tout de mettre en ordre plus de mille manuscrits de la collection dite caucasienne, venus du front du Caucase. Ils arrivaient chaque semaine au Musée par paquets, et leur flot incessant m'effraya parfois, menaçant de me submerger. Dans la majorité des cas, ils étaient de deuxième et plus souvent même de troisième « catégorie », mais l'examen de cette quantité considérable de manuscrits m'apprit à m'orienter rapidement dans un matériel nouveau, et élargit mon horizon par des vues sur toutes les régions de la littérature écrite. En premier lieu, cela me donna une vision directe du tableau de la culture littéraire dans une des provinces du monde musulman qui avaient été en rapports avec la civilisation arabe ; devant mes yeux passèrent des manuels, des œuvres savantes scolastiques, en un mot, tout le « cercle de lecture » dont des générations entières s'étaient nourries jusqu'au XX^{e} siècle pendant quelques centaines d'années.

A peine avais-je réussi à me tirer de cette avalanche qu'un autre travail encore plus important m'absorba : l'analyse de l'héritage manuscrit de V. R. Rosen, qui, à cette époque, était tout récemment entré au Musée et provenait de son ancien élève, le célèbre iranisant V. A. Joukovsky, mort en 1918. Il me semblait que, dans la dernière période de sa vie, j'avais connu Rosen d'assez près, mais ce n'est qu'alors, par l'analyse de ses manuscrits et ensuite de sa vaste correspondance, que je pus apprécier dans une pleine mesure cette grande figure de savant d'importance mondiale, avec lequel les spécialistes de tous les pays considéraient comme un honneur d'être en relations, l'organisateur de l'orientalisme russe, à l'école de qui se formèrent tant de flambeaux de notre science, comme Oldenbourg, Marr, Barthold et beaucoup d'autres. Les travaux non publiés de Rosen, ses articles inachevés, ses esquisses, ses documents autobiographiques et sa correspondance m'ont fourni pour toute

la vie des matériaux de publications qui sont encore loin d'être épuisés.

Si l'on ajoute que, dans ces mêmes années, entrèrent au Musée les manuscrits du Patriarche Grigori, provenant du Palais d'Hiver, et la grande collection de l'ancienne Section d'Enseignement du Ministère des Affaires Etrangères, que pendant tout ce temps s'accrut la « collection boukhariote » d'Ivanov*, et que chaque manuscrit arabe dut passer entre mes mains, il est facile de comprendre dans quelle mer je me trouvais plongé, combien mon travail était intense et avec quel entrain il marchait, constamment maintenu qu'il était à un niveau toujours élevé par un matériel toujours nouveau. La joie des grandes découvertes alternait avec la satisfaction de voir nos fonds croître et devenir de plus en plus accessibles aux savants. Les nouvelles collections firent ressortir encore plus nettement l'importance des anciennes ; nous le sentîmes tous d'une façon particulièrement vive quand, à l'occasion du Centenaire du Musée en 1918, sur l'initiative de S. F. Oldenbourg, nous composâmes une brève histoire des sections du Musée, selon la spécialité de chacune. L'étude des matériaux laissés par le fondateur et premier conservateur du Musée, Fraehn, fit s'élever jusqu'à des sommets inaccessibles la figure de ce savant de premier ordre et de ce grand travailleur, dévoué sans réserve aux intérêts du Musée. La conscience que nous avions de continuer l'œuvre que nous avaient léguée les grands ancêtres aida à surmonter les difficultés de ces années-là et à faire inlassablement notre modeste et peu apparent travail. Les années 1916 à 1921 furent pour moi la période dans laquelle je me plongeai pour ainsi dire tout entier dans les manuscrits du Musée Asiatique.

A la fin de l'année 1921, je fus élu académicien et selon l'usage habituel à cette époque, je dus abandonner ma place de collaborateur au Musée. Au fond, évidemment, cela ne m'aurait pas empêché de continuer le travail, mais, l'année suivante, je fus encore choisi pour occuper la charge nouvellement créée de Secrétaire de la Section des Sciences Historiques et de Philologie. De nouvelles obligations d'organisation et d'administration, en rapport avec la nécessité de remplacer le

Secrétaire perpétuel S. F. Oldenbourg pendant ses fréquents voyages, m'éloignèrent du Musée pendant près de sept années et réduisirent fortement la possibilité d'un travail scientifique personnel.

Cependant l'ancien Musée Asiatique approchait de sa fin. A l'occasion du deuxième centenaire de l'Académie en 1925, le Musée se transporta dans un nouveau bâtiment au-dessus de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences et ensuite il fut converti en Institut d'Orientalisme, réunissant les autres établissements orientalistes de l'Académie. Une nouvelle période commença. Tous les travailleurs en eurent conscience, mais pour beaucoup il fut pénible de se séparer de l'ancien local du Musée, incommode mais intime, et auquel nous étions pour ainsi dire habitués, qui se trouvait dans la Petite Rue de la Douane, où il occupait le rez-de-chaussée, tandis que là, il fallait monter en réalité jusqu'au septième étage. Il ne fut même pas physiquement possible à tous de le faire et F. A. Rosenberg surtout s'en aperçut. Malade dans ses dernières années, se mouvant parfois avec difficulté, il commença définitivement à s'éteindre après le transfert. Longtemps, les médecins ne purent diagnostiquer une tuberculose sénile, et, devant les yeux de nous tous, le dernier conservateur entra dans le néant. Comme une fidèle nourrice, presque chaque jour, E. D. Ziouzine allait lui rendre visite dans son appartement solitaire, le gâtant peut-être un peu trop en satisfaisant quelques-uns de ses caprices qui pouvaient difficilement faire du bien au malade. Il mourut cependant héroïquement à son poste de savant ; dans les quelques heures de nuit où, pour un temps, la température descendait au-dessous de quarante degrés et où cessaient de lui apparaître les visions d'amis disparus, il préparait pour le jubilé de Firdoûsî* la traduction et le commentaire de fragments du *Châhnâmé*, dont il était le meilleur connaisseur. Un petit livre élégamment édité a été sa dernière production hélas ! déjà posthume.

Il ne fut pas le seul à regretter douloureusement l'ancien Musée Asiatique. Nous sentions bien évidemment qu'il était

inévitable pour l'Académie de passer des formes parfois artisanales de travail individuel des petits établissements aux grands instituts complexes ayant une forte collectivité de collaborateurs. Il fut triste pour nous toutefois que le travail sur les manuscrits et les collections, qui était le nerf essentiel et avait rempli toute la vie du Musée Asiatique, passât en quelque sorte à l'arrière-plan et que son importance ne fût déjà plus comprise de tout le monde. Le petit cercle étroit des savants vivant dans la Bibliothèque et pour la Bibliothèque se transforma en un grand Institut de recherche scientifique comptant des dizaines et ensuite des centaines de collaborateurs, avec de vastes plans. Tout cela était parfaitement légitime et compréhensible, mais nous nous souvenions de l'ancien Musée Asiatique, comme on se souvient de la beauté des articles de confection artisanale battant en retraite devant la ruée de la production contemporaine. C'était inévitable, mais pour ceux qui avaient grandi dans l'ancien cadre propre à une pareille beauté, le chagrin qu'ils éprouvaient à le voir disparaître était bien compréhensible. Et naturellement je ne serai pas le seul à évoquer avec une émotion particulière la « légende » du Musée Asiatique qui s'est formée dans son sein au cours des années 20. L'action s'en déroulait dans le royaume du roi « Bouk (le Frêne) le Bon », dans le château du chevalier « Mont Rose ». Là vivaient le bon magicien, un Sarrazin, et l'austère Pierre le Flamand ; il y avait là aussi le groupe des trois troubadours : Jules « aux cheveux longs » (1), Bous « aux cheveux blonds » (1), et Dous « aux cheveux noirs » (1) ; il y avait même le jongleur Alexis le Bœuf, et beaucoup, beaucoup d'autres... Je vois encore chacun d'eux aujourd'hui, sur un arrière-plan formé des mêmes armoires rouges, des mêmes livres et manuscrits qui, pendant des dizaines d'années, nous ont entourés dans le vieux Musée Asiatique.

(1) En français dans le texte.

2. Le manuscrit unique et les savants « des douze nations »*.

Dans ma vie d'arabisant, j'ai souvent rencontré des manuscrits qui avaient été depuis longtemps découverts, en quelque sorte sans qu'on l'eût remarqué, sans aucun bruit, mais l'histoire de leur entrée graduelle dans le monde de la science fait parfois songer à un conte de fées : on y voit apparaître une telle quantité de personnages, leurs destinées s'entrelacent de façon si surprenante, que la trame de la fable même sans aucun enjolivement, est une illustration instructive de la puissance du travail international collectif, qui entraîne dans son courant des talents de premier ordre et de simples travailleurs du rang, des peuples de plusieurs millions d'âmes possédant une ancienne tradition d'études arabes, et des nations qui viennent seulement d'obtenir sous nos yeux la reconnaissance de leur indépendance, l'Orient et l'Occident avec toute leur diversité extérieure. C'est un tableau majestueux et instructif, dans lequel se reflète, comme « le soleil dans une petite goutte d'eau » (1) l'incessant mouvement de la civilisation humaine.

*
**

Au XII[e] siècle vivait à Cordoue un poète arabe. Dans les milieux de cour des nombreux émirs d'Espagne, qui s'étaient partagé le glorieux califat de Cordoue, il était peu connu, mais, dans les marchés et les foires, partout où se rassemblait le commun du peuple, on l'accueillait comme un hôte bienvenu, non seulement à Cordoue, mais encore en d'autres villes d'Andalousie, à Séville et à Grenade. Sa langue maternelle était l'arabe ; seuls ses traits, ses yeux bleus, sa barbe roussâtre aux reflets d'or, disaient que parmi ses ancêtres se trouvaient aussi des représentants de populations européennes. Son nom même, Ibn Kouzmân, était également en usage chez

(1) Citation de Derjavine, *Hymne à Dieu*.

les Arabes et chez les Espagnols. Dans ses vers il n'imitait pas les anciens modèles arabes de panégyriques solennels en langue classique ; dans ses chants vivants et joyeux, il était surtout question de l'amour et du vin, souvent avec des allusions à la nécessité de venir en aide au pauvre chanteur vagabond. Son grand talent transformait chaque chanson en un tableau lumineux, ordinairement hardi et très souvent frivole, de la vie et du milieu... Ibn Kouzmân ne s'est presque jamais servi de la langue littéraire, lui préférant le dialecte populaire de la conversation de son pays natal, et, sans se gêner, il a inséré dans ses vers des mots et des phrases entières du parler roman qu'on comprenait dans le pays. Il n'est pas étonnant qu'une pareille poésie n'ait pas été du goût des experts en littérature, puristes sévères et admirateurs de la tradition classique : ils considéraient comme au-dessous de leur dignité de prendre note des gais *zadjal* (chansons) d'Ibn Kouzmân. Cependant ceux-ci plurent à beaucoup de gens et peu à peu ils firent leur chemin vers l'Orient du monde arabe. Là, en Palestine, dans la petite ville de Çafad, un certain Arabe, un siècle plus tard, les copia pour sa distraction personnelle. Il le fit avec exactitude et avec soin, mais il ne connaissait pas le lointain dialecte hispano-arabe et il n'avait certainement aucune idée de la langue romane. On peut facilement se représenter quelles déformations se sont introduites dans la copie, aux endroits où il a reproduit mécaniquement une combinaison de lettres arabes qu'il ne comprenait pas. Malgré tout, nous ne saurions pas grand'chose sur Ibn Kouzmân si l'unique manuscrit connu jusqu'à présent de cet auteur n'avait été conservé chez nous au Musée Asiatique. Il y est arrivé par une voie compliquée grâce à toute une série d'heureuse coïncidences.

A la fin du XVII[e] siècle, de Genève, vint s'établir en Syrie un certain Rousseau, représentant d'un nom que plus tard rendit célèbre le fameux Jean-Jacques Rousseau. Il réussit à s'y faire une vie meilleure que dans son propre pays et peu à peu il acquit quelque aisance. A l'époque de la Révolution française, son fils fut représentant consulaire de son gouver-

nement à Alep et Bagdad. Le petit-fils, élevé en Orient, tout en restant un homme de culture française, se transforma en un véritable Levantin. Il possédait parfaitement l'arabe, le persan et le turc et connaissait bien par expérience immédiate non seulement la Turquie, mais encore la Perse où il accomplit des missions diplomatiques et commerciales importantes pour le gouvernement français. Marchant sur les traces de son père, comme agent commercial et consulaire officiel, il le surpassa par ses connaissances et par un certain intérêt scientifique pour les pays dans lesquels il vivait. Un long séjour à Alep qui était alors un original « centre culturel régional » développa en lui le goût de la littérature et de la collection des manuscrits. Chez lui s'accumula peu à peu une grande collection habilement composée ; le « dîwân » d'Ibn Kouzmân était loin d'être le seul manuscrit unique de la collection. Rousseau passa la deuxième partie de sa vie qui fut assez agitée, à Tripoli de Barbarie ; sa situation matérielle, à cette époque, prit une telle tournure que vers 1815 il fut forcé de songer à liquider ses collections.

Il s'adressa tout d'abord au gouvernement français à qui il proposa de les acquérir. Les finances de celui-ci, délabrées après les guerres napoléoniennes, ne lui permirent pas de tomber d'accord avec le propriétaire sur la somme assez importante qu'il exigeait à juste titre. Le célèbre Silvestre de Sacy*, le plus grand orientaliste de son époque, ayant compris l'importance de cette collection, en informa, par l'intermédiaire de ses élèves qui avaient été invités à venir à Pétersbourg comme professeurs, le Ministre de l'Instruction Publique Ouvarov, qu'il connaissait personnellement et qui était l'auteur d'un projet d'Académie Asiatique auquel s'était beaucoup intéressé Gœthe. La collection fut acquise en deux lots, en 1819 et en 1825. La France se priva ainsi d'une précieuse collection, qui a joué chez nous un rôle considérable, car elle a été la base du fonds d'importance mondiale du Musée Asiatique. C'est elle qui, tout autant que les monnaies de la collection de l'Académie, exerça un si vif attrait sur le célèbre Fraehn* qu'elle retint pour toujours en Russie au moment où, quittant Kazan

où il avait exercé pendant dix ans, il s'en retournait dans son pays natal, à Rostock, pour y occuper la chaire de son maître décédé. Ce premier conservateur du Musée Asiatique, fondateur de notre arabistique scientifique, apprécia comme elle le méritait l'importance des manuscrits, et, avec une ardeur au travail de bénédictin, donna, dans les nombreux tomes de ses « Matériaux », le premier inventaire descriptif de ces manuscrits. Les vers d'Ibn Kouzmân furent ainsi sauvés et trouvèrent un lieu de conservation rêvé, mais ils ne firent leur entrée dans le monde de la science que plus de soixante ans après.

*
**

V. R. Rosen, fils d'un Allemand et d'une mère mi-Russe, mi-Géorgienne, qui fut le fondateur de la nouvelle école d'orientalisme russe, fut élu en 1879 membre adjoint de l'Académie des Sciences, à l'âge de 30 ans. Son premier travail fut de tracer le plan d'une édition d'un catalogue scientifique des manuscrits arabes du Musée Asiatique. Etabli en français, dans la manière vivante propre à Rosen, il mit d'un seul coup à la disposition de la science trois cents manuscrits, principalement de la collection Rousseau, parmi lesquels il y avait pas mal de raretés. Rosen apporta une particulière attention au dîwân d'Ibn Kouzmân, car il avait apprécié finement toute l'originalité de ses vers. Il donna une courte caractéristique du poète et l'illustra par une série de ses productions, publiées là pour la première fois dans l'original arabe. Mais ce n'était pas assez. Très sensible aux manifestations les plus diverses de la vie des études arabes, Rosen aimait aussi à inciter les autres au travail. Sentant que l'homme qui pourrait faire l'étude la plus approfondie d'Ibn Kouzmân était celui qui, pour lors, connaissait le mieux en Europe les « cosas de España » (les sujets espagnols »), l'arabisant hollandais Dozy, il termina la description du manuscrit par une sorte de « provocation » à l'adresse du savant de Leyde, laissant entendre qu'il serait plus fondé que tout autre à étudier ce monument. Dozy sentait que ses jours approchaient de leur fin (effectivement, il mourut

deux ans après (1), et ne se décida pas à entreprendre un nouveau travail compliqué. Il ne répondit à l'appel de Rosen que par une lettre qui contenait quelques remarques curieuses sur le poète et ses poésies.

Grâce au catalogue de Rosen, la vie scientifique du manuscrit commença. Dans les années 80, il accomplit un voyage spécial à Grenade, où l'Espagnol Simonet, professeur à l'Université, l'étudia. Il fit faire à ses compatriotes la connaissance du poète cordouan dans un article spécial et il utilisa souvent des détails tirés de ses œuvres dans ses travaux capitaux sur l'histoire des Mozarabes. Mais personne ne se décida à entreprendre une édition critique, et, pendant de longues années, le recueil d'Ibn Kouzmân resta accessible seulement à ceux qui pouvaient utiliser le manuscrit unique. Un élève de Rosen, sous son influence, trouva un moyen adéquat de mettre le manuscrit dans les mains de tous les savants qui s'y intéressaient.

Le baron David Guntzbourg, élève non seulement de Rosen, mais encore du spécialiste de la métrique arabe, le Français Guyard, collectionneur et bibliophile connu, propriétaire de sucreries et de concessions, trouvait encore le temps de s'occuper de poésie arabe et hébraïque, et, dans ses papiers posthumes a été conservée une étude presque terminée sur la métrique des poésies de Lermontov. Faisant entrer aussi l'Espagne arabe dans le vaste cercle des sujets auxquels il s'intéressait, il édita à ses frais à Berlin une très belle reproduction phototypique du manuscrit d'Ibn Kouzmân. Dès lors, tous ceux qui le désiraient purent travailler sur celle-ci. Guntzbourg lui-même se prépara à en donner une grande étude spéciale. Le vaste plan qu'il indiquait dans le sous-titre et la préface aurait pu, selon l'expression d'un savant, servir de programme de travail à une vie humaine entière, mais il est vrai qu'il ne put le mettre à exécution et qu'il l'abandonna, étant constamment attiré par de nouvelles entreprises. Un grand pas en avant avait cependant été fait, et, à partir de ce moment, notre manuscrit ne s'en alla pas aussi fréquem-

(1) En 1883.

ment en pays étranger ; l'édition phototypique de Guntzbourg le rendit accessible à chaque savant, bien qu'elle fût devenue rapidement une rareté bibliographique.

Peu à peu Ibn Kouzmân commença à devenir une figure vivante pour ses lointains descendants, les savants espagnols. A force de travail et de persévérance, à partir des dernières décades du XIX[e] siècle, ils avaient percé une brèche dans le mur de défiance qui entourait l'arabistique espagnole, discréditée par Conde qu'avait découronné Dozy. Finalement, les travaux de Codera et de Ribera forcèrent à répudier le principe *Hispanica non leguntur* (on ne lit pas l'espagnol).

Dans ses travaux, Ribera reconstitua hardiment certaines chansons d'Ibn Kouzmân et toute l'atmosphère dans laquelle elles avaient été composées, éclairant ainsi le fond d'un tableau très complexe. Ses conclusions pleines d'enthousiasme n'étaient pas dépourvues parfois de passion et plusieurs savants ne les accueillirent qu'avec méfiance. Les caprices du sort voulurent que l'Occident accordât une plus grande attention à l'activité digne de respect que Ribera avait déployée pendant un demi-siècle, après les travaux d'un savant russe, l'élève le plus jeune de Rosen (1).

Les romanistes commencèrent à comprendre que pour eux Ibn Kouzmân était aussi important que pour les arabisants. Ce fut encore un élève de Rosen, l'hispanisant connu D. K. Pétrov, qui, dans les dernières années de sa vie, se mit à s'occuper du manuscrit, mais il quitta ce monde trop tôt. Le manteau arabe du « dîwân », qui rendait mal l'aspect phonique des mots, avait empêché parfois de pénétrer les lois de sa phonétique et de sa métrique : elles eussent été plus claires dans une transcription latine. Ce travail fut accompli par un double spécialiste, l'arabisant et romaniste tchèque Nykl, qui fut longtemps professeur de langues romanes dans des Universités de l'Amérique du Nord. L'apparition d'un Ibn Kouzmân « latinisé » eut de vives répercussions en Europe et en Amérique. Elles montrèrent que la tentative de Nykl, peut-être un peu prématurée d'un point de vue strictement

(1) Kratchkovsky lui-même.

scientifique, et effectuée parfois hâtivement, donnait corps toutefois à un projet très important. Son édition fut la deuxième étape après celle de Guntzbourg dans l'établissement « d'instruments de travail » pour l'étude des chansons d'Ibn Kouzmân.

La littérature sur Ibn Kouzmân continua à croître sans arrêt ; il fallut en donner un aperçu qui la résumât, et, dans un fascicule de supplément de l'édition internationale de l'Encyclopédie de l'Islam, qui est publiée en trois langues, a paru un deuxième article sur Ibn Kouzmân. Le premier, dans le volume primitif, avait été écrit par un savant allemand sérieux à l'époque où les études sur Ibn Kouzmân ne faisaient que commencer ; l'auteur du second est le pionnier de l'orientalisme en Yougoslavie, Baïraktarevitch, qui a été formé à l'école conjointe des Universités de Vienne et d'Alger. Il n'est pas moins instructif de voir que, soixante ans après la première mention française du manuscrit par Rosen, a paru une fine analyse de quelques poésies d'Ibn Kouzmân, dans un français élégant, due à un romaniste et arabisant finlandais de talent, Oïva Tououlio. Certainement, une étude fondamentale et exhaustive du poète de Cordoue est encore du domaine de l'avenir, mais, par les efforts de toute une série de savants de différentes générations, le travail a été placé sur une voie solide et maintenant il ne s'en écartera plus.

*
**

Pendant de longues années, un manuscrit, simple et modeste, sur papier jaunâtre, dans une couverture de carton d'origine orientale, peu avenante, bariolée, décolorée, est resté placé dans une vitrine de l'Exposition permanente de la Section des Manuscrits de l'Institut d'Orientalisme, héritier de l'ancien Musée Asiatique. Chaque fois que je passais devant la vitrine, je m'arrêtais près de lui avec une émotion particulière : car c'était le célèbre « dîwân » unique d'Ibn Kouzmân. Il me semble que le manuscrit possédait je ne sais quelle force d'attraction pour les savants : combien il y a eu de gens qui

ont examiné, parfois pendant de longues années, ces feuillets jaunissants ou leur reproduction, des Anglais, des Français, des Russes, des Hollandais, des Espagnols et des Allemands ! Ses lignes parfois énigmatiques ont été déchiffrées par un Juif et un Tchèque avec non moins d'ardeur que par un Serbe et un Finlandais. En vérité, c'était une Internationale mondiale de la Science, unie dans un seul et même but. Et quel son émouvant ont rendu les derniers mots du savant finlandais dans son travail sur Ibn Kouzmân, qu'il a dictés sur son lit d'hôpital, dans les derniers jours de sa vie, pendant le court intervalle d'entre les deux guerres qui ont déchiré sa patrie (1) : « O travail pacifique international ! Puisse-t-il t'être donné de continuer, malgré tout ce qui, aujourd'hui, te menace de ruine ! » *Habent sua fata manuscripti* (Les manuscrits ont leur destin), et leur force magique, unissant dans un même élan tant de savants, chassera un jour définitivement les mauvais esprits des ténèbres, qui s'efforcent de désunir les hommes et les peuples.

3. Un contemporain de la première croisade (1919-1921).

La vie fut difficile à Pétrograd pendant les années 1918-1920 pour les arabisants aussi. Toute la ville était morte et souffrait de la famine ; les établissements scientifiques, à cause de l'obscurité, durent cesser leur activité. Les cours d'arabe de l'Université avaient trouvé un triste et étroit refuge dans un coin de la bibliothèque, mais la température n'y montait jamais au-dessus de 3 degrés, et parfois l'encre gelait. Une petite, mais courageuse pléiade d'arabisants s'y tenait étroitement serrée, elle souffrait toutefois de ne plus voir ses amis : les meilleurs manuscrits du Musée Asiatique avaient été évacués dès l'année 1917 à Saratov, et cependant on aurait si souvent voulu porter ses regards sur quelque vieil ami, feuilleter ses pages connues ou vérifier une idée nouvelle venue tout à coup à l'esprit !

(1) Ce membre de phrase manque dans la 3e édition.

Ce désir fut vivement ressenti, quand M. Gorki* fonda les Editions « La Littérature Universelle », dont le « Comité » oriental réunit tous les orientalistes présents dans un travail attrayant et conçu pour la première fois d'une façon large. En ce qui concerne la littérature arabe, on établit un vaste plan de traduction d'ouvrages proposés pour ce but. En premier lieu sortit le « Livre de l'Edification », ou Mémoires de l'émir syrien Ousâma (1095-1188), contemporain des premières croisades. Pour la première fois, les lecteurs russes purent faire connaissance avec un tableau vivant de toute une époque, évoquée en un style simple et aisé, dans les souvenirs d'un vieux conteur, chevalier, chasseur et écrivain.

En révisant la traduction et en préparant l'article d'introduction, je réfléchis encore une fois aux autres ouvrages de cet émir-homme de lettres. On avait souvent écrit à leur sujet, mais je vis avec grand étonnement que personne n'avait prêté attention aux anciens articles, datant des années 20 du siècle dernier, de Fraehn*, qui avait mentionné, à vrai dire en passant et occasionnellement, un ouvrage autographe d'Ousâma conservé au Musée Asiatique et intitulé « Le Livre des Gîtes d'étape et des Demeures ». J'étais moi-même tombé aussi par hasard sur cette mention dans un travail du successeur de Fraehn, le second directeur du Musée Asiatique, Dorn*, et, je dois l'avouer, au premier abord, je n'y avais pas ajouté foi ; il me semblait presque impossible que la science européenne, et en particulier l'orientaliste français Derenbourg, qui pendant presque la moitié de sa vie s'était occupé d'Ousâma, n'eût pas eu connaissance de cet ouvrage et de l'autographe de son héros. Certainement l'autorité de Fraehn était grande, et il faut prendre garde à ses remarques même accidentelles, mais il écrivait il y a plus de cent ans, quand on ne connaissait pas d'autres ouvrages d'Ousama ; il pouvait l'avoir confondu avec quelque œuvre de lui alors peu connue. Mais pourquoi Fraehn avait-il considéré si nettement le manuscrit comme autographe ? Je tentai en vain de trouver quelques indications dans d'autres passages, en d'autres sources : mais je ne pus en recueillir aucune et je me cassai la tête sans succès

sur ce problème au cours des pénibles nuits d'hiver de l'année 1920, quand j'étais de service à la porte de mon immeuble.

C'est seulement pendant l'été de 1921 que les manuscrits revinrent à leur « logis » et au moment où on les déballait, ma première pensée ou presque fut pour l'autographe d'Ousâma. On avait apporté les caisses dans l'ancien local du Musée Asiatique qui, au cours des dernières années, était devenu si intimement familier pour notre personnel, alors en petit nombre. A nouveau, plus que jamais, mes mains tremblèrent quand, parmi les manuscrits apparut l'assez gros volume qui portait la cote désirée. J'avais pour ainsi dire peur de l'ouvrir : malgré tout mon scepticisme, je me disais : « Je vais donc voir réellement là dedans des lignes écrites du vivant de Saladin et de Richard Cœur de Lion, par leur digne contemporain, ami et adversaire ». La première impression me causa un vif désappointement : la reliure noire était affreuse et sans goût, et vraisemblablement pas plus ancienne que le dernier personnage qui avait possédé le manuscrit avant le Musée Asiatique, le Franco-Levantin Rousseau, au début du XIX^{e} siècle. Je dus faire quelque effort de volonté pour me résoudre enfin à ouvrir le volume et, selon l'habituel réflexe de « l'amateur de manuscrits », cette fois avec une hâte avide, je me mis à examiner le début et la fin. Mon désenchantement augmenta : le manuscrit était défectif aux deux endroits. La fin manquait et le début avait été rétabli à une époque considérablement plus récente que celle de la partie principale, par une autre main, sur un nouveau papier. Nous savons parfaitement, il est vrai, que très fréquemment dans les manuscrits les premiers et les derniers feuillets ont disparu en fait en raison de l'habituel système de conservation en Orient, où les manuscrits sont placés couchés et non debout comme chez nous ; cependant une restauration nous amène toujours à être sur nos gardes dans la question de l'authenticité de l'ouvrage. Souvent un possesseur du manuscrit ou quelque vieil antiquaire a falsifié le commencement ou la fin, afin de donner au manuscrit un aspect plus ancien ou d'en attribuer la com-

position à quelque auteur célèbre. Je parcourus avec tristesse et méfiance les premières lignes du manuscrit restauré : « Ousâma ibn Mourchid ibn Ali ibn Moukallad ibn Nasr ibn Mounkidh le Kinânite — que Dieu l'ait en sa miséricorde ! dit... ». Dans leur forme présente, ces lignes écrites d'une écriture impersonnelle de copiste, n'étaient pas pour moi en elles-mêmes convaincantes. Mais je recommençais toujours et sans cesse à me poser la question : « Pourquoi Fraehn a-t-il décidé que c'était un autographe ? »

J'ouvris le manuscrit au milieu, sans grand espoir ; tout à coup je sentis que mon désenchantement diminuait, et je me mis à feuilleter l'ouvrage, sentant monter en moi une émotion nouvelle. Le papier et l'écriture pouvaient en apparence être rapportés au XII[e] siècle ; on sentait, dans la main, l'assurance d'un homme ayant beaucoup écrit ; au système de vocalisation et à la hardiesse de quelques ligatures, on reconnaissait d'emblée, non un copiste professionnel, mais un savant littérateur. Le manuscrit produisait une impression de rigueur et d'élégance originale et pleine de dignité. Je me mis à examiner plus attentivement, et tout à coup je sentis le tressaillement bien connu de moi, qui accompagne le jaillissement soudain de l'étincelle des révélations subconscientes : il m'apparut que, dans certains traits de quelques lettres, se remarquait le tremblement de main d'un vieillard. Si c'était réellement un autographe, n'avait-il pas été écrit par Ousâma dans sa vieillesse ?

Je repris la préface, afin de vérifier si elle ne contenait pas quelques allusions aux circonstances qui avaient donné naissance à l'ouvrage, ou des données chronologiques. L'ouvrage n'avait pas le moindre rapport avec la littérature géographique, contrairement à ce qu'on aurait pu penser d'après le titre traditionnel. Déjà dans la partie introductive contenant l'habituelle glorification d'Allâh et de Mohammed, il me semblait sentir dans les phrases cadencées de la prose rimée, une sorte d'accent personnel qui transparaissait à travers les images traditionnelles. La transition de l'introduction au sujet même de l'ouvrage me montra tout à coup le fil. L'auteur écrivait en phrases courtes et bien frappées, de style noble, qui pre-

BIBLIOTHÈQUE ALGER DE L'UNIVERSITÉ

naient là un ton sérieux et même sombre : « ...Ce qui m'a amené à écrire ce livre, c'est le désastre qui s'est abattu sur mon pays et sur ma patrie. Le temps a étendu sur elle la traîne de sa robe et s'est efforcé d'en effacer les traces avec toute sa puissance et toute sa force... Tous les villages ont été anéantis et tous les habitants ont péri ; la demeure n'est plus qu'un vestige et les joies se sont changées en tristesses et en amertumes. Je me suis arrêté ici après les tremblements de terre qui ont détruit mon pays... et je n'ai plus reconnu ni ma maison, ni celle de mon père et de mes frères, ni celles de mes oncles, ni celles de mes cousins, ni celles de ma famille. Dans mon désarroi, je me suis mis à en appeler à Allâh de la grande épreuve qu'il nous infligeait et du retrait des faveurs qu'il nous avait précédemment accordées. Ensuite, je me suis éloigné... tremblant dans ma marche et chancelant comme courbé sous un fardeau. Si grande a été la ruine que le flot pressé de mes larmes a tari et que mes soupirs se succédaient l'un à l'autre et redressaient la courbure de mes côtes. Et les vicissitudes du temps ne se sont pas contentées de détruire les maisons et de faire périr les habitants, mais la destruction des uns et des autres s'est produite en un clin d'œil, et même encore plus rapidement, puis les malheurs se sont succédé l'un à l'autre à partir de ce moment-là. J'ai commencé à chercher le repos en composant ce livre et j'ai fait de lui comme la complainte de la demeure et des êtres chers. Cela n'aura aucune utilité et ne sera d'aucun secours, mais j'ai fait tout ce que me permettaient mes forces. C'est à Allâh, très puissant et très grand, que j'adresse mes doléances, pour les épreuves que j'ai trouvées sur mon chemin en mon temps, pour la solitude dans laquelle je suis resté, sans famille et sans frères, pour mon état de vagabond errant en terre étrangère, sans pays et sans patrie... »

L'allusion au tremblement de terre éclaira tout à coup à mes yeux l'histoire du livre comme la lumière crue d'un projecteur. En août 1157 cette calamité de la nature frappa toute la Syrie du Nord ; trente des villes les plus importantes furent détruites, et parmi elles la ville natale d'Ousâma, Cheïzar.

Tous ses parents se trouvaient dans le château de l'un d'entre eux au cours d'une fête de famille, et ils périrent tous sous les ruines. Il me devint clair que l'introduction n'était pas la simple expression de figures de rhétorique, mais reflétait un événement réel ; le livre, sans aucun doute, avait été composé par Ousâma, dans l'âme duquel la tragique catastrophe avait pour toujours laissé sa trace. Quand écrivit-il ce livre, s'il était réellement autographe ? En 1157, il avait 62 ans, âge respectable, mais, pour un homme qui parvint jusqu'à 93 ans, ce n'était pas encore le grand âge dans lequel les mains tremblent en écrivant.

A cette question, le manuscrit me donna une réponse, grâce à l'excellente habitude traditionnelle qu'ont les bibliophiles arabes de mettre diverses annotations au commencement et à la fin des livres qui viennent en leur possession. L'une de ces annotations, à la première page du livre, était d'un littérateur damasquin connu du XVI[e] siècle. Il en ressortait nettement que, à cette époque, la dernière page du manuscrit existait encore et qu'il y était écrit, de la main même d'Ousâma, qu'il l'avait terminé en djoumâdâ premier de l'année 568 (décembre 1172), à Hiçn Kaïfâ. Cela fournissait un recoupement qui jetait une nouvelle lumière sur une autre période dans sa biographie. Il passa dix ans de sa vie, de 1164 à 1174, comme hôte d'un émir, dans la forteresse de Hiçn Kaïfâ, sur le Tigre, non loin de Diarbekir. La vieillesse avait déjà accompli son œuvre, et, pour cette période, dans son autobiographie, on n'entend déjà plus guère parler de batailles et de chasses, mais beaucoup plus d'occupations littéraires. C'est à cette époque que se rapporte la partie essentielle de son autobiographie qui m'avait tant troublé. Il avait alors 77 ans, et il est peu probable que ce soit par ma propre auto-suggestion que s'explique le tracé tremblotant de quelques lettres.

Ousâma passa les dernières années de sa vie à Damas, suivant par la pensée les exploits de Saladin et évoquant sa propre jeunesse. Il y transporta vraisemblablement sa bibliothèque de Hiçn Kaïfâ, comme il avait fait, bien des années auparavant, quand il avait émigré d'Egypte en Syrie. Mais alors, il avait fait naufrage avec tous ses biens en Méditerranée.

« Et seule la perte de mes livres, a-t-il dit dans ses souvenirs, restera une blessure dans mon cœur pour toute ma vie ». Cette fois le voyage s'accomplit favorablement, et c'est de cette façon que le manuscrit autographe du « Livre des Gîtes d'étape et des Demeures » se trouva à Damas.

A la fin du XVI[e] siècle, le manuscrit était encore en parfait état de conservation ; une annotation de la seconde moitié du XVII[e] siècle dit que les dernières pages manquaient déjà. Au XVIII[e] siècle, le manuscrit arrivait dans un autre centre littéraire arabe de cette époque, à Alep : c'est ce qu'indique une annotation de son nouveau possesseur, poète local et personnage exerçant des fonctions publiques, en l'année 1810. Il fut l'ami du Français Rousseau, que nous connaissons, et c'est peut-être lui-même qui lui a fait cadeau du manuscrit. Il prit le chemin du Musée Asiatique en 1825 avec un deuxième lot de la collection Rousseau.

Fiévreusement, avidement, je déchiffrai toutes ces annotations, calligraphiées ou hâtives, en vers ou en prose barbare ; involontairement, je pensais que, à peu près cent ans avant moi, Fraehn les avait considérées avec le même intérêt. Maintenant s'éclairait pour moi de façon nette la marche du raisonnement qui lui fit découvrir l'autographe de l'émir Ousâma. Il avait consigné sa découverte modestement, en deux maigres lignes dans un catalogue manuscrit et dans un article de journal perdu, sans la mettre la moins du monde en relief ; l'arabistique européenne, pendant cent ans, n'en avait rien su. L'ancien Musée Asiatique, qui a conservé soigneusement le manuscrit unique a été témoin de la seconde découverte, peut-on dire, du manuscrit, à une époque où quatre générations de savants avaient succédé à Fraehn. Maintenant, une nouvelle vague arabisante a emporté les renseignements relatifs au manuscrit sur la vaste mer de la science mondiale : ils ont été entérinés et dans l'Encyclopédie de l'Islam et dans l'inappréciable Recueil de Brockelmann*. Comment ne pas répéter la vieille vérité, que les livres ont leur destinée ? Mais ce n'est pas toujours que cette destinée se laisse suivre aussi nettement dans toutes ses étapes que dans le cas de ce manuscrit défectif, privé de commencement et de fin, qui s'est révélé l'autographe d'un émir syrien, contemporain de la première croisade.

4. Le pilote de Vasco de Gama.

Le travail sur les manuscrits comporte ses joies et ses chagrins comme tout dans la vie. Cependant, les manuscrits sont jaloux ; ils veulent accaparer entièrement l'attention d'un homme, et c'est seulement alors qu'ils montrent leurs secrets, qu'ils révèlent et leur âme et celle des hommes qui ont été en relations avec eux. Pour un observateur occasionnel, ils resteront muets : comme les pétales de la sensitive à la suite d'un contact imprudent, leurs pages se fermeront et ne diront rien au regard ennuyé. Il ne verra rien en eux, si ce n'est des lignes monotones et peu lisibles, ordinairement, sur un mauvais papier sans valeur, dans une reliure usée et délabrée.

Pour le spécialiste du travail sur les manuscrits, il se presente aussi des jours de fête, lorsqu'une découverte fait luire devant lui, au début, une petite étincelle, dans laquelle on craint toujours de voir une illusion des yeux, mais ensuite inonde tout d'une claire lumière et qu'il n'y a dès lors plus de place pour l'hésitation. Mais de même qu'il faut payer quelques minutes de synthèse de plusieurs années d'analyse, de même ces fêtes ne sont accordées qu'en récompense d'un long travail quotidien d'examen diligent portant sur des dizaines et des centaines d'exemplaires peu intéressants de manuscrits monotones de deuxième et de troisième catégorie. En face de quelques-uns d'entre eux on se forme même une sorte de prévention personnelle, et c'est avec un soupir qu'on les prend en mains quand est venu leur tour ou que le sort vous a fait tomber sur eux par hasard.

C'est à ce groupe de parias des collections manuscrites qu'appartiennent les recueils qui renferment plusieurs ouvrages. Ce sont surtout des traités scolaires traditionnels, que chaque étudiant appliqué voulait réunir pour son usage personnel dans une sorte de « cahier de textes ». Ils se répètent un nombre infini de fois avec de très minimes variantes. Déjà, dès les premiers siècles, dans chaque science un canon invariable avait été rigoureusement fixé, et en grammaire, et en droit, et en logique, et en arithmétique. L'ordre n'était presque

jamais changé, et tous les « cahiers de textes » de ce genre ne diffèrent que par le volume et par la plus ou moins grande exactitude des étudiants qui les ont composés.

Par bonheur, bien que cela arrive rarement, on rencontre quelquefois des recueils d'un autre type, en quelque sorte par sujets, dans lesquels un spécialiste a visé à réunir les ouvrages qui lui étaient nécessaires. Ainsi, un oculiste arabe du XII[e] siècle, à Jérusalem, a constitué pour son propre usage médical un recueil de dix traités savants sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil avec différents dessins et plans. Il était lui-même un grand spécialiste, et le manuscrit s'est révélé d'une très haute valeur par la manière dont le travail avait été exécuté. Quand le magnifique exemplaire de la collection du Patriarche Grégori échut au Musée Asiatique, il fit sensation et en Europe et dans les pays arabes. La Faculté de Médecine de l'Université Egyptienne du Caire a publié une série de traités tirés de ce manuscrit, dont l'édition a été préparée par le meilleur connaisseur en la matière : l'ophtalmologiste et historien des sciences, M. Meyerhof*, qui a longtemps vécu en Egypte.

D'autres recueils dans lesquels il est même difficile de saisir un principe de composition déterminé, mais qui ont été constitués par un amateur, pour lui-même, avec beaucoup de goût et de science sont aussi parfois précieux. Il convient de mentionner un manuscrit de Kazan de ce genre, qui renferme des fragments de la correspondance d'Avicenne, des maximes de l'hérétique al-Hallâdj*, crucifié au X[e] siècle, et un traité unique, inconnu jusqu'à nos jours, sur le jeu d'échecs, tous dans des copies très soignées, qui révèlent un bibliophile et un connaisseur éprouvé.

Néanmoins, de tels recueils sont d'une grande rareté, et la médiocre réputation générale des autres est bien fondée. Ordinairement, le savant ne les aborde que lorsqu'il y est obligé et il se hâte de se libérer le plus vite possible de la besogne pénible et peu productive des descriptions de ces « cahiers de textes ». Il est encore bien plus découragé quand il se trouve en face de tels recueils comprenant des articles en langues diverses, le plus souvent en arabe et en persan, ou en arabe et

en turc. En raison de l'inévitable différenciation du travail scientifique, il est maintenant rare qu'un seul et même spécialiste puisse entreprendre de les décrire. La présence de parties en turc signifie pour l'arabisant que les traités arabes ont été copiés tardivement, et naturellement il est peu probable qu'il s'y trouve quelque chose d'intéressant pour la période classique, la plus productive de la littérature arabe ; le turcologue, voyant avec déplaisir des ouvrages arabes, suppose que les traités turcs vraisemblablement ne font que les paraphraser ou les commenter, comme il arrive souvent dans ces « cahiers de textes ». Ainsi, le malheureux recueil reste pour de longues années *res nullius*, un bien n'appartenant à personne, devant lequel passe sans s'arrêter chaque spécialiste, si le manuscrit se trouve sur sa route. Et cependant, en ce qui concerne les recueils, il faut procéder avec une grande circonspection ; les manuscrits parfois sont perfides et aiment à se venger de façon inattendue du peu d'attention qu'on leur apporte. C'est d'une aventure de ce genre, qui m'est arrivée personnellement, que je voudrais parler.

Plus d'une fois, au début de mon travail au Musée Asiatique, alors que je rêvais de continuer la description des anciennes collections entreprises par Rosen, j'eus entre les mains un recueil mixte arabo-turc. Il n'avait nullement attiré l'attention auparavant ; la note manuscrite qui y était inscrite et dont on ignorait l'auteur, était peu significative. Les parties turques constituaient le centre du recueil : elles avaient été copiées d'une belle main, et du point de vue d'un turcologue, assez anciennement même, au début du XVI[e] siècle. Par leur contenu, elles auraient pu présenter quelque intérêt. Il y avait là un traité sur la musique qui, maintenant, après les recherches de Farmer pourrait vraisemblablement trouver à entrer dans le monde de la science. On y voyait aussi une des versions, visiblement assez anciennes, de l'histoire romantique et tragique de Djem-Sultan. Ce fils de Mohammed le Conquérant fut après lui prétendant au trône. Défait par son frère Bayazid II, il s'enfuit d'abord en Egypte auprès du sultan mamelouk Kaïtbey. De la Syrie du Nord, il tenta encore une

fois de se rendre maître de l'empire ottoman, mais après un second échec, il s'enfuit en 1482 à Rhodes. Le Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean, craignant des complications politiques, l'interna d'abord en France, et ensuite le livra au Pape. Sur les instances de son frère, qui paya même une certaine somme, il fut maintenu en captivité et fut finalement empoisonné à Rome, à la suite soit des intrigues de son frère, soit des machinations du pape Alexandre VI lui-même. Au bout de quatre ans, son corps fut transporté à Brousse et y fut inhumé. Le manuscrit, qui donne le récit de sa destinée, est d'une époque, semble-t-il, assez proche de ces événements, et aurait pu vraisemblablement intéresser les turcologues.

Les parties arabes me semblèrent plus « ternes ». Elles avaient été copiées assez négligemment, d'une autre main, et consistaient principalement en trois pièces de vers dites « ordjoûza » d'un certain Ahmed Ibn Mâdjid, contenant une énumération, ennuyeuse me sembla-t-il, de voyages maritimes accomplis quelque part aux environs de l'Arabie. Je ne réussis pas à identifier l'auteur ; nos guides habituels, Brockelmann et Haddjî Khalîfa, ne me furent là d'aucun secours. Je n'y apportai d'ailleurs pas une particulière persévérance, car les pièces de vers me faisaient l'effet d'être une accumulation de noms en vue de je ne sais quel but didactique que je comprenais mal. Je repris quelquefois le recueil, mais sa description ne fit pas le moindre progrès.

Cependant, on approchait du milieu des années 20. Peu à peu, nos relations avec les autres pays avaient été rétablies ; d'Orient et d'Occident commença à nous arriver une littérature qui combla peu à peu les énormes lacunes qui, depuis la guerre, n'avaient fait qu'augmenter. Parfois je ne savais quelle brèche dans mes connaissances il me fallait le plus vite combler, tant ces livres apportaient de nouveautés intéressantes. Tantôt je m'attaquais aux éditions égyptiennes, en constatant avec une grande joie quel développement avaient pris, pendant ces années d'interruption, le drame et la nouvelle arabes qui autrefois étaient presque inexistants. Tantôt je me jetais sur l'arabistique européenne, dévorant de nouvelles éditions de textes classiques et des articles relatifs à de nouvelles décou-

vertes. En les parcourant, j'admirais avec quelle maîtrise l'orientaliste français Ferrand avait édifié un chapitre très intéressant, autrefois inconnu, sur la géographie maritime du XV^e^ siècle ; seule sa connaissance des langues du Proche-Orient, de la Malaisie, de l'Inde et de l'Extrême-Orient avait rendu cela possible, seule l'étude combinée des sources européennes et des sources orientales avait conduit à des résultats aussi solides. Peu à peu, la figure du pilote arabe de Vasco de Gama commençait à prendre des contours vivants. On savait déjà depuis longtemps, que Vasco de Gama, dans sa traversée de Malindi* à Calicut en 1498, avait eu un pilote arabe, mais le « Malemo Canaqua » ou l'« Arabe de Goudjerat » des sources portugaises n'éveillaient que de vagues et obscurs échos. En combinant ces données avec les témoignages arabes et turcs, Ferrand, précisément en ces années-là, avait pu établir le véritable nom arabe du pilote et montrer d'où il était originaire. Bien plus, à l'époque où nous étions isolés de la science mondiale, il avait eu la chance de trouver à la Bibliothèque Nationale à Paris les propres ouvrages de ce pilote, qui était aussi remarquable praticien que théoricien. Je lus avec un sourire un peu ironique que, jusqu'à 1912, ces ouvrages étaient restés inconnus de quiconque à la Bibliothèque Nationale, bien qu'un manuscrit s'y trouvât depuis les années 50.

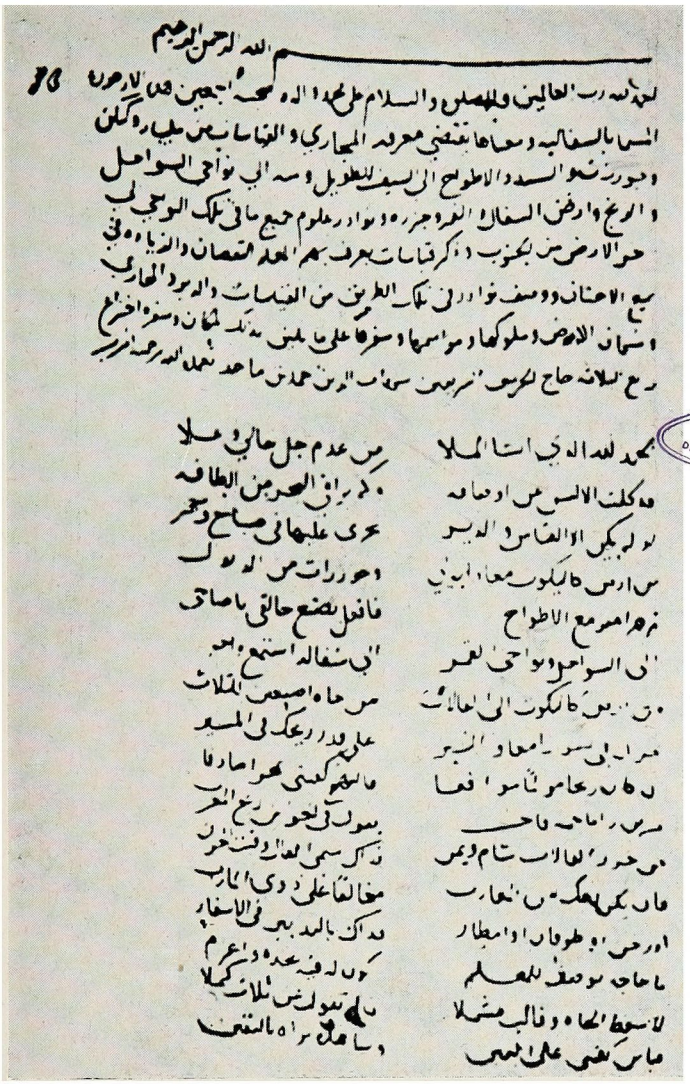
Presque au même moment, je sentis le rouge de la honte me monter à la figure. Ahmed ibn Mâdjid ! Mais c'est ainsi que s'appelait l'auteur des poésies qui se trouvaient dans le recueil que j'avais tenu plus d'une fois entre mes mains et que j'avais trouvé fastidieux. C'est dans le même état qu'un écolier en faute ou un chien fouetté que je saisis à nouveau le manuscrit qui, d'une façon si blessante, s'était ironiquement vengé de moi pour l'avoir traité avec un outrecuidant manque d'égards. Il ne pouvait plus y avoir de doute. Ces « ordjoûza »(1), dans leur contenu et dans leur forme, étaient absolument analogues à celles qu'avait découvertes à Paris le collaborateur de Ferrand. Certainement, ce n'était pas un autographe du célèbre pilote, mais, à en juger d'après toutes les données, la copie pouvait avoir été faite peu de temps après sa mort.

(1) Pièces de vers écrites dans le mètre arabe « redjez ».

Toutes les « ordjoûza » représentaient ce qu'on appelle des « routiers », des itinéraires maritimes avec indication des traversées et des renseignements généraux sur la route. L'une avait trait à la navigation dans la Mer Rouge, la seconde concernait la navigation dans l'Océan Indien, la troisième décrivait la route de l'Océan Indien à l'Afrique Orientale. Elles ne se trouvaient pas dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, et je me hâtai d'écrire à Ferrand en lui demandant de me faire savoir s'il connaissait ces trois routiers par une autre source. La réponse fut négative, et de l'avis de Ferrand, il fallait les considérer comme des « *unicum* ». Leur analyse, sans une préparation préliminaire, n'était pas chose facile, et malgré toute la tentation que j'éprouvais, étant alors absorbé par d'autres obligations, je ne pus l'entreprendre. Je me bornai seulement, dans un rapport à la Société de Géographie, à montrer sur l'écran une photographie de la première page d'un des routiers, que nos marins considérèrent avec intérêt. Ferrand accepta avec plaisir la proposition de travailler à l'édition des « unicum » découverts. Je ne sais s'il eut le temps de s'y mettre, car bientôt, en 1935, je reçus le laconique faire-part imprimé de sa mort, qui m'avait été envoyé suivant une excellente habitude occidentale. Il ne s'est pas trouvé de continuateur de son œuvre en France, et nos routiers du pilote de Vasco de Gama continuèrent à rester sans bouger sur leur rayon.

Il y a cinq ans, j'eus un élève de talent qui, sans aucune initiative de ma part, s'enthousiasma pour la cartographie et la géographie arabe. A ma grande joie, il fit connaissance avec ces routiers et apprécia leur importance comme elle le méritait. Je vis avec satisfaction comment, par un travail opiniâtre, il avait surmonté les difficultés de la terminologie et était arrivé, par sa persévérance, à identifier les noms géographiques. Son enthousiasme, qui ne faiblissait pas, promettait de bons résultats, et je le voyais se perfectionner sous mes yeux, mais le sort interrompit son travail scientifique à ses débuts mêmes.

Ainsi ce remarquable recueil attend toujours quelqu'un qui l'étudie. Avec l'âge, mes mains seront de plus en plus incapa-



BIBLIOTHÈQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

Fac-similé d'une page d'une ordjouza du
Pilote de Vasco de Gama

bles de « suffire » à la tâche, et je ne puis que paraphraser les paroles du musicien qui disait : « Dans ma jeunesse, j'avais dans la tête beaucoup de mélodies, mais je ne savais pas composer de variations, maintenant j'écris facilement des variations, mais je ne sais quelle mélodie choisir ». Cependant, dans mes nuits d'insomnie, une rêverie occupe parfois mon esprit et je me dis : « Comme il aurait été beau d'avoir au moins cinq arabisants, chacun de tendances différentes, pour faire la description des manuscrits ! Alors, nous aurions partagé nos collections par disciplines et il aurait été possible, dans les limites d'une vie humaine, d'établir un catalogue modèle complet, qui aurait apporté, pour l'usage scientifique, un matériel colossal et important. Alors, les routiers du pilote de Vasco de Gama n'auraient pas eu à attendre un second siècle, pour trouver quelqu'un qui s'y intéressât et les publiât. Mais hélas ! un proverbe populaire arabe dit : On ne construit pas une maison avec des « si ».

Cependant, en 1948, le destin me donna la joie de voir soutenir à la Faculté Orientale de l'Université une thèse de « candidat »* qui est un point de départ pour une étude sérieuse de nos « routiers » et une préparation à leur édition (1).

(1) Paragraphe ajouté à la 3e édition.

CHAPITRE V

A LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

1. Les bibliothécaires et la bibliothèque (1901-1930).

De la salle « de service », derrière le mur, à travers une fausse fenêtre, deux voix parviennent jusqu'à moi. Dans le silence vespéral de la bibliothèque, je les distingue parfaitement : l'une est celle de l'Esthonien ou Letton Ivan que j'ai depuis longtemps surnommé « l'Optimiste », la seconde, traînante, sérieuse et maussade, est celle d'un autre honorable employé de la bibliothèque, Pierre. Il est près de neuf heures, il va être bientôt temps de fermer la bibliothèque ; leur travail du soir s'achève, et tous deux, — de vieux amis qui d'ailleurs se disputent constamment —, conversent paisiblement, comme toujours sur des sujets relatifs à la bibliothèque, hors desquels il n'y a pas de vie pour eux depuis déjà plus de vingt ans.

Dans cette conversation fortuite se reflète nettement le tempérament de l'un et de l'autre. Malgré leur amitié, ils ne se ressemblent absolument pas. Ivan, « l'Optimiste », de petite taille, vif, roussâtre, est toujours aimable et loquace, en particulier s'il se trouve légèrement sous l'influence de l'alcool, ce qui lui arrive fréquemment ; il considère le travail de ceux qui viennent à la bibliothèque pour étudier, jeunes et vieux, comme le sien propre, et inlassablement, il apporte d'en haut ou d'en bas les livres nécessaires sans passer par les instances

intermédiaires des bibliothécaires ou des catalogues. Il connaît parfaitement les caractères latins, et il a quelque connaissance de l'allemand ; cela lui permet de trouver de mémoire les différents « Sitzberikhi », comme il appelle les « Sitzungsberichte » (Procès-verbaux des séances) de l'Académie de Vienne et de toutes les autres Académies. Il ne connaît pas de différences de rang, et il n'estime la valeur des gens qu'à leurs rapports avec les livres et à la fréquence de leurs visites à la Bibliothèque. Une fois, quand le Professeur F. F. Martens, une lumière du droit international, qui fut fréquemment Président du Tribunal de la Haye, vint en bas chercher quelque chose, Ivan l'amena au Directeur, ajoutant en guise d'adieu : « Vous n'avez rien à faire en bas, nous avons là des savants qui travaillent ». En revanche, non seulement les jeunes privat-docent, mais encore les étudiants depuis peu « maintenus à l'Université », n'ont qu'à se montrer dans les salles intérieures de la bibliothèque, il trouve vite ses favoris, qu'il aide, pas plus mal que n'importe quel bibliothécaire, et auxquels il fait boire sans le ménager le thé avec sucre « du gouvernement ». Et on doit dire que ses yeux se trompent rarement : il a remarqué, en leur temps, beaucoup d'étoiles qui se levaient, bien avant qu'elles ne fusent reconnues par la science officielle.

Pierre « le Pessimiste », ne lui ressemble pas ; de haute taille, maigrichon, fortement grisonnant, il a bien conservé les traces du maintien militaire d'antan. Toujours sévère et peu loquace, il connaît aussi à fond et depuis longtemps la bibliothèque ; il est aussi correct et serviable, mais on est quelque peu gêné de s'adresser à lui pour demander quelque chose, et on attend qu'Ivan revienne d'en haut. Ivan est célibataire ; Pierre, depuis longtemps, est veuf, et on dit que c'est depuis qu'il l'est devenu qu'il a commencé à boire ; mais personne ne l'a jamais vu éméché à la bibliothèque : il ne boit qu'aux jours de fête et seulement chez lui. Il a un fils d'âge adulte qui travaille comme employé subalterne à la bibliothèque et s'occupe de la distribution des livres dans la salle de lecture : avec lui, Pierre se comporte toujours de la même façon sévère. Il n'est prolixe, semble-t-il, qu'avec Ivan.

Maintenant, arrivent jusqu'à moi les brèves répliques que de sa voix grondante de basse, il fait aux phrases qu'Ivan lance par saccades et avec un fort accent, de sa voix de ténor, et qui semblent s'échapper en hâte vers je ne sais quelle direction. Je ne distingue pas tout et d'ailleurs je ne les écoute pas. Toute la journée, ne sortant qu'à l'heure d'aller manger, je suis resté assis à la bibliothèque, penché sur les innombrables notes prises pour ma future thèse. Mes yeux sont fatigués, on va bientôt fermer la bibliothèque et j'oublie mes notes. Sous l'abat-jour vert, au milieu des rayons de livres, il m'est si agréable de penser tantôt à ma thèse, tantôt à mon prochain voyage en Orient, et la conversation assourdie, derrière le mur, semble même accompagner le cours de mes pensées. Tout à coup, j'entends mentionner mon nom, et, devenu involontairement attentif, je commence à prêter l'oreille. Ivan « l'Optimiste » dit :

— « Voilà que Kratchkovsky s'est mis à venir le soir : aujourd'hui, il est à nouveau là ».

— « J'ai vu », réplique sans insister la voix maussade de Pierre, « le jour ne lui suffit pas ».

— « Il est probablement pressé », dit Ivan, poursuivant son idée, comme s'il n'avait pas entendu, « on va l'envoyer bientôt en mission en Orient, chez les Arabes. Laisse-le encore s'instruire là-bas ! »

— « Pour ce qui est de venir à la bibliothèque, il y vient », dit Pierre de sa voix de basse maussade, comme s'il commençait à chercher chicane à son interlocuteur, « mais voilà, à quoi cela servira-t-il ? »

— « Pourquoi est-ce que cela ne servirait à rien ? » dit encore tranquillement Ivan. « Il viendra, il viendra encore, on le verra écrire une thèse, il la soutiendra et deviendra magistre. Les Orientalistes, c'est comme les classiques, des gens sérieux, ce n'est pas comme les juristes. Un juriste vient une fois par mois à la bibliothèque et cela lui suffit pour écrire un livre. Quelle sorte de travail est-ce là ? Parle-moi d'un philologue ou d'un orientaliste : il est là tous les jours pendant deux ans. Ça, c'est quelque chose de sérieux ».

Pierre ne capitule pas : « Pour ce qui est de venir à la bibliothèque, il y vient, mais est-ce qu'il en sortira quelque chose ? Regarde Roudniev, il est bien venu. Mais à quoi cela a-t-il servi ? Il n'a pas fait de thèse et ses cheveux sont tombés. Prends garde qu'il n'en arrive autant à Kratchkovsky ! »

Cela me met d'emblée en gaîté et je commence involontairement à penser, non plus à ma thèse, mais au fait que mes cheveux vont aussi tomber tout à coup. En fait, il n'y a pas longtemps que pareille chose est arrivée à mon collègue plus âgé le mongolisant A. D. Roudniev, à la suite de je ne sais quelle maladie nerveuse. Cela, naturellement, ne l'a pas empêché, en dépit des prévisions du « Pessimiste », de devenir avec le temps un grand savant bien connu. Je n'entends déjà plus la réponse de l'« Optimiste ». Pendant une minute, apparemment, règne un silence embarrassé, puis, on entend un « tfou » indigné, et Ivan sort de la salle, en faisant claquer la porte. A nouveau, les deux amis ont été d'opinions différentes.

Ils n'ont pas eu non plus la même fin. Un lundi, — c'était déjà à l'époque de la première guerre mondiale, — j'arrivai à la bibliothèque le matin et je trouvai Ivan avec les yeux enflés à force d'avoir pleuré. « Ce pauvre Pierre, Pierre... », dit-il, pouvant à peine articuler un mot. — « Qu'y a-t-il ? » demandai-je alarmé. — « Il est mort samedi ; il est rentré de son travail, il a posé sur la table une bouteille, a bu un verre, s'en est versé un second, et il est mort comme cela, à table. Son fils l'a trouvé là, le verre était plein. Quelle heureuse mort ! » dit-il en terminant de façon inattendue, et de nouveau il fondit en larmes. A partir de ce moment, Ivan, privé de son ami et contradicteur constant, commença un beau jour à s'ennuyer et à recourir toujours plus fréquemment et de plus belle à l'alcool. En 1917, après la révolution de février, il rentra chez lui, dans son pays, et j'ai entendu dire qu'il y a trouvé aussi un emploi dans une grande bibliothèque.

La place, d'où j'avais entendu cette conversation significative, ne m'avait pas été accordée du premier coup. Elle était en bas, au rez-de-chaussée, au milieu des rayons, où se trouvait une grande table, qui était entièrement à ma disposition. Presque à côté était logée la section O (Orientalia), chère au

cœur de l'orientaliste, d'où il était facile de m'apporter les éditions orientales qui m'étaient alors nécessaires ; à l'autre bout, étaient des armoires de frêne jaune clair, avec des manuscrits, dont je n'appréciai substantiellement le contenu que beaucoup plus tard. On était à l'aise pour travailler, car dans tout l'étage, il n'y avait que deux ou trois grandes tables semblables ; le silence était à peine troublé par les pas légers des employés, prenant ou replaçant les livres sur les étagères. Une fenêtre donnait sur le jardin de l'Université couvert, en hiver d'un épais manteau d'une neige éblouissante de netteté qui chargeait les branches des arbres, mais en été et en automne d'une verdure touffue, dont la vue reposait et délassait les yeux. Le soir, sur la table, brûlait une lampe sous un abat-jour vert. En passant parfois sur l'Avenue de l'Université, les jours où je n'avais pas le temps d'aller à la bibliothèque, je distinguais au reflet vert entre les arbres du jardin, la place où était « ma table ». Ces tables n'étaient destinées proprement qu'aux travaux de bibliothèque des employés et pour pouvoir s'y asseoir, il fallait gagner les faveurs, non seulement d'Ivan, mais encore d'autres autorités plus élevées, en procédant par étapes. Mais cela se faisait en quelque sorte imperceptiblement, et sans aucune formalité.

Pour nous, orientalistes, il nous fallait faire connaissance avec la bibliothèque dès les premiers cours, car il était rarement possible de trouver dans le commerce les manuels et autres instruments de travail, en particulier les dictionnaires orientaux, presque toujours en langues étrangères, et il en coûtait, pour les faire venir de l'étranger, des sommes absolument inconcevables pour un étudiant. La bibliothèque était bien aménagée, et les orientalistes possédaient le droit d'emprunter en même temps, non pas six, mais douze livres. Les veinards, qui avaient su s'en munir avant l'affluence générale, obtenaient parfois d'emporter chez eux même des dictionnaires ; les autres étaient obligés de travailler à la salle de lecture des étudiants. Pour moi, qui habitais dans un « Collège », de l'autre côté de la cour, cela ne présentait aucun inconvénient.

Nous recevions les livres à travers un « guichet » donnant dans les salles intérieures de la bibliothèque, où travaillaient les employés subalternes, qui étaient loin d'être toujours les plus jeunes. Ils avaient vite fait de nous observer et de déterminer sans se tromper l'importance spécifique de chaque étudiant ; pour la plupart, la norme s'élevait tacitement à 18 livres, mais dans les cas de nécessités sérieuses, elle pouvait dépasser ce chiffre. Ils avaient très vite fait aussi de connaître les besoins de chacun de nous. Il suffisait que mon uniforme de travail se montrât au « guichet », pour que, par derrière, retentit la voix d'un garçon invisible dans l'ombre : « Aujourd'hui, c'est le « Supplément » ou « Yâqoût » qu'il vous faut ? »„ et, quand j'avais répondu, apparaissait, venant du rayon des ouvrages de référence, le célèbre « Supplément aux Dictionnaires arabes » de Dozy, ou le Dictionnaire géographique arabe de Yâqoût en six volumes, non moins célèbre parmi les étudiants d'arabe qui avaient à rédiger une composition « d'épreuve », remplaçant l'examen pour le passage de la troisième à la quatrième année.

Les cas plus compliqués étaient résolus habituellement aussi de façon simple. Un jour, ayant été intéressé par le titre, je demandai un nouveau livre, qui venait seulement d'arriver à la bibliothèque, le *Provincia Arabia* de Brünnow et Domaszewski, sans soupçonner ce qu'il représentait exactement. Le jour suivant, l'employé, au lieu du livre, me rendit tout à coup ma demande avec ces mots : « On ne prête pas ce livre aux étudiants, il contient beaucoup de planches et de cartes, pour cette raison, M. Kreisberg vous prie d'aller le trouver ». Troublé par la tournure inattendue que prenait cette affaire, j'allai, en suivant l'employé, pour la première fois, dans les locaux intérieurs de la bibliothèque, où, dans son bureau ordinaire, et derrière sa table habituelle, se tenait assis le Bibliothécaire en chef d'alors, qui ne portait pas encore le titre de Directeur, Alexandre Romanovitch Kreisberg. Il était le protégé de celui qui avait inauguré une nouvelle période dans la vie de la Bibliothèque Universitaire, K. G. Salemann, plus tard Académicien et Directeur du Musée Asiatique et de la

Bibliothèque de l'Académie des Sciences, et le continuateur de sa tradition.

Notre turcologue, V. D. Smirnov, qui n'aimait pas les Allemands, daubait sur eux et sur leur habitude d'imprimer les catalogues avec des titres latins ; il disait qu'autrefois, il y avait eu à la Bibliothèque Salemann « Revalensis » (de Reval) (1), mais que maintenant y régnait Kreisberg « Dorpatensis » (de Dorpat) (2). On doit dire toutefois qu'ils avaient introduit beaucoup d'ordre dans la bibliothèque et que à partir de ce moment-là, elle avait commencé à prendre un caractère tout à fait européen (3). Kreisberg, petit vieillard maigre, était déjà fortement asthmatique et souffrait d'une maladie dans le genre du cancer qui devait bientôt l'emporter dans la tombe. Une fois par jour, à des heures déterminées, il faisait habituellement le tour de tous les étages de la bibliothèque, et on entendait toujours le bruit de ses pas de plusieurs salles à l'avance ; il n'inspirait de crainte à personne, mais il était toujours un peu officiel dans son immuable et sévère jaquette ; à la bibliothèque, on lui obéissait sans répliquer.

Quand je me trouvai devant le Directeur, je continuai encore à me demander pourquoi on pouvait bien avoir besoin de moi, mais tout à coup je vis sur la table deux gros in-folios, sur le dos desquels se détachaient les mots *Provincia Arabia*. Remarquant où se portaient mes regards, Kreisberg me demanda : « Vous voudriez les emporter chez vous ? » Jamais rien de semblable ne m'était évidemment passé par la tête, je me proposais simplement d'examiner le livre dans la salle de lecture, et, surpris, je balbutiai quelque chose d'inarticulé. Kreisberg ne me comprit vraisemblablement pas, car il dit : « On ne le prête pas aux étudiants ; dites qu'on l'inscrive à mon nom et emportez-le ». Ainsi, au premier coup d'œil, il avait décidé, je ne sais pourquoi, qu'on pouvait avoir confiance en moi, et, pendant quelques semaines, sans me presser, j'étudiai chez moi cette édition rare et luxueuse.

(1) Tallinn en Esthonie.
(2) Iouriev en Esthonie.
(3) 3e édition : ordonné.

Il m'arrivait parfois, comme aux autres étudiants, de travailler à la bibliothèque dans la salle de lecture des étudiants, située au premier étage avec des fenêtres donnant sur la cour. Là, on était tranquille, particulièrement le soir ; il n'y avait pas beaucoup d'étudiants travaillant assis aux tables ; la plupart venaient seulement prendre ou rendre des livres. C'est là que je rassemblai des matériaux pour mon mémoire « d'épreuve » et de « concours pour la médaille de fin d'études » en 1904-1905 (1), me plongeant pour la première fois dans les historiens et les géographes arabes, qui m'écrasèrent sous leur nombre et que évidemment je n'étudiai encore que dans des éditions imprimées. Là, les employés subalternes, préposés aux fameux « guichets des étudiants » ne purent pas toujours satisfaire à toutes mes exigences.

Dans les cas difficiles, on allait chercher quelque part dans les entrailles de la bibliothèque, un des « premiers bibliothécaires », S. V. Larionov, figure remarquable en son genre. Il était parfaitement connu des orientalistes, étant donné qu'il était considéré à la bibliothèque comme l'autorité fondamentale pour les catalogues orientaux et connaissait les langues orientales ; c'est de sa main qu'étaient écrites presque toutes les fiches du catalogue concernant les éditions orientales. Il produisait sur les étudiants une impression assez étrange. C'est seulement au bout de nombreuses années que j'ai connu quelque peu sa biographie : c'est un de ces malchanceux dans l'histoire de notre orientalisme qui ont échoué non seulement dans les bibliothèques, mais encore dans le Contrôle des Finances ou dans l'Administration des Contributions indirectes. Toujours un peu effaré, très timide et peu communicatif, il vivait loin quelque part dans un faubourg, à Ligov, semble-t-il, d'où il venait chaque jour à son travail. Parmi ses collègues il n'avait pas, paraît-il, d'amis particuliers. Autrefois, en des temps lointains, il avait fait de très bonnes études à l'Institut Lazarev' des Langues Orientales à Moscou, et avait été envoyé à l'étranger, à Paris, où il avait travaillé assidûment à l'Ecole des Langues Orientales vivantes et étudié

(1) Le mémoire de fin d'études de Kratchkovsky (1905) est intitulé : Le gouvernement du calife abbaside al-Mahdî d'après les sources arabes.

presque toutes les langues qui y étaient enseignées, jusqu'à l'éthiopien. Il avait même soutenu avec succès une thèse en français, dans le domaine de la littérature persane, pour l'obtention du grade d'« élève diplômé » (1); elle avait été publiée dans le *Journal Asiatique*, mais c'avait été à peu près sa seule œuvre imprimée. Pourquoi sa carrière scientifique avait-elle été interrompue à son retour en Russie, pourquoi passa-t-il sa vie inconnu, cherchant toujours à demeurer dans l'ombre comme bibliothécaire de l'Université, c'est ce qui est toujours resté ignoré de moi. Il ne parlait jamais du passé, à toutes les questions qu'on lui posait sur l'étranger, il ne répondait que par le silence, mais les rares fois où des étrangers visitaient la bibliothèque, il s'expliquait en français sans aucune difficulté, bien que son habituelle timidité, en de pareilles circonstances, atteignît des limites invraisemblables. Dans la bibliothèque, il travaillait sans jamais se croiser les bras, mais toujours sur des fiches ou des catalogues ; il rédigea également les fiches de la bibliothèque du Séminaire V. R. Rosen fondée à l'époque de mon séjour en Orient. Il vécut longtemps ; de temps en temps à l'Université, on célébrait même certains anniversaires de sa carrière. Au moment des séances solennelles qui avaient lieu à cette occasion, il était pénible de regarder cette figure effarée et troublée. Après la Révolution, il continua à travailler à la bibliothèque, produisant l'effet de quelque mammouth de la période glaciaire ou du dernier des Mohicans au milieu de la troisième génération des bibliothécaires.

Travailleur laborieux effacé et un peu étrange, au temps où j'étais étudiant, c'est lui seul qui résolvait les problèmes bibliographiques relatifs aux éditions orientales, et plus tard, quand je fis connaissance avec les manuscrits de la Bibliothèque Universitaire, je redécouvris les fiches rédigées de sa main. Il mourut dans les années 30, frappé de paralysie et oublié de tous, sauf d'un ou deux de ses collègues contemporains de lui.

Mon passage de la salle de lecture des étudiants à la salle des professeurs, située au même étage, mais avec des fenêtres

(1) En français dans le texte.

donnant sur le jardin, à côté de la salle destinée à la distribution des livres où se trouvaient les « guichets des étudiants », s'accomplit en janvier 1906, non sans quelque singularité.

J'avais subi les épreuves des examens d'état en décembre 1905 ; V. R. Rosen m'avait dit que mon maintien à l'Université était décidé et que je serais inscrit à partir du 1er janvier. Mais l'arrêt officiel à ce sujet devait être pris en séance de la Faculté au milieu de janvier seulement. A ma première apparition à la Bibliothèque, le 2 janvier, se posa une question de forme : avec quel bulletin devais-je recevoir les livres, un bulletin d'étudiant ou un bulletin de professeur, comme tous ceux qui étaient maintenus à l'Université. Kreisberg était alors déjà dans un état désespéré et il était remplacé par le « premier bibliothécaire » M. I. Koudriachev, une figure également étonnante sous beaucoup de rapports. Etant encore étudiants, nous avions eu notre attention attirée par lui, car il se montrait fréquemment aux « guichets », aidant les employés subalternes aux heures de particulière affluence. On m'amena à nouveau à la table du Directeur, où avait maintenant pris place la petite figure de M. I. Koudriachev. M'ayant regardé par-dessus son pince-nez qui tombait, il me demanda sévèrement, de son habituelle voix de basse profonde : « Qu'êtes-vous ? Etudiant ? » — « Non ! répondis-je, je viens de passer mes derniers examens en décembre ». — « Alors, qu'est-ce que vous êtes ? Vous êtes maintenu ? » Et à cela, quelque peu troublé, je dus répondre négativement, en expliquant que mon « maintien » était évidemment décidé, mais que la séance de la Faculté n'avait encore pas eu lieu. Ayant réfléchi une minute, M. I. Koudriachev, d'une voix sévère comme auparavant, conclut notre bref entretien en disant : « Donc, vous n'êtes rien ; prenez les livres à mon nom ». C'est de cette façon simple que les obstacles de forme furent surmontés et je m'installai dans la salle de lecture des professeurs, sans nullement souffrir de ce que je n'étais « rien ». Au bout de quelques mois, mon « maintien » fut confirmé par le Ministère.

Le second stade de mon travail à la Bibliothèque commença. Je pus alors fouiller moi-même dans les catalogues, je pus aller dans tout l'établissement et prendre moi-même des livres

en quantité illimitée. Fréquemment, il m'arrivait de descendre en bas à la Section Orientale. Peu à peu, je gagnai la faveur de « l'Optimiste » Ivan, quand il vit que je ne me préparais pas seulement à l'examen de magistre, mais que je pensais à une thèse.

Les travaux que j'avais commencés avec V. R. Rosen m'amenèrent à m'entourer de dictionnaires arabes nationaux : le *Tâdj al-'Aroûs* (la Couronne de la Fiancée) en 10 tomes et le *Lisân al-'Arab* (la Langue des Arabes) en 20 tomes, se trouvaient maintenant constamment sous ma main. Pour ce dernier, Ivan m'avait même apporté de je ne sais où une étagère particulière montée sur roues, quand il vit que sur la table, il n'y avait pas assez de place pour le monceau de livres qui s'y entassaient. Les premiers temps, il m'était difficile de me débrouiller dans ces in-folios : c'est à peine si, parfois, il ne me fallut pas cinq jours pour préparer d'une façon tout juste satisfaisante, vingt vers pour le lundi suivant, chez Rosen. Mais les livres, maintenant si proches, m'attiraient vers d'autres directions : avec l'ardeur de la jeunesse, je voulus lire tout ce qui avait trait aux études arabes dans les revues spéciales depuis l'époque de leur fondation. J'examinai et lus avec avidité des dizaines de tomes de toutes les publications périodiques qui étaient alors au complet à la bibliothèque. Je vis rapidement que je ne viendrais pas à bout de toute cette masse, et je me bornai à l'étude systématique des seuls travaux concernant la poésie arabe, et j'inscrivis tous les autres dans ma bibliographie qui croissait sans cesse. Je passais des jours entiers à la bibliothèque, j'y allais non seulement le matin, mais aussi le soir quand je n'avais pas de cours avec Rosen. Maintenant tous les employés s'étaient familiarisés avec moi ; je les connaissais moi-même tous et j'étais devenu insensiblement, en quelque sorte, un membre inamovible de la bibliothèque, lié à tout ce qui y touchait.

Après la mort de A. R. Kreisberg, ce fut naturellement M. I. Koudriachev, son auxiliaire pendant de longues années et son disciple en bibliothéconomie, qui devint directeur, inaugurant l'ère des directeurs russes. Au premier coup d'œil, il produisait une impression un peu comique ; il était de petite

taille, avec une grosse tête ornée d'une chevelure assez négligée, et constamment il rattrapait son pince-nez retenu par un large cordon et qui tombait invariablement. Il parlait toujours sérieusement d'une voix de basse, mais dans ses yeux brillait fréquemment une flamme d'humour naturel, et il était difficile de saisir si son sérieux était affecté ou non. C'était un homme bon et doux ; il savait toutefois maintenir l'ordre dans la bibliothèque selon les préceptes de Kreisberg et de Salemann. Vieux célibataire, entièrement seul, il n'avait pas d'autre affection que la bibliothèque. Bien longtemps avant qu'un service de nuit ne fût devenu nécessaire, il restait fréquemment dans l'établissement pour toute la nuit, qu'il passait sans se dévêtir, au deuxième étage, sur une petite couchette dressée dans un coin au milieu des casiers, et qui, semblait-il ne convenait qu'à sa taille. Ces soirs-là, il m'était permis de travailler à discrétion à la bibliothèque, étant donné que c'était M. I. Koudriachev lui-même qui me renvoyait et me fermait la porte, puisqu'il restait jusqu'au matin. Combien nous avons conversé ensemble, pendant des nuits, sur toutes sortes de thèmes, sur la bibliothèque, sur la science et sur les sujets les plus variés, particulièrement par la suite, dans les années du bouleversement, quand le froid et la faim semblèrent commencer à arrêter toute vie ! Il mourut lui-même d'inanition, sans qu'on s'en aperçût, sans se plaindre, et souffrant seulement pour la bibliothèque et ses employés, dont beaucoup moururent sous ses yeux de la même mort.

Comme S. V. Larionov, il avait été malchanceux dans la carrière scientifique. Il avait été un des étudiants du fondateur de la poétique historique, A. N. Veselovsky* (1) ; il avait dans ses années d'étudiant donné une série d'excellentes éditions des cours professés par son maître ; dans sa jeunesse, il traduisit dans le mètre original, la *Chanson des Nibelungen*, travail sérieux et considérable fait avec plus de conscience que de talent, récompensé selon ses mérites par un prix de l'Académie des Sciences. La Bibliothèque, de bonne heure, l'aspira, et il ne retourna plus à sa spécialité ; peut-être aussi que sa passion pour l'eau-de-vie avait fait son œuvre, bien que,

(1) Ce membre de phrase ne se trouve plus dans la 3e édition.

il faut le dire, on le remarquât plus vivement avant qu'il ne fût nommé Directeur.

Son successeur, à vrai dire pas pour longtemps, fut I. P. Mourzine, très bon bibliothécaire, mais absolument incapable dans le rôle d'administrateur. Il avait commencé ses trois ans d'études à l'Université une année avant moi seulement, et je me souviens bien de lui comme étudiant de la section classique, peu fréquentée, de la Faculté historico-philologique. Il eut comme compagnons des gens qui, par la suite, se sont acquis un renom solide dans la science, l'historien du monde antique K. V. Khilinsky, un Polonais, et le spécialiste de la littérature grecque I. I. Tolstoï. I. P. Mourzine n'avait pour ainsi dire pas changé, abstraction faite de ce que, à la place de sa tenue grise d'étudiant, on voyait sur lui un costume civil assez disgrâcieux et usé. Depuis sa jeunesse, il paraissait vieux d'aspect : petit, gauche, toujours avec des cheveux ébouriffés, très myope, il fit à la Bibliothèque, où il entra immédiatement à la fin de ses années d'Université, l'effet d'un gnome. Parfois, pour aller plus vite, il se mettait à courir dans les salles de la Bibliothèque en sautillant. Ceux qui le connaissaient ne s'en étonnaient pas, mais les étudiants s'arrêtaient perplexes, dans le long corridor de l'Université, devant cet étrange spectacle, quand il se montrait trottinant ainsi. Quand il avait terminé son travail à l'Université, il allait prendre un service du soir à la Bibliothèque de la Société Géographique, où il occupa vite la place de Directeur. Dans cette bibliothèque spéciale et relativement petite, avec un personnel d'employés de deux ou trois hommes, il était tout à fait à sa place, et le Président de la Société, le célèbre géographe I. M. Chokalsky, l'appréciait beaucoup. S'étant trouvé, pour une cause fortuite, en sa qualité de bibliothécaire le plus ancien, directeur de la Bibliothèque Universitaire par suite du refus des autres, et par-dessus le marché dans des années très difficiles, il fut comme désemparé et ne put tenir d'une main ferme cette assez lourde et encombrante machine. Ses subordonnés l'aimaient à leur façon, mais le regardaient toujours avec un sourire moqueur, il ne jouissait d'aucune autorité, ni dans la Biblio-

thèque, ni au dehors. Il le sentait lui-même, et, à la première occasion, il tenta de se démettre d'une fonction pour laquelle il était peu fait, et redevint un bibliothécaire effacé, mais indispensable, à l'Université et à la Société Géographique.

C'est ainsi qu'il termina son existence en 1939, après avoir souffert, vers la fin, d'une paralysie légère. Il aurait été difficile de se le représenter hors de la bibliothèque, et lui-même ne pouvait vivre sans elle. Dès sa jeunesse, il avait été le jouet de diverses rêveries : tantôt il voulait se faire prêtre, tantôt il voulait devenir instituteur de campagne. Mais tout cela, c'étaient des rêves dans le genre de ceux de quelques héros de Tchékhov, et certainement il ne serait allé nulle part hors de la bibliothèque même s'il avait eu la possibilité de le faire. Il n'était pas troublé par des accès de passion scientifique, cependant il n'oublia pas le latin qu'il avait emporté avec lui de l'Université ; on l'invitait de temps en temps à l'enseigner aux médecins et aux botanistes. A l'occasion, il pouvait composer un discours en latin lors d'un jubilé, ou converser en latin, surtout avec le professeur de langues classiques A. I. Maléïne. Il avait au reste à la Bibliothèque même un compagnon de conversation en la personne de Bronislav Ignatievitch Epimaque-Chipillo, le dernier « premier bibliothécaire » dont je me souvienne dans mes années d'étudiant.

Epimaque-Chipillo était une figure non moins remarquable et offrant, contrairement aux autres, de la diversité à sa façon. Petit, un peu gras, tout rondelet, les cheveux soigneusement coupés en brosse, il était toujours, ce qui n'était pas le cas des autres, habillé proprement et même avec une certaine prétention à l'élégance qui est parfois propre aux vieux garçons. J'avais entendu parler de lui quand j'étais encore lycéen, car il venait parfois travailler à Vilna, à la Bibliothèque Publique et aux Archives, principalement sur l'histoire de la région occidentale de la Russie. J'avais pris alors la première partie de son nom de famille « Epimaque » pour un prénom, et je ne m'étais pas peu étonné de cette combinaison étrange. Tous les étudiants qui désiraient travailler à la Bibliothèque se heurtaient d'abord à lui : il était assis à une table à l'entrée même, et il avait pour tâche de copier les cartes nominatives

d'immatriculation donnant le droit de recevoir des livres. Nous tombions toujours dans l'ébahissement, en voyant la lenteur et le soin avec lesquels il s'aquittait de cela, avec un art de la calligraphie vraiment incomparable, particulièrement dans les ingénieux paraphes avec lesquels il signait son extraordinaire nom de famille. Etant, par la formation qu'il avait reçue, un très solide philologue classique, il enseignait en latin la langue grecque à l'Académie Ecclésiastique catholique-romaine, qui était établie alors dans la Première Avenue de Vasilievsky Ostrov*, dans une maison qui autrefois avait appartenu à l'Académie Russe. Je sus par la suite qu'il était considéré comme un connaisseur également en d'autres domaines, parfois tout à fait extraordinaires, car il faisait des cours entre autres, je crois bien, sur l'histoire des vêtements sacerdotaux. Je connus d'assez près un des côtés de son activité, bien qu'il fit son possible pour que le bruit ne s'en répandît pas, par suite de considérations tout à fait compréhensibles pour ce temps : il était un éminent promoteur de la renaissance littéraire du biélo-russe. Connaissant admirablement le biélo-russe, celui de la langue vivante, comme celui des vieux monuments, il avait lui-même peu publié, mais il soutenait par tous les moyens l'œuvre de l'édition biélo-russe, et les Biélo-Russes qui se trouvaient à Pétersbourg. Le poète Yanka Koupala*, fameux par la suite, quand il était étudiant, passa assez souvent des nuits sur un petit coffre dans le vestibule de son minuscule appartement. Yanka Koupala ne fut pas le seul à être redevable de beaucoup à un bibliothécaire de l'Université peu connu par ce côté. Un admirateur enthousiaste également du mouvement biélo-russe fut son frère, fonctionnaire soit de l'Administration des Contributions Indirectes, soit du Contrôle des Finances ; ensemble, ils organisèrent des spectacles d'amateurs en langue biélo-russe, ce qui, au début du XX^{e} siècle, était une nouveauté considérable et hardie. Le sort ne le récompensa pas de toute cette activité désintéressée et pleine d'abnégation. A un moment donné, il fut appelé à Minsk pour travailler à un dictionnaire biélo-russe, mais il fut bientôt obligé de quitter la capitale de la

Biélo-Russie. Revenu à Léningrad complètement vieilli, il y mourut, après quelques mois passés dans la détresse, malgré le soutien que lui apportèrent dans la mesure de leurs moyens quelques collègues de la Bibliothèque et amis qui se souvenaient de lui.

Il nous arrivait moins souvent, à nous étudiants, d'avoir affaire aux premiers bibliothécaires, qu'aux employés subalternes qui donnaient les livres par les « guichets ». Ils constituaient un groupe particulier et assez bigarré de personnages ordinairement sans grande culture, le plus souvent fils de petits employés et fonctionnaires de bibliothèque ou de bureau. Parmi eux, dans l'ancienne génération, deux figures me sont particulièrement restées dans la mémoire, Ivan Kirillovitch Sadkov et son inséparable ami Photius Pavlovitch Khrebtov. Nous, étudiants, nous les connaissions dans d'autres fonctions encore. Le service de la Bibliothèque Universitaire était très mal payé, et il n'y avait que quelques célibataires comme M. I. Koudriachev qui pouvaient subsister sans salaires annexes. Les deux amis, quand ils avaient terminé leur travail à la Bibliothèque se dirigeaient vers le Jardin Zoologique dans la Pétrogradskaïa Storona*, et là, à deux caisses placées l'une en face de l'autre, vendaient à la porte des billets d'entrée jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le Jardin Zoologique était alors fameux moins par ses bêtes sauvages que par son restaurant, et les quelques étudiants qui s'y rendaient pouvaient se rencontrer avec leurs connaissances les employés de la Bibliothèque, dans un cadre insolite. Khrebtov était le plus ancien et le plus morose, et était assez souvent sous l'influence des vapeurs de l'eau-de-vie. Il avait autrefois travaillé à la bibliothèque de la Section d'Enseignement des Langues Orientales du Ministère des Affaires Etrangères, et il tenta un jour de me convaincre que le Baron Rosen, dans l'établissement du Catalogue des manuscrits arabes et persans de la Section, avait sans façon copié le catalogue manuscrit déjà existant de l'ancien directeur le Baron Desmaisons. Comment une légende aussi fantastique avait-elle pu naître, c'est une chose qui m'est restée incompréhensible.

Sadkov paraissait toujours très jeune et, peut-on dire, ne changeait pas à nos yeux, quoique bien vite fussent apparus parmi les bibliothécaires subalternes deux de ses fils. Toujours calme, correct et bien mis, il produisait comme bibliothécaire l'impression d'un homme très cultivé. C'était pour lui un sujet de chagrin constant qu'il n'eût pas reçu une éducation supérieure, dont l'absence lui fermait l'accès à une promotion dans ses fonctions. A la fondation de l'Université de Perm, il fut appelé à en organiser la bibliothèque, et il se tira très bien d'affaire dans cette tâche, au témoignage de tous.

Il se trouvait parfois, parmi les bibliothécaires subalternes, des personnages étranges. Au rez-de-chaussée, occupé à rédiger des fiches interminables, siégeait le « Docteur Fridolin ». Ayant fait connaissance avec moi à l'époque où, de la salle des professeurs, je me transportai en bas, il ne pouvait parler d'autre chose que d'anthropologie ou d'anthropométrie ; il voyait, semble-t-il, dans la mesure des crânes sur laquelle il faisait des études très poussées, la base unique de toutes les sciences en général.

Mon émigration dans la salle du bas, où j'entendis la conversation des deux employés, se fit pour ainsi dire sans qu'on le remarquât, et fut tacitement sanctionnée non seulement par Ivan, mais aussi par toute l'administration supérieure. Cela advint au moment où déjà pour la première fois j'avais commencé à sentir que le cœur de la Section Orientale de la Bibliothèque, c'étaient les manuscrits rangés là dans leurs armoires au bout de la salle de la bibliothèque, en face de l'endroit où était assis le « Docteur Fridolin ». « Ma » table était à peu près au milieu d'eux, et la Section Orientale avec ses éditions imprimées, et les armoires avec leurs manuscrits, étaient pareillement tout près de moi. Dans la mesure où, là, j'ai été toujours de plus en plus vivement fasciné par les manuscrits, maintenant il m'est parfois difficile de discerner ce qui se détache le plus clairement dans mes souvenirs, les hommes, ou les livres qui m'ont fait apparaître des hommes disparus depuis longtemps et dont les figures se sont dessinées devant moi aussi nettement que celles des vivants.

C'est là, pour la première fois, que je découvris et que je sentis littéralement mon lointain prédécesseur dans la chaire, le Cheikh Tantâwî. Même son ancêtre égyptien du XVI[e] siècle, le Cheikh ach-Cha'rânî s'éclaira pour moi d'une lumière nette et pour ainsi dire familiale, quand je tombai, d'une façon inattendue sur sa biographie unique. Des papiers oubliés par hasard par Rosen dans un manuscrit et contenant des notes de lui, me parlèrent d'un travail de lui que personne ne connaissait. Et comme je fus heureux de continuer ce travail, en essayant d'après ses esquisses de reconstituer la marche de ses pensées ! Une anthologie magrébine, dont la fin était arrachée et qui m'attira par son mystère, me relia par des fils invisibles non seulement aux anciens Arabes d'Espagne, mais encore aux arabisants espagnols contemporains. Dans les années glaciales d'après le bouleversement, quand je faisais mes cours au milieu des rayons de livres, au deuxième étage de la Bibliothèque, qui donnait un amical asile à une poignée d'arabisants, car là, la température était toujours au-dessus de zéro, je sentis particulièrement ce lien éternel des hommes avec les livres, puisqu'il est impossible de séparer le manuscrit de l'homme vivant.

Que les manuscrits de l'Université trouvent le reflet de leur visage dans les pages de mes souvenirs ! Car eux aussi sont entrés impérieusement dans ma vie et ils l'ont agitée souvent plus violemment que les événements extérieurs. Ma première rencontre avec eux se détache parfois dans mon souvenir avec plus de vigueur que des rencontres à jamais inoubliables avec des hommes.

2. Mes débuts comme membre d'un jury de thèse (1914).

Les manuscrits rapprochent les hommes. Faire connaissance avec eux, de même que pénétrer la nature ou comprendre un art, élargit l'horizon d'un homme, ennoblit toute sa vie, fait de lui un participant au grand mouvement qui entraîne l'humanité sur la voie de la civilisation. Comme la nature et comme l'art, les manuscrits doivent être le patrimoine de tous

les hommes qui les comprennent, et ouverts à tous les savants : ceux qui ont la chance d'en être temporairement, dans les limites de la vie humaine, possesseurs ou conservateurs, ne doivent pas oublier cela et se changer en « chevaliers ladres » *. Il est pénible de voir comment l'imperfection de la nature humaine transforme parfois les manuscrits en une pomme de discorde, comment ils deviennent une barrière entre les hommes et même parfois un instrument de persécution. En cette matière, il n'est pas rare que, dans la destinée d'un savant, se présentent des tentations inattendues, mais avec de la bonne volonté il est possible de les surmonter en se souvenant que, nous ne sommes tous les uns et les autres que des « hôtes sur la terre », tandis que la science est éternelle, et que nous devons penser non à nous-mêmes, mais à l'avancement de la science, pour lequel la personnalité de celui qui y a consacré une part de ses efforts n'a pas toujours une grande importance. Il me souvient d'une occasion, dans ma jeunesse, où un manuscrit aurait pu facilement provoquer une fissure dans les relations entre deux érudits, le maître et l'élève ; et maintenant, au bout de trente ans, j'éprouve un sentiment de satisfaction à la pensée que tous deux ont pu alors se maintenir à la hauteur de la science et de l'humanisme, tels qu'ils les comprenaient.

Dans un jour gris pétersbourgeois, au début de septembre 1901, les étudiants de première année de la Faculté des Langues Orientales attendaient la première conférence de langue arabe. La Faculté présentait alors un spectacle inaccoutumé. Bien qu'on eût affecté à cette conférence l'amphithéâtre n° 6, le plus spacieux, il était bondé et il n'y avait plus de place sur les bancs. Cette année-là, dans la seule section arabo-perso-turco-tatare, s'étaient inscrits 56 étudiants, chiffre presque sans précédent. Le cours élémentaire de langue arabe était obligatoire, en outre, pour quelques autres sections, et c'est pourquoi l'amphithéâtre, où il n'y avait souvent que deux ou trois étudiants, était maintenant bourdonnant comme une ruche ; non seulement tous les pupitres, mais encore tous les appuis de fenêtres étaient occupés, il y avait des gens qui se tenaient debout dans le passage. Les plus ingénieux étaient

allés en délégation auprès de l'appariteur de la Faculté, Saveliy, héros de Chipka*, qui toujours, dans une attitude ou une autre, se tenait près du poêle dans la pièce à deux issues surnommée « predbannik » (1) qui, d'un côté conduisait au palier de l'escalier, et de l'autre au corridor des amphithéâtres ; dans cette pièce, les étudiants passaient les moments de pause entre les cours ou leurs heures de liberté.

A la demande de mettre encore un pupitre, Saveliy se borna à sourire et dit : « Attendez, dans une semaine, ce sera complètement libre ». Il disait vrai : dès la conférence suivante, on était plus au large, au second cours, de toute cette masse, le chiffre était passé à 24 et la Faculté termina avec 12, en comptant aussi les « anciens » qui s'étaient joints à nous en route. Tel était le tableau ordinaire de la Faculté des Langues Orientales, mais ce n'était nullement la faute du professeur que nous attendions, sachant seulement qu'il s'appelait le Privat-Docent A. E. Schmidt.

Un homme tout à fait jeune, d'environ trente ans, entra, vêtu d'une belle redingote civile, qui était habituelle en ce temps-là ; au premier coup d'œil, il nous frappa par la beauté singulière d'un visage inspiré et en particulier, par ses yeux où brillait une lueur inoubliable. Un peu troublé, visiblement, à la vue d'une salle bondée, il monta dans sa chaire et commença son cours, en rougissant à chaque instant, par une introduction à la grammaire de la langue arabe. Tout était clair et compréhensible ; d'un seul coup, nous oubliâmes l'impression accablante que nous avait laissée le fiasco de la première leçon de calligraphie orientale, où le lecteur, un Tatare de Crimée, et en fait calligraphe connu comme je l'appris par la suite, avait écrit quelque chose au tableau devant nous, mais n'avait pu aucunement expliquer en russe pourquoi on avait besoin de cela et ce qu'il nous convenait de faire nous-mêmes. J'oubliai aussi ma tentative infructueuse, quand j'étais encore au lycée, de me débrouiller en arabe avec la grammaire fondamentale de Silvestre de Sacy, en deux tomes, imprimée au début du XIX^{e} siècle. Comprenant maintenant avec facilité les mystères de l'écriture arabe et des « souches »

(1) Pièce à l'entrée d'une étuve.

verbales, étranges pour beaucoup, je ne soupçonnais pas que ce maître si doux, « aux yeux de gazelle effrayée », selon la définition d'un de mes camarades, et qui continuait constamment à être plus troublé que nous, les étudiants, deviendrait avec le temps un de mes plus intimes amis, et que notre sympathie réciproque ne prendrait pas fin avant sa mort en 1939.

Comme A. E. Schmidt ne faisait pas de cours en seconde année, nous fûmes séparés de lui presque une année entière, étant donné qu'on le rencontrait très rarement à la Faculté. Une seule impression fugitive en rapport avec lui est restée vive en moi de cette année-là : le 1er décembre 1902, N. A. Miednikov soutint sa thèse de doctorat. V. R. Rosen et A. E. Schmidt étaient membres du jury. Schmidt, au cours de ses remarques, mentionna l'édition d'un dictionnaire biographique arabe. Nous fûmes particulièrement frappés de ce que Rosen tressaillit et demanda avec sa vivacité habituelle où il avait été imprimé. Cela nous donna une haute idée de Schmidt, qui, on le voyait, pouvait connaître quelque chose qui était resté inconnu à Rosen lui-même ; par la suite nous éprouvâmes une certaine fierté quand nous apprîmes un beau jour que Schmidt avait été élève, non seulement de Rosen, mais encore du célèbre islamologue de Budapest, Goldziher.

Nous ne nous rencontrâmes avec Schmidt qu'au bout d'un an, en troisième année, où il faisait des cours de droit musulman. Nous fûmes frappés du changement qui s'était opéré en lui : il avait fortement grisonné, il marchait avec une canne, il avait l'air d'un homme accablé de fatigue. Par la suite, j'appris que cette année-là avait été particulièrement lourde pour lui, en raison de chagrins de famille, de sa maladie et de la nécessité où il s'était trouvé de se charger d'un service épuisant et accablant, qui lui donnait peu de satisfaction. La fonction de privat-docent était loin d'assurer les besoins même modestes d'un homme chargé de famille, et Schmidt avait dû accepter le surcroît de charge d'une occupation à côté. Nous apprîmes avec stupéfaction qu'il exerçait les fonctions d'Inspecteur du Lycée Alexandrovsky, et après avoir quitté ce poste, celles de Secrétaire de rédaction de la « Gazette de Saint-Pétersbourg », qu'éditait le prince E. Oukhtomsky, voyageur

connu en son temps, qui s'intéressait à la civilisation de l'Extrême-Orient. Tout cela n'avait que peu de rapport avec l'islamologie et la littérature arabe, ne lui laissait pas la possibilité de travailler sur ces matières, et provoquait un état de grande dépression chez un homme qui visait à une large production scientifique, pour laquelle il était richement doué. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que nous commençâmes à comprendre pourquoi Schmidt était quasiment effrayé quand nous lui posions des questions scientifiques dépassant le programme : elles ravivaient en lui des blessures non cicatrisées, la réponse exigeait parfois certaines vérifications, et il n'avait même pas le temps de les faire. En troisième année, d'une façon générale, il ne venait faire des cours que rarement, mais quand il me rencontrait, il me témoignait toujours une inaltérable (1) bienveillance.

Dans l'été de cette année-là, pendant les vacances, il m'arriva précisément de lire en entier le Coran, en utilisant, bien entendu, l'inévitable dictionnaire de Guirgass et la traduction de Sabloukov. Le bruit en arriva jusqu'à lui et à l'automne, il me salua plaisamment du titre de *hâfiz* (2). En quatrième année, nos rares rencontres à l'Université cessèrent à nouveau, car nous allions pour l'arabe aux cours de Rosen. Pendant tout ce temps-là je fus vivement attiré vers Schmidt, en qui je sentais pour ainsi dire instinctivement un grand talent scientifique et une profonde sincérité, mais cela me gênait de m'adresser à lui, car je remarquais que cela semblait parfois lui causer de la douleur et provoquer en lui une tendance à rentrer dans sa coquille. Nous sûmes qu'il préparait depuis longtemps un grand travail sur le savant et soufi égyptien du XVI[e] siècle ach-Cha'rânî, qui devait être sa thèse, mais quand, quelques années plus tard, après avoir terminé mes études à l'Université, je continuai à travailler chez Rosen, comme je demandais à ce dernier avec curiosité si la thèse de Schmidt n'était pas bientôt prête, il se borna à faire de la main un geste attristé et à dire : « Comment serait-ce possible ! Alexandre Edouardovitch va être un homme fichu ! Je lui

(1) 3[e] édition : touchante.

(2) Qui sait le Coran par cœur.

avais bien dit qu'il ne fallait pas se marier si tôt. Et pourtant quel talent ! » En s'animant, Rosen commença à me parler du jugement qu'avait porté sur Schmidt son ami Goldziher, qui le considérait comme un des meilleurs étudiants qui fussent jamais venus chez lui d'Europe ou d'Amérique. Cela me fit encore davantage prendre en pitié le pauvre Alexandre Edouardovitch. Dans la mesure de mes faibles forces, je tentai de relever son courage, de l'intéresser davantage à la vie scientifique. Parfois il me sembla que les choses pouvaient s'arranger, mais la mort de Rosen fut pour nous deux un coup cruel. Quand je fus en Orient, je sentis à ses lettres que Schmidt se trouvait à nouveau sous l'empire d'une profonde dépression ; il refusa même de faire un rapport sur Rosen dans la séance qui lui fut consacrée. Et il aurait pu le faire certainement mieux que tout autre arabisant.

A l'époque de mes pérégrinations en Orient, je tentai par tous les moyens de le réveiller, je recherchai au Caire quelques menus matériaux sur son auteur favori ach-Cha'rânî, pour le cas où il n'aurait pas cessé d'y travailler. A mon retour à Pétersbourg, quand la différence d'âge commença à s'atténuer, et qu'un travail commun d'enseignement nous eut définitivement rapprochés, j'insistai pour qu'il fît imprimer sa thèse et surmontât son manque de confiance en lui-même et en ses propres forces qui devenait quelque chose de maladif. Nos travaux marchèrent parallèlement : en même temps que la sienne s'imprimait aussi ma thèse sur le poète al-Wa'wâ. Il y eut beaucoup de retards et l'affaire avança lentement. Schmidt fréquemment hésitait et faisait parfois recomposer des feuilles entières déjà prêtes ; mon texte arabe était composé en Hollande, à l'imprimerie Brill, bien connue de tous les Orientalistes, et l'ampleur même du travail exigeait passablement de délai. Je lus toutes les épreuves de l'étude de Schmidt, bataillant parfois avec lui pour quelques questions techniques, et le menaçant, par plaisanterie, de faire porter ma critique sur ce point quand je serais son contradicteur dans la soutenance. La première guerre mondiale qui éclata alors n'interrompit pas les travaux et finalement au début de l'automne 1914, nos

deux livres étaient prêts. Je pris la ferme résolution de ne présenter officiellement ma thèse à la Faculté que lorsque le travail de Schmidt aurait franchi l'obstacle de toutes les formalités.

La soutenance était fixée au 19 octobre 1914. Je m'y préparai très sérieusement. Le domaine de l'islamologie était loin de ma spécialité stricte, la littérature arabe, mais dans l'ardeur de la jeunesse je voulais faire bonne figure et montrer au public, qui s'était rassemblé en nombre assez considérable pour assister à la soutenance, toute l'importance du travail auquel donnait lieu notre science. Je me dissimulerai pas que quelques-uns de nos collègues de la Faculté, connaissant mal l'intimité de nos relations amicales et le sérieux de notre conception de la science, attendaient le spectacle original que pouvaient donner deux jeunes savants, le maître et l'élève, qui devaient être contradicteurs l'un de l'autre et entreprendraient de se couler l'un l'autre. Mais il leur fallut déchanter ; je me rappelai en souriant le récit de Rosen racontant comment, depuis sa jeunesse, il avait été lié à son maître Guirgass par une amitié inaltérable, tandis que les représentants d'autres chaires, en particulier celle de turc, qui étaient constamment mal les uns avec les autres, attendaient tous le moment où là aussi éclaterait la tempête.

Je connaissais évidemment bien le livre, ayant lu les épreuves de la partie essentielle ; il ne faisait pas de doute pour moi qu'il constituait dans notre science un événement exceptionnel et dans la science mondiale une étape importante. Toutefois, faisant preuve peut-être d'un scrupule exagéré dans ma tâche, je résolus d'en contrôler le contenu en le confrontant avec toutes les sources indiquées. De ce côté tout était à souhait. Evidemment on découvrait parfois quelques vétilles, on rencontrait des inconséquences, qui s'expliquaient par le fait que Schmidt avait travaillé pendant un long laps de temps sur le sujet et que l'impression avait duré longtemps ; mais les sources avaient été complètement utilisées et je ne découvris pas de lacunes. Les choses allèrent ainsi jusqu'au milieu de septembre ; il restait alors un mois avant la soutenance.

Tout en m'occupant à me préparer pour la thèse de Schmidt, je continuai en même temps un autre travail qui m'intéressait beaucoup alors. Comme je rêvais d'établir un catalogue systématique des manuscrits arabes de la Bibliothèque Universitaire, je choisissais petit à petit, d'après l'Index autrefois imprimé par Salemann et Rosen, les ouvrages qui m'intéressaient en premier lieu. Un beau soir, me reposant du travail de la journée, je me plongeai à nouveau dans cette occupation. Tout à coup ma main, qui avait commencé à copier mécaniquement un titre inconnu, sursauta comme sous le choc d'un courant électrique. J'ai conservé la feuille où un trait de plume inattendu est parti d'un mot interrompu et a traversé la page malgré moi. J'avais vu distinctement dans l'Index un titre inconnu de moi : « Avertissement aux gens sensés au sujet des vertus du cheikh ach-Cha'rânî 'Abdalwahhâb ». Une telle source ne figurait pas dans la thèse d'A. E. Schmidt. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le lendemain matin je cherchai le mot de l'énigme dans les armoires de frêne clair bien connues, qui contenaient les manuscrits arabes de la Bibliothèque de l'Université. Il n'y avait aucun malentendu et tout s'éclaira rapidement. Dans la collection du Professeur Cheikh Tantâwî, qui était passée à la Bibliothèque Universitaire, était réellement conservée une « Vie » assez développée d'ach-Cha'rânî, de ses ancêtres et de ses descendants jusqu'au XVII[e] siècle, composée par un certain al-Mâlidjî, qui était au Caire gardien de la mosquée placée sous le vocable d'ach-Cha'rânî, vers l'an 1700, et connaissait bien toute la tradition se rattachant à la famille. Le manuscrit en lui-même, écrit en 1723, ne présentait rien de saillant, mais il nous révélait une biographie de ce Soufi, unique et indépendante des autres, avec une liste complète de ses ouvrages, et une foule de détails curieux d'une façon générale pour l'histoire des XVI[e] et XVII[e] siècles. Son importance pour le travail de A. E. Schmidt m'apparut immédiatement évidente. Mais comment avait-elle pu lui échapper ? Cela continuait à me sembler une énigme, particulièrement sur un point. Le manuscrit représentait indubitablement un « unicum » ; de cela témoi-

gnait l'absence d'une mention de l'auteur et de son ouvrage dans le Recueil bien connu des arabisants de Brockelmann, qui n'avait pour ainsi dire pas utilisé l'Index des manuscrits de la Bibliothèque Universitaire. Ainsi, vraisemblablement s'expliquait que A. E. Schmidt n'y avait pas prêté attention. Ultérieurement, l'ironie du sort qui souvent aime à se moquer des savants, avait encore joué son rôle. Schmidt avait rassemblé systématiquement des matériaux pour son travail de longue haleine à Berlin, à Leipzig et à Leyde, mais il ne s'était pas avisé de parcourir l'Index, qu'il avait sous la main, des manuscrits de la Bibliothèque Universitaire de Pétersbourg où il travaillait constamment, où se trouvait la source originale essentielle d'après lequel il imprimait en appendice un des ouvrages d'ach-Cha'rânî. L'ironie du sort n'avait pas épargné notre maître Rosen lui-même. Comment lui, qui avait causé pendant de nombreuses années d'ach-Cha'rânî avec son élève, ne s'était-il pas souvenu de la biographie de ce dernier, qu'il avait lui-même autrefois portée dans l'Index, c'est une chose qui est toujours restée pour moi une de ces énigmes comme on en trouve dans l'histoire de notre science, qui est souvent, comme on voit, à la merci du hasard.

Cependant cette trouvaille qui m'avait laissé abasourdi pendant quelques jours, exigeait une prompte décision en vue de la prochaine soutenance de la thèse. Connaissant le caractère d'A. E. Schmidt, je sentis que lui en parler sans détour serait provoquer en lui un accès de désespoir et peut-être ruiner à jamais son retour au travail scientifique dont l'heureuse reprise venait seulement de s'effectuer. D'autre part, ma conscience scientifique ne me permettait pas de tenir ma découverte cachée un certain temps et de ne la révéler qu'après la thèse. Je trouvai toutefois une solution. Il était clair pour moi que le travail imprimé représentait une indubitable acquisition pour la science et méritait beaucoup plus que le grade de magistre que briguait son auteur. La source découverte par hasard pouvait être étudiée plus tard et ne changeait pas, me semblait-il, les conclusions fondamentales du travail, fondées sur d'autres matériaux. Mais je devais en parler à l'auteur, évidemment, avant la thèse.

Je fus vite rasséréné à la suite de la solution que j'avais trouvée, et c'est seulement par enfantillage que je me permis une petite espièglerie avant de révéler le secret à A. E. Schmidt. Comme je me rencontrais avec lui, à cette époque, presque tous les jours, je me mis à le taquiner en lui posant des questions dont le manuscrit de la Bibliothèque Universitaire me fournissait le thème : « Combien ach-Cha'râni avait-il de femmes ? De quelle taille était-il ? Avait-il dit quelque chose sur une question de ce genre? » Le malheureux Schmidt, ne pouvant fournir aucune réponse à cela d'après les sources connues de lui restait perplexe et se demandait, de plus en plus intrigué, d'où je tirais tout cela. Pour lui épargner d'être troublé plus longtemps, au bout d'une semaine, je lui révélai ma trouvaille. La réaction fut précisément celle que je redoutais. Sous le coup de la première impression, il voulait reprendre sa thèse et ajourner l'obtention du grade. J'eus beaucoup de peine à le convaincre de ne pas le faire et de laisser les choses suivre leurs cours.

La soutenance faillit être remise pour une autre raison : comme il m'est arrivé fréquemment dans les occasions les plus importantes de la vie, une semaine avant la soutenance, je tombai malade, ma température s'éleva presque jusqu'à 10 degrés, et je gardai le lit : Schmidt se mit de nouveau à dire que, visiblement, le sort ne voulait pas qu'il soutînt sa thèse à temps. Par bonheur, mon médecin de famille, auquel j'avais posé l'ultimatum de me remettre sur pied, ne fût-ce qu'un seul jour, me donna, selon son expression, un remède « de cheval », et j'allai tout droit de mon divan à la soutenance, et selon l'usage d'alors, en habit, bien que celui-ci fût de louage. Mais j'avais une étrange sensation : il me semblait que ce n'était pas ma propre voix que j'entendais, mais que c'était celle de quelque autre personnage.

Tout se passa heureusement. Je commençai mon discours d'usage de contradicteur « officiel » par un vers arabe. « Je lui ai appris à tirer chaque jour, mais quand son bras s'est affermi, c'est lui qui a tiré sur moi ». Tandis que je parlais ainsi du haut de la chaire, Alexandre Edouardovitch, lui aussi en habit, me regardait en souriant de son bon sourire : lui

seul, parmi tous ceux qui étaient présents, savait ce que je voulais dire et de quoi il allait être question. Je ne cachai pas la découverte que j'avais faite, mais je la plaçai sous le jour qui me semblait juste pour le cas présent en dégageant les mérites fondamentaux du travail. Les collègues curieux ne trouvèrent pas le « spectacle » qu'ils attendaient et la soutenance se termina paisiblement.

Tout le monde ne fut pas d'accord avec mon point de vue et tous ne me comprirent pas. Une dame qui assistait à la soutenance, peu familière avec la procédure habituelle, fut très offensée de ce qui lui sembla être des accusations contre A. E. Schmidt, et exprima tout haut son indignation. Alexandre Edouardovitch eut beaucoup de mal, ensuite, à la calmer quelque peu, en lui expliquant le fond de l'affaire. Il y eut des mécontentements plus sérieux. Le lendemain, dans la galerie de l'Université qui donnait sur la cour, je rencontrai mon honoré maître le professeur B. A. Touraïev. Il était révolté que la Faculté eût pu accepter une thèse dans laquelle une des sources fondamentales était restée inconnue de l'auteur, et s'indignait contre moi. Je tentai d'exposer mon point de vue, mais ce fut, semble-t-il, sans succès particulier. Je n'avais jamais été partisan du principe *fiat justitia, pereat mundus* (que justice s'accomplisse, dût le monde en périr !), parce que, si le monde périt, la justice ne pourra nulle part se manifester. Ce sont des hommes vivants qui font avancer la science et si l'on ne fait pas attention à eux, la science même peut s'arrêter court. C'est pourquoi aujourd'hui encore, trente ans après, il me semble toujours que nous avons eu raison avec Schmidt, et toute notre vie ultérieure l'a montré. Ce n'est pas en vain que, lorsque Alexandre Edouardovitch arriva à Léningrad, de Tachkent où il s'était transporté en 1920, nous avons souvent eu plaisir à rappeler, dans les années 30, comment j'avais trouvé le manuscrit de la biographie d'ach-Cha'râni, comment je l'avais taquiné avec mes questions, et nous avons évoqué aussi la petite convention que nous avions conclue, quand je fus pour la première fois membre d'un jury de thèse, et le désenchantement de quelques collègues, qui attendaient tous de savoir qui de nous commencerait à parler de l'autre d'une façon inamicale.

L'histoire de la trouvaille du manuscrit eut une suite. Cette fois, ce fut à moi que s'en prit quelque peu l'ironie du sort, « afin que je ne présumasse pas trop de moi-même », comme aimait à dire un vieux savant de province. En terminant mon article sur le manuscrit de la Bibliothèque Universitaire en novembre 1914, j'exprimai l'espoir que ce serait en Egypte, dans la patrie d'ach-Cha'rânî, qu'on trouverait le plus vraisemblablement un deuxième manuscrit. Mais il fut découvert beaucoup plus vite et beaucoup plus près que je ne pensais. A cette époque précisément, j'avais auprès de moi, à l'Université, un étudiant plein de talent et très original, un Bulgare, fils d'un forgeron, portant l'inévitable nom de Chichmanov. Il se distinguait par un goût littéraire profond et fin, connaissait une quantité de langues et était à ce moment-là très captivé par mon auteur favori, le poète-philosophe Abou'l-'Alâ, traduisant presque en entier la série de ses poésies consacrées aux « Cottes de mailles ». Il me communiqua aussi beaucoup de ses enthousiasmes, et quelque temps après nous traduisîmes ensemble, du suédois, le roman de Werner von Heidenstam*, « Endymion », dont l'action se passe à Damas. Quant au cours de l'été de 1914, il partit pour rentrer chez lui, je lui conseillai de regarder s'il n'y avait pas de manuscrits arabes dans la Bibliothèque de Sofia. Il apparut que là, dans une section appelée « Archives Turques », existait toute une collection, la « Bibliothèque Pazvantoghlou », en rapport avec le nom d'un homme d'Etat bulgaro-turc connu, de l'époque moderne. La masse pricipale en était constituée moins par des archives turques que précisément par des manuscrits arabes, pour la plupart en très bon état de conservation. A. I. Chichmanov m'envoya un bref catalogue de ceux qui lui avaient paru le plus intéressants. Grand fut mon étonnement quand, parmi eux, je découvris encore un exemplaire de la biographie d'ach-Cha'rânî, composée par al-Mâlidji. Ainsi, un document que jusqu'alors aucune des collections européennes n'avait enregistré, inconnu même dans la patrie d'ach-Cha'rânî en Egypte, avait été trouvé presque à la même époque dans deux pays slaves, en de très bons manuscrits. Il est difficile d'expliquer de tels hasards dans l'histoire des manuscrits arabes, mais certainement ils se répéteront encore longtemps, tant que

le terrain de notre science sera si peu défriché. La Bulgarie, qui n'a été absolument pas étudiée de ce côté, recèle vraisemblablement beaucoup de surprises.

Jusqu'à maintenant nous ne connaissons rien du manuscrit de la géographie d'al-Idrisî qui est quelque part à Choumla* et sur lequel une revue géographique a donné un jour en passant un renseignement. Ajoutons que, dans le monde entier les bons manuscrits d'al-Idrisî peuvent tout juste se compter sur les doigts d'une seule main. En fait, vers les années 10, un manuscrit de la biographie d'ach-Cha'rânî a encore été trouvé au Caire.

3. Du Caire au cimetière Volkovo à Saint-Pétersbourg.

Il y a plus de cent ans de cela, le 22 août 1840, dans la « Gazette de Saint-Pétersbourg », paraissait un article qui n'était pas tout à fait ordinaire. La « Perspective Nevski »* jouait un rôle particulier pour les Pétersbourgeois d'alors et tous, vraisemblablement, avaient présent à la mémoire la récente nouvelle de Gogol* portant ce titre. L'article commençait par des phrases sonores dans le style grandiloquent du romantisme : « Vous me demandez qui est ce bel homme en costume oriental, en turban blanc, avec une barbe noire comme de la poix, avec des yeux vifs et pleins de feu, et une expression de bon sens peinte sur un visage bruni par un soleil, cela se voit immédiatement, qui n'est pas notre pâle soleil du nord. Vous l'avez rencontré deux fois, marchant d'une allure fière sur les dalles du côté ensoleillé de la Perspective Nevski, immuable habitué de l'avenue par beau temps ; vous l'avez aussitôt remarqué et vous désirez à coup sûr savoir qui il est ». L'auteur révélait que c'était le Cheikh Mohammed 'Ayyâd at-Tantâwî, qui venait d'arriver « des bords du Nil » pour occuper la chaire vacante de langue arabe à l'Institut des Langues Orientales du Ministère des Affaires Etrangères. « Maintenant », ainsi se terminait l'article, « vous pouvez admirablement apprendre à parler arabe sans sortir de Péters-

bourg ». L'auteur était P. Saveliev, l'élève, jeune alors, de l'arabisant Senkovsky* et qui par la suite fut un archéologue et un numismate connu.

Il ne doit pas y avoir beaucoup de lecteurs de la « Gazette de Saint-Pétersbourg » qui, depuis, ont appris qu'une vingtaine d'années plus tard, au cimetière « tatar » du village de Volkovo, était apparue une nouvelle tombe avec un beau monument portant une inscription en deux langues, russe et arabe. Le texte russe disait : « Professeur ordinaire de l'Université de Saint-Pétersbourg, Conseiller d'Etat, Cheikh Mohammed 'Ayyâd Tantâwî. Mort le 27 octobre 1861, à l'âge de 50 ans ». Là, s'était terminée la longue et extraordinaire route de sa vie, qui avait commencé cinquante ans auparavant dans un petit village près de Tantâ en Egypte.

Cette vie avait passé fugitive, comme une fleur exotique, dans la vieille Russie, et pour les contemporains cette figure s'était inévitablement ornée d'une auréole romantique. C'est le même son romantique que rendent et l'article de la « Gazette de Saint-Pétersbourg », et le récit où un des étudiants du Cheikh raconte que celui-ci se préparant à se rendre en Russie, « acheta dans sa tribu une esclave, l'envoya pour la faire instruire à Paris et ensuite se maria avec elle ». Les contemporains ont pu parfaitement connaître son visage, grâce à un excellent portrait lithographique de la fin de l'année 1853, dû au célèbre artiste Martinov et inséré dans un album des personnalités de la science contemporaine. Ce portrait nous aide à comprendre l'impression dont parle l'article de la « Gazette de Saint-Pétersbourg ». Sur le costume oriental ressort de façon originale le collier de l'ordre de Sainte-Anne avec lequel le Cheikh est représenté sur le portrait ; lui-même a fait à ce sujet une bénigne plaisanterie dans le distique suivant : « En vérité, j'ai vu un miracle à Pétersbourg ; là un cheikh d'entre les Musulmans serre son Anne sur son sein ».

Les compatriotes de Tantâwî le perdirent rapidement de vue : même à la fin des années 80, beaucoup d'entre eux ne savaient pas s'il était encore en vie.

Peut-être que pour nous, arabisants russes, cette figure exotique d'un précurseur aurait toujours conservé des traits vagues et romantiques, s'il n'y avait eu ses manuscrits. Comme il arrive souvent, les manuscrits ont su nous dépeindre l'homme mieux que les contemporains. C'est dans la Bibliothèque Universitaire, toujours dans les mêmes armoires de frêne clair, que j'ai pour la première fois senti le véritable Tantâwî, que j'ai appris qu'il avait passé sa vie et au Caire et à Saint-Pétersbourg, que j'ai compris, dans les pages écrites par lui, la douloureuse tragédie des dernières années de son existence, que personne, sauf ces feuillets, ne connaissait. Dès le début, je fus pour ainsi dire instinctivement attiré par cette figure unique dans l'histoire de nos études, et, très vite, il me devint impossible d'en détacher mes pensées. D'ordinaire, les recherches méthodiques ne fournissent que de petites pierres pour composer le dessin de la mosaïque, et ce sont d'heureuses découvertes et des occasions inattendues qui, souvent, éclairent d'une lumière éclatante le chemin devant lequel on se trouve ou qu'on a déjà parcouru ; elles nous font fréquemment souvenir que « le gibier court lui-même au-devant du chasseur ». Comme toujours, mon travail marcha parallèlement avec d'autres occupations et il fallut presque quinze ans pour que je me décidasse à confier à un petit livre le résultat de mes recherches et ce que j'avais réussi à apprendre sur le Cheikh Tantâwî. Là aussi, pour *dire* promptement, il avait fallu *faire* lentement (1).

En 1919, devait être célébré le centenaire de l'Université de Saint-Pétersbourg. On avait commencé de bonne heure à s'y préparer, dès avant la Révolution, et déjà en 1916 l'idée était née de faire l'histoire des différentes chaires. Pour nous arabisants, se dévoilait un curieux tableau : le premier professeur avait été le Français Demange (1819-1822) *, le second un Polonais, Senkovsky * (1822-1847), le fameux Baron Brambeus, et le troisième, un Arabe, notre Cheikh Tantâwî (1847-1861). Si du premier il n'y avait rien à dire, car il n'a laissé aucune trace dans la science, à part l'honneur qu'on lui a attribué sans

(1) Allusion à un proverbe russe : il faut plus de temps pour faire que pour dire.

BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

Шейх Тантави
(1810–1861)

Cheikh Tantawi
(1810-1861)

fondement d'avoir appris le persan à Griboïédov*, si, sur le second il a existé une importante littérature, en tant qu'écrivain, il est vrai, et non en tant qu'arabisant, avec Tantâwî, je me heurtai d'emblée à une série d'inconséquences dans les matériaux imprimés, ou simplement à l'absence de renseignements sérieux quelconques.

Il fallait tout construire en commençant par la base, et je recourus à la méthode éprouvée, je me tournai vers les manuscrits.

Je savais qu'une collection, composée par Tantâwî lui-même, d'environ 150 volumes, était passée à la Bibliothèque Universitaire. Je savais que là se trouvaient un assez grand nombre de documents littéraires curieux déjà devenus en partie d'usage courant dans nos études, mais ce n'étaient pas ceux-là qui m'intéressaient alors. Il me fallait savoir au juste si, parmi eux, il n'y avait pas quelques matériaux susceptibles de servir pour une biographie de Tantâwî et pour caractériser son activité scientifique et littéraire. Mon espoir ne fut pas déçu : dans les premiers manuscrits commencèrent à se présenter à moi des œuvres de Tantâwî lui-même, inconnues de tout le monde, datant de ses années de jeunesse, des copies faites par lui d'ouvrages d'autres auteurs, et des manuscrits avec ses remarques, corrections et annotations. Je résolus d'examiner sans me hâter ces 150 volumes, page par page. Ce nombre s'accrut encore davantage quand je vis que, sur quelques manuscrits se trouvant dans la collection universitaire antérieure à Tantâwî, il y avait aussi des remarques de lui. Le travail était réellement une œuvre de mosaïque, très lente et minutieuse, mais il pouvait seul donner une base solide et récompenser généreusement de la peine qu'on aurait prise, non seulement par une satisfaction intérieure, mais encore par des résultats réels. Peu à peu, pas à pas, je vis se préciser devant mes yeux tout le « cercle » d'études et de lectures des contemporains de Tantâwî, les sujets auxquels il s'intéressait et qui débordaient de beaucoup les limites de ce « cercle », ses premières et encore timides tentatives pour rassembler des matériaux afin de répondre à des demandes de savants européens et d'amis. Les annotations m'aidèrent à rétablir les

étapes successives de sa vie. Certains manuscrits avaient été acquis par lui quand il était encore élève à al-Azhar, la plus grande Université du monde musulman au Caire, et d'autres quand il y fut ensuite professeur ; d'autres avaient occupé les loisirs involontaires que lui avait laissés une longue quarantaine à Smyrne ou à Stamboul à l'époque de son voyage en Russie, d'autres enfin avaient transporté ses pensées dans sa patrie, loin de la terre étrangère où il termina sa vie. Peu à peu, fait par fait, se reconstruisit le canevas chronologique de sa biographie et la figure romantique confuse s'éclaira des couleurs vives de la vie.

L'année 1924 ouvrit une nouvelle période dans tout mon travail. En même temps que s'éveillait leur intérêt pour leur propre antiquité, les compatriotes de Tantâwî se prirent à se souvenir de lui. C'est à partir de cette année-là précisément que des notices commencèrent à paraître sur lui, et dans le Bulletin de l'Académie Arabe de Damas, et dans les revues du Caire. Je vis que la patrie de Tantâwî était loin de disposer du matériel que j'avais accumulé, et je m'associai avec plaisir à la presse arabe, en faisant revivre une figure qui nous était aussi familière qu'aux Arabes. Le sort à nouveau me mit en rapports avec le Pacha Ahmed Teïmour, bibliophile et érudit. Son horizon était large : il pouvait comprendre aussi bien le poète philosophe aveugle du XI[e] siècle, Abou'l-'Alâ al-Ma'arrî, qui nous avait captivés l'un et l'autre, que son compatriote du XIX[e] siècle, qui avait vécu et était mort parmi les Russes quelque part dans le Nord. Il apprécia mes efforts, et après sa mort je sus par son fils que la photographie que je lui avais envoyée du portrait de Tantâwî était toujours sur sa table. L'Europe commença aussi à être intéressée par l'original professeur pétersbourgeois. Le rédacteur de la célèbre édition internationale, l'« Encyclopédie de l'Islam », qui avait été remise en train après la guerre mondiale, me demanda de lui donner un article sur Tantâwî. En résumant avec une brièveté laconique les résultats d'un travail de près de dix années, je sentis nettement qu'une voix intérieure me donnait un ordre et me suggérait avec insistance qu'il était maintenant de mon

devoir d'écrire un livre sur Tantâwî. Et comme pour me récompenser de cette résolution, cette même année 1924 me fit faire une découverte agréable.

En parcourant le dernier fascicule d'une revue orientaliste, je tombai sur une nouvelle liste de manuscrits arabes des bibliothèques de Stamboul. De temps en temps un savant allemand, arabisant malheureux auquel on n'avait pas trouvé de place en Allemagne, et qui avait jeté l'ancre à Stamboul, comme professeur d'école secondaire, en publiait une. Avec une grande persévérance et une grande abnégation, il trouvait le temps de se plonger dans la mer des trésors manuscrits dont il retirait plus d'une perle. C'est alors que, à côté de tous les documents classiques de la Mosquée de Riza Pacha à Roumeli Hiçar, je vis tout à coup un titre qui me fit oublier tout le reste. C'était : « Don des Intelligents avec informations sur le pays de Russie, du Cheikh Mohammed 'Ayyâd Tantâwî, autographe de 1286/1850, dédié au sultan Abdulmedjid ». Dans mes matériaux, il n'y avait aucun renseignement sur un pareil ouvrage. Que représentait-il exactement ? Je ne pouvais faire à ce sujet que des conjectures. Tout d'abord, je pensai que c'était une description géographique ordinaire. Je ne croyais encore pas bien que ce fût réellement un manuscrit autographe ; je craignais qu'il n'y eût là quelque méprise. Mais le nom de Tantâwî y était bien ; je ne connus plus de repos. Ma patience fut cependant soumise à une longue épreuve. La situation internationale ne me permit pas de recevoir une copie du manuscrit avant l'année 1927. A en juger par l'écriture, cette copie avait été faite par un Turc, connaissant mal l'arabe, qui n'avait pas toujours heureusement déchiffré l'original, particulièrement quand il s'agissait de noms russes difficiles. Mais il ne subsistait plus de doute, l'ouvrage était bien de Tantâwî. J'en parcourus les pages avec émotion, et ne pus m'en arracher, ayant senti du premier coup que c'était le meilleur ouvrage du Cheikh, et qu'en outre, il était si proche de nous, qu'il réfléchissait si vivement son naturel observateur, sensible à tous les phénomènes, son regard pénétrant, son humour fin et plein de bonhomie ! Ce n'était pas une simple

géographie, comme je l'avais pensé d'après le titre, plus exactement, ce n'était pas seulement une géographie. Dans cet ouvrage, le Cheikh faisait une description circonstanciée de son itinéraire du Caire à Pétersbourg, évoquant aussi le voyage qu'il fit en son pays en 1844 ; il parlait en détail des impressions que lui avaient laissées la Russie et les Russes au cours d'un séjour de dix ans en ce pays et de ses voyages pendant les vacances dans les Provinces Baltiques et en Finlande. Il exposait pour ses compatriotes, de façon détaillée, l'histoire de la Russie à l'époque moderne et traçait la topographie de Pétersbourg à son époque. Tout cela s'accompagnait de traits vivants et clairs qui sont maintenant d'une valeur inappréciable pour nous. J'étais heureux de pouvoir faire connaître une nouvelle œuvre de Tantâwî au monde scientifique et à ses compatriotes ; mais à peine avais-je eu le temps d'étudier à fond la copie du manuscrit de Stamboul, que le sort me réserva une autre aimable surprise.

Au début de l'automne de 1928, je reçus la visite un jour d'un de mes étudiants, un jeune sémitisant de talent, qui a été prématurément emporté par la terrible année 1942. Toujours réservé et d'humeur égale, il venait souvent me voir à propos de toutes sortes de questions scientifiques, mais alors, je vis sur-le-champ qu'il n'était pas venu sans motif sérieux. M'ayant tendu de sa manière discrète habituelle un manuscrit enfermé dans une simple reliure de carton, il m'expliqua : « J'ai trouvé chez un bouquiniste, sur la Perspective Litéïni*, une sorte de géographie, me semble-t-il, qui peut-être vous intéressera ». Ayant ouvert le livre, je poussai une exclamation de surprise : j'avais sous les yeux l'écriture bien connue de Tantâwî, de la fin des années 10. Avec émotion, je jetai un rapide coup d'œil sur la page suivante et je poussai une nouvelle exclamation ; j'avais entre les mains l'autographe de la même « Description de la Russie », l'autographe du brouillon avec une quantité de corrections et d'additions de la main même de l'auteur. Certainement mon jeune ami savait bien quel trésor il m'apportait, mais il n'avait pas voulu renoncer au plaisir de voir quelle serait ma réaction. Ayant regardé la reliure, je compris

tout d'un coup comment le manuscrit était tombé par hasard chez un bouquiniste. Sur la reliure se détachaient les lettres latines I. N., les initiales d'Irénée Nofal, un Arabe de Tripoli, successeur de Tantâwî dans sa chaire à la Section d'Enseignement des Langues Orientales au Ministère des Affaires Etrangères. Sa bibliothèque avait été dispersée au début du XX[e] siècle par la faute de fils indignes, et de tristes épaves de ce naufrage avaient assez souvent surnagé, à des époques diverses, sur l'océan des livres, à Pétersbourg et à Léningrad.

La découverte de deux manuscrits du meilleur ouvrage de Tantâwî donnait maintenant l'entière possibilité d'en faire une bonne édition et traduction, mais là encore, le sort se montra cruel. Mes deux étudiants qui s'attelèrent l'un après l'autre à ce travail, moururent sans avoir pu le mener à bonne fin. Jusqu'à maintenant, Russes et Arabes ne connaissent la « Description de la Russie » que par de courts articles et par le contenu arabe.

C'est pour ainsi dire avec la conclusion de mon travail sur Tantâwî que s'éclaira pour moi l'épilogue de sa vie, et c'est encore grâce aux manuscrits. Je savais par des documents officiels que dès septembre 1855, Tantâwî, pour parler le jargon officiel de la médecine de cette époque, « souffrait d'une paralysie des membres inférieurs », mais il m'était difficile de me représenter comment il avait vécu les six ou sept dernières années de sa vie.

Là encore le hasard me secourut. Dans chaque grande bibliothèque, autrefois comme maintenant, se trouvaient et se trouvent encore des travailleurs obscurs, qui ont pour ainsi dire complètement perdu leur individualité et se sont confondus avec la bibliothèque ou les travaux qu'on y fait. Eux-mêmes ne produisent pas et ils ont même rarement leurs propres sujets de travail, mais leur vie est inséparable des sujets qui intéressent les autres, et, pour les érudits, ils sont irremplaçables ; sans eux, certains travaux parfois, n'auraient pu être menés à bonne fin. L'un de ces travailleurs, un homme encore jeune, mais déjà irrémédiablement intoxiqué par le virus de la bibliothèque, apporta un jour sur ma table, près des armoires aux manuscrits où je terminais mon étude sur

Tantâwî, une liasse de grandes feuilles de papier à écrire du milieu du siècle dernier, entièrement couvertes, pêle-mêle, de caractères russes et arabes. Ces feuilles n'avaient nulle part été enregistrées et gisaient au bas de je ne sais quelle armoire de bibliothèque, où mon bon ange les avait découvertes, ayant instinctivement senti qu'elles avaient quelque rapport avec mon Tantâwî.

Tout d'abord, je ne pus rien déchiffrer. Cette masse de papier ne contenait pas moins de cent cinquante feuillets, couverts tantôt de traits comme les enfants aiment parfois à en tracer sur un espace blanc, tantôt de gribouillages comme en ferait un adulte qui apprend à écrire. Les ayant disposés quelque peu systématiquement d'après leur aspect extérieur et d'après la numérotation qui se trouvait sur certaines pages, je commençai à comprendre de quoi il s'agissait, et tout d'un coup j'eus une sensation d'horreur. Il apparaissait bien que ces feuilles contenaient tous les sujets familiers à Tantâwî : collections de proverbes en dialecte égyptien, modèles de compliments et de chansons populaires, matériaux divers sur la rhétorique, la lexicographie, la grammaire. Mais tout cela avait visiblement été écrit quand déjà « la paralysie des membres inférieurs » avait commencé à s'étendre à la main. Il était douloureux de voir comment, peu à peu, le possesseur de cette main avait dû mener une lutte de plus en plus acharnée avec le processus de l'écriture. La plume ou le calame ne lui obéissait plus, se fichant dans le papier à chaque mouvement ; la main essayait de tracer une lettre arabe ou russe, mais tout à coup, au cours de l'essai, elle était convulsivement tiraillée et une sorte de ligne brisée fantastique courait sur presque toute la page. Partout la matière était vivante et intéressante, mais, si les premiers feuillets pouvaient encore, bien que difficilement, être soumis à une analyse, à mesure qu'on avançait, cela allait de mal en pis ; par moments, les lettres se fondaient dans une sorte de ligne sténographique ou faisaient penser à l'écriture d'un aveugle dans la main duquel on aurait mis un éclat de bois trempé dans l'encre. Et cela continuait ainsi sur des dizaines de feuilles : elles disaient éloquemment et horri-

blement avec quel acharnement Tantâwî s'était accroché à l'illusion de pouvoir encore faire un travail intellectuel, que ses propres mains engourdies interdisaient à son naturel actif et qui ne désarmait pas. Si dans les récits contemporains, on peut trouver le thème d'un roman à faire sur Tantâwî, ces feuillets nous disent la douloureuse tragédie d'une vie qui s'éteint et qui, au baisser du rideau, jette la sinistre flamme de la gangrène. Ainsi les manuscrits me découvrirent tous les tableaux pour ainsi dire jour par jour d'un drame, qui avait commencé dans un petit village égyptien, s'était développé dans les centres de science arabe de Tantâ et du Caire, et qui, transporté dans la capitale de la Russie à Saint-Pétersbourg, avait eu son dénouement sous la dalle funéraire du cimetière de Volkovo.

Mon petit livre sur Tantâwî parut au début de 1930. Il ne plut pas à tout le monde, je ne sais pourquoi, mais ce qui me console, c'est que les arabisants et les Arabes, et particulièrement les compatriotes du Cheikh, l'ont apprécié et ont trouvé pour en parler des mots chaleureux. J'ai passé par beaucoup d'épreuves pendant tout le temps que j'y ai travaillé. Mais jusqu'à présent, quand on me demande quels sont parmi mes travaux ceux que je considère comme méritant que le livre de la science en garde le souvenir, je nomme toujours seulement quatre ouvrages. Ce sont ceux que j'ai composés, l'un sur un joyeux poète damasquin, qui était crieur public au Marché aux Fruits, le second sur une élégante satire d'un sage aveugle, poète-philosophe de Syrie, le troisième sur la théorie du style poétique construite par un émir, poète et fin philologue, qui pour son malheur fut pendant un jour calife de Bagdad, et le dernier sur un Cheikh égyptien, professeur à Pétersbourg. Et il me semble parfois que c'est précisément le dernier que j'aime le plus, je ne sais pourquoi, et souvent je l'ouvre, afin de regarder le portrait de celui dont il parle.

4. « Al-Andalous » et Léningrad (1906-1942).

Le jeune arabisant qui veut faire des études approfondies dans sa matière a devant lui un chemin difficile et parfois tortueux. Il lui faut d'abord avoir la pratique des divers « instruments de travail » et en premier lieu semble-t-il, des langues de l'Europe occidentale. Le nombre des langues étrangères indispensables augmente constamment avec les progrès de la science. Dès le XVIII[e] siècle a pris fin définitivement la période où le savant pouvait se borner à une seule langue, le latin ; maintenant, dès les premiers pas, il se convainc qu'il faut, ne serait-ce que pour se servir des manuels fondamentaux indispensables, posséder non pas seulement trois langues, l'anglais, le français et l'allemand, mais encore y ajouter une quatrième, l'italien, car les travaux d'arabisants rédigés en cette langue sont passés, depuis la deuxième moitié du XIX[e] siècle, au premier rang de la littérature scientifique mondiale. Les liens de l'Espagne avec le monde arabe apparaissent clairement au jeune arabisant par les simples ouvrages scolaires d'histoire du Moyen âge, mais il sait aussi maintenant qu'une pléiade solide d'arabisants espagnols a créé une importante école depuis la fin du XIX[e] siècle, et que déjà, pour beaucoup de questions, il est impossible de se passer de leurs travaux. S'il projette de se plonger dans le domaine spécial de l'islamologie, il apprend bien vite que le meilleur cours de droit musulman a été édité en langue néerlandaise, ainsi que toute une série de travaux fondamentaux sur l'histoire intérieure de l'islam. Les écoles sérieuses et originales des arabisants danois et suédois le forcent à se familiariser avec les langues scandinaves, et il doit s'estimer encore heureux que le plus grand islamologue de la dernière génération, un Hongrois (1), ait publié la plus grande partie de ses travaux en allemand et que les savants finlandais se servent fréquemment du suédois et d'autres langues plus accessibles. Mais il y a mieux encore. Il serait honteux pour un arabisant russe de ne pas connaître les travaux de sa spécialité écrits en langues slaves : il doit d'abord se familiariser avec une tradition

(1) Goldziher.

tchèque séculaire et avec la science polonaise moderne, qui après la première guerre mondiale, a énergiquement développé son orientalisme dans toute une série de publications et de collections périodiques. Il lui faut savoir aussi qu'en langue serbe, il existe non seulement une production considérable consacrée au développement de la littérature arabe en Bosnie et Herzégovine, mais que dans les dernières décades sont paru un grand nombre de travaux touchant d'une façon générale à des questions d'arabistique. Parfois, la langue bulgare lui sera utile aussi ; en ukrainien aussi, l'arabisant trouvera de vivantes esquisses du monde musulman contemporain, dues à un grand spécialiste, et peut-être les meilleurs « Récits de Beyrouth » ou « Chants du Liban » (1) qui existent dans la littérature (1). La liste des langues indispensables ne fait que s'allonger. Si l'on fait avancer d'un seul coup toute cette phalange de langues, elle pourra effrayer, mais dans le cours progressif d'une vie humaine, on s'en rend souvent maître d'une façon presque imperceptible pour soi-même.

Un arabisant comprend la feinte terreur du célèbre arabisant hollandais Snouck Hurgronje, qui séjourna incognito à la Mekke, quand à la fin des années 90, il écrivait de Batavia, dans l'île de Java, à Rosen, pour le remercier non sans ironie de l'envoi du dernier fascicule des Mémoires de la Section Orientale de la Société Archéologique Russe, qui toujours paraissaient en russe seulement. Il disait que probablement il serait bientôt nécessaire à un jeune orientaliste candidat au grade de magistre, d'apprendre, avant de se plonger dans sa spécialité, les 24 langues dans lesquelles se publient les travaux de son domaine, et que parmi elles il faudrait mettre non seulement le russe ou le néerlandais, mais encore le malais, le tamoul, etc... Heureusement que, dans la pratique, tout cela n'est pas aussi terrible ; le poids spécifique des différentes langues, dans le domaine des études arabes, n'est pas le même et toutes ne sont pas dans une égale mesure nécessaires pour tel ou tel sujet.

Mais je doute qu'il se trouve un arabisant, quel que soit l'objet de ses études auquel il s'intéresse le plus intimement,

(1) De Krimsky*

en qui n'ait pas résonné le nom même de « al-Andalous », comme les Arabes appellent l'Espagne, qui n'ait pas senti la forte attirance qu'il exerce et qui n'ait pas fait connaissance avec les travaux classiques, et tout pénétrés du souffle romantique, de Dozy sur l'Espagne musulmane : bien qu'ils soient un peu vieillis maintenant, ils restent d'une beauté inaltérable par leur qualité littéraire qui est bien en harmonie avec le goût du milieu du XIX[e] siècle. Tout arabisant, dans une période quelconque de sa vie scientifique, a senti cette « bouffée de parfum du frais rameau d'Andalousie », comme s'intitule une anthologie bien connue du XVII[e] siècle (1), consacrée à l'Espagne ; tout arabisant, involontairement, s'est transporté, non seulement en pensée, mais aussi en sentiment, de l'autre côté des Pyrénées. Ce n'est pas pour rien que Rosen, en composant la section andalouse dans la partie poétique de sa chrestomathie arabe, qui est célèbre même hors de chez nous, n'a pu échapper à la tentation « d'ajouter de son crû » quelques vers à l'élégie d'un ancien poète et chevalier arabe insérée à cet endroit.

Mais, de l'Espagne arabe aux arabisants espagnols, le chemin est long et souvent détourné. Il n'y a pas lieu de s'étonner que souvent les travaux des arabisants espagnols soient restés inconnus pour la science européenne jusqu'à une époque récente. Ma destinée, sous ce rapport, a été plus heureuse, et je suis content que la ligne « andalouse » de mes goûts scientifiques soit restée ininterrompue depuis près de quarante ans. C'est toujours par les livres et les manuscrits que j'ai fait connaissance avec les arabisants espagnols ; bientôt sont venus s'y joindre d'importants manuscrits de l'époque contemporaine, je veux dire des lettres, qui peu à peu ont été rendues plus vivantes par des photographies de leurs auteurs ; mais il ne m'a jamais été donné de voir aucun d'eux personnellement. La route a conduit lentement vers le but.

L'arabistique espagnole a vécu longtemps sous une mauvaise étoile : le jugement sévère, quoique justifié, de Dozy sur quelques-uns de ses représentants de la première moitié du XIX[e] siècle, en raison du poids que lui donnait l'autorité de

(1) De Makkari (1591-1632).

l'auteur, s'était fatalement étendu aussi à tous les travaux plus récents en langue espagnole. On avait cessé de les lire, mais par bonheur, il s'était trouvé des forces saines dans la seconde partie du XIX[e] siècle. Sans craindre leurs peines, obstinément, méthodiquement, presque entièrement méconnus dans leur propre pays, inconnus du reste de l'Europe, avaient travaillé deux générations d'arabisants, solitaires et pleins d'abnégation, et dès le début du XX[e] siècle, le tableau avait brusquement changé, bien que les travaux espagnols fussent restés encore fermés aux arabisants des autres pays. C'est par hasard que je fus amené à faire ces réflexions.

En 1906, alors que je préparais pour l'impression mon premier aperçu de la littérature arabisante moderne relative à quelques questions spéciales, je tombai tout à coup, à la bibliothèque de l'Université, sur un grand recueil jubilaire publié depuis deux ans déjà en l'honneur de Francisco Codera. Il ne s'y trouvait qu'un article pour la bibliographie qui m'était alors nécessaire, mais je fus frappé par le volume superbement imprimé de près de 700 pages, dont la publication même eût pu faire honneur, non seulement à la modeste ville espagnole de province qu'était Saragosse, mais à n'importe quel centre orientaliste d'Europe. Le nombre des seuls collaborateurs espagnols qui avaient écrit sur des sujets d'arabistique disait assez le sérieux de l'école qui s'était fondée ; la liste des travaux du jubilaire avec son portrait me fit sentir pour la première fois toute la persévérance et toute la méthode de ce travailleur acharné en qui, sans effort pour ainsi dire, l'historien et le numismate s'alliaient à l'agronome et au fondateur d'une petite typographie arabe, qui fonctionnait dans son propre cabinet de travail et dont les compositeurs étaient lui-même et les étudiants d'arabe dressés par lui. Toutefois, l'impression que me fit cette publication me parut devoir peu durer, et elle n'aurait sans doute pas laissé de trace, si elle n'avait été renforcée par des influences venues d'un autre côté.

Rosen, entre les mains de qui devait passer mon esquisse bibliographique, vit tout à coup, avec son œil perçant, l'article du recueil en l'honneur de Codera, et comme toujours, sursautant, il me demanda d'un air étonné : « Comment avez-vous

eu connaissance de cela ? » Je dus confesser que j'étais tombé là-dessus par hasard à la Bibliothèque Universitaire. « Eh bien ! me dit-il, voilà qui est parfait ; un jour ou l'autre vous apprendrez aussi par hasard la langue espagnole ! Justement, notre hispanisant apprend avec moi en ce moment la grammaire arabe ». Il s'agissait de D. K. Pétrov, romaniste déjà connu et suffisamment éprouvé, qui, le premier de l'école de A. N. Veselovsky*, n'avait pas craint d'aborder directement l'étude de l'arabe. A partir de ce moment, Rosen, avec la vivacité qui lui était propre, échangea souvent avec moi des idées sur la marche du travail de son nouvel élève ; c'est chez lui que je fis connaissance pour la première fois de la Chrestomathie, indispensable à tout arabisant espagnol, de Lerchundi et Simonet. Dans l'été de 1907, D. K. Pétrov séjourna à Tübingen auprès du professeur Seybold, l'unique arabisant en Allemagne qui connût bien les « cosas de España » (les choses espagnoles) : il avait été jadis secrétaire de Don Pedro de Brésil et de concert avec lui, avait traduit les 1.001 Nuits en portugais. Rosen ne vit pas avec beaucoup de plaisir D. K. Pétrov, sous l'influence de Seybold, songer à éditer le « Collier de la Colombe », célèbre traité sur l'amour et les amants du littérateur hispano-arabe du XI[e] siècle Ibn Hazm ; il considérait ce travail, sur la base du manuscrit unique de Leyde, comme trop difficile pour un arabisant encore jeune.

En 1908, Rosen mourut, je partis pour l'Orient, et là, un flot d'impressions espagnoles m'assaillit encore d'un autre côté. C'est alors pour la première fois que j'appris qu'au Brésil et d'une façon générale en Amérique du Sud, existait une colonie arabe assez nombreuse, que beaucoup des Arabes de là-bas étaient poètes, mais qu'ils écrivaient souvent en espagnol et en portugais. Parmi les Libanais ayant vécu là-bas, il m'arriva d'en rencontrer beaucoup qui maniaient avec assez d'aisance l'une ou l'autre langue. Tout m'attira à nouveau vers l'Andalousie et mon retour en Russie donna finalement à ces tendances jusque là encore obscures une forme précise. L'hispanisant D. K. Pétrov continua à préparer son édition de l'étude-anthologie d'Ibn Hazm, bientôt vinrent les corrections

d'épreuves et c'est avec intérêt que je pris part à ce travail. Nous avions à notre disposition des photographies du manuscrit unique de Leyde, et, en examinant les lignes de ce manuscrit, je pénétrai dans la vie et les goûts littéraires de l'Andalousie plus à fond que je n'avais pu le faire en lisant les pages des œuvres de Dozy artistiquement écrites, mais enveloppées des voiles brumeux du romantisme du XIX[e] siècle. Insensiblement me devinrent aussi accessibles des « instruments de travail »; sans façon, nous développâmes, Pétrov et moi, un système d'enseignement mutuel original : il vint à mes cours spéciaux de poésie arabe, où, plus d'une fois, il constitua la moitié de mon auditoire. Pour nous, arabisants, ce n'était pas chose rare, et nous n'en étudiions qu'avec plus d'ardeur la célèbre anthologie du IX[e] siècle, la *Hamâsa** d'Abou Temmâm et les émouvantes élégies de l'antiquité arabe. De mon côté, je fis mon possible pour ne pas manquer ses conférences ayant trait à l'Espagne. Avec de jeunes romanistes, je pénétrais dans la langue espagnole ancienne, déchiffrant la « Cronica General » (la Chronique Universelle) d'Alphonse le Sage, si connue dans l'histoire de la civilisation hispano-arabe, ou je me plongeais dans l'examen des sources arabes et espagnoles de l'histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes, à laquelle D. K. Pétrov consacrait son cours. Là, l'auditoire, à la fin du semestre, se composait de deux personnes : la deuxième était mon jeune camarade, alors candidat au grade de Magistre d'Histoire de l'Orient, qui fut par la suite un des organisateurs de l'orientalisme polonais après la guerre mondiale, et qui mourut encore jeune comme professeur à Lwow. Peu à peu, le cercle de l'enseignement mutuel s'élargit. A mes leçons du cours élémentaire de langue arabe, apparurent des auditeurs assidus qui étaient de jeunes romanistes élèves de D. K. Pétrov ; je suivis systématiquement les leçons de l'un d'eux, qui faisait à l'université les cours de séminaire de langue portugaise et c'est là que se révéla pour la première fois à mes yeux le talent original de Esa de Queiroz*. Certaines de ses œuvres me transportaient dans l'Orient arabe, de même que les romans historiques d'A. Herculano* me retraçaient l'époque de l'épanouissement de la civilisation arabe en Espagne. Ainsi, la littérature arabe classique était

liée inséparablement, dans mes études, à la littérature espagnole et portugaise moderne : l'une et l'autre branche se soutenaient réciproquement, et leur union m'éclairait beaucoup de choses qui me seraient restées inaperçues, si j'avais suivi chacune des voies isolément.

Quand en 1919 naquirent les Editions « La Littérature Universelle », fondées par Gorki, et qui jouèrent un grand rôle culturel, nous sentîmes avec une particulière intensité, nous les Orientalistes, les liens indissolubles qui unissaient l'Orient et l'Occident et nous fûmes aussi intéressés au « Collège occidental » du Comité d'édition que nous l'étions à notre « Collège oriental » ; nous nous y considérions comme des participants, et non des hôtes étrangers. C'est d'un même cœur que je dirigeai la traduction du roman philosophique d'Ibn Tofaïl en rapport avec l'Andalousie et dans lequel on a voulu voir parfois un précurseur du roman de Robinson Crusoë, et que je pris part aussi à un important travail sur la traduction d'un roman espagnol de l'époque des Morisques de Enrique Larreta*. Peu à peu, malgré toute la complication des relations internationales à cette époque, commencèrent à parvenir jusqu'à moi les travaux des arabisants espagnols, qui découvrirent devant mes yeux un brillant monde nouveau, peu connu en Europe. Bien qu'avec beaucoup de retard, je pris connaissance d'un travail plein de talent et de hardiesse, paru en 1919, sur l'eschatologie musulmane dans la « Divine Comédie » de Dante, qui eut jusqu'à cent recensions dans le monde entier. Dans ce livre une place avait été faite à la caractérisation de l'*Epître du Pardon,* de mon auteur favori Abou'l-'Alâ al-Ma'arrî. Je répondis à ce travail par un article dans lequel je tentais de montrer que l'auteur avait tort de ne voir, dans cette ironie fine et délicate sur les représentations musulmanes de la vie d'outre-tombe, qu'un reflet de la légende sur l'Ascension du Prophète.

Le bruit se répandit à l'étranger, par je ne sais quelles voies inconnues, que je m'intéressais aux sujets hispano-arabes. A la fin de 1928, je reçus une lettre du rédacteur, personnellement inconnu de moi, de la revue internationale « Litteris », éditée en Suède et consacrée à l'analyse de tous les travaux

remarquables en toutes les langues européennes dans le domaine des sciences humanistes. Le rédacteur me demandait de lui donner mon opinion sur le petit livre récemment paru d'un jeune arabisant espagnol, consacré à la question d'une des sources du roman d'Ibn Tofaïl. Il s'excusait de s'adresser à moi, mais ajoutait qu'il ne connaissait pas d'arabisants en Europe qui suivissent les travaux de langue espagnole ; D. K. Pétrov n'était déjà plus de ce monde. Le petit livre m'était connu, parce que le sujet m'intéressait alors ; il avait produit sur moi une très bonne impression, et, du premier coup, j'avais senti des dons solides dans ce travail, qui était, je crois bien, le premier d'un érudit à ses débuts. J'écrivis l'article avec beaucoup de plaisir ; en 1929, je reçus une demande analogue au sujet d'un nouveau travail du même arabisant et je satisfis également à cette demande. Dans mon compte rendu, cette fois, je ne pus m'empêcher de prendre la défense du jeune auteur dont le livre avait provoqué une attaque injuste, me semblait-il, contre la science espagnole en général, du Président de l'Académie Arabe de Damas. Par la suite, j'appris avec satisfaction que les représentants de la presse arabe sérieuse avaient pris mon parti dans cette petite polémique accidentelle. Je ne m'étais pas trompé en attribuant à ce tout jeune auteur des dons scientifiques, car très vite, il reçut à la suite d'un difficile concours, une des chaires de langue arabe les plus considérées en Espagne, celle de Grenade (1). On m'écrivit que mes comptes rendus avaient joué un certain rôle dans ce choix, et je fus très touché, quand en 1934, il me dédia son nouveau travail. Le feuille de garde de l'élégante édition, portant le nom étrange d'un savant nordique *in Leningrado*, dut produire un effet original sur les compatriotes de l'auteur, dans l'ancienne Andalousie.

Très important pour moi fut aussi le second résultat des liens noués ainsi petit à petit avec la science espagnole. C'est à partir de ce moment que je commençai à recevoir tous les livres nouveaux parus en Espagne dans le domaine des études arabes. Je fus parfois confondu d'une telle libéralité ; ces livres étaient ordinairement très bien édités, luxueusement

(1) Il s'agit d'E. Garcia Gomez.

même du point de vue de notre modeste science ; parmi eux se trouvèrent aussi fréquemment des études monumentales comme le travail en quatre volumes in-folio sur les archives des Mozarabes de Tolède. Grâce à cette constante attention, je reçus en 1928 le recueil en deux volumes des articles de Julian Ribera, chef de file alors de l'arabistique espagnole, publié par ses élèves à l'occasion du cinquantenaire de son professorat. Ce nouveau présent me frappa tout autant que le recueil jubilaire de son maître Codera qui, vingt ans plus tôt, était par hasard tombé entre ses mains. Dans ce livre, se déroulait devant les yeux du lecteur non seulement l'évolution instructive de la production scientifique d'un grand savant, mais encore le tableau magnifique du développement de l'ensemble de l'arabistique espagnole depuis un demi-siècle. Je ne pouvais pas rester indifférent en face de ce livre : j'éprouvais quelque peine à voir que même les spécialistes d'autres pays le connaissaient peu. Mettant à profit un loisir relatif pendant l'été de 1928, où je pus passer deux mois dans le gouvernement de Poltava, sur les bords du Psiol, dans un pays qui portait le nom pittoresque de Boutova Gora (Montagne de pierre), je préparai un aperçu systématique des deux tomes du recueil. Le sérieux du sujet ne m'empêcha pas de me livrer à une petite espièglerie en faisant imprimer l'indication de l'endroit où avait été écrit mon article. Ma seule justification était que Rosen s'était permis une plaisanterie dans une occasion semblable. Ceux qui lisent une de ses meilleures recensions, sont parfois plongés dans l'étonnement devant le nom de la localité de « Kal'at al-Djoû' », où elle a été écrite, quand on sait que l'auteur n'a jamais vécu en Orient. Même un arabisant ne devine pas du premier coup que c'est seulement l'exacte traduction arabe de « Hungerburg », l'endroit où Rosen passait l'été dans sa maison de campagne. Que mon « Koûh-i-Bout » (1) ne fasse pas penser à la Perse ou à l'Inde, car c'est seulement Boutova Gora à qui j'ai donné un visage persan. En rédigeant avec enthousiasme mon article, par lequel je rêvais d'accomplir au moins dans une certaine mesure mon devoir vis-à-vis de l'arabistique espagnole, je me souvins là, dans un cadre gogo-

(1) Proprement : Montagne de l'idole.

lien, que Gogol avait aussi écrit un jour quelque chose sur le calife al-Ma'moûn*, et qu'il y a chez lui des pages inspirées sur la civilisation arabe, des pages qui sont à la vérité d'un artiste, mais non d'un savant. Par la suite, j'appris que mon article, en Espagne, avait été traduit en espagnol et qu'il avait rendu encore plus forts et plus solides les liens entre arabisants des deux pays.

Naturellement ce ne sont pas les seuls livres qui ont tissé le fil d'une sympathie réciproque ; si les manuscrits ont joué dans ce commerce un moins grand rôle, c'est vraisemblablement parce que, dans nos collections, il y a relativement peu de monuments d'origine andalouse ou magrébine. Toutefois il m'est arrivé souvent de troubler le repos de notre célèbre *unicum* d'Ibn Kouzmân, pour faire des vérifications à la demande d'amis espagnols en leur lieu et place. Ils n'ont pas été moins perplexes que moi sur la question de la destination incomprise d'une tablette de bronze magrébine, conservée dans la collection de Léningrad et publiée par notre épigraphiste (1). On lui a trouvé des parallèles en Espagne seulement, mais ils sont restés des énigmes dans la même mesure. Une série de manuscrits non étudiés antérieurement à Léningrad a commencé à apparaître, grâce encore à une initiative des arabisants espagnols.

En 1933, ils ont hardiment pris l'initiative d'une expérience encore jamais réalisée sur une grande échelle dans l'histoire de notre science : la publication d'une revue spécialiste d'arabistique. Bien que dans son titre résonnât le mot magique « al-Andalous », la revue n'en était pas moins consacrée à tous les sujets d'arabistique, au sens large du terme, mais évidemment portait plus particulièrement son attention vers l'Espagne et l'Afrique du Nord. Elle fut éditée de façon judicieuse et élégante ; ses pages hospitalières furent toujours ouvertes aux savants de toutes les nationalités et ses articles furent rédigés dans les langues fondamentales de l'Europe occidentale. Les petits volumes verts devinrent vite un organe international qui attira vers lui les arabisants de tous les pays. Peu

(1) Mme Kratchkovskaïa.

à peu, naquit en moi l'idée de faire connaître à mes collègues occidentaux, dans une série d'articles successifs, les manuscrits les plus intéressants de nos collections, ayant trait à l'Andalousie et au Magrib. Je commençai avec la collection qui m'était la plus familière, celle du Cheikh Tantâwî qui était à la Bibliothèque Universitaire, et qui, dans ce domaine n'était pas dénuée d'importance.

La série fut inaugurée par une anthologie poétique écrite en une écriture magrébine typique dans les premières années du XVIII[e] siècle, intéressante pour l'histoire littéraire de tout le monde arabe. Depuis longtemps, le début manquait, et c'est pourquoi l'auteur en était inconnu. Elle me paraissait un *unicum,* mais mon article provoqua la découverte d'un autre exemplaire à Fès ; toutefois, il n'a pas paru de renseignements ultérieurs à ce sujet. Avec le deuxième article que j'avais préparé pour le tome suivant d'*al-Andalous,* se produisit une curieuse coïncidence, comme j'en ai vu plusieurs dans ma vie d'arabisant. Dans la même collection Tantâwî, mon élève qui avait préparé le catalogue des manuscrits commencé par moi, découvrit une rédaction abrégée d'un des ouvrages les plus importants pour l'histoire de la littérature de l'Andalousie : selon mes considérations, c'était un *unicum* dans les collections européennes. L'auteur m'était depuis longtemps familier : c'était un important fonctionnaire de chancellerie de l'époque des sultans mamelouks d'Egypte, qui avait trouvé le temps de se consacrer aussi à des occupations littéraires. Un jour, j'avais découvert, également dans la Bibliothèque Universitaire, un autre ouvrage de lui, inconnu jusque là, et à partir de ce moment son nom, Ibn Mammâtî, commença à rendre pour moi un son attendrissant. Mammâtî ! ma petite mère ! ainsi surnommaient son grand-père les petits enfants sans logis du Caire, nourris par lui à l'époque d'une cruelle famine qui s'était abattue sur l'Egypte. Ma description de ce manuscrit était presque prête, quand arriva le dernier cahier vert d'*al-Andalous.* Grand fut mon étonnement quand, en l'ouvrant, je tombai tout à coup sur un article de mon jeune ami espagnol, maintenant un des deux rédacteurs de la revue, conte-

nant la description de la même rédaction abrégée, d'après un manuscrit du Caire qu'il considérait comme un *unicum*. Notre manuscrit avait perdu son auréole d'unicité, mais le travail préparé conservait son importance, et vit le jour dans le tome suivant d'*al-Andalous*. C'était déjà en 1935. Continuant la série projetée, je préparai encore d'autres articles, mais bientôt éclata la guerre en Espagne, et les cahiers verts devenus familiers cessèrent d'arriver à Léningrad : la publication fut interrompue.

Mais nos pensées ont continué, comme par le passé, à se tourner vers l'Andalousie. De cela fait foi la brochure « La civilisation arabe en Espagne » et un article sur le poète arabe « jardinier » d'Andalousie (1), ainsi qu'une grande monographie sur la poésie arabe en Espagne. Toutefois, il a été un peu triste pour moi de les écrire et de les faire imprimer, ayant conscience qu'ils resteraient inconnus aux arabisants de l'Europe occidentale pour qui ces sujets sont sans doute les plus familiers et les plus faciles. Ce fut un moment encore plus triste pour moi quand, au printemps de 1942, dans Léningrad assiégée, parmi nos mêmes manuscrits, je découvris une biographie inconnue de l'auteur de l'anthologie « La bouffée de parfum du frais rameau d'Andalousie » ; alors, je me représentai nettement avec quel plaisir les rédacteurs d'*al-Andalous* auraient vu paraître un article à ce sujet dans les pages de leur revue. Mais à quoi bon s'affliger ? Tous les cauchemars nocturnes disparaissent avec le jour sans laisser de traces. Nous voulons penser qu'un jour viendra où de nouveau les arabisants espagnols et russes reprendront le travail en commun sur le terrain où, pour la science humaine mondiale, il n'y a pas de ligne de démarcation ; le jour viendra où les cahiers verts d'*al-Andalous*, si agréables à l'œil, réapparaîtront dans le cabinet de travail de l'arabisant de Léningrad.

---

(1) Ibn Khafâdja, mort en 1138.

CHAPITRE VI

LE GIBIER COURT LUI-MÊME AU-DEVANT DU CHASSEUR

1. Les tablettes de bronze du pays de la Reine de Saba (1930).

L'arabisant de la génération contemporaine, dès ses premiers pas de travail indépendant, doit compter avec une loi irrévocable, celle de la différenciation de la science. Il est désormais impossible de devenir comme autrefois, un spécialiste dans les trois domaines à la fois de la linguistique, de la littérature et de l'histoire. Chacun d'eux s'est développé dans de telles proportions, a accumulé une telle quantité de matériaux, qu'une vie humaine ne suffirait pour arriver à dominer cette richesse même dans une seule de ces trois spécialités. Mais cette division mise à part, toujours naissent de nouvelles spécialités qui acquièrent peu à peu une existence indépendante et dont seul un savant qui s'y est entièrement adonné peut devenir maître.

Dès la fin du XIX[e] siècle déjà s'est définitivement formée, grâce aux travaux du Hollandais Snouck Hurgronje et du Hongrois Goldziher, l'islamologie, pour l'étude de laquelle maintenant une préparation longue et sérieuse est indispensable. En histoire, commencent à vivre les unes après les autres d'une vie propre des disciplines auxiliaires : l'épigraphie et la paléographie exigent la possession d'un ensemble complexe, qui leur est propre, de connaissances importantes

pour elles, exactement comme pour la numismatique. En linguistique, depuis le XX[e] siècle, le rôle essentiel est joué par la dialectologie. Dans l'histoire de la littérature, c'est l'histoire de la littérature moderne, qui peut entièrement absorber un homme, s'il ne veut pas rester un dilettante qui effleure seulement à l'occasion et superficiellement divers sujets.

Parmi les nombreuses spécialités plus « étroites » de l'arabistique, est restée longtemps isolée celle qu'on peut appeler conventionnellement la « sabéistique », l'étude de la langue et de la civilisation sud-arabiques. Chronologiquement, cette civilisation est plutôt en rapports avec l'Orient ancien qu'avec l'Orient médiéval, à l'inverse, je crois bien, de tous les autres domaines de l'arabistique ; les caractères distinctifs de sa langue et de son écriture, plus proches de l'éthiopien que de l'arabe proprement dit, l'absence presque complète d'une influence directe sur la civilisation arabo-musulmane pourraient, semble-t-il, la faire rentrer dans les attributions des historiens de l'Orient ancien ou des éthiopisants. Le matériel, depuis la fin du XIX[e] siècle, grâce à de nouvelles et successives éditions d'inscriptions, a augmenté assez rapidement, mais les moyens de travail les plus ordinaires manquaient : pendant longtemps, il n'y eut aucune grammaire ; une chrestomathie n'apparut que dans les années 30, et jusqu'à présent il n'y a encore pas de dictionnaire. L'« instrument de travail » fondamental est constitué ordinairement par le monumental « Corpus » ou Recueil des inscriptions sémitiques, édité par l'Académie française des Inscriptions ; dans ces dernières années enfin, s'y est ajouté un « Répertoire », liste de toutes les inscriptions sud-arabiques éditées, avec indication des travaux les plus importants les concernant. Peu à peu, presque tous les pays ont eu leur spécialiste « sabéiste », et leur nombre, pour le monde entier, s'élève maintenant peut-être à une dizaine. Comme il arrive souvent dans la science, ce ne sont pas toujours les pays les plus importants qui produisent les plus éminents spécialistes en cette matière ; dans les années 30, les « sabéistes » les plus marquants se trouvaient en Autriche, au Danemark, en Belgique et en Italie.

Dans nos collections, les antiquités sud-arabiques n'ont jamais été représentées par des échantillons de quelque importance, et il ne s'est pas créé chez nous, dans cette direction, une tradition. Nos arabisants ont toujours été en rapports plus avec l'Orient musulman qu'avec le monde antique ou la sémitologie, de sorte que, de ce côté, nulle initiative ne s'est fait fait jour. Parfois seulement quelques allusions vagues, échos d'anciennes légendes, nous faisaient penser à l'Arabie Heureuse, mais comme nous ne trouvions pas chez nous le soutien d'un réel matériel de documents, elles passaient sans laisser de traces, s'éclipsant peu à peu devant les tableaux plus familiers de la civilisation arabe à l'époque du califat.

Il en fut ainsi pour moi. L'image de la Reine de Saba, qui vint un jour trouver Salomon pour mettre sa sagesse à l'épreuve et lui donner des énigmes à deviner, dès mes années de lycée, se dressait devant moi entourée d'une auréole de romantisme et de mystère ; plus tard, cette image se présenta à moi sous un nouveau jour dans la légende de la reine Bilkis, que j'avais rencontrée par hasard dès ma première année d'arabe dans une chrestomathie arabe qui m'était tombée sous la main. Des études sur l'Abyssinie, à la même époque, me jetèrent un pont vers l'Arabie du Sud, et, de ma propre initiative, en préparant mon examen de magistre, je considérai comme nécessaire de faire quelque peu connaissance avec la chrestomathie sud-arabique lithographiée de Hommel, seul instrument de travail à cette époque. Cependant ce n'était pas une véritable nourriture. Une amulette sud-arabique, d'un type répandu, se trouvait dans la collection pleine de choses étranges de N. P. Likhatchev[1], mais elle ne contenait que six signes sabéens et l'édition que j'en publiai se proposait plus de donner des renseignements complets sur nos collections, que d'enrichir sérieusement nos connaissances sur la civilisation sud-arabique. En examinant de temps en temps des photographies ou des reproductions de documents des musées européens, je ne pensais jamais que le moment pourrait venir où j'aurais l'occasion de déchiffrer moi-même des inscriptions qui n'avaient encore été entre les mains de personne, et de

déterminer leur importance. Cela ne se produisit qu'assez tard, en 1930, quand j'avais déjà, je dois le reconnaître, pas mal perdu de mes connaissances acquises à l'époque où je préparais l'examen de magistre, et où je ne soupçonnais même pas que je pourrais un jour en avoir besoin pour pareille tâche inattendue.

A la fin des année 20, nous eûmes pour la première fois des relations officielles directes avec le Yémen ; le centre en était notre Représentation Commerciale à Sanaa, capitale actuelle de l'« Arabie Heureuse ». Ces relations provoquèrent non seulement l'apparition d'un film cinématographique « Yémen » et de quelques petits livres populaires avec des descriptions de voyages dans ce pays mystérieux et inaccessible ; elles eurent aussi quelques résultats scientifiques, malheureusement pas dans la proportion qu'eût désiré un arabisant. Les personnages qui s'étaient trouvés là-bas, ayant une formation orientaliste et animés d'excellentes intentions, avaient pris copie de matériaux en dialecte yéménite, en commençant par des mots isolés et des formes grammaticales pour finir par des dialogues suivis, des textes folkloriques et même des contes. La quantité des notes accumulées était assez considérable, mais elles avaient été prises sans préparation spéciale préliminaire, sans aucune notion de dialectologie arabe, sans la connaissance indispensable des procédés de notation élaborés par la science. Presque tous ces matériaux, dans l'impossibilité d'une vérification sérieuse sur place, furent sans utilité pour la science. Les « antiquités » acquises péniblement là-bas présentaient également la même image aussi triste. On ne peut mettre en doute qu'il eût été plus utile que ces nouveaux venus au Yémen se fussent assigné comme but de compléter nos collections ethnographiques ou d'acquérir les manuscrits arabes qui leur seraient tombés sous la main ; cela eût alors vraisemblablement causé moins de déceptions. Nos collectionneurs ne se doutaient pas apparemment qu'au Yémen, depuis longtemps déjà, s'était développée l'originale industrie de la contrefaçon des « antiquités », organisée largement et établie sur une base commerciale. A Sanaa même, et

davantage dans les villes et localités voisines, il y avait une série d'ateliers « artisanaux » originaux dans lesquels surtout des joailliers ou des lapidaires gravaient des inscriptions imitées sur des succédanés de bronze ou sur de la pierre, sculptaient de soi-disant statuettes antiques et toutes sortes d'amulettes. A Sanaa même, il n'y avait évidemment pas une demande importante de cette marchandise, parce que les Européens qui vivaient là étaient en quantité négligeable ; l'« exportation » essentielle se faisait, par caisses entières transportées à dos de chameaux par la route caravanière, vers Aden, où d'habiles agents livraient en détail les objets sur les bateaux transocéaniques qui abordaient en grand nombre dans ce port. Les touristes de toutes nationalités, revenant d'Extrême-Orient ou de l'Inde, ou même d'un voyage autour du monde, achetaient avec plaisir ces « documents millénaires de l'Arabie Heureuse », et en faisaient parfois des collections entières. Seul le coup d'œil fortuit de quelque spécialiste apportait un cruel désenchantement aux possesseurs de ces objets. Mais la production n'en continuait pas moins à fleurir. Fréquemment nos compatriotes furent aussi des clients involontaires. Depuis la fin des années 20, des dizaines d'objets de ce genre, parfois en caisses entières, me passèrent entre les mains et je plaignais seulement mes compatriotes qui, au prix d'une grande dépense d'énergie et de moyens, avaient transporté ces nouvelles acquisitions dans leur pays. Elles provoquèrent en moi un cruel pessimisme : je commençai à croire qu'un étranger du XX^{e} siècle, de passage occasionnellement au Yémen, sans préparation spéciale et recherches soigneuses, ne pourrait trouver quoi que ce fût de précieux du point de vue scientifique. Cependant, une fois, je me trompai.

Au début de l'année 1930, se présenta chez moi un médecin qui avait beaucoup voyagé et qui, à la demande d'une de ses connaissances, alors en fonctions à notre Représentation Commerciale à Sanaa, m'apporta deux tablettes de bronze avec des caractères sud-arabiques ; il fallait déterminer leur importance scientifique, et, au cas où elles auraient été originales,

les placer dans celle de nos collections qui serait la plus appropriée. Etant donné la grossièreté habituelle de la contrefaçon, je l'aurais vraisemblablement d'emblée reconnue, et la décision eût été facile, mais là, dès le premier coup d'œil, un problème difficile se posa à moi : ou bien la contrefaçon était très habile, ou bien, pour la première fois en ces années-là, il nous arrivait des antiquités sud-arabiques authentiques. Il m'était difficile de croire à cette dernière éventualité, bien que, extérieurement, les tablettes ne concordassent absolument pas avec ce qu'il m'avait été donné de voir dans les nouvelles acquisitions du Yémen. Le bronze, complètement verdi et par endroits revêtu de patine, évoquait les bronzes chinois anciens ; le sable et l'argile qui y adhéraient semblaient aussi témoigner d'un long séjour dans la terre. La forme des lettres se distinguait par une grande élégance et par une assurance des contours qui n'avaient pas leurs pareilles dans l'un quelconque des modèles contrefaits que j'avais eus entre les mains. Mais résoudre la question d'après des données extérieures eût été agir trop étourdiment, et il fallait tout d'abord procéder à une analyse des inscriptions et expliquer ce qu'elles disaient et comment elles le disaient. Je n'avais encore jamais eu à résoudre un tel problème. J'étais un peu effrayé à la pensée de tenter mon premier essai, mais il ne m'était pas possible de m'abstenir. L'honneur de notre science ne le permettait pas ; il eût été réellement inconvenant, sous prétexte qu'il n'y avait pas de spécialistes chez nous, de suivre le conseil de quelques-uns de nos représentants et d'envoyer les inscriptions pour expertise en Italie. J'avais déjà eu connaissance d'un conseil de ce genre avant que les inscriptions fussent entre mes mains, et cela m'avait beaucoup choqué et particulièrement irrité. Je résolus de ne pas me hâter et de ne pas me décourager avant l'heure ; je répondis que, à la première impression, les inscriptions me semblaient authentiques, mais que leur analyse exigeait un certain délai.

Avant tout, il fallait savoir au juste si, dans les collections d'Europe occidentale, il y avait des parallèles à nos tablettes et dans quelle mesure ils concordaient avec les nôtres pour

le contenu. Grâce à la présence, dans notre bibliothèque, du Corpus des Inscriptions Sémitiques de Paris, cela ne fut pas difficile : jusqu'alors on en connaissait quatre, ou, pour être plus précis, trois et demie, étant donné que dans l'une de ces tablettes, seule la partie supérieure avait été conservée ; deux d'entre elles se trouvaient à Londres, les deux autres à Vienne. Cette circonstance renforçait encore davantage mon soupçon. Il était difficile de supposer que des monuments si rares eussent pu tomber par hasard entre les mains d'acheteurs occasionnels. Les antiquaires yéménites savaient bien le prix des antiquités véritables et, vraisemblablement, auraient pu trouver pour elles un écoulement plus avantageux.

Cependant, le déchiffrement progressif du texte ne me faisait rien découvrir qui pût faire penser à une contrefaçon. Grâce aux parallèles, j'avais rapidement réussi à en éclaircir le sens. Comme les modèles antérieurs connus, celui-ci appartenait aux tablettes dites « pénitentielles » que l'on suspendait dans les temples et qui, pour ainsi dire, portaient à la connaissance de tout le monde les péchés commis par ceux qui les avaient apportées en offrandes. A en juger par le fait que, dans la plupart des cas, c'étaient des noms féminins qui étaient mentionnés, les pécheresses étaient vraisemblablement des hiérodoules (prêtresses sacrificatrices) des temples sud-arabiques : leurs péchés consistaient habituellement en une infraction à des prescriptions ou à des vœux quelconques, le plus souvent de caractère rituel. Les noms des pénitents variaient, mais le temple de la divinité, la plupart du temps, portait le même nom ; visiblement, la majorité des inscriptions provenait d'un seul et même endroit. Des difficultés survinrent dans le déchiffrement, principalement quand les parallèles alors connus furent insuffisants. Je fus embarrassé par le fait qu'apparaissaient des noms de divinités ou de personnages ignorés jusqu'alors ou qu'il se rencontrait des mots et expressions inconnus. Il m'était cependant difficile de croire que les tablettes qui se trouvaient chez nous apportassent un enrichissement aussi important de nos connaissances, non seulement du point de vue culturel général, mais encore sur des

questions plus restreintes d'onomastique et de lexique. Je pensai que, étant donné le peu de connaissances que je possédais sur ces monuments et que j'étais seulement en train d'acquérir au cours de mon travail, des faits réels me demeuraient tout bonnement inconnus. Je résolus alors de recourir au moyen habituel et tout à fait classique, aux relations internationales entre savants, et je m'adressai pour l'éclaircissement des questions qui se posaient à moi dans chacun des cas, à deux des plus importants spécialistes, en Autriche et au Danemark. Je connaissais le premier par des lettres, car, dans ses années de jeunesse, avant qu'il ne se fût concentré sur la « sabéistique », il s'était beaucoup occupé de poésie arabe ; son avis était particulièrement important pour moi, en tant que venant d'un savant familier avec le maniement des collections viennoises et connaissant certainement très bien les inscriptions pénitentielles qui s'y trouvaient. Le savant danois, peu de temps auparavant, avait publié le premier tome de son grand « Handbuch » (Manuel) d'archéologie paléo-arabe dont il avait dirigé la rédaction. La correspondance s'engagea rapidement, mais la différence de tempérament entre les deux savants se révéla de façon très curieuse. Mon collègue autrichien, qui d'ailleurs était bien, je crois, le seul orientaliste grec important (1), s'efforça avec bonne grâce d'éclaircir les questions qui m'embarrassaient et qui parfois lui semblaient peut-être même élémentaires, en apportant différents parallèles, en exprimant toutes sortes de réflexions et en m'affermissant dans mon opinion sur l'authenticité de l'inscription. Le Danois (2) se comporta avec plus de sévérité. Il n'était pas apparemment enclin à se plonger dans les détails, alléguant que tout d'abord il fallait voir clairement si nos tablettes de bronze n'étaient pas une contrefaçon et si elles valaient la peine qu'on se cassât la tête pour elles. Au cas où j'enverrais une photographie, il était prêt à la donner pour examen à un de ses étudiants qui, disait-il, s'occupait spécialement de questions de ce genre. Me prêter à cela aurait signifié, de mon point de vue, reconnaître ma propre impuis-

(1) N. Rhodokanakis.
(2) D. Nielsen.

BIBLIOTHEQUE
ALGER
UNIVERSITÉ

Fac-similé d'une inscription sabéenne

sance et, sans avoir épuisé tous les moyens, renoncer en outre à la priorité qui devait revenir à notre propre science. Cela prenait pour moi une tournure honteuse. J'aimai mieux encore « me casser la tête » en continuant parfois à recourir à l'assistance du sympathique professeur de Gratz.

Bien que lentement, toutes les inscriptions cédèrent sous mes efforts ; même la deuxième qui, par endroits, avait vivement souffert de la patine, révéla peu à peu ses signes qui, au premier coup d'œil, étaient complètement rongés. Je ne fus pas peu aidé, en certains cas, par les yeux perçants de ma femme, graphologue et paléographe, qui facilitèrent la reproduction graphique de l'original pour la prise d'un cliché, car il n'y avait naturellement pas de caractères sabéens dans nos typographies. Nous nous hasardâmes même à reconstituer conventionnellement quelques signes complètement effacés ; quand, longtemps après, une fois imprimé l'article relatif aux inscriptions, un savant restaurateur expérimenté « nettoya » les tablettes et qu'une série de signes ressortit plus nettement, nous vîmes avec plaisir que nos hypothèses étaient exactes. Ma conviction que les monuments tombés entre nos mains étaient authentiques se fortifia : seul aurait pu faire une contrefaçon aussi irréprochable un profond connaisseur et un grand savant, dont il n'y avait absolument pas lieu de supposer la présence en Arabie du Sud. Il restait encore, il est vrai, une possibilité : les inscriptions pouvaient être une reproduction contemporaine d'un original ancien. Mais jusqu'à présent la science n'avait pas connaissance d'un pareil original, et, de toute façon, les copies, si c'étaient des copies, conservaient leur valeur scientifique.

Peu à peu, pas à pas, je fis tout ce qui était en mon pouvoir et je décidai de déférer nos inscriptions au tribunal mondial de la science, en les éditant photographiquement avec l'étude que m'avaient permise les moyens dont je disposais. Cependant je ne l'avais pas fait sans une grande appréhension. Je craignais non pas tant d'avoir laissé passer des fautes dans la lecture et dans l'interprétation de certains détails, — je désirais même que quelqu'un levât les doutes qui subsistaient en moi-même, — mais je craignais, si tout à coup mes inscrip-

tions se révélaient contrefaites, de garder toute ma vie une triste notoriété, dans le genre de celle de ces archéologues français qui n'avaient pas su découvrir la falsification de la fameuse « tiare de Saïtapharnès », d'Odessa.

Encore avant que mon article ne vît le jour, un argument vint s'ajouter en ma faveur. On avait fait au laboratoire de chimie l'analyse du bronze qui constituait la matière des tablettes. Le caractère des modifications qu'il avait subies montra que les tablettes n'étaient pas restées moins de mille ans dans la terre. A mes yeux, cette circonstance, jointe à toutes les considérations précédentes relativement au texte, résolvait définitivement la question. Cependant je ne sais quelle crainte persistait encore en moi.

Avec les premiers échos que provoqua la publication, ces craintes se dissipèrent rapidement. Le petit nombre des spécialistes en la matière fit que tous les « sabéistes », sous une forme ou sous une autre, rendirent compte de la nouvelle trouvaille. Elle fut une nouvelle preuve du caractère international de la science dans notre domaine. Le représentant le plus important de cette spécialité, un Belge (1), consacra à nos inscriptions un article particulier : il ajouta quelques considérations en ce qui concernait les détails de mon interprétation, mais se prononça nettement pour l'authenticité des inscriptions. Les ayant insérées quelques années après dans le « Répertoire » des inscriptions sud-arabiques, en cours d'établissement pour le compte de l'Académie des Inscriptions de Paris, il leur assura définitivement une place dans la science par l'autorité de cette édition. Il en fit également un extrait complet pour son « Onomasticon » des antiquités sud-arabiques, qui parut plus tard. Un savant italien, dans son travail en plusieurs volumes sur l'idée de la pénitence dans les religions du monde entier mit en pleine lumière l'importance de ces documents pour l'histoire des religions. Un écho vint également du vétéran octogénaire de la « sabéistique » allemande (2), qui, à la suite de son père (3), un des premiers pion-

(1) G. Ryckmans.
(2) J.H. Mordtmann.
(3) A.D. Mordtmann.

niers de son temps dans ce domaine, avait su associer une profonde connaissance de l'Asie Mineure à son intérêt pour l'Arabie du Sud. Il n'hésita pas non plus à reconnaître les inscriptions comme authentiques. Grâce à mon édition, je fis connaissance avec de jeunes « sabéistes » anglais qui, ne soupçonnant pas que j'étais moi-même un hôte occasionnel dans ce domaine, se mirent à s'adresser à moi pour diverses questions. Mon collègue danois triompha de son scepticisme primitif et, dans un article sur la civilisation sud-arabique, écrit spécialement pour notre « Messager d'Histoire Ancienne », mentionna notre travail sans faire la moindre réserve. Un si singulier *idjmâ' al-oumma* (accord unanime de la nation) dans la « république » de la science mondiale me tranquillisa entièrement et me récompensa de toutes les émotions que j'avais éprouvées dans le déchiffrement des inscriptions. Il eut aussi une autre conséquence, également de caractère « international ». Quand, au congrès international des Orientalistes de Leyde, en 1931, fut choisie une commission particulière pour l'étude et l'édition des antiquités sud-arabiques, le représentant de notre pays fut compris parmi ses membres. Ainsi des inscriptions du royaume légendaire de Bilkis, qui étaient tombées entre nos mains par hasard, grâce à nos relations contemporaines avec le Yémen, contribueront peut-être à fonder chez nous aussi une première et modeste tradition scientifique de « sabéistique ».

2. Une lettre de Sogdiane (1934).

Heureux le savant qui a pu observer de son temps la naissance et le développement d'une nouvelle discipline, sous les yeux duquel se sont accomplies des découvertes imprévues, et a progressé une étude des matériaux découverts qui a donné naissance à un magnifique tableau, inconnu aux générations précédentes de savants. C'est ce qui s'est produit dans ma vie pour la langue sogdienne, pour la civilisation sogdienne, qui a fleuri pendant un certain nombre de siècles en Asie Centrale : elle a étendu ses rameaux loin, au delà même des frontières de ce pays et, brisée par la ruée des Arabes, elle n'a pas

disparu sans laisser de traces, mais elle a passé organiquement par un nouveau stade, qui a continué la même ligne ininterrompue du développement de la civilisation d'Asie Centrale.

Quand je considérais, en spectateur indifférent, les efforts inlassables que déployaient mes camarades plus anciens pour déchiffrer avec acharnement et pas à pas les lignes naguère énigmatiques des manuscrits sogdiens qu'on découvrait sans cesse, quand je voyais leur joie de la découverte, bien connue des savants, je ne pensais jamais qu'il me serait réservé, à moi arabisant, très éloigné de l'histoire de l'Asie Centrale, de prendre part à ce travail ; je ne pensais pas que j'aurais entre les mains un document arabe unique en son genre, d'une valeur inestimable pour la science, où se reflétait nettement le tragique moment de la lutte finale des Sogdiens contre les Arabes. Mais ainsi le voulut le sort, et, à Léningrad, sur une même table, il y eut côte à côte des manuscrits arabes et des manuscrits sogdiens ; côte à côte un arabisant et un iranisant examinèrent des caractères à moitié effacés, et il est difficile de dire devant qui brilla d'abord le premier rayon qui éclaira la bonne route, le rayon qui, comme un courant électrique, nous fit simultanément tressaillir l'un et l'autre.

En 1932, les iranisants de Léningrad éprouvèrent une vive émotion. Le bruit se répandit que, dans le Tadjikistan, on avait trouvé des manuscrits sogdiens. Cependant jusqu'alors, on n'en avait jamais découvert dans la Sogdiane même, mais seulement dans ses colonies du Turkestan oriental. Sur ces entrefaites, les bruits s'amplifièrent, on se mit à parler des restes de certaines archives découvertes, disait-on, dans la montagne de Moug, sur la rive sud du Zarafchan*. Finalement, à l'automne de 1933, une petite expédition spéciale fut organisée, qui effectua là-bas des fouilles systématiques. Tout se confirma : la richesse des matériaux sogdiens découverts éclipsa toutes les trouvailles précédentes, mais, ce qui fut encore plus étonnant, c'est qu'en plus on trouva des documents chinois et arabes uniques, qui semblaient refléter intégralement le tableau complexe de la situation politique en Asie Centrale à cette époque.

Des renseignements sur les manuscrits arabes commencèrent à arriver à Léningrad, par avion, avant que l'expédition ne fût de retour. Leur caractère était tel que mon scepticisme n'admit guère la possibilité d'une découverte précieuse. On disait qu'ils étaient sur peau ; mais jusqu'alors, les documents arabes connus, sur peau, n'étaient qu'au nombre de six pour le monde entier : il était difficile d'admettre que ce serait précisément dans le Tadjikistan et non dans des pays arabes que se produirait un accroissement inattendu de ce nombre. Je pensai que c'était plutôt un feuillet provenant d'un Coran quelconque sur parchemin ; il pouvait évidemment être intéressant, mais sans présenter un caractère particulier de rareté. Une pareille opinion était aussi renforcée par une lettre du chef de l'expédition, le camarade plus ancien que j'avais eu dans mes années d'études à la Faculté, A. A. Freimann. Il faisait savoir entre autres que, au cours des fouilles, l'expédition avait trouvé un tout petit morceau de peau, sur lequel étaient écrits les mots arabes « *là ilâh...* » (il n'y a pas de divinité...), visiblement, un fragment de la profession de foi musulmane habituelle. A la vérité, des bruits parvinrent jusqu'à nous, disant que ceux qui avaient examiné le document en Asie Centrale y avaient vu le nom de Tarkhoûn, et c'est ainsi qu'on appelait un important chef sogdien de l'époque de la conquête arabe, mais j'étais enclin à mettre cela sur le compte d'un enthousiasme excusable pour des gens désireux de rattacher la découverte à l'histoire locale.

Cependant ma curiosité fut vivement piquée et j'essayai d'obtenir une photographie du manuscrit, mais pour une raison inconnue, on ne réussit pas à la faire en Asie Centrale. Certaines frictions particulières « interministérielles » s'étaient produites à propos de la question de savoir qui devait être considéré comme le propriétaire de tous les manuscrits, où il convenait de les conserver, à qui en serait confiée l'étude. Par bonheur, finalement, les manuscrits arrivèrent à Léningrad, et bien que là, on eût aussi hésité quelque temps sur l'établissement où on pourrait les étudier, j'appris tout de même, en janvier 1934, qu'ils se trouvaient temporairement à la

Section des Manuscrits à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences. J'étais malade et j'avais la fièvre, mais, évidemment, je ne pouvais pas patienter plus longtemps, et le lendemain je me dirigeai vers le bâtiment de l'Académie, par le chemin qui m'était depuis des années familier, le long du Quai de l'Université. Je n'y allai pas seul, avec moi était ma femme : dans les dix années qui venaient de s'écouler, elle s'était si bien plongée dans les arcanes de la paléographie et de l'épigraphie arabes, que, depuis longtemps déjà, elle lisait mieux que moi l'écriture coufique, et nous nous rappelions en souriant comment, un quart de siècle plus tôt, nous montrant les mosquées du Caire, des savants de l'endroit, à une question relative à quelque inscription, répondaient avec étonnement : « Mais c'est de l'écriture coufique, c'est impossible à lire !». Maintenant, ses talents graphologiques et sa vue perçante m'aidaient souvent à déchiffrer certaines graphies d'un manuscrit qui étaient restées pour moi obscures, malgré toute la connaissance de l'arabe à laquelle les années me donnaient, pouvait-il sembler, le droit de prétendre.

A l'étage inférieur de la bibliothèque, dans la section des manuscrits, nous trouvâmes, déjà assis à une grande table, le « pan » (1) A. A. Freimann, comme nous avions l'habitude de l'appeler, à l'époque où nous étions étudiants. Il était plongé dans la lecture, soit de lettres sogdiennes, soit de « bâtons » sogdiens, rapportés par l'expédition, et il avait un air assez absent, quoique comme toujours sérieux, avec ses lunettes rondes que, à chaque minute, il remontait sur son front. Il nous avait déjà préparé une enveloppe et il en tira un document, examinant quelle impression il ferait sur nous. A première vue, je me sentis complètement anéanti : la fièvre ou l'émotion me fit monter tout le sang à la tête, je voyais trouble ; j'étais là impuissant devant le fragment de peau que je tenais dans mes mains ; il était tout recroquevillé et rongé par les vers ; je n'y voyais, comme à travers un voile rouge, que des lettres arabes isolées, sans pouvoir distinguer le moindre mot arabe cohérent. Mon cœur battait comme s'il voulait sauter hors de ma poitrine et ma première pensée atroce, fut :

(1) Seigneur, Monsieur, en polonais.

« Je n'y pourrai rien comprendre ». Cependant, instantanément, je fus saisi de honte et, par un grand effort de volonté, je me contraignis à y jeter un coup d'œil une seconde fois, mais je me convainquis qu'il m'était impossible de regarder fixement : mes yeux, sur-le-champ, commencèrent à se couvrir d'un brouillard rouge. Tendant toute ma volonté, sentant des à-coups nerveux dans le rythme de mon pouls, je me mis à examiner tantôt un endroit du document, tantôt un autre, n'ayant pas la force d'arrêter longtemps mon attention sur l'un ou l'autre. Les pensées jaillissaient fiévreusement à chaque battement, et je les chuchotais inconsciemment tout haut : « Oui, à la première ligne, il y a les restes de l'habituelle formule initiale, la *basmala* (au nom d'Allâh)... Donc c'est le commencement de quelque chose et non une feuille arrachée du milieu... Voilà au centre, effectivement, le nom *Tarkhoûn*... Certainement, ce n'est pas un Coran... Mais qu'est-ce que c'est ? ». Mes pensées se heurtaient en moi, douloureuses, impuissantes, tandis que mon sang battait de plus en plus fort dans mes oreilles. — « Une lettre ? Oui ! à la fin de la deuxième ligne, il y a comme « de... son client ». Mais le nom, le nom ? *Dîwâ, Dîwâ,* on lit nettement *Dîwâ* avec un *i* long et un *a* long. Mais qu'est-ce que c'est que cette absurdité, qu'est-ce que c'est que ce nom ? Mais la ligne suivante commence encore plus mal, on lit clairement *sittî,* mais cela ne peut pas être, dans la langue littéraire ; *sittî* s'emploie seulement dans le langage de la conversation et signifie Madame. Qu'est-ce que tout cela fait ici ? A la fin d'une ligne, *Dîwâ,* au commencement de l'autre, *sittî...* ». Et tout d'un coup, à nouveau le choc de mon pouls. « Mais il peut y avoir là enjambement d'une ligne à l'autre. Cela se trouve aussi dans les papyrus arabes d'Egypte. *Dîwâsittî... Dîwâstî...* Il n'y a pas de nom de ce genre !... *Tarkhoûn* se rencontre bien dans la littérature relative à l'Asie Centrale, mais il n'y a pas de *Dîwâstî...* Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ? Pourtant il y a bien *Dîwâstî...* » — « Alexandre Arnoldovitch, dit ma compagne, perplexe, s'adressant à A. A. Freimann, vous n'avez pas dans les documents sogdiens un *Dîwâstî* ? » Freimann sursaute, ses lunettes remontent sur son front et finalement, étonné et embarrassé : « Non-on !... mais partout il est fait mention de

quelque chose dans le genre de Dîwânestîtch, sûrement quelque chose en rapport avec le Dîwân, la Chancellerie, peut-être est-ce quelque titre... » — « Oui ! mais il n'y a pas dans le mot arabe la lettre *n*, lui crié-je, simplement *Dîwâstî, Dîwâstî* ! » Tout à coup, il me vient une nouvelle idée, je m'arrache à ma chaise et je cours, au grand étonnement des gens assis à la table et d'un jeune iranisant qui est venu demander quelque chose à Freimann, et qui est demeuré stupéfait de mon air ahuri et de cet étrange dialogue. Je grimpe quatre à quatre l'escalier de côté qui mène au septième étage où se trouve l'Institut d'Orientalisme et le cabinet des choses arabes ; là, sur un rayon sont les douze tomes de notre principal historien at-Tabarî, et j'ai vu tout à coup luire l'espoir d'y trouver le mot de l'énigme posée par ce nom inopiné. Heureusement que ni dans l'escalier, ni dans le cabinet je n'ai rencontré personne ; je sentais que ma vue pouvait faire peur, et je n'étais pas en état d'expliquer en un langage articulé ce qui se passait en moi.

Essoufflé par la course, je me précipitai sur le rayon bien connu, et, saisissant l'index d'at-Tabarî, je me mis fiévreusement à le feuilleter pour y trouver un nom semblable. Je voyais double, mais tout de même, je parcourus tous les noms commençant par *d* jusqu'à la fin de la lettre. « Il n'y a pas de *Dîwâstî* ! » ; découragé je sentais mon cœur faiblir. Mais tout à coup, quelques lignes plus bas, scintilla devant moi *Dîwâchnî*. — « Eh bien ! Mais la différence n'est que dans les points », criai-je presque, « c'est la même chose ! ». N'en croyant pas mes yeux, je me reportai à la page même de l'histoire à laquelle renvoyait l'index ; le doute n'était plus possible, il y était question de l'Asie Centrale et on y racontait les événements du début de l'année 100 de l'hégire. Je n'étais pas en état de lire plus attentivement ; mais il n'y avait plus d'hésitation, tout au dedans de moi était comme illuminé et je me précipitai en bas avec la même hâte. Si j'avais été de vingt ans plus jeune, certainement pour aller plus vite, je serais descendu par la rampe. Entré en trombe dans la Section des manuscrits, je tombai sur ma chaise et je pus tout juste

murmurer à Freimann, qui n'avait pas encore compris la cause de ma course inopinée : « J'ai trouvé *Dîwâstî* ! » C'était tellement inattendu que trois paires d'yeux interrogateurs se braquèrent sur moi avec une sorte d'angoisse. Quand, ayant quelque peu repris haleine, j'eus expliqué en phrases saccadées de quoi il s'agissait, le triomphe fut général ; tous sentirent d'emblée que la découverte s'éclairait et que le fil directeur était tombé entre nos mains.

Après mes émotions de toute la journée, se produisit tout d'un coup en moi une réaction et je me sentis complètement déprimé : ce matin-là, il me fut impossible de continuer à m'occuper du document. Cependant mon esprit conserva sa tranquillité : j'avais encore devant moi un travail très long et très compliqué, mais je savais d'une façon certaine que je trouverais le bon chemin, et le jour suivant ce fut dans des dispositions déjà tout autres que je commençai le déchiffrement méthodique de la lettre, parallèlement à l'étude détaillée des pages correspondantes de notre at-Tabarî. Alors seulement, je pus examiner avec calme les traits d'écriture qui ne m'effrayaient plus ; alors seulement, je pus apprécier toute l'harmonieuse beauté de la lettre écrite par un calligraphe de chancellerie expérimenté. Dès lors, chaque jour m'apporta à la fois joie et chagrin ; des petites découvertes alternèrent avec des désenchantements, mais tout cela ne fut pas vraiment terrible : le morceau de peau chiffonné qui était resté enfoui dans la terre pendant douze siècles ne put cacher ses secrets à l'analyse rigoureuse du paléographe, ne put rester silencieux en face de la confrontation avec l'historien dont l'inestimable recueil d'at-Tabarî conservait le témoignage.

En fait, le nom de Dîwâstî fut la clef de tout : non seulement il expliqua la lettre arabe, mais encore il fournit une base solide pour l'étude des documents sogdiens. Dîwâstî était un souverain sogdien dont ce qui subsistait de ses archives était tombé aux mains de l'expédition du mont Moug. Le nom du gouverneur arabe auquel il adressait sa lettre, deviné avec beaucoup moins de peine, apporta d'une façon inattendue la date tout à fait précise du document, l'année 100 de l'hégire, environ 718-719 de notre ère. Lettre par lettre, furent conquises

de haute lutte toutes les données de fait qu'il contenait. Bien vite trouva aussi sa place dans le document le fragment « rongé », avec le début de la formule de profession de foi, qui avait été trouvé séparé de la lettre par l'expédition. Même les lignes détruites par les vers insatiables purent être reconstruites dans leur teneur essentielle. Quand j'examine maintenant la photographie de la lettre défroissée écrite sur peau, je me demande parfois avec étonnement comment nous avons réussi, non seulement à déchiffrer les lignes dont très souvent une ou deux lettres seulement étaient restées intactes, mais encore à trouver quelque sens à ce qui était mangé par les vers. J'éprouve de la fierté pour notre science dont les méthodes précises permettent parfois de découvrir ce qui au premier coup d'œil paraît irrémédiablement perdu.

Il me semble que ce même sentiment a été éprouvé par tous ceux, même spécialistes de domaines tout autres, qui se réunirent deux semaines après, en février, pour assister à la Séance de l'Académie des Sciences consacrée au compte rendu de l'expédition du mont Moug. La salle de lecture de l'Institut d'Orientalisme, où ordinairement dans les différents coins on ne voyait que quelques lecteurs, était comble ce jour-là. Non seulement toutes les places étaient prises, mais encore presque tous les passages. Le Secrétaire Perpétuel de l'Académie, qui était arrivé au milieu de la séance, ayant ouvert la porte, eut un mouvement de recul involontaire, tant le spectacle était inattendu pour les yeux de celui qui était habitué à l'aspect des séances régulières du groupe orientaliste. Et en fait, c'était un triomphe, le triomphe de l'expédition qui avait enrichi la science de matériaux sans précédent, le triomphe aussi de la science elle-même, qui témoignait ainsi de façon caractéristique de sa puissance, qui, sous les yeux de tous, pour ainsi dire élevait nos connaissances jusqu'au plus haut degré.

Bien entendu, le travail sur les documents ne se termina pas avec cette séance, de même qu'il ne se termina pas non plus par l'édition, cette même année, du « Recueil Sogdien », où furent mis en lumière des résultats scientifiques fondamentaux, entre autres ceux de l'étude systématique de la lettre arabe, que je vais mentionner maintenant. Depuis, il est

apparu nettement que le nom du principal héros devait se lire Dîwâchti et non Dîwâstî ; on réussit à établir le nom du château où il avait emmené ses Sogdiens après la rupture définitive avec les Arabes, on réussit même à déterminer la race de la chèvre sur la peau de laquelle avait été écrite la lettre. Vraisemblablement, beaucoup de détails encore apparaîtront dans une étude ultérieure du document ; j'espère que quelqu'un réussira à lire mieux ou plus complètement divers mots et lettres qui sont restés pour nous énigmatiques, mais ce ne seront que des détails. La bonne voie s'est révélée à partir du moment où a lui devant nous le nom si étrange et si énigmatique de Dîwâstî ; cet instant du choc subconscient de l'idée, d'une sorte de « révélation », a été le début du processus scientifique analytique. Grâce à lui, maintenant, ce nom rend un son en quelque sorte familier et intelligible pour tous les iranisants, pour tous les historiens de l'Asie Centrale. L'arabisant sent avec satisfaction que la lettre de Sogdiane qui lui est tombée entre les mains a été non seulement un monument remarquable et exceptionnel de paléographie arabe, mais encore une source historique de premier ordre.

L'étude de la civilisation sogdienne après la trouvaille du mont Moug est entrée dans une nouvelle phase de son développement, mais une cruelle destinée n'a pas permis aux deux savants qui, semble-t-il, y auraient eu plus de droit que les autres, d'y participer. L'un d'eux, S. F. Oldenbourg, qui avait lui-même séjourné en Asie Centrale et dans le Turkestan Oriental, qui avait lui-même enrichi la science par la découverte de monuments sogdiens, mourut d'une maladie incurable. Littéralement à son lit de mort, il entendit nos récits sur les premiers succès du déchiffrement, il s'en réjouit non moins que nous et il édifia les plans d'un travail ultérieur et d'expéditions ultérieures, dans lesquelles, il le savait bien, il n'y avait pas place pour lui. Mais toute sa vie, il avait travaillé pour la science et pour l'organisation des études ; le développement ininterrompu et l'éternité de la science avaient été pour lui un axiome et c'est pourquoi il a pu parler si tranquillement et si simplement de l'avenir à la veille de quitter l'existence. C'est à lui, plus qu'à aucun autre, que nous avions le devoir de dédier le « Recueil Sogdien » qu'il ne vit pas paraître.

F. A. Rosenberg, qui fut pendant de longues années conservateur du Musée Asiatique, collaborateur fidèle de S. F. Oldenbourg à la direction de cet établissement qui était alors l'unique « Institut » orientaliste de l'Académie, ne lui survécut que trois mois. Dans les dernières décades, il s'était occupé avec un succès particulier des matériaux sogdiens, déchiffrant avec persévérance et systématiquement les quelques fragments et manuscrits conservés dans nos collections. Avec la solide base de sa formation d'iranisant, il était vite devenu un des premiers dans le monde des spécialistes de la langue écrite sogdienne. Mais son cerveau, épuisé par une pénible maladie dans les dernières années, accueillait avec quelque défiance les récits qu'on lui faisait sur une découverte exceptionnelle : il lui était vraisemblablement difficile de comprendre que, alors qu'il avait passé toute sa vie à déchiffrer des fragments et des exemplaires uniques, on avait maintenant découvert d'un seul coup quelques dizaines de documents qui éclairaient vivement des côtés précédemment inconnus de la civilisation sogdienne familière à son esprit. Il se montra particulièrement sceptique à l'égard des manuscrits « sur bâtons », qui étaient restés jusqu'alors inconnus, et il semble que, jusqu'à la fin de sa vie, il eut des doutes, se demandant si cela ne cachait pas quelque malentendu. Ce fut pour nous quelque peu une consolation que cette confirmation inattendue de l'importance scientifique d'une découverte qui paraissait même incroyable à un spécialiste. Quant à moi-même, il m'arrive souvent aujourd'hui de désirer qu'on découvre en Asie Centrale un document arabe quelconque, fût-il unique, comme la lettre de Sogdiane, si importante pour la Science.

3. Le Coran coufique et la « grand'mère arabe ».

Les Corans coufiques du premier et du second siècle de l'hégire sont d'une grande rareté dans les collections manuscrites. Les exemplaires complets sont considérés comme des unités isolées dans le monde entier. Pendant de longues années, le Coran dit d'Othmân* ou de Samarkand a fait l'ornement de notre Bibliothèque Publique ; il y était entré en

vertu d'un ordre du général von Kaufmann, comme butin de guerre, lors de la conquête de l'Asie Centrale. Après la Révolution, il est retourné à sa place. Certainement, il n'a jamais été entre les mains du calife 'Othmân au moment de sa mort, de même que les exemplaires jumeaux de celui-ci, dont on connaît au moins trois ou quatre par le monde ; mais ils sont du premier siècle de l'hégire. Il n'en est pas resté d'autre exemplaire complet à Léningrad. Il en est de même aussi, ordinairement, dans les autres endroits : partout les exemplaires coufiques du Coran sont représentés seulement par une plus ou moins grande quantité de feuilles de parchemin la plupart du temps disparates. Le célèbre Marcel même, fondateur de l'imprimerie arabe en Egypte à l'époque de l'expédition napoléonienne, grand amateur de paléographie et d'épigraphie, n'a pu emporter que des feuillets isolés, qui sont entrés partiellement dans notre Bibliothèque Publique. L'Amérique, qui depuis le siècle dernier, grâce à ses millions, a constitué dans les différents domaines des collections qui éclipsent parfois celles du vieux monde, n'a pas été jusqu'à maintenant plus heureuse, et elle apporte tout son soin à décrire et étudier les feuillets isolés qui sont arrivés de l'autre côté de l'Océan. Il n'en apparaît pas souvent.

On comprend que mon cœur tressaillit quand, un jour d'automne de l'année 1936, j'eus entre les mains quelques dizaines de grandes et magnifiques feuilles de parchemin, avec une écriture coufique ancienne et typique, qu'une certaine dame avait apportées pour les vendre à l'Institut d'Orientalisme. Elle disait qu'elle avait déjà été à la Bibliothèque Publique, mais que là, quand on avait su qu'il s'agissait d'un Coran, on n'avait pas voulu l'acquérir, étant donné qu'un Coran n'était pas une rareté. Je me bornai à sourire en entendant cela : il était clair pour moi que nulle part chez nous à ce moment-là, on ne trouvait un pareil échantillon, même sur une ou deux feuilles, alors qu'ici il y en avait bien quelques dizaines. Elles étaient en excellent état de conservation. Le format du manuscrit, d'une hauteur supérieure à la largeur contrairement aux modèles ordinaires connus, se distinguait

par son originalité. Quant à l'écriture même, avec l'inclinaison typique du sommet des lettres à droite, elle témoignait d'une assez haute antiquité. Plus tard, ne me fiant pas à moi-même, je procédai à une vérification par recoupement : je m'adressai à deux de nos meilleurs experts en paléographie arabe, le Conservateur de la Section des manuscrits de l'Institut et le professeur d'Histoire de l'Art musulman à l'Université, en leur demandant de me donner leur avis sur la date, mais en leur cachant, naturellement, que je m'adressais à l'un et à l'autre en même temps. Les réponses furent concordantes : tous deux furent d'avis que ce Coran datait du commencement du IX[e] siècle et peut-être même de la fin du VIII[e] siècle. Il ne fit pas de doute pour moi qu'il fallait sauver ce monument très rare et qu'il n'était pas possible de le laisser échapper à une collection nationale.

La première question qui se pose, quand un manuscrit commence une vie nouvelle dans une collection scientifique, c'est celle de sa provenance et de son « curriculum vitæ ». Sur les feuillets, on ne voyait aucune marque ou trace de précédents possesseurs ; mais le manuscrit, pour avoir été conservé avec un tel soin, ne pouvait pas avoir appartenu à un propriétaire occasionnel quelconque. Certainement les feuillets étaient actuellement en désordre et avaient été vraisemblablement arrachés de la reliure, mais pour les avoir acquis et conservés autrefois, il avait fallu être doué, sinon de connaissances, tout au moins de goût, ou bien être un Arabe et apprécier en eux un monument de son propre passé. Cependant les tentatives pour obtenir de la dame des renseignements sur l'histoire du manuscrit se heurtèrent comme à une volonté de brouiller les traces. Souvent, ceux qui offraient des manuscrits ou des livres craignaient qu'on pût les leur confisquer, redoutaient de dévoiler leur parenté avec les anciens possesseurs de grandes bibliothèques ou de se compromettre par un lien avec des noms célèbres d'autrefois. Cette fois, la dame s'appelait d'un nom russe ordinaire, mais elle disait qu'il y avait eu dans sa famille, une grand'mère arabe, morte depuis longtemps, dont elle ne se souvenait pas, qu'il était resté d'elle une panière

contenant toutes sortes de vieilles choses, qu'elle était maintenant obligée de liquider pour cause de départ ; dans la même panière, avec ces feuillets, se trouvaient aussi quelques livres arabes et français. Je voulus la prendre au mot et lui demandai s'il ne serait pas possible d'envoyer un de nos collaborateurs pour regarder s'il n'y aurait pas là encore quelque chose d'intéressant pour nous, mais la dame me dit en hâte et avec une sorte d'effroi que dans son appartement il y avait un grand désordre, qu'ils étaient eux-mêmes en train de tout trier et qu'ils feraient tout le nécessaire. Par bonheur, répondant à ma question, elle ajouta qu'il y avait encore dans la panière lui semblait-il, des feuillets semblables, et elle me promit de les apporter quand je lui eus dit que cela augmenterait le prix. Je dus accepter, d'autant plus que la dame ne m'avait pas indiqué son adresse. Les feuillets livrés restèrent chez nous, et cela me consola. Je n'accordai qu'une médiocre créance à cette histoire de la grand'mère arabe ; certes, à l'époque des Omeyyades à Cordoue, dans le seul faubourg oriental, il a pu y avoir cent soixante-dix femmes renommées pour leurs copies calligraphiées du Coran, mais qu'au XIX[e] siècle il y ait eu une Arabe, qui plus est, mariée à un Russe, ayant possédé un tel exemplaire rarissime, cela m'apparaissait douteux.

Cependant, au bout d'une semaine et demie, la dame réapparut et, à ma grande satisfaction, m'apporta à nouveau quelques feuillets du Coran, de sorte que le quart environ de l'exemplaire entier, plus qu'il n'y en avait nulle part ailleurs à Léningrad, se trouva réuni chez nous. A ce qu'elle disait, il ne restait pas d'autres feuillets. Elle apporta aussi deux ou trois livres : les livres français étaient de la littérature ordinaire de romans, dans de bonnes reliures, il est vrai ; les livres arabes étaient des éditions orientales ordinaires d'ouvrages de droit musulman, mais qui, certainement n'avaient jamais pu intéresser une « grand'mère », fût-elle arabe.

Je me demandais à nouveau quel pouvait avoir été le précédent possesseur du Coran coufique et soudain, en tournant machinalement un des livres apportés, je vis sur le dos de la reliure les lettres françaises I. N. qui m'étaient bien connues. Sans sourciller et en continuant la conversation, je dis à la

dame : « Alors le Coran vient aussi vraisemblablement de la bibliothèque d'Irénée Georgevitch Nofal ? » — « Comment le savez-vous ? » murmura-t-elle en pâlissant, avec une sorte d'effarement. Je lui expliquai la chose sans rien cacher, et lui dis comment j'avais deviné, mais je ne l'amenai pas ainsi à parler plus franchement. C'est à peine si elle attendit de recevoir en paiement la somme promise et elle sortit en hâte comme si elle avait peur d'être poursuivie. Partit-elle réellement de Léningrad, ou bien la frayeur que lui avait inspirée ma découverte continua-t-elle à la troubler, toujours est-il qu'elle ne parut plus à l'Institut.

Cependant, je ne lui avais rien dit de terrible. Irénée (ou en arabe Selim) Nofal avait été pendant de longues années professeur de langue arabe et de droit musulman à la Section d'enseignement des langues orientales du Ministère des Affaires Etrangères dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Comme la plupart de ceux qui enseignèrent dans cet établissement, il se sentait plus fonctionnaire et diplomate qu'homme de science ; comme diplomate, il avait des dehors brillants et presque toujours, il représentait le Ministère, parfois même le gouvernement tout entier, dans les congrès internationaux d'Orientalistes. Issu d'une famille arabe chrétienne très connue de Tripoli de Syrie, il avait reçu une formation typiquement levantine et avait une pratique courante du français. Pendant sa jeunesse, dans son pays, comme c'était le propre de beaucoup d'Arabes de sa situation, il avait partagé son temps entre diverses occupations, le commerce, la représentation de puissances étrangères et la littérature, qui, au milieu du siècle traversait une période marquée par une certaine renaissance ; il écrivit même quelques romans qui eurent un succès notoire. Au Ministère, il attira l'attention sur lui et quand le Cheikh Tantâwî, qui professait à la Section d'enseignement, tomba malade sans espoir de guérison, on l'invita à prendre sa place. Il était arrivé en Russie vers 1860 et il se russifia si bien que ses enfants ne virent jamais la patrie de leur père et même oublièrent complètement la langue arabe.

Lui-même abandonna les occupations littéraires, mais il fit paraître quelques livres sur le droit musulman en langue fran-

çaise. Ce furent des travaux moins littéraires que d'ordre politique et social, d'ailleurs écrits dans un sens particulier. Comme il arrive souvent aux Arabes Chrétiens, Nofal était terriblement islamophobe et souvent, dans ses ouvrages, il donna libre cours à son ironie à l'adresse de l'islam et de Mohammed d'une façon telle que l'ambassadeur turc dut protester et exiger la confiscation de ses livres. Au Ministère, il fit une belle carrière et parvint aux dignités les plus élevées et reçut les plus hautes décorations.

Toutefois des souvenirs de ses goûts littéraires subsistèrent chez lui ; sa bibliothèque fut jadis belle et renferma non seulement des livres, mais aussi des manuscrits. Elle était tenue en ordre, comme on pouvait le voir par le chiffre toujours du même type dont ses livres étaient marqués. Mais cette bibliothèque eut malheureusement une triste destinée. Ses fils, à demi russifiés, à demi francisés, reçurent leur éducation dans des établissements d'enseignement privilégiés et appartinrent à la fameuse « jeunesse dorée » de l'époque. Ils ne s'intéressèrent ni à la science, ni à la littérature et ne firent pas non plus carrière ; ils vécurent aux frais de leur père, et ils finirent peu à peu par en arriver au point de profiter de la vieillesse de leur père pour vendre secrètement les livres un par un aux bouquinistes. Après sa mort, toute sa bibliothèque fut définitivement dispersée et de temps à autre seulement, on vit apparaître de façon inattendue sur la Perspective Litéiny* ou au marché Alexandrovsky des livres de contenu insolite, en arabe ou en français, sous des reliures soignées avec les lettres I. N. au dos et le chiffre uniforme sur la page de garde, rappelant leur ancien possesseur, bibliophile en son temps, qui avait conservé avec soi un Coran coufique rare. Vraisemblablement, c'était aussi par la faute de ses fils que ce Coran n'était pas resté entier.

La petite-fille d'Irénée Nofal a-t-elle voulu éviter de rappeler les agissements, qui lui étaient sans doute connus, de ses parents, a-t-elle craint de révéler sa parenté avec un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères à l'époque tsariste, et est-ce pour cela qu'elle a transformé le « grand-père arabe » en une « grand'mère arabe », c'est ce qu'il est difficile

de dire. En tout cas, il est heureux que, grâce à elle, nos collections se soient enrichies d'un Coran coufique rare.

Mais les lettres I. N., dans d'autres circonstances, ont encore une fois fait battre mon cœur, quand je les vis au dos du brouillon du manuscrit autographe de la description du voyage en Russie du Cheikh Tantâwî, prédécesseur de Nofal dans la chaire de la Section d'enseignement des langues orientales. Bien des années après, j'appris par hasard que ma conjecture était bien exacte et que nous avions réellement acheté le Coran coufique, à la petite-fille d'I. G. Nofal.

4. Le commissaire attaché à Chamîl à Kalouga* (1928-1941).

L'histoire de notre arabistique est mal connue des spécialistes et tout à fait inconnue du grand public ou à l'étranger, et cependant, on y trouve plus d'un moment ou d'un trait intéressant qui lui confère parfois un caractère propre et une grande originalité, et qui n'a pas son équivalent en Occident. Mais il ne faut pas perdre de vue que notre arabistique scientifique est plus jeune de deux siècles que celle d'Occident et que beaucoup de ses aspects se sont souvent révélés tout à fait par hasard à l'époque la plus récente.

Jusqu'à présent nous connaissons mal les arabisants du milieu militaire, mais il y en eut sans doute, et il n'est pas possible de les inscrire tous sans discernement dans le groupe des simples « interprètes de profession ». Certainement, notre pays ne s'est jamais bien senti en relations directes avec les pays arabes ; il n'a pas produit des écrivains ou des hommes politiques du type de Lawrence ou de Philby, mais il avait des liens solides avec des peuples nourris de culture arabe ; ils furent souvent nos voisins, parfois ils ont fait partie intégrante de notre état. L'Asie Centrale a contribué à former le grand orientaliste que fut le Capitaine Toumansky*, auquel on a conservé cette appellation de grade dans différents milieux, chez nous et en Orient, bien qu'il soit mort général. L'intérêt qu'il portait à l'étude des Bâbistes* a fait de lui, peu à peu, un arabisant sérieux, qui a pu éditer l'ouvrage fondamental

composé en arabe par le successeur du Bâb, le « Très Saint Livre ». Son nom a été immortalisé dans la science par le fameux « Anonyme Toumansky », manuscrit persan découvert par lui, reflet éclatant de l'épanouissement de la science géographique arabe du IX^e^-X^e^ siècle.

L'histoire de notre arabistique n'a pas mis complètement en lumière jusqu'à maintenant le tableau dont la langue arabe dans le Caucase du Nord, au Daghestan*, en Tchétchénie* et en Ingouchétie* constituait le fond (1). Là, pendant quelques siècles, elle a été l'unique langue littéraire, non seulement de la science, mais encore des relations commerciales. C'est sur sa base que s'est développée là une tradition originale, qui a produit des juristes, historiens et poètes locaux ; elle a donné naissance à toute une littérature vivante, écrite dans une langue morte qui, cependant, a eu la résonance d'un instrument vivant de communications intertribales. De ce tableau original et grandiose en son genre, les arabisants du XIX^e^ siècle n'ont nulle part parlé sérieusement ; il me serait vraisemblablement resté inconnu aussi, si des manuscrits ne m'avaient amené à réfléchir à cela.

A la fin des années 20, j'acquis par hasard d'une personne inconnue une traduction manuscrite du Coran accompagnée de notes, qui avait appartenu, comme il était dit sur le cartonnage bleu, au « g. l. D. N. Bogouslavsky » (2). Ce nom ne me dit rien alors. Je ne devinai pas du premier coup que sous les lettres « g. l. » se cachait le grade de lieutenant-général (general-leïtnant), tant il m'était difficile de me représenter que ce travail compliqué et sérieux fût l'œuvre d'un militaire de carrière. Tout le manuscrit donnait l'impression d'un autographe, mis au net par le traducteur lui-même. Il était écrit sur des feuilles de beau papier de grand format ; la préface était datée de 1871 et faisait mention du séjour de l'auteur à Stamboul. Un examen rapide et différentes vérifications faites incidemment à l'occasion de mes cours sur le Coran me convainquirent rapidement que la traduction avait été faite sur l'original et dénotait un arabisant sérieux. Qui était-ce ?

(1) Le nom des trois pays manque dans la 3^e^ édition.

(2) Cf. Chap. I, n° 2.

Je ne réfléchis pas plus longtemps là-dessus, occupé que j'étais alors par d'autres travaux. Une seconde occasion fortuite me le révéla de façon inattendue et d'emblée m'attira dans le cercle de nouveaux sujets d'intérêt scientifique.

Au début du XX[e] siècle, dans la rue Petrozavodskaïa du quartier « Petrogradskaïa Storona »*, non loin de la Perspective Gesslerovsky, était une maison de pierre à trois étages, pas très grande et d'aspect assez sombre. Extérieurement, elle n'offrait rien de particulier et n'avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, aucun style. Les voisins savaient que dans la maison vivait seulement le propriétaire lui-même et sa famille. Mais aucun d'eux ne soupçonnait et peu de gens à Pétersbourg soupçonnaient que, à l'exception de quelques pièces habitées, tout le reste de la maison était plein de collections rarissimes et formait un grand et original musée. Les gens renseignés disaient que le propriétaire, en dehors de sa fortune personnelle alors passablement délabrée, avait encore dépensé pour ce musée deux énormes héritages qui lui étaient échus. Il serait difficile de définir d'un mot le caractère de ce musée où se reflétaient nettement les goûts, la vaste curiosité et en même temps l'esprit très systématique du collectionneur. Historien russe par sa profession officielle, il était simultanément un grand connaisseur de la civilisation byzantine et un spécialiste absolument exceptionnel dans les disciplines auxiliaires de l'histoire. Cette large envergure d'esprit, ses connaissances précises, sa grande expérience de collectionneur qui en eût remontré à tous les antiquaires du monde, se reflétaient bien dans ses collections. Ce n'est pas sans raison que, par la suite, quand le Musée passa à l'Académie des Sciences, on eut tant de mal à lui trouver une appellation convenable, d'abord « Musée de paléographie », puis « Institut du Livre, du Document et de la Lettre », et que finalement il fut partagé entre diverses collections académiques et non académiques. C'était la seule personnalité de son fondateur même, qui n'avait pas sa pareille en originalité et en envergure, qui conférait au musée sa véritable unité.

L'Orientaliste comme l'Occidentaliste, quelle que fût la spécialité, semble-t-il, à laquelle il appartînt, trouvait une

matière à ses goûts dans le musée original et sans enseigne de la rue Petrozavodskaïa. Quels objets uniques n'y rencontrait-on pas ! Des tablettes archaïques babyloniennes et des bulles des papes, des pierres tombales arabes des premiers siècles de l'islam et des chartes byzantines, des actes de Crémone en Italie et des papyrus arabes d'Egypte... Non seulement les yeux d'un arabisant étaient éblouis, mais encore l'hôte accueillant savait séduire par ses trésors, parfois du caractère le plus imprévu.

Au début de la première guerre mondiale, je m'intéressai beaucoup à l'analyse des archives, qui se trouvaient là en partie, du fameux voyageur italien du début du XVII[e] siècle, Pietro della Valle. Il y avait là des lettres arabes de parents de sa femme, originaire de Mésopotamie, très curieux documents de la littérature épistolaire arabe de ce temps, importants pour l'histoire de la dialectologie arabe et pour la biographie d'un des humanistes qui furent les pionniers de l'orientalisme italien. Pour travailler sur ces documents, il était nécessaire de faire quelques recherches dans les archives italiennes ; l'interruption périodique des relations avec l'Italie fit qu'il fut difficile de recevoir des renseignements, et, jusqu'à présent ces matériaux attendent encore d'être publiés. Heureusement que dans d'autres occasions de pareilles difficultés ne se sont pas présentées. De cette collection, une amulette sud-arabique a été publiée ainsi qu'une tablette de cuivre magrébine ; une édition capitale d'inscriptions funéraires arabes a paru et l'étude des papyrus arabes a été établie sur une base solide.

Mais ces collections renferment encore beaucoup de trésors inconnus, même pour un arabisant, qui, venus de toutes les parties du monde, étaient autrefois réunis dans la maison de la rue Petrozavodskaïa.

Un jour, — c'était déjà en 1932 —, en regardant le catalogue de l'Institut du Livre, du Document et de la Lettre, mon attention fut attirée par la mention d'un autographe de Chamîl. C'était une lettre portant en fait la signature de Châmîl lui-même, peut-être même écrite entièrement par lui, évidemment en arabe, dans les dernières années de son séjour

en Russie, peu de temps avant son voyage en Arabie. Le destinataire était appelé « Général Prince Bogouslavsky », et tout d'un coup je me souvins du traducteur du Coran. Sans aucun doute c'était un seul et même personnage : les habitants du Caucase considéraient le titre de « prince » comme appartenant à tous les grades importants, militaires et civils. Je sentis que je n'échapperais à mon destin et qu'il fallait m'occuper de mettre en lumière la personnalité avec laquelle pour la deuxième fois déjà les manuscrits me mettaient en contact.

Ce ne fut pas difficile ; une fois le fil d'Ariane tombé sous ma main, tout ensuite alla pour ainsi dire de soi-même et les « bêtes » coururent d'elles-mêmes en troupes au-devant du « chasseur ». Des éclaircissements commencèrent à venir des deux côtés : arabe et russe. Dans les collections du Musée Asiatique fut trouvé le manuscrit autographe des souvenirs du gendre de Chamîl sur leur séjour en Russie ; l'auteur s'y exprimait en termes très chaleureux sur le « colonel Bogouslavsky » qui, en tant que possédant la langue arabe, avait été attaché à eux à Pétersbourg et dans les premiers temps de leur séjour à Kalouga. Les documents russes confirmèrent qu'il avait été le premier commissaire attaché à Chamîl et qu'il avait été ensuite remplacé par Rounovsky, puis par Prjetlavsky. Ces derniers étaient connus en littérature, car ils avaient plus d'une fois fait imprimer leurs propres souvenirs et des articles sur Chamîl, principalement au temps où il vivait en Russie. Au contraire, Bogouslavsky n'avait presque rien écrit, ayant pour cela vraisemblablement des raisons particulières. Il faut le regretter, car tous les documents arabes en rapport avec Chamîl s'expriment toujours dans les meilleurs termes au sujet du premier commissaire.

Vraisemblablement, son laconisme est la cause pour laquelle on a conservé si peu de renseignements imprimés sur lui-même. Pour son instruction orientaliste, il a été dans une certaine mesure en rapports avec l'Université de Pétersbourg. Par la suite, le Doyen de la Faculté des Langues Orientales A. K. Kazembek*, célèbre en son temps, dans un de ses mémoires sur des questions relatives à l'orientalisme, signa-

lait D. N. Bogouslavsky comme un exemple de ce à quoi pouvait arriver non pas même un étudiant, mais un auditeur libre, à condition de suivre l'enseignement de l'Université. Quand ce mémoire fut composé, Bogouslavsky était déjà attaché à notre ambassade à Constantinople. Un nouveau hasard se présenta qui permit de supposer qu'à cette époque les sujets auxquels il s'intéressait débordaient largement le cadre des fonctions d'un attaché militaire ordinaire. Dans une des bibliothèques de Léningrad a été conservé un intéressant exemplaire d'un petit livre contenant des poésies du journaliste arabe émigré Rizkallah Hassoun, le traducteur de Krylov. Il avait été offert par l'auteur à Bogouslavsky avec une dédicace en vers très touchants contenant certaines allusions à un service rendu. Il est fort possible que Bogouslavsky l'ait aidé à s'enfuir de Turquie et à passer en Russie.

C'est à Constantinople que Bogouslavsky prépara aussi la traduction du Coran qui m'était tombée entre les mains, — un travail qui confère à ce général plein droit à occuper une place dans l'histoire de notre arabistique. Pendant tout le cours du XIX^{e} et du XX^{e} siècle, c'est en tout le second cas d'une traduction du Coran en langue russe faite sur l'original. A en juger par l'apparence, elle était destinée à l'impression, et si elle n'a pas été publiée, c'est vraisemblablement parce que, précisément à cette époque, dans les années 70, parut à Kazan la traduction de G. S. Sabloukov, qui fut à Saratov le maitre de Tchernychevsky. Sabloukov était, peut-on dire, un professionnel, qui a consacré quelques dizaines d'années à son travail ; mais il est caractéristique que, à la fin des années 90, quand déjà la veuve de Bogouslavsky avait présenté sa traduction à l'Académie des Sciences, V. R. Rosen dans son rapport qu'on a réussi à retrouver dans les archives, faisait remarquer que ses mérites ne le cédaient en rien à ceux de la traduction de Sabloukov. Une telle appréciation, venant de la part d'un arabisant de premier ordre, a une grande importance et si l'on met en balance toutes les conditions de notre développement culturel au milieu du XIX^{e} siècle, il conviendra vraisemblablement de reconnaître qu'il a été, je crois, beaucoup plus difficile à un général qu'à un professeur d'Académie ecclésiastique de se hausser à un tel niveau scientifique.

Je ne sais si Bogouslavsky a trouvé dans la génération suivante un disciple ou un continuateur parmi ceux qui l'ont connu et ont pu être directement influencés par ses goûts, mais, pour moi, d'avoir fait connaissance avec sa figure m'a révélé insensiblement et peu à peu le tableau, qui m'était tout à fait inconnu auparavant, de la littérature arabe au Caucase. Comme il arrive fréquemment, ce fut seulement quand ma pensée commença à se concentrer sur le nouveau sujet que je n'eus plus besoin de chercher spécialement des matériaux ; ils vinrent d'eux-mêmes sous ma main et j'ai même été amené involontairement à m'étonner qu'on n'ait pas pu les remarquer plus tôt. La lettre de Chamîl à Bogouslavsky a attiré derrière elle une série de documents analogues d'une originale littérature épistolaire et d'affaires personnelles. Des traductions peu satisfaisantes faites par des interprètes occasionnels ont conduit à découvrir peu à peu les originaux qui, parfois au début, avaient embarrassé par les formes spéciales d'ancienne graphie arabe employées là et même par des signes explicatifs qu'on ne rencontre plus nulle part. La variété des documents fut souvent encore rendue plus grande par des curiosités du genre de l'ordre écrit par Chamîl sur une feuille de hêtre et découvert au Musée de Rostov. Le manuscrit autographe des souvenirs du gendre de Chamîl sur sa vie en Russie, qui s'y trouvait et qui est passé depuis longtemps dans les collections du Musée Asiatique, a montré encore une fois combien il faut être circonspect avec les traductions du commissaire Rounovsky qui ont été considérées comme des sources historiques faisant autorité. Dans la succession d'un des professeurs de la Faculté des Langues Orientales, on a trouvé un exemplaire censuré de l'histoire de Chamîl, composée par un de ses plus proches secrétaires et qui, dans les dernières rédactions est continuée jusqu'aux premières années du XX[e] siècle.

La maîtrise avec laquelle est maniée la langue arabe dans ces documents témoigne de la grande vitalité d'une tradition qui a persisté encore plus tardivement. Dans les années 20, deux Ingouches (1), envoyés pour parfaire leur éducation à l'Institut des Langues Orientales de Léningrad, ne connaissaient que deux langues, leur ingouche maternel et l'arabe.

(1) 3[e] édition : Caucasiens.

Ils conversaient très couramment en arabe sur divers sujets de la politique mondiale et de la vie contemporaine, et l'un d'eux écrivait avec facilité des vers selon toutes les règles des anciens traités arabes. Dans les années 30, quand on m'a envoyé du Caucase du Nord un recueil de vers arabes dus à des poètes d'époque toute récente, j'ai été si surpris que j'ai soupçonné tout d'abord une mystification, tant j'étais frappé par l'assurance avec laquelle ils maniaient tous les procédés et tous les genres de la poésie arabe classique. Il n'y avait là aucune mystification ; le puissant courant d'une tradition ancienne avait porté et conduit jusqu'à nos jours la langue littéraire arabe. Elle était morte dans leur pays comme langue parlée, mais elle y vivait encore pleinement non seulement comme langue écrite, mais encore comme langue de conversation. Elle n'a fini de jouer un rôle que lorsque les langues locales nationales, après la grande Révolution Socialiste d'Octobre, ont enfin reçu leur écriture.

Les matériaux ont afflué vers moi, le tableau s'est élargi, peu à peu les sources de cette tradition se sont révélées, nous conduisant parfois loin au delà des frontières de la Turquie, non seulement en Syrie et en Egypte, mais encore en Arabie et au Yémen. C'est avec une grande émotion que j'ai lu le récit d'un Yéménite du XVIII[e] siècle qui, dans son pays à Sanaa, avait entendu un voyageur du Daghestan parlant un arabe si brillant « qu'on en éprouvait même un frémissement ». J'ai compris maintenant par cette déclaration d'un Arabe de naissance la première impression que m'ont causée les monuments de la littérature arabe locale du Caucase, ou la conversation en arabe avec les Ingouches qui se trouvaient par hasard à Léningrad.

Devant moi se dessinait un monde nouveau et se révélait la ligne originale de développement d'une branche pour ainsi dire collatérale de la littérature arabe, à laquelle il serait difficile de trouver des parallèles. Ses monuments, beaucoup plus variés qu'il ne paraissait à première vue, ont présenté de l'intérêt non seulement pour l'histoire locale, mais aussi pour l'arabistique et l'histoire générale de la littérature arabe. Ils se trouvaient tout près de nous, et on doit bien s'étonner quel-

que peu que les arabisants de l'Université n'en aient pas dit un mot pendant tout le XIX[e] siècle. Notre science était encore très jeune et n'avait encore pas eu le temps d'embrasser tous les domaines, mais peut-être n'a-t-elle pas tourné son attention vers le Caucase parce qu'elle était sous l'influence d'une disposition d'esprit fréquente même dans le monde savant : ce qui est proche n'est pas intéressant. Seuls les arabisants d'ordre pratique appartenant aux milieux militaires touchaient de près à cette littérature ; la figure du premier commissaire attaché à Chamil se détache parmi eux et entre dans l'histoire de l'arabistique scientifique. Avec le temps, quand le chapitre sur la littérature arabe au Caucase prendra à juste titre la place qui lui revient dans le Corpus général de l'histoire de la littérature arabe, il ne faudra pas oublier que la première impulsion à une prise de contact avec cette littérature, dans notre génération, a été donnée par des manuscrits auxquels s'attache le nom du Général Bogouslavsky.

CHAPITRE VII

1. Un martyr de la littérature arabe (1910).

Dans la littérature arabe, on rencontre beaucoup d'anthologies, de recueils, consacrés à l'amour et aux amants. Ils sont construits selon des systèmes divers, ils sont en prose et en vers et touchent toute la riche gamme des sentiments humains, en commençant par les récits relatifs aux 'Odhrites, c'est-à-dire les gens de la tribu de 'Odhr, qui « mouraient, quand ils aimaient », comme cela a été dit en vers par Heine, et mis en musique par Rubinstein. Mais il y a à côté de cela des parties qui, à notre époque, relèveraient plutôt d'un traité de pathologie ou même de psychiatrie.

Souvent, dans de telles anthologies, on peut trouver un chapitre sur ceux qui ont aimé sur la vue d'un portrait, — sujet qui a suscité beaucoup d'œuvres dans la littérature mondiale, tant de style élevé que de style commun. Ce sentiment de sympathie provoqué par la reproduction de l'original est bien connu de tous ceux qui s'occupent de manuscrits, étant donné que, dans notre génération, il nous arrive souvent de travailler sur des photographies de manuscrits. Nos aïeux ne connaissaient pas cela : ils travaillaient toujours ou sur des originaux ou sur des copies faites à la main. Quelle que fût l'habileté de l'exécution, ces copies étaient impuissantes à reproduire maint détail ; on réussissait seulement à comprendre par elles le contenu de l'œuvre, mais il n'était pas possible de sentir le manuscrit « vivant » avec tous les traits impossibles à reproduire de son individualité. Certainement, la photographie aussi laisse le savant impuissant devant les problèmes compliqués de l'analyse paléographique, mais toutefois, de même qu'un portrait donne la possibilité de sentir la présence d'un homme depuis longtemps disparu, de même

la photocopie permet de se représenter celui qui a écrit l'original. Elle reproduit d'une façon protocolaire et impassiblement, sur une autre matière et avec d'autres couleurs, mais avec infiniment plus de précision que ne le ferait la main humaine la plus habile, toutes les annotations et fait apparaître les corrections ; et souvent, à travers ce document « de seconde main », transparaît clairement la figure de celui qui a travaillé sur le manuscrit lui-même, qui l'a étudié, et dont ses successeurs pressés, quand ils ont tenu ce document entre leur mains, n'ont pas toujours bien discerné la personnalité.

Lors de la dernière saison d'hiver que je passai à Beyrouth en 1909-1910, mon maître, le professeur arabe L. Cheikho, terminait un travail de longue haleine qui était l'édition d'une anthologie poétique du IX^e^ siècle, œuvre du poète al-Bohtorî. C'était un recuil d'un autre genre ; il ne parlait pas de l'amour et des amants, mais d'une part de la bravoure guerrière, la *hamâsa**, qui lui avait donné son nom par analogie avec le travail du contemporain et rival de l'auteur Abou Temmâm, et d'autre part des principes moraux de toute sorte qui donnent une image vivante de l'idéal des premiers siècles où s'est épanouie la civilisation arabe.

La destinée de ce recueil est curieuse. Il n'a pas joui, je ne sais pourquoi, d'une grande popularité parmi les Arabes et peu nombreux étaient ceux qui le connaissaient. Au XVII^e^ siècle même, le diligent commentateur 'Abd al-Kâdir al-Bagdâdi, qui a passé une grande partie de sa vie au Caire, mais a séjourné aussi, au cours de ses voyages, à Andrinople et à Stamboul, qui, dans son énorme recueil intitulé « Trésor de Littérature », a conservé un grand nombre de citations, inappréciables pour nous, d'œuvres perdues, avouait qu'il n'avait jamais entendu parler de la *Hamâsa** d'al-Bohtorî. Le sort s'était joué de lui. Car c'était précisément en ce même XVII^e^ siècle que des « Frandji » (Européens), qui étaient déjà entrés en contact avec les trésors des littératures orientales, avaient commencé à rassembler systématiquement des manuscrits, et que le résidant hollandais en Turquie, digne élève de la fameuse école d'arabisants de Leyde, avait offert à l'Université de son pays son « *Legatum Warnerianum* », riche collection de manuscrits

parmi lesquels se trouvait aussi la *Hamâsa,* qu'il avait rapportée de la même Stamboul. Le manuscrit, jusqu'à nos jours est resté un *unicum* ; c'est d'après lui que Cheikho a préparé son édition, après avoir fait de sa propre main une copie à Leyde dans les années 90.

Comme je me rencontrais avec lui presque tous les jours, soit aux cours, soit dans l'intime Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph, j'étais au courant de la marche de son travail, parfois même je vis les épreuves. Quand je pris congé de lui, il me donna les feuilles déjà imprimées et je pus les étudier sur le bateau en revenant vers Odessa. Après mon retour en Russie dans la deuxième moitié de l'année 1910, toute l'édition était déjà terminée. Peu auparavant avait paru à Leyde une luxueuse reproduction phototypique du manuscrit unique, de sorte que j'eus la possibilité de me représenter l'élégant original de l'édition de Beyrouth, tout en contrôlant cette dernière, dans les cas indispensables, avec une précision absolue.

M'étant plongé dans cette anthologie, sous l'impression encore vive de mes récentes études beyroutho-libanaises, je remarquai très vite que, dans les marges du manuscrit se trouvaient de nombreuses annotations écrites d'une autre main que l'original. La plus grande partie d'entre elles était en arabe, mais il s'en trouvait aussi parmi elles en latin, provenant apparemment du même personnage. A mon grand étonnement, ni l'éditeur de Beyrouth, ni celui de Leyde n'y avaient fait la moindre attention. Cheikho les avait prises pour des remarques ordinaires du copiste oriental ou d'un lecteur, et les avait utilisées machinalement pour la critique du texte ; il n'avait pas remarqué le caractère occidental de l'écriture et des annotations en latin. L'éditeur de la reproduction de Leyde n'en avait même pas fait mention. Cependant elles ne pouvaient pas venir d'un simple lecteur ordinaire. Dans la plupart des cas, c'étaient des conjectures heureuses, encore plus souvent, c'étaient des variantes tirées d'autres sources, qui ordinairement étaient indiquées en citations latines. Il était facile de sentir par là que l'auteur connaissait parfaitement tout ce qui existait comme ouvrages imprimés jusqu'au milieu

du XVIII[e] siècle, et tout ce qui se trouvait dans les manuscrits de la collection de Leyde, comme il est maintenant facile de le vérifier par les éditions des deux derniers siècles. Seul un spécialiste sérieux ayant une immense érudition et une mémoire merveilleuse, avait pu laisser ces annotations qui témoignaient de la facilité avec laquelle il s'était orienté, sans les instruments de travail que nous possédons en foule maintenant et sans le moindre index, dans les quinze cents fragments, ordinairement très courts, que rassemble la *Hamâsa*.

Qui cela pouvait-il être ? Le propriétaire même des manuscrits, Warner ? Mais les citations donnaient parfois des références à des éditions du XVIII[e] siècle, et en outre Warner s'intéressait peu à des sujets purements littéraires. Quelque Hollandais du XVIII[e] siècle ? Vraisemblablement, seul Schultens l'aîné, fondateur d'une dynastie d'arabisants, qui avait occupé une chaire pendant trois quarts de siècle pouvait connaître cette matière dans toute son ampleur ; mais pour lui, l'arabistique était plutôt une « servante de la théologie », et il est douteux qu'il se fût plongé avec une telle passion dans des considérations textuelles spécialement sur la poésie. Il fallait donc chercher l'auteur de ces annotations parmi les savants étrangers qui étaient venus en Hollande à cette époque. Une coïncidence fortuite résolut la question que je m'étais posée, rapidement et définitivement. En préparant des conférences sur l'histoire de l'arabistique, je consultai certains ouvrages, entre autres la tragique autobiographie d'un savant allemand du XVIII[e] siècle, et, comme flamboyant en lettres de feu, se dressa devant mes yeux une des premières pages, où il parlait de son projet de départ pour Leyde en 1738, dans sa vingt-deuxième année : « Mal m'en a pris (1). J'ai dû payer cher, très cher, ma propre sottise ! Je suis devenu un martyr de la littérature arabe ! Ah ! si la soif ardente de cette littérature qui me dévorait alors et qui ne m'a rendu malheureux que parce qu'elle venait trop tôt, en un siècle qui ne pouvait ni l'utiliser ni par conséquent l'apprécier, ni la récompenser, ni l'encourager, ah ! si cette soif ardente trouvait le chemin d'une âme

(1) A savoir : de vouloir me rendre à Leyde pour apaiser ma soif de fouiller dans les manuscrits arabes.

qui pût un jour en quelque sorte donner vie à des temps plus heureux ! Ah ! si jamais (bien qu'il ne faille guère l'espérer), pouvaient venir pareils temps où l'on fera plus de cas de la littérature arabe, où on l'étudiera avec plus d'application qu'on ne le fait maintenant ! »

Ainsi écrivait en son style habituel et embarrassé dans sa nervosité, « l'incomparabe Reiske », comme l'appelait le fameux Mommsen, ce Reiske qui maintenant est considéré comme le plus grand helléniste et arabisant d'Allemagne au XVIII[e] siècle, mais auquel il serait plus juste d'appliquer le nom de « martyr de la littérature arabe », comme il s'est appelé lui-même au déclin de sa vie. Ce n'était pas une phrase. A partir du moment où, étudiant de dix-sept ans à Leipzig, où il était arrivé de l'Orphelinat de Halle, il sentit selon ses propres paroles, « un certain désir, venu je ne sais moi-même pas d'où, indicible et irrésistible, d'apprendre l'arabe » ; jusqu'à la fin de ses jours il « éprouva pleinement ce que signifient les horreurs de la pauvreté », comme a écrit tristement son biographe. En parallèle à cela viennent à la mémoire les paroles d'un autre grand contemporain, Niebuhr, qui a su apprécier Reiske, et qui a fait époque par son voyage en Arabie. Elles ont été reproduites par son fils, historien de l'antiquité : « Si quelqu'un dans notre nation a éprouvé les misères que cause la poursuite de la perfection, c'est bien Reiske qui, — comme l'a su toute l'Allemagne —, a littéralement lutté contre la faim ». C'est avec la rudesse de style d'un tragique requiem que résonnent les phrases de ses biographes, en latin ou en vieil allemand, et même maintenant, presque deux siècles après, l'impression d'accablement qu'elles produisent ne perd rien de sa force.

Ayant gagné Leyde, naturellement à pied, il y passa dans des conditions misérables huit ans de sa jeunesse, « assouvissant sa faim », comme il s'exprimait lui-même « avec les nourritures exquises du Legatum Warnerianum ». Non seulement il lut, mais il transcrivit toute une bibliothèque de manuscrits arabes, principalement historiques et poétiques. Dans leur nombre était la *Hamâsa* d'al-Bohtorî, dont il termina la copie le 10 septembre 1740. De son travail sur la *Hamâsa* les annotations du manuscrit de Leyde ont gardé les traces, et

elles ont été conservées par la photocopie, qui m'a montré la voie conduisant vers la remarquable figure de notre malheureux prédécesseur dans la science.

Il était venu, en effet, trop tôt. A l'époque où régnait la théorie selon laquelle l'arabistique devait être seulement *ancilla theologiae*, il avait eu l'audace de déclarer : « Pour l'histoire et la poésie, la langue arabe peut être très utile, et je souhaite d'autant plus vivement qu'elle soit mieux connue chez nous... Mais que la philologie dite sacrée puisse être fondée sur elle, cela m'est indifférent... Si l'on veut aider la langue arabe à se relever il ne convient pas de l'étudier en théologien ; il faut se servir d'elle pour éclairer et enrichir l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique et la médecine ». Ainsi, Reiske peut être considéré comme le premier qui a consciemment et largement proclamé l'importance et la place indépendante de l'arabistique dans l'orientalisme et la science en général. Ces vues ne pouvaient rencontrer de sympathie à son époque et dans le cas le plus favorable, on le considérait comme « un grand original, qui mettait au-dessus de tout sa propre érudition orientale » ; ainsi s'exprimait-on chez nous dans ce même XVIII[e] siècle sur un autre orientaliste incompris, Ker[*], auteur du projet oublié d'une « Académie Asiatique ou Société des Sciences et Langues Orientales » en Russie, auquel avait pensé aussi Lomonosov[*].

La seule consolation de Reiske, ce furent ses manuscrits. Et maintenant il est difficile de lire sans émotion les lignes dans lesquelles il s'adressait à eux, en terminant son autobiographie : « Je n'ai pas d'enfants, mais mes enfants, mes orphelins qui n'ont pas de père, ce sont mes manuscrits ; c'est avec une grande tristesse que je les ai élevés avant de les munir du nécessaire et de les envoyer par le monde. Qu'adviendra-t-il d'eux après ma mort ? Qui les accueillera ? Se trouvera-t-il un cœur fidèle, probe, aux nobles pensées ? Que Dieu ait soin d'eux ! J'ai fait de mon côté pour eux tout ce que j'ai pu, et tant que je vivrai, je ne cesserai, dans la mesure du possible, de les assister dans le monde ».

Par bonheur, le sort s'est montré plus bienveillant pour les manuscrits que pour le savant lui-même. Après sa mort, ils

sont passés au célèbre Lessing, l'auteur de *Nathan le Sage*, un des quelques hommes qui ont su apprécier Reiske de son vivant, puis à la Bibliothèque de Copenhague. Quelques-uns d'entre eux ont été publiés, comme l'édition en cinq volumes, par lui préparée, de la Chronique d'Aboulféda, que tous les historiens utilisent encore maintenant ; d'autres jusqu'à nos jours restent comme les témoins des travaux inlassables du « martyr de la littérature arabe ». Il se peut que des informations sur lui soient parvenues jusqu'en Russie. Quand Olga Forsch*, dans le *Ferment Jacobin*, écrit que, pour prendre congé de Radichtchev* et des étudiants russes à Leipzig, « est arrivé aussi Jacob Reiske, un savant, le fondateur de la philologie arabe, vieillard qui n'a jamais eu la certitude de pouvoir manger le lendemain », peut-être que en cela la vérité historique n'est pas strictement observée, mais la vérité artistique et la réalité vivante se reflètent ici pleinement.

Que nos arabisants donc se souviennent que les temps dont un des martyrs de la science rêvait avec un pessimisme incrédule, « où on appréciera mieux et où on étudiera avec plus d'application la littérature arabe » sont arrivés ; cela impose de grandes obligations. Dans le Cabinet Arabe de l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences, depuis longtemps s'étale sur le mur une citation extraite de l'autobiographie du savant méconnu pendant sa vie. En la regardant, on évoque, malgré soi, les conditions dans lesquelles ont parfois travaillé nos prédécesseurs en arabistique, et le grand exemple qu'ils nous ont laissé.

2. Le « paisible » Guirgass (1901-1941).

Dans l'hiver de l'année 1907, comme je travaillais un soir chez le baron V. R. Rosen, pendant une pause entre deux explications de poèmes d'al-Akhtal, je me souvins de la mort, vingt ans auparavant, de V. F Guirgass et demandai pourquoi on savait si peu de chose de lui. Le baron, d'ordinaire toujours animé, resta pensif et garda le silence. Puis il dit plus lentement que d'habitude: « Mais que peut-on dire de lui ? C'était un homme paisible, il n'aimait pas à parler de lui-même et

n'aimait pas non plus que d'autres parlassent de lui. « *Lathé biôsas* », m'a-t-il appris selon le mot d'Epicure, « vis caché ». Il craignait en quelque sorte de provoquer la colère du sort si on le remarquait, et même dans la simple conversation il n'oubliait jamais de faire l'*istithnâ'* arabe (1), il disait toujours : j'irai vous voir ce soir, *inchallâh*, si Allâh y consent. C'était un homme malade, il était très souffrant, il savait qu'il ne vivrait pas longtemps et travaillait paisiblement, systématiquement, sans se faire remarquer. Oui ! Vladimir Fedorovitch était un homme paisible, doux, accommodant, mais seulement jusqu'à une certaine limite, au delà de laquelle personne ne pouvait plus le faire bouger. Toute sa vie il a travaillé, mais quand il a senti que sa fin approchait, il s'est retiré à l'écart et il est mort aussi paisiblement, loin de tous ; certains même jusqu'à maintenant ignorent la date exacte de sa mort. Ce n'est pas en vain qu'on l'a appelé le paisible... Il a fait beaucoup de choses et tout cela est resté de même inaperçu pour les autres. Mais nous, avec toute notre vaine agitation, depuis vingt ans, nous n'avons pas trouvé un moment pour terminer ce qu'il avait commencé... ». Le baron resta pensif. Je ne devinai pas évidemment à quoi il faisait allusion, mais il était visible que l'image de ce « paisible » maître et ami évoquait en lui certains souvenirs, mais il ne voulut pas en parler, car il n'aimait pas parler de lui-même.

Et en effet, Guirgass avait fait beaucoup. Les élèves de l'Université, du commencement à la fin de leurs études étaient, au temps ou j'étais étudiant, au début du siècle, entourés de ses manuels, et ils le sont encore maintenant soixante ans après sa mort. Au cours de première année, nous avions tout d'abord entre les mains la « Chrestomatie de première année » composée par Guirgass et Rosen. Nous n'avions alors pour ainsi dire pas besoin d'une grammaire imprimée ; il nous suffisait d'avoir les notes prises au cours du professeur. Dans la seconde année apparaissait la grande Chrestomathie des mêmes auteurs ; il s'y ajoutait un grand dictionnaire, composé par le seul Guirgass, et ces ouvrages restaient nos compagnons inséparables jusqu'à la fin de nos études à l'Université, et accom-

(1) Litt. exception.

pagnaient beaucoup d'entre nous plus loin encore. Il n'y a même pas actuellement en russe d'autre dictionnaire de la langue arabe classique, soixante-cinq ans après la publication du sien. On a songé à le rééditer depuis longtemps, et encore au début du siècle, mais maintenant il est difficile de s'y résoudre, de peur que la publication ne soit inférieure à celle de Guirgass en son temps. Au cours de troisième année, se joignait aux habituels instruments de travail l'Histoire d'Aboû Hanîfa ad-Dînawarî, auteur du IX[e] siècle, éditée par Guirgass, ainsi que le Manuel de Droit musulman traduit par lui du néerlandais. Pour les examens d'Etat, nous étudiions l'histoire de la littérature arabe d'après un manuel lithographié, également composé par lui.

Ainsi les livres de Guirgass nous entouraient constamment, tandis que lui-même, bien qu'il ne se fût guère écoulé que quinze ans depuis sa mort, nous apparaissait comme une sorte de figure mythique qui commençait à s'envelopper de légendes, du genre de celle qu'on avait imaginée et qui le disait d'origine orientale, alors qu'il était en réalité biélorusse-lithuanien. Je ne soupçonnais pas, en ces années-là, que là encore des manuscrits me révéleraient par la suite beaucoup de côtés, sinon de sa personnalité, du moins de sa vie laborieuse, qui étaient peu connus de quiconque ; je ne pensais pas que certains de ses travaux seraient mes compagnons jusqu'à la fin de mes jours.

A la fin de l'année 1907, quand il fut question de mon voyage en Syrie, Rosen me remit un jour un petit cahier ordinaire. Ecrit soigneusement de la main même de Guirgass, il contenait environ 500 proverbes populaires, réunis par lui évidemment à l'époque de son séjour en Syrie et en Egypte au début des années 60. Leur intérêt consistait principalement en ce qu'ils reflétaient, non la langue littéraire, mais le dialecte parlé vivant, que la science européenne d'alors n'avait pas encore songé à étudier systématiquement. Le cahier me révéla que Guirgass s'était occupé d'un domaine auquel il n'était pas revenu par la suite, mais je sentis en lui un précurseur dans l'intérêt qu'il portait à la langue parlée et je compris au même instant combien il serait important de publier le recueil, même

à ce moment-là. Il eût fallu faire des vérifications sur place ; cependant je ne me risquai pas à prendre le cahier avec moi dans mon premier voyage en Orient, pendant mon séjour en Syrie et au Liban, souvent aux mêmes endroits que Guirgass. Mais, fatalité du sort, je n'eus plus l'occasion de retourner chez les Arabes, dans leur pays même, je ne parvins pas à contrôler complètement des notes provenant d'informations orales ; et le recueil est resté inédit, bien que j'aie accumulé une grande quantité de parallèles. Seule une partie insignifiante de ce recueil a vu le jour dans la chrestomathie d'un de mes élèves.

J'ai souvent évoqué la figure de Guirgass en Orient à propos d'un autre travail dont je m'occupai là en même temps. A l'époque où j'étais encore étudiant, au cours du Professeur Miédnikov*, en expliquant l'Histoire d'Aboû Hanifa ad-Dînawarî, je jetais toujours les yeux, comme sur une énigme, sur la phrase française de la couverture du texte arabe : « La préface et les index paraîtront plus tard ». Le cours de la vie et de la science me semblait dans ma jeunesse beaucoup plus simple qu'il ne l'était en fait, et je ne comprenais pas pourquoi ce « plus tard » se prolongeait de 1888, année où a paru le livre, jusqu'au XX[e] siècle. Par la suite, j'ai su toute l'histoire de l'édition, qui est très instructive pour caractériser les rapports entre Guirgass et Rosen.

Le manuscrit, considéré alors comme unique, était une des perles de la collection de la Section d'Enseignement du Ministère des Affaires Etrangères, qui est passée après la Révolution à l'Institut d'Orientalisme: il y était entré avec la collection de notre envoyé à Stamboul et à Rome, Italinsky, qui n'était pas du tout un prince, comme on pourrait le croire d'après son nom, mais un pupille de l'Académie Ecclésiastique de Kiev et un docteur en médecine de l'Université de Londres. Agé déjà de soixante ans, il avait appris l'arabe en Turquie et était devenu un enragé collectionneur de manuscrits, les soufflant parfois au célèbre Autrichien von Hammer* En réalité, l'Histoire d'ad-Dînawarî a été découverte par le baron Rosen, quand il établissait son catalogue ; il fut le premier à apprécier l'importance extraordinaire de ce monument et le copia en entier, se préparant à l'éditer. Mais absorbé par d'autres tra-

vaux, il renonça à cette idée dans les années 80 et passa la copie à Guirgass. Celui-ci prépara l'édition en utilisant en plus un second manuscrit qui était entré à cette époque dans la Bibliothèque de Leyde, un autographe du célèbre historien, calligraphe et diplomate de l'époque de l'invasion mongole, Ibn al-'Adîm d'Alep. Il ne fut pas donné à Guirgass de voir l'édition terminée ; ce fut Rosen qui en mena l'impression à son terme et un jour apparut sur la couverture la phrase relative à la préface et aux index. C'est peut-être à cela qu'il faisait allusion dans sa réponse à ma question sur Guirgass, mais je ne me décidai pas à l'interroger là-dessus tout de go. En partant pour l'Orient, après sa mort, j'emportai avec moi, sans idée préconçue particulière, un exemplaire de l'édition de Guirgass.

Au cours de mes pérégrinations de deux ans, je traversai souvent des périodes de lourde dépression, dans lesquelles je pouvais à peine voir les gens et où je ne trouvais de salut et de consolation que dans quelque travail sur les manuscrits et les livres. Ainsi arriva-t-il pendant l'été de 1909 ; alors, me souvenant du travail non terminé de Guirgass, je m'attelai le 15 juin à l'établissement d'un index de l'Histoire d'ad-Dînawarî. C'était dans le faubourg maritime de Tripoli, la calme petite ville d'al-Mînâ, où j'habitais alors dans une petite chambre du premier étage d'une maison pas très grande, ayant une fenêtre qui donnait sur une petite cour proprette, dallée de pierre, avec un minuscule parterre. Un énorme oléandre qui avait poussé dans la cour étendait ses branches fleuries droit vers la fenêtre de ma chambre ; mes hôtes disaient que son odeur chassait les moustiques. Mais la nature ne m'apaisait guère, et je ne trouvais l'oubli que dans mon travail sur les index. Je les achevai deux mois plus tard, le 22 août, dans la localité d'Amyoun* au Liban, au sud-est de Tripoli.

Là, j'avais une chambre au premier étage avec une large vue sur les vignobles des pentes du Liban. La nature était là magnifique et splendide, mais souvent elle était troublée par de surprenantes dissonances. Une fois, rentrant chez moi un soir, j'eus juste le temps de distinguer un serpent lové sur mon lit ; une autre fois, je fus le témoin involontaire d'une

vengeance bien arabe, dont la victime était un maître d'école qu'on avait lardé de coups de couteau après l'avoir épié dans l'ombre. Il s'était traîné péniblement jusqu'à ma porte et il resta de longues semaines couché chez moi dans ma chambre. Cependant l'index avançait ponctuellement et il couvrit plus de deux mille fiches. J'en fis soigneusement un paquet et, l'été de l'année suivante, je l'emportai avec moi en Russie.

J'avais le vif désir de marquer d'une façon quelconque le 25e anniversaire de la mort de Guirgass qui approchait, et en 1911, j'écrivis à la maison Brill, connue parmi les arabisants du monde entier, qui avait imprimé en son temps le texte arabe, pour lui demander si elle ne désirait pas mettre à exécution la promesse donnée sur la couverture et publier l'index que j'avais préparé. Grand fut mon étonnement quand, moins de deux semaines après, je reçus en réponse non seulement une lettre, mais encore des feuilles déjà imprimées d'un index avec prière de les examiner. De la lettre de l'éditeur il ressortait que cet index avait été établi par les élèves de Rosen dans les années 90, révisé par lui-même et imprimé en 1904. L'arrêt de l'impression était dû au fait que Rosen n'avait jamais fait parvenir la préface à Brill, malgré ses rappels.

Sous le coup de ma première impression, il me fut pénible de penser que j'avais fait un travail inutile. Mais mes deux mille fiches ne furent pas perdues sans aucun profit. Un examen me montra que les index de Rosen avaient été établis d'après un système un peu différent du mien et ils me donnèrent la possibilité de faire des recoupements et d'ajouter des précisions ; en outre, il y manquait quelques-unes des sections que j'avais préparées ; il était facile maintenant d'achever l'impression. Je proposai à Brill de rédiger aussi la préface manquante et d'ajouter une analyse des manuscrits qui avaient servi de base à l'édition de Guirgass, une étude caractéristique des matériaux qui s'étaient accumulés depuis cette époque, un résumé des données biographiques sur l'auteur et une revue de ses œuvres, en particulier de son Histoire, qui représente une des plus anciennes tentatives d'exposé pragmatique dans la littérature arabe. Dans les papiers de Rosen, alors conservés chez son ancien élève l'iranisant V. A. Joukovsky, il ne se trouva

pas la moindre ébauche sur ce sujet, mais dans les dernières années j'avais accumulé déjà pas mal des notes nécessaires ; il ne fut pas difficile de faire venir les manuscrits de Leyde à Pétersbourg, à la Section d'Enseignement du Ministère des Affaires Etrangères, sur la Grande Morska, où était conservé notre ancien manuscrit unique.

A l'automne de 1911, mon travail était terminé. L'impression à Leyde alla vite ; la correction des épreuves occupa les trois premiers mois de l'année 1912 et la Préface et les Index si longtemps attendus parurent précisément lors du 25e anniversaire de la mort de l'éditeur. Je dédiai le travail à la mémoire des trois savants au nom desquels étaient liées et la découverte et l'édition du texte de cette Histoire, les Russes Guirgass et Rosen, le Hollandais de Goeje. Il rencontra un accueil sympathique aussi bien chez les savants occidentaux que chez les savants arabes ; dans le monde de la science, on mentionna encore une fois avec reconnaissance le nom du « paisible » Guirgass.

J'avais toutefois conscience que nos obligations à l'égard de sa mémoire n'étaient pas entièrement remplies. Les circonstances les plus diverses me firent souvenir de lui. A la Bibliothèque de l'Université, je trouvai les volumes du *Livre des Chansons* (*Kitâb al-Aghâni*), anthologie du Xe siècle d'une valeur inappréciable, pour laquelle Guirgass avait préparé des index en participant à une grande entreprise internationale ; le tome d'index, d'une importance capitale, ne parut qu'en 1900 et il reste jusqu'à nos jours un des magnifiques « instruments » de notre travail. Par l'exemplaire de la Bibliothèque, je pus voir à nouveau avec quel soin avait été conduit le travail de préparation de Guirgass, qui avait couvert de sa fine écriture arabe les marges de l'édition de Boulak. J'avais trouvé par hasard chez un bouquiniste, avec quelques livres de lui, un grand cahier de brouillons, mais comme d'habitude très soigné et lisible, contenant des notes pour une esquisse d'histoire de la littérature arabe. Il en avait fait entrer moins de la moitié dans l'ouvrage lithographié ; je découvrais ainsi avec quelle sévérité il avait procédé dans le stade préliminaire, sachant soumettre la matière du brouillon aux exigences de

la construction générale. J'examinai aussi en ces années-là quelques manuscrits arabes qui étaient passés de sa bibliothèque à celle de l'Université. Ils me révélèrent encore différents aspects de ses goûts et de ses travaux.

A partir de 1917, je fus encore plus près de Guirgass. Les fonctions de secrétaire à la Faculté, la préparation d'une histoire, qui alors n'existait pas encore, de la chaire et la nécessité de recourir souvent aux archives me mirent constamment en contact avec lui. Le rapport sur son séjour de trois années en Orient conservé dans les actes de la Faculté, était comme une anticipation de mes propres impressions cinquante ans après ; je sentais que l'auteur était le dernier de l'Université de Pétersbourg qui m'avait précédé dans l'intérêt qu'il portait à l'Orient arabe vivant avec ses dialectes, avec sa littérature moderne qui alors venait juste de naître et que j'avais trouvée plus tard en plein essor. Tout m'attirait vers Guirgass, et pour le 40e anniversaire de sa mort, je désirai à nouveau parler de lui « en termes doux et aimables » (1) dans une étude spéciale, comme je le fis peu après dans un petit livre particulier pour un de ses prédécesseurs, le Cheikh égyptien Tantâwî.

Je rassemblai soigneusement tout ce que je pus pour l'histoire du travail peu spectaculaire de sa vie d'étude, car c'est dans son travail seulement qu'il était possible de sentir sa personnalité. Pour dessiner cette dernière les matériaux manquaient : le principe « *lathé biôsas* » avait été rigoureusement observé. Une vieille photographie nous a conservé par hasard son visage maladif, de type biélorusse, avec un regard calme et méditatif, et un petit collier de barbe. Les cheveux quelque peu longs témoignaient que ce n'était pas là un représentant ordinaire des professions administratives hiérarchisées de l'époque des réformes d'Alexandre II*.

Mon article avait déjà paru quand se présenta une de ces sources qui reflètent toujours beaucoup mieux un homme que ses travaux imprimés ou les papiers officiels : les lettres à V. R. Rosen de Guirgass et de sa sœur, avec laquelle il avait

(1) Citation du *Testament*, du poète ukrainien Chevtchenko.

passé les dernières années de sa vie solitaire. Plusieurs années s'étant écoulées depuis la date de ces lettres, j'étais autorisé maintenant à les utiliser ; il ne fallait qu'une main prudente et sensible qui sût tirer de là quelques faits inconnus encore de sa biographie extérieure, mais aussi, ce qui était le plus important, une grande quantité de petits traits, pour caractériser la personnalité du « paisible Vladimir Fédorovitch ». Tel en effet il transparaît dans les pages de ces lettres avec son écriture toujours égale et soignée, avec le ton toujours calme du vieux camarade qui s'adressait à son jeune et parfois « remuant » ami, dont il apprécia de bonne heure à un très haut prix les infatigables initiatives d'homme de science et d'organisateur, auxquelles il se soumit volontiers à partir des années 70.

Nous ne sommes cependant pas encore quittes de nos obligations envers sa mémoire, et ce n'est pas seulement en ce qui concerne ses lettres. De cette lenteur à nous acquitter nous sommes nous-mêmes coupables, mais pas toujours. Si les proverbes rassemblés par Guirgass n'ont pas été jusqu'à maintenant entièrement publiés, ce qui a retardé, c'est le vieux principe « le mieux est l'ennemi du bien », c'est le désir de recueillir des parallèles dans les diverses publications qui ont paru depuis l'époque de Guirgass. Mais des années de travail ont montré qu'on ne peut épuiser toute la matière et qu'il vaut mieux donner ne fût-ce que le noyau essentiel, sous la forme même établie par Guirgass.

Une autre tâche plus importante, c'est l'achèvement du travail d'une génération de savants russes sur l'Histoire d'ad-Dînawarî, découverte par Rosen, éditée par Guirgass. Il appartient à des savants russes de donner encore la traduction scientifique et critique, depuis longtemps attendue à laquelle avait déjà pensé Rosen, qui chargeait parfois ses étudiants d'en élaborer certaines parties. L'idée s'en est à nouveau fait jour à la fin des années 30, sous la forme d'une entreprise collective. Vers 1941, la chose était près de se réaliser, il s'était trouvé de bons traducteurs pour toutes les parties, et, ce qui est parfois particulièrement important, un secrétaire habile et énergique pour la « Commission Dînawarî ». On pouvait pen-

ser à une rédaction définitive, mais le siège de Léningrad a causé la mort et du secrétaire et de plusieurs traducteurs... Les matériaux ont été conservés, mais il est difficile d'entreprendre l'achèvement de la tâche avec les seules forces anciennes qui s'épuisent. Il est vraisemblable que ce sera déjà à la génération suivante qu'il incombera de s'acquitter de ce devoir.

J'ai écrit ces lignes dans l'espoir qu'elles tomberont sous les yeux de quelqu'un de ceux à qui la destinée remettra « le flambeau de l'héritage » dans notre arabistique. Que, dans la mesure de leurs forces, ils essaient comme je l'ai fait en mon temps, de faire revivre la mémoire, et de continuer le travail méritoire de celui que ses contemporains appelaient le « paisible » Guirgass.

3. Un demi-siècle sur un manuscrit (1903-1938).

Il est des manuscrits devant lesquels on se sent comme ce légendaire apprenti-sorcier qui évoqua les esprits et ne sut pas lui-même les maîtriser. Il suffit de se souvenir de ces manuscrits pour avoir envie de raconter comment à côté d'eux apparaît un tel cortège de figures du passé lointain et séculaire aussi bien que des années proches de notre propre vie, qu'il faudrait leur consacrer un livre entier ou un roman. « La vie qui va et vient de son trot de souris » (1) ne permet pas qu'on accorde beaucoup de temps à un seul et même sujet, et il faut un effort de volonté pour chasser les idées qui nous viennent le plus souvent à propos d'un manuscrit ou de thèmes qui nous sont particulièrement chers, avec lesquels on a vécu intimement. Mais parfois les manuscrits sont tenaces. On doit s'avouer impuissant quand ils nous posent d'un ton rude et autoritaire la question : « Mais qui après toi parlera de cela ? T'avons-nous donné le droit d'emporter cela avec toi ? » Les ordres de la science éternelle, immortelle, sont rigoureux et notre volonté individuelle finalement cède devant eux.

(1) Pouchkine, *Biessonnitsa* (Insomnie).

Bien peu de manuscrits anciens, autant qu'il m'en souvienne, ont été liés aussi longtemps à la vie d'un savant contemporain que l'a été le recueil conservé à Léningrad des poésies d'al-Akhtal, ami de Jean Damascène, à la vie de son éditeur, le savant P. Salhani de Beyrouth, un Arabe de Damas. Le nom de ce poète était entré depuis longtemps dans ma mémoire, depuis le cours de deuxième année à l'Université en 1903. En vagabondant, assez gauchement, à travers les pages de l'épaisse chrestomathie arabe de Guirgass et Rosen, je tombai alors par hasard sur trois vers qui me frappèrent. Un calife, ayant proposé à al-Akhtal, un Chrétien, d'adopter l'islam, il lui répondit soit par espièglerie, soit sous l'effet des vapeurs du vin, par cet impromptu énergique :

« Je ne jeûnerai pas volontairement en ramadhan ; je ne mangerai pas la chair des animaux sacrifiés ;

« Je ne me lèverai jamais en criant comme un âne : venez à la prière !

« Non ! Je boirai du vin rafraîchi et je me prosternerai aux premières lueurs de l'aurore. »

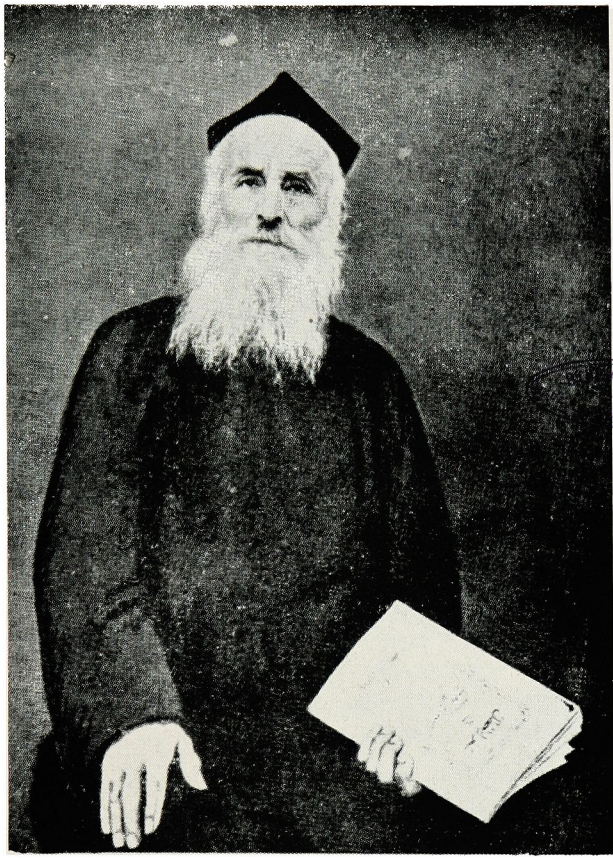
Et cette raillerie du poète non seulement sur l'interdiction musulmane du vin, mais aussi sur les rites du jeûne, du pèlerinage et de l'*adhân* (appel à la prière) resta impunie. Le calife en colère fut apaisé par deux autres vers non moins insolents, dans lesquels le poète décrivait de façon vivante l'état d'âme qui s'emparait de lui sous l'influence du vin.

Ces lignes m'avaient aidé à comprendre la situation intérieure dans le califat peut-être mieux que certaines pages de l'*Histoire de l'Islam* de Müller, plus d'une fois relue. Les vers étaient certainement impertinents et quand, dans les années 90 du siècle dernier, ils parurent pour la première fois imprimés à Beyrouth, on n'avait pu les faire passer à travers la censure turque qu'en changeant, par le secours d'un seul point sur une lettre, l'outrageux *âne*, avec lequel le poète comparait le muezzin, en un inoffensif *d'autres*. Ainsi, la censure turque du XIX^e^ siècle avait été plus susceptible que le calife de Damas du VIII^e^ siècle. L'éditeur malin l'avait trompée encore par le fait que dans les exemplaires destinés à l'Europe, il avait conservé intacte la bonne leçon *un âne*.

J'entendis parler pour la première fois d'une manière détaillée de l'éditeur d'al-Akhtal par le baron Rosen quand, en janvier 1906 à la fin de mes études à l'Université, il me proposa d'étudier avec lui le dîwân entier d'al-Akhtal. Pour moi, c'était une double fête. De nouveau revenait à moi un poète sur lequel j'étais tombé si fortuitement dans la Chrestomathie, et de plus je pouvais maintenant faire ample connaissance avec le fameux manuscrit des poèmes, que nous possédions, et qui avait servi de base à l'édition.

Le manuscrit se trouvait alors à la Section d'Enseignement du Ministère des Affaires Etrangères, où il était entré avec la collection du même Italinsky, séminariste et médecin, ambassadeur et archéologue, qui nous avait aussi conservé l'Histoire d'ad-Dînawarî. Comme le disait Rosen, il était le plus bel ornement de la bibliothèque d'Italinsky et était le joyau de la collection de la Section. Des connaisseurs qui avaient le « flair » l'avaient trouvé. Dès 1867, un émigré arabe, traducteur de Krylov, Rizkallah Hassoun, l'avait copié pour son propre usage, et cette copie qui, une vingtaine d'années après, arriva à Beyrouth, donna la première impulsion à l'édition. Auparavant, un arabisant anglais, W. Wright, avait songé à éditer notre manuscrit, mais... « les vents ne soufflent pas comme le veulent les navires », a dit un poète arabe, et Wright ne réussit pas à réaliser son plan, car il mourut en 1889. Ce fut Rosen seulement qui révéla le manuscrit pour de bon par son catalogue, mais avant lui déjà nos historiens savaient que chez al-Akhtal se trouvait la mention probablement la plus ancienne chez les Arabes des « Saklab » (Slaves) : Les chameaux de la caravane se garent des gens qu'ils rencontrent « comme s'ils voyaient en eux une foule de Slaves aux cheveux d'or ».

Juste l'année de la mort de Wright, la copie de Hassoun arriva par hasard à Beyrouth et là, peut-on dire, elle changea le cours de la vie d'un savant qui n'était déjà plus jeune, A. Salhani. Il a lui-même écrit par la suite : « Ayant lu ces pages animées par le souffle de la plus pure poésie, nous décidâmes qu'il ne fallait pas laisser plus longtemps enfoui un tel trésor ». Auparavant Salhani était connu dans le monde savant comme un philologue solide et un fin connaisseur des



Антун Сальхани
(Род. в 1847 г.)

Le P. Antoine Salhani
(1847-1941)

monuments de la littérature de son pays. Il avait fait une édition en cinq volumes des 1001 Nuits, la seule apte à une large circulation ; il avait préparé une chrestomathie, minutieusement élaborée et heureusement composée, de la grande anthologie classique intitulée le « Livre des Chansons ». Maintenant son attention se tournait presque entièrement vers son ancien compatriote.

Les difficultés, surtout techniques, ne manquèrent pas. Il n'était pas possible alors d'envoyer notre manuscrit à Beyrouth et la photographie des manuscrits n'était pas encore répandue. Salhani prépara une édition d'après la copie de Hassoun et en envoya une reproduction à Pétersbourg où Rosen la collationna d'un bout à l'autre sur l'original et la compléta par toutes sortes de remarques. L'impression à Beyrouth alla très vite ; commencée en 1891, elle fut terminée au bout d'un an déjà avec le quatrième fascicule. Notre manuscrit fut édité en entier avec un commentaire détaillé et minutieux. Puis commença un autre travail : établir des index, faire une dernière mise au point du texte et rassembler les citations de diverses sources. Comme il arrive souvent dans un travail scientifique au moment où l'attention est constamment orientée vers le but final, de nouveaux matériaux surgirent : « le gibier court au-devant du chasseur ». On trouva un manuscrit au Yémen, puis un autre à Bagdad ; tous deux étaient, il est vrai, défectueux et se composaient de feuillets disparates, mais cependant ils apportèrent une nouvelle lumière sur beaucoup de points. Tous deux furent édités par Salhani en 1905 et 1907, en utilisant les services de la phototypie dont la technique avait progressé.

La publication de ces éditions coïncida avec l'époque où je commençai à travailler avec Rosen : il voulut encore une fois revenir au poète auquel il avait quinze ans auparavant consacré beaucoup de travail et de temps. Salhani, à la demande de Rosen pour qui il avait une grande vénération, m'envoya vite ses éditions et je pus, non sans quelque fierté étant donné mes récents débuts dans la science, travailler sur des livres m'appartenant en propre. Un tel apprentissage du travail textuel d'après une édition et trois manuscrits fut pour

moi difficile les premiers temps, mais singulièrement profitable. Toute l'année, nous étudiâmes assidûment les *qacîda* « chamelières » de pur type bédouin du « Chantre des Omeyyades », où se reflétait dans une vive lumière la vie du califat aux VII-VIII[e] siècles et qui font bien connaître les traditions de toute l'antiquité préislamique.

La correspondance de Rosen avec Salhani fut une des circonstances qui firent diriger mon voyage en Orient vers la Syrie. Arrivé à Beyrouth dans l'été de 1908, je cherchai le lendemain même à l'Université Saint-Joseph l'éditeur d'al-Akhtal. Dans une petite chambre où il n'y avait rien autre chose que les meubles les plus indispensables, assis à une table encombrée d'épreuves et de livres, apparut devant moi un petit homme maigrichon, déjà âgé (il avait passé soixante ans), avec des yeux très scrutateurs, et d'une apparence vraiment biblique avec sa grande barbe grise. Une austère rigueur transparaissait dans ses manières, mais on sentait que la mémoire de Rosen, qu'il n'avait jamais vu, lui était sacrée. Dès le début, il estima de son devoir de se préoccuper non seulement de ce qui concernait mes études, mais encore de ma situation matérielle. Son âge avancé lui avait permis d'abandonner la rédaction, qu'il avait gardée de nombreuses années, d'un journal universitaire et de cesser son enseignement dans une école secondaire. A l'Université, il ne faisait pas non plus de cours, mais cependant cela ne m'empêcha pas de converser avec lui plus fréquemment qu'avec mes professeurs. La différence d'âge ne pouvait pas ne pas se faire sentir, mais al-Akhtal nous rapprocha vite.

A cette époque, il préparait le cinquième fascicule, avec toutes sortes de compléments et de commentaires, principalement sur la critique du texte. Le fascicule devint si épais, qu'il fallut songer à le diviser en deux parties, en reportant l'index à la seconde. Il fut pour moi intéressant de suivre tout le système de son travail, auquel Salhani apportait un soin méticuleux poussé à l'extrême. Son acribie exigeait, malgré la grande habileté des typographes de Beyrouth, jusqu'à dix ou quinze corrections d'épreuves, et c'est avec une grande satisfaction et un non moins grand profit pour moi que je

l'aidai dans la lecture des épreuves. En juin 1909 le fascicule parut ; on commença à travailler aux index, tâche à laquelle je pris part également. En me séparant de Salhani dans l'été de 1910, je ne soupçonnais pas que la publication de la seconde partie traînerait encore pendant de longues années.

Salhani travaillait infatigablement, mais al-Akhtal posa toujours devant lui de nouveaux problèmes et l'entraîna sans cesse plus loin par de nouveaux manuscrits. En 1914, l'émérite éditeur se rendit spécialement à Stamboul pour y étudier directement le recueil qui s'y trouvait des poésies de polémique d'al-Akhtal et de son contemporain Djarîr. La guerre qui éclata alors arrêta pour longtemps tous les projets. L'Université et l'Imprimerie en souffrirent considérablement. Ce n'est que dans les années 20 que le travail commença à reprendre et en 1922 qu'il fut possible à Salhani de publier l'édition du recueil de Stamboul, et au bout de trois ans encore, finalement, la deuxième partie du cinquième fascicule avec les Suppléments et les Index. Mais son travail sur al-Akhtal n'était pas terminé pour cela : en décembre 1925, il fit imprimer encore un choix de *qacîda,* qui jusqu'alors existaient seulement dans la reproduction phototypique des manuscrits de Bagdad et du Yémen et, naturellement, n'étaient pas facilement accessibles à tous. En terminant la préface de l'ouvrage, il disait qu'elle était la dernière de ses publications relatives à al-Akhtal. On était évidemment fondé à le penser en vertu de considérations humaines : car cette année-là, il s'était déjà écoulé trente-cinq ans depuis qu'il travaillait sur notre manuscrit, il approchait lui-même de 80 ans, c'est-à-dire du moment où il est peu naturel pour un homme de dresser des plans de travail à longue échéance.

Mais les manuscrits, souvent, disposent d'une façon inattendue du sort des hommes et le dirigent comme ils l'entendent : il est difficile pour celui qui a vécu intimement avec eux d'échapper à leur emprise. Et cette fois encore, les rapports de Salhani avec al-Akhtal ne cessèrent pas avec l'édition de 1925 ; de plus, il m'arriva de jouer un rôle dans une nouvelle découverte et je ne me séparai pas du poète qui m'était familier. En revenant à lui de temps en temps, principalement

à l'occasion des publications périodiques de Salhani, je sentis que mon égoïsme de savant était pour ainsi dire insatisfait : alors que je m'étais occupé pendant de longues années de l'œuvre d'al-Akhtal, je n'avais pourtant rien écrit sur lui, bien que j'eusse accumulé une quantité considérable de matériaux divers et notes de détail sur les thèmes de sa poésie. L'occasion favorable se présenta en 1931 quand je reçus l'invitation de collaborer au recueil jubilaire international de Georges Jacob*. J'appréciais vivement ses travaux sur la poésie arabe qui firent époque, en particulier ses recherches, qui n'ont pas été dépassées, sur l'ancienne vie bédouine d'après l'analyse des sources poétiques. Je voulus, parallèlement à ses recherches, faire une étude sur le motif du vin et examiner comment il se reflète dans les vers d'al-Akhtal, tant du point de vue historico-culturel que du point de vue stylistique. Dans mon article, je signalai en passant encore un manuscrit des vers d'al-Akhtal, que mon jeune camarade l'iranisant A. A. Romaskiévitch, mort tragiquement pendant le siège de Léningrad en 1942, avait découvert à Téhéran. Le recueil parut en 1932 à l'occasion du 70e anniversaire du vénéré orientaliste, et j'envoyai le premier tiré à part de mon travail à mon vieux maître et ami à Beyrouth, pour lui montrer que son cher al-Akhtal vivait aussi dans nos pensées.

Au bout d'un mois, je reçus de Salhani une lettre écrite du même calame (plume de roseau), dont il se servait de préférence aux plumes d'acier, et de la même écriture originale qu'autrefois, à laquelle j'étais habitué depuis 1906 ; et cependant il avait maintenant 85 ans ! Il me demandait de lui communiquer quelques détails sur le nouveau manuscrit, ce que j'essayai de faire avec la collaboration de A. A. Romaskiévitch, qui l'avait précédemment examiné sur place.

Notre correspondance après cela fut interrompue et, étant donné la difficulté des relations avec l'Orient à cette époque, je me demandai souvent si mon dernier maître de Beyrouth était encore vivant : car il était plus vieux que beaucoup d'autres qui avaient quitté ce monde et il avait toute sa vie souffert d'accès de fièvre intermittente. C'est avec surprise qu'à la fin de l'année 1938, je reçus son nouveau et assez volu-

mineux travail consacré à l'analyse du manuscrit de Téhéran, avec une dédicace touchante de sa propre main. Il apparut que, après ma lettre, l'Université de Beyrouth avait entamé des négociations avec le possesseur du manuscrit de Téhéran pour l'acquérir. Les négociations sur le prix d'achat durèrent plus de quatre ans, et finalement le manuscrit passa de Téhéran à Beyrouth en mai 1937. Salhani, qui en août de la même année avait eu 90 ans, se plongea dans une étude détaillée du manuscrit : au bout d'un an, j'avais déjà devant moi le résultat de ses travaux, un fascicule imprimé d'une façon extrêmement soignée, corrigé d'une façon exemplaire, avec d'excellentes tables ; à la première ligne était évoqué notre manuscrit de Pétersbourg sur lequel le travail avait été commencé en 1891, et à la seconde page, il était question des circonstances dans lesquelles le manuscrit de Téhéran avait été découvert par un savant russe. Il était réellement digne d'attention, et je me représentai le plaisir que Salhani, au déclin de ses jours, avait éprouvé à travailler à l'étude de ce manuscrit, récompensé en quelque sorte de la peine qu'il avait prise pendant de longues années par un nouveau salut de son poète favori. Le manuscrit était le plus ancien de ceux qui sont actuellement connus, et était daté d'une façon précise de l'année 1105 de notre ère ; il était le plus complet comparativement aux autres et celui qui avait été le mieux conservé.

Je n'ai pu moins faire que d'admirer une coïncidence dont j'eus connaissance par le nouveau livre de Salhani. C'était précisément de ce manuscrit que s'était occupé, à 80 ans, ce même philologue at-Tibrîzî qui, jeune homme, était venu étudier auprès du poète aveugle Abou'l-'Alâ, « l'otage d'une double prison », avec un dictionnaire sur le dos. A nouveau, il m'arrivait de me rencontrer avec lui. Ainsi, le monde est « étroit » et pas seulement pour les hommes, sur lesquels on tombe de façon inattendue à un endroit inattendu : si l'on vit longtemps avec les manuscrits, en faisant une nouvelle connaissance, on rencontre souvent un vieil ami dans un entourage nouveau.

C'est seulement après la seconde guerre mondiale que je reçus des nouvelles sur le P. Salhani : il mourut, après avoir

vécu presque un siècle, le 10 août 1941, et maintenant, comme le disait mon correspondant, « il dort son dernière sommeil sous les cèdres de Djounié » * (1). Mon maître de Beyrouth a consacré plus de la moitié de sa vie à son compatriote al-Akhtal le « Chantre des Omeyyades » et au manuscrit de ses poèmes qui est chez nous à Léningrad.

(1) Ce détail est seulement dans la 3e édition.

FINALE

O mon âme, Elysée des ombres,
Des ombres silencieuses, lumineuses et belles.

(TIOUTCHEV)*

Requiem æternam...
(1943)

...L'un après l'autre montent devant moi les tableaux du passé. Comme un ruban infini, ils se déroulent dans ma mémoire toujours et sans cesse ; je n'ai ni la force, ni la volonté de les arrêter. Car chaque manuscrit ancien ou moderne, arabe ou russe, qui me revient à la mémoire, est entré impérieusement dans ma vie, il l'a modifiée et élargie à sa guise. Sans eux, je n'aurais pas pu faire apparaître ce passé, je n'aurais pas pu moi-même voir les hommes qui ont écrit ces manuscrits, et ceux au sujet de qui ils ont écrit. L'histoire de notre science serait restée muette pour moi. Les noms de nos « ancêtres », les plus grands et les plus modestes ouvriers de l'arabistique n'auraient pas eu plus de résonance qu'une liste sèche et sans vie.

Les manuscrits m'ont permis de les voir parfois sous des traits plus nets que ceux qu'ils avaient de leur vivant ; les manuscrits m'ont conduit à un grand Elysée, l'Elysée « des ombres silencieuses, lumineuses et belles », devant mes yeux les ombres se sont revêtues de toutes les couleurs chatoyantes de la vie. Je vois là des ancêtres, des maîtres, des camarades. A côté des géants de notre science, Fraehn* et Rosen, m'apparaissent les ouvriers qui ont posé les fondements de notre enseignement : le fondateur de l'orientalisme à Moscou, Bol-

dyrev*, qui se perdit pour avoir laissé imprimer la « Lettre Philosophique » de Tchaadaïev*, et Guirgass, victime d'une tuberculose rapportée de Syrie. A côté de celui qui fut le brillant Baron Brambeus (l'arabisant Senkovsky)*, dont toute la Russie dévorait les livres, il y a « les hommes d'un seul livre », Sabloukov, le maître aimé de Tchernychevsky, et Miédnikov*, que seuls connaissent maintenant les érudits ; à côté des Russes, les Arabes qui ont travaillé en Russie, le Cheikh égyptien Tantâwî ou le Damasquin Mourkos. Au milieu de ces figures civiles, ont voit aussi le Général Bogouslavsky, avec lequel le vieux Chamil s'était lié d'amitié. Les uns ont fermement poursuivi leur route jusqu'au bout, d'autres sont tombés sous le poids d'un sort cruel, sans avoir accompli tout ce qu'ils s'étaient proposé.

Mon cœur se serre. Les ombres des maîtres n'éclipsent pas les disciples qui sont à côté d'eux, disparus avant nous. Beaucoup d'entre eux m'apparaissent : une vie pénible et deux grandes guerres ont fauché prématurément les jeunes fleurs et il n'a pas été donné à toutes de s'épanouir et de briller de tout leur éclat. Mais tous ont participé intimement à la vie de la science et tous avaient été fascinés par elle. Comme avec moi, les manuscrits ont parlé avec eux une langue vivante, et souvent, de jeunes amis m'ont apporté des trésors que leurs mains et leurs yeux avaient découverts. Ensemble nous nous sommes réjouis, ensemble nous nous sommes affligés, ensemble nous avons supporté beaucoup d'années pénibles, quand leur enthousiasme soutenait mon courage chancelant.

Vaste est « l'Elysée des ombres », des anciennes comme des jeunes générations de notre arabistique, depuis deux siècles ; quand on commence à les compter, c'est comme lorsqu'on compte les étoiles au ciel, toujours il en surgit de nouvelles. Ils ont fait beaucoup pour les manuscrits et les livres, seul un livre pourra conserver leur souvenir. Il y a déjà plus de trente ans qu'il se prépare : archives, manuscrits, travaux imprimés, feront passer en lui toujours et toujours de nouveaux noms, toujours de nouveaux traits de la vie de ceux qui ont travaillé dans le domaine des études arabes ou chez qui elles ont par hasard d'une façon quelconque trouvé un écho. Ce sera un

livre austère, laconique et sec, mais les historiens de la science, les historiens de notre civilisation le comprendront. Peut-être les figures de nos «ancêtres» arabisants y brilleront-elles d'une lumière moins vive que dans les tableaux que j'évoque maintenant dans « Avec les Manuscrits Arabes », peut-être le doux rayon du souvenir éclairera-t-il aussi un jour « les ombres des disparus ». Que chacun de ceux qui liront ce petit livre souhaite *Requiem æternam*, — un repos éternel —, et adresse un souvenir reconnaissant à tous ceux qui sont associés à ses pages (1).

(1) En 1950, I. Kratchkovsky a publié ses *Esquisses d'histoires de l'arabistique russe*, où il évoque les ombres des jeunes arabisants disparus.

APPENDICE

« L'obligation du non-obligatoire »

Le poète philosophe Abou'l-'Alâ, dont le nom revient plus d'une fois dans les pages de ce petit livre, a composé un recueil de vers qui porte le titre étrange de *Louzoûm mâ lâ yalzam*, *Obligation de ce qui n'est pas obligatoire*. On voit ordinairement là une allusion à la double rime compliquée qui y est employée dans tous les vers, bien que les poètes ne l'utilisent que rarement, pour faire montre de leur virtuosité, dans des fragments isolés et courts. Il n'est pas douteux que tel est le premier sens, dans une certaine mesure, *apparent*, de ce titre, mais, quand on connaît les manières de procéder d'Abou'l-'Alâ, on peut être persuadé qu'il lui a donné encore un autre sens *caché*. Il voulait dire que ses idées et les conclusions qui s'en dégagent qu'il expose dans ses vers, peuvent n'être pas obligatoires pour d'autres, mais que pour lui-même elles le sont et qu'il ne peut pas les éluder. Ainsi de savants philologues peuvent difficilement renoncer à leurs habitudes qui semblent superflues aux lecteurs ordinaires : ces auteurs ne se sentent satisfaits que quand, à côté du « texte » fondamental, il y a aussi un « commentaire » et un « super-commentaire », quand on voit et des notes et des index et un glossaire. Tout cela est « non-obligatoire » pour les écrivains, mais les érudits sont des gens « pervertis » et « l'obligation » de tels appendices « non obligatoires » est devenue pour eux une seconde nature, qui ne se refait pas.

Tandis que se composaient les diverses parties de ce petit livre, de telles pensées ne me passaient pas par la tête, mais maintenant qu'il a pris sa forme définitive, je vois qu'il est indispensable de le compléter pour nos « érudits » habituels par des appendices. C'est ce que m'ont fait remarquer avec insis-

tance et d'une seule voix les personnes qui ont eu par hasard connaissance de certains tableaux qu'il présente, en me montrant en particulier combien était excessive la concision de la première série, dans laquelle beaucoup de choses restent inintelligibles sans éclaircisssements pour le non-spécialiste. J'ai essayé de ne pas me laisser entraîner par des tendances « savantes » et de me borner à répondre aux seules questions qui m'ont été posées. Introduire des commentaires quelconques dans le texte même était impossible à moins de rompre la trame de l'exposé ; il était plus simple de mettre tout ce « matériel auxiliaire » à la fin ; celui qui ne s'y intéresse pas ou n'en a pas besoin peut se dispenser de s'y reporter.

Mais d'abord, je dois ajouter quelques mots d'introduction sur la raison immédiate qui a provoqué la publication de mon livre. Dans les travaux sur l'histoire de la science, dans l'établissement d'un dictionnaire bio-bibliographique des arabisants de notre pays, j'ai toujours été très embarrassé par le fait que les savants parlent rarement d'eux-mêmes, de leur évolution personnelle, des impressions qu'ils ont éprouvées au cours de tel ou tel travail, de la manière dont ils ont fait telle ou telle découverte. Certains moments de leur vie, assurément, ont parfois leur reflet dans les biographies et les autobiographies, mais partout sous forme de souvenirs accidentels et fugitifs. Les résultats scientifiques et les conclusions auxquels ils sont parvenus sont toujours consignés dans des travaux spéciaux, mais dans ces derniers il n'y a évidemment pas la moindre place pour la biographie «intérieure» d'un savant, en raison du caractère même de ces ouvrages et de leur style. Dans toute notre littérature arabisante, je ne connais qu'un petit livre d'un savant allemand de second plan, qui raconte d'une façon vivante et spirituelle comment il a appris l'arabe (Martin Thilo, *Was die Araber sagen, Ce que disent les Arabes*, Bonn, 1939). Les représentants des sciences exactes, sous ce rapport, sont plus heureux que nous les philologues : ils ont le livre brillant de l'Académicien A. E. Fersmann, *Souvenirs sur une pierre*, (Moscou-Léningrad, Ed. de l'Acad. des Sciences de l'Union Soviétique, 1945). L'importance de ce livre est très grande, ce dont témoignent non seulement des rééditions, mais encore le vif écho qu'il a provoqué dans tous les coins

de notre pays ; il a coopéré largement à la propagande pour la science, en entretenant et en exaltant l'enthousiasme scientifique chez ceux qui ont été en contact avec lui. Dans mes pensées, la place de la pierre est toujours occupée par les manuscrits, source fondamentale et matière de notre travail ; ainsi, depuis longtemps, s'était défini par lui-même l'axe de mon futur livre.

L'impulsion immédiate, quand les idées et les images commencèrent à demander avec insistance à être exposées sur le papier, fut donnée par le jubilé d'Ivan Afanasiévitch Bytchkov, conservateur pendant de longues années du Département des Manuscrits à la Bibliothèque Publique Saltykov-Chtchédrine* de Léningrad. Le jubilé fut chaleureusement célébré au début de l'année 1941, et c'est alors que je conçus l'idée d'évoquer les manuscrits arabes qu'au cours de plusieurs décades j'avais reçus de ses mains pour mes différents travaux. Ainsi naquit la première série, peu considérable, de cinq tableautins avec un prologue et un épilogue, qui constituait primitivement un ensemble achevé.

Des séries ultérieures furent composées, d'un style et d'une étendue quelque peu différents, principalement en 1942-1943, quand la grande guerre nationale me força à quitter Léningrad. Me trouvant pour la première fois depuis de longues années loin des bibliothèques habituelles, j'éprouvai de façon particulièrement vive la nostalgie des manuscrits et je trouvai un appui moral pour moi-même dans leur souvenir. A trois de ces séries s'ajoutèrent peu à peu aussi des parties introductives, ayant principalement un caractère de mémoires personnels. Comme les divers tableaux n'ont pas vu le jour dans l'ordre dans lequel ils sont maintenant assemblés, j'ai indiqué dans les notes la date à laquelle chacun a été achevé : dans un travail sur l'histoire de la science, je me suis souvent convaincu qu'il arrivait parfois qu'on regrettât l'absence de jalons chronologiques. C'est pourquoi aujourd'hui, dans les cas où l'action du récit pouvait être rapportée à des année déterminées, je les ai notées à côté du titre.

Le besoin de références bibliographiques s'est fait sentir à moi principalement dans deux circonstances : j'en eus le sentiment net à la lecture de fragments détachés devant des

représentants des spécialités les plus diverses. Il fut manifeste que parfois, les auditeurs étaient enclins à prendre les récits pour une fiction littéraire qui n'avait pas de base concrète déterminée. A cela je dus répondre que, au contraire, chacun de ces récits rapportait un cas réel de contact avec des manuscrits qui m'étaient tombés entre les mains, et qu'il n'y avait absolument aucune invention à la base du sujet. Certainement, en évoquant un passé qui s'étend sur un espace de quatre décades et plus, j'ai pu oublier quelques dates, j'ai pu transposer certains détails, ne pas rapporter sous leur forme exacte les propos d'une personne, d'autant plus que je n'ai pas toujours eu la possibilité de faire des vérifications même dans mes propres travaux. Mais tous les tableaux ne reflètent que des faits réels et des sentiments alors éprouvés par moi. Il est possible que dans la peinture de ces derniers se fasse sentir l'effet des années écoulées, mais les faits eux-mêmes ont été reproduits sans aucun changement.

Pour montrer le bien-fondé de tout cela, je me suis permis de donner dans les notes, presque à chaque article, des références à mes travaux personnels dans lesquels il est question des mêmes manuscrits, ou bien où sont fournis des renseignements sur eux, mais alors sous un aspect purement scientifique. Je suppose que ces références seront utiles à ceux qui voudront avoir des informations plus détaillées sur les matériaux mentionnés ou comprendre quelques allusions occasionnelles, comme parfois les auditeurs en ont témoigné le désir, particulièrement en ce qui concerne la première série. Je n'ai pas pu et n'ai pas désiré, bien entendu, fournir un appareil scientifique exhaustif, car cela m'aurait entraîné trop loin et aurait allongé les notes jusqu'à leur donner l'étendue du texte lui-même. J'ai tenté d'être concis et de ne donner que le fil principal qui aidera ceux qui désirent élargir leurs connaissances sur les principaux sujets effleurés dans ce livre. C'est pourquoi je me suis borné à faire des renvois à mes seuls travaux propres, en indiquant le numéro qu'ils portent dans la « Bibliographie » de mes ouvrages qui a été publiée par les Editions de l'Académie des Sciences de l'Union Sovié-

tique (1). Dans la transcription des noms et des titres, à l'exemple de ce que j'ai fait dans le livre lui-même, j'ai simplifié la transcription scientifique habituelle. Les explications de quelques noms propres et titres et des mots arabes visent au même but : fournir un commentaire concis à ceux qui peuvent en avoir besoin.

Je comprends bien que tout cela n'est pas une nécessité essentielle dans un livre d'un tel caractère ; tout cela a rapport avec ce qu'Abou'l-'Alâ a appelé « obligation du non-obligatoire », mais cet appendice sera peut-être utile à certains. Il y a chez les Arabes un proverbe qui dit : « Augmenter le mieux est bien », mais les lecteurs qui n'en auront pas besoin ne m'en voudront pas, ils n'auront qu'à ne pas regarder l'appendice (2).

Histoire du livre

Dans la séance du bureau arabe de l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de l'URSS du 13 mai 1941 a été lue pour la première fois la première série de ce livre, qui à cette époque formait un ensemble achevé et indépendant. Des chapitres d'autres sections ont été lus pour la première fois à la séance de la Commission de l'Académie des Sciences pour une édition de littérature scientifico-populaire le 26 juin 1943. La première mention du livre, comme en cours de préparation, et de la lecture de fragments à la séance de la Commission de l'Académie des Sciences pour une édition de littérature scientifico-populaire le 26 juin 1943, a été faite dans le *Viestnik* (Messager) de l'Académie des Sciences, n° 7-8, 1943, 126. La première édition du livre a été publiée en 1945, la seconde en 1946 ; une série de chapitres ont été reproduits dans la Série *Bibliothèque « Ogoniok »*, 1948, n° 8-9 (3).

---

(1) Ces lignes sont prises à la 3e édition. La précédente bibliographie, indiquée dans la seconde édition portait le titre : Bibliographie des travaux imprimés de l'Académicien I.I. Kratchkovsky, publiée à l'occasion du 30e anniversaire de son activité scientifique. Travaux de l'Institut d'Orientalisme, XIX, Moscou-Léningrad, 1936.

(2) Dans la présente traduction, les notes sont en principe rejetées à la fin du volume ; cependant quelques brèves explications ont été données dans le texte même ou mises au bas des pages.

(3) Ce paragraphe n'est pas dans la 3e édition.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES [1]

Chapitre premier. — AU DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS.

Toute cette série a été écrite à Léningrad en mars 1941.

Prologue. Dans le roman de D. L. Mordovtsev, *Les signes du temps*, figure A. F. Bytchkov, premier conservateur du Département des Manuscrits et par la suite Directeur de la Bibliothèque Publique, père de I. A. Bytchkov. La sculpture de M. Antokolsky, *Le Chroniqueur Nestor*, se trouve dans le local du Département des Manuscrits.

1. *Un ancien apocryphe.* Voir *Un apocryphe du Nouveau Testament dans un manuscrit arabe de 885-886 de l'ère chrétienne*, Vizantiisky Vremennik (Annales Byzantines), XIV, 1907-1909, p. 246-275 (Bibliographie, n° 11/10).

2. *Le traducteur de Krylov.* Voir *Rizkallah Hassoun (1825-1880) traducteur des fables de Krylov en langue arabe*, Vostotchny Sbornik (Recueil Oriental), éd. par la Bibl. Nat. Publique Saltykov-Chtchédrine, Léningrad, 1926, p. 13-36 (Bibl. n° 205/213).

3. *Un contemporain d'Houlagou.* Voir *Angebliche Autographe des Geschichtsschreibers Kamâl ad-din Ibn al-'Adîm in Léningrad*, Der Islam, XV, 1926, p. 334-336 (Bibl. n° 213/218). Dans cette note est indiquée la bibliographie antérieure.

4. *L'otage d'une double prison.* Cf. *Contribution à l'histoire et à la critique de la Risâla Falâhiya d'Abou'l-'Alâ*, Mémoires de la Section Orientale de la Société Archéologique Russe, XXI, 1911-1912, p. 0131-0137 (Bibl. n° 44/52).

5. *De Sicile à Pétersbourg à travers la Perse.* Il n'a pas encore paru de description scientifique du manuscrit de la Géographie d'al-Idrisi conservé à la Bibliothèque Publique. Cf. Idrisi, *La Finlande...* Edition critique par O. J. Tallgreen-Tuulio et A. M. Tallgren (Studia Orientalia), Helsingforsiae, 1930, p. 16, n. 2.

(1) Dans les notes bibliographiques, nous avons donné pour chacune des publications de Kratchkovsky le numéro qu'elle porte dans la Bibliographie de 1936 (voir plus haut) et qui est donné dans la seconde édition du livre ; nous avons fait suivre ce numéro de celui que porte la même publication dans la 3e édition. Si la numérotation n'a pas changé où si elle n'est fournie que par la 3e édition, un seul numéro est indiqué.

Chapitre II. — Souvenirs de mes pérégrinations en Orient.

1. *Les livres et les hommes.* Ecrit à Moscou du 16 au 19 décembre 1942. Sur l'activité de l'Université Saint-Joseph, voir *La Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, Compte rendu d'une mission,* Journal du Ministère de l'Instruction Publique, fév. 1910, Chronique contemporaine, p. 49-87 (Bibl. n° 26/23).

2. *Traité grammatical ou pamphlet anti-religieux ?.* Ecrit au Sanatorium de Sosnovy Bor (Bolchevo) près Moscou, les 11 et 13 septembre 1942. Trad. anglaise abrégée dans International Literature, Moscow, 1945, p. 45-46. Voir Abou'l-'Alâ al-Ma'arrî, *Risâlat al-Malâ'ika,* Edition du texte, traduction et commentaire, Travaux de l'Institut d'Orientalisme de l'Ac. des Sc. de l'URSS, III, Léningrad, 1932 (Bibl. n° 286/281).

3. *Une thèse non écrite.* Ecrit au Sanatorium de Sosnovy Bor du 8 au 9 septembre 1942. Trad. anglaise abrégée dans International Literature, 1945, n° 9, p. 46-48. Voir les *Manuscrits arabes de la Bibliothèque municipale d'Alexandrie et le Dîwân d'Omar al-Mahhâr,* Mémoires de la Section Or. de la Soc. Arch. Russe, XXII, 1914, p. 5-7 (Bibl. n° 65).

4. *Les manuscrits de deux patriarches ou une prédiction accomplie.* Ecrit au Sanatorium de Sosnovy Bor du 18 au 20 septembre 1942. Voir *Les manuscrits arabes de la collection de Grégoire IV, Patriarche d'Antioche, Brève description,* Bull. de l'Institut historico-archéologique du Caucase, II, 1917-1925, p. 1-20 (Bibl. n° 109/139).

Chapitre III. — Ecrivains arabes et arabisant russe.

1. *Le philosophe de la vallée de Freïka.* Ecrit à Léningrad le 19 août 1945. Voir : Amîn Raïhânî, *Œuvres choisies,* Trad. et notes de I. Kratchkovsky, Petrograd (Editions « Feux »), 1917 (Bibl. n° 91) et Amîn Raïhânî, *Poèmes en prose,* Trad. de I. Kratchkovsky, Recueil « L'Orient », I, 1922, p. 48-54 (Bibl. n° 112/110).

2. *Un aristocrate-fellâh du Caire.* Ecrit à Léningrad le 29 octobre 1945.

3. *Le séminariste de Poltava.* Ecrit à Léningrad du 6 au 8 novembre 1945. Voir *Mikhaïl Na'imah's Autobiographie,* Die Welt des Islams, XIII, 1931, p. 104-110 (Bibl. n° 283/279); *Recension du livre de M. Nou'aïma sur Djabrân,* Orientalisme Soviétique, II, 1941, p. 291-293 (Bibl. n° 372).

Chapitre IV. — Au Musée Asiatique.

1. *Introduction à la légende.* Ecrit à Moscou du 21 au 24 novembre 1942. Sur l'histoire du Musée Asiatique jusqu'à 1919, voir *Le Musée Asiatique de l'Académie Russe des Sciences, 1818-1918, Brève Commé-*

moration, Pétrograd, 1920 (Ed. de l'Acad. des Sc.) (Bibl. n° 105-101). Sur F. A. Rosenberg cf. *Nécrologie* dans Bull. de l'Ac. des Sc. de l'URSS, Sect. des Sciences Sociales, 1935, p. 895-911 Bibl. n° 340). A la fin du chapitre il est fait allusion à la « légende » du Musée Asiatique, composée dans le style des récits épiques du vieux français par un jeune sinologue du début des années 20 du XX[e] siècle ; les personnages sont les collaborateurs du Musée Asiatique à cette époque (1).

2. *Le manuscrit unique et les savants « des douze nations ».* Ecrit au Sanatorium de Sosnovy Bor et à Moscou dans l'intervalle compris entre le 24 septembre et le 11 octobre 1942. Sur Ibn Kouzmân voir un chapitre de l'article *La poésie arabe en Espagne* dans le recueil *La civilisation hispanique,* Ed. de l'Ac. des Sc. de l'URSS, 1940, et l'article *Un demi-siècle d'études arabes en Espagne* dans Mémoires du Collège des Orientalistes, 1930, p. 111-112 avec une bibliographie indiquée p. 116 (Bibl. n° 366). Sur les collections Rousseau au Musée Asiatique, voir l'article *Un ouvrage inconnu et autographe de l'émir syrien Ousâma,* Mémoires du Collège des Orientalistes près le Musée Asiatique de l'Ac. des Sc. de l'URSS, I, 1925, p. 16 (Bibl. n° 179-181).

3. *Un contemporain de la première croisade.* Ecrit à Moscou du 16 au 18 octobre 1942. Voir *Un ouvrage inconnu et autographe de l'émir syrien Ousâma,* Mém. du Collège des Orientalistes près le Musée Asiatique de l'Ac. des Sc. de l'URSS, I, 1925, p. 1-18 (Bibl. n° 179/181). Cf. Ousâma ibn Mounkidh, *Le Livre de l'Edification,* trad. par M. A. Sallier, Petrograd-Moscou (Editions La littérature Universelle), 1922 (Bibl. n° 114/112).

4. *Le pilote de Vasco de Gama.* Ecrit à Moscou les 29 et 30 novembre 1942. Il y a une courte notice sur le manuscrit avec une reproduction de la première page dans l'article *Les Géographes et Voyageurs arabes,* Bull. de la Soc. de Géogr. Nationale, tome 69, fasc. 5, 1937, p. 758-760 (Bibl. n° 352). Un chapitre spécial consacré à cet auteur se trouve dans un travail en préparation intitulé *La littérature géographique arabe.*

Chapitre V. — A LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE.

1. *Les Bibliothécaires et la Bibliothèque.* Ecrit à Moscou du 25 au 28 mai 1943.

2. *Mes débuts comme membre d'un jury de thèse.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé près Moscou du 6 au 8 juillet 1943. Voir *Une des sources de la biographie d'ach-Cha'rânî,* Mém. de la Sect. Or. de la Soc. Arch. Russe, XXII, 1914, p. 283-290 (Bibl. n° 73/72). Cf. le compte rendu du livre de A. E. Schmidt, *'Abd al-Wahhâb ach-Cha'rânî et son « Livre des Perles Dispersées »,* Saint-Pétersbourg, 1914, dans Journal du Ministère de l'Instr. Publique, avril 1915, p. 388-400 (Bibl. n° 76/75).

(1) Cf. la trad. angl. T. Minorsky, p. 73, note : Bouk est Oldenbourg ; Mont Rose est Rosenberg.

3. *Du Caire au Cimetière Volkovo à Pétersbourg.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé du 9 au 11 juillet 1943 ; traduit sur le manuscrit par la Revue arabe londonienne de la B.B.C. *Al-Moustami' al-'arabî,* tome V, n° 15-17, nov-déc. 1944. Voir *Le Cheikh Tantâwî, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg (1810-1861)*, Léningrad, 1929, Travaux de la Commission pour l'histoire des connaissances, n° 8 (Bibl. n° 266). Cf. *Les études arabes et l'histoire des peuples de l'URSS,* dans Viéstnik (Messager) de l'Acad. des Sc. de l'URSS, 1938, n° 5, p. 59-60 (Bibl. n° 360).

4. *Al-Andalous et Léningrad.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé du 13 au 16 juillet 1943. Voir *Un demi-siècle d'études arabes en Espagne,* Mém. du Coll. des Orientalistes près le Musée Asiatique de l'Ac. des Sc. de l'URSS, IV, 1929, p. 1-32 (Bibl. n° 255/268). Sur D. K. Pétrov. voir *L'arabisant D. K. Pétrov,* Mém. du Coll. des Or., II, 1926, p. 163-170 (Bibl. n° 211/216).

Chapitre VI. — Le gibier court au-devant du chasseur.

1. *Les tablettes de bronze du pays de la reine de Saba.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé les 24 et 25 juillet 1943. Voir *Deux inscriptions sud-arabiques à Léningrad,* Bull. de l'Ac. des Sc. de l'URSS, Sect. des Sc. Sociales, 1931, p. 427-453 (Bibl. n° 279/277).

2. *Une lettre de Sogdiane.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé du 19 au 20 juillet 1943. Trad. angl. abrégée dans International Literature, 1945, n° 9, p. 48-50. Voir *Le plus ancien document arabe de l'Asie Centrale,* dans Recueil Sogdien, Léningrad, 1934 (Ed. de l'Ac. des Sc. de l'URSS), p. 52-90 (Bibl. n° 318/312).

3. *Le Coran coufique et la « grand'mère arabe ».* Ecrit à Léningrad le 8 mars 1942. Sur I. G. Nofal, voir *Un nouveau manuscrit de la Description de la Russie par le Cheikh Tantâwi,* Rapports de l'Acad. des Sciences, B, 1928, p. 302, n. 2 (Bibl. n° 251).

4. *Le Commissaire attaché à Chamil à Kalouga.* Ecrit au Sanatorium Ouzkoïé les 28 et 29 juillet 1943. Voir *Une lettre inédite de Chamil,* Mém. de l'Inst. d'Orientalisme de l'Ac. des Sc. de l'URSS, II, 1933, p. 1-7 (Bibl. n° 229/292); *La traduction du Coran de D. N. Bogouslavsky,* l'Orientalisme Soviétique, III, 1945, p. 293-301 (Bibl. n° 402) ; *Tchernychevsky et l'Orientaliste Sabloukov,* N. G. Tchernychevsky (1889-1839), Travaux du Congrès scientifique tenu à l'occasion du 50e anniversaire de sa mort, Léningrad, 1941, p. 48-50 (Bibl. n° 378); *Les études arabes et l'histoire des peuples de l'URSS,* 1938, n° 5, p. 57-59 (Bibl. n° 360).

Chapitre VII. — Les ombres des ancêtres.

1. *Un martyr de la littérature arabe.* Ecrit à Léningrad le 1er août 1945. Voir *La Hamâsa de Bohtori et son premier explorateur en Europe,* Mém. de la Sect. Orientale de la Société Archéologique Russe, tome XXI, 1911-1912, p. 022-033 (Bibl. n° 40/49).

2. *Le paisible Guirgass.* Ecrit à Léningrad le 5 août 1945. Voir *V. F. Guirgass* (à l'occasion du 40e anniversaire de sa mort). Mém. du Coll. des Orientalistes, tome III, fasc. 1, 1928, p. 63-90 (Bibl. n° 233/238).

3. *Un demi-siècle sur un manuscrit.* Ecrit à Léningrad les 9 et 10 août 1945. Voir *La Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth,* Journal du Minist. de l'Instr. Publ., fév. 1910, Chronique contemporaine, p. 31-32 du tirage à part (Bibl. n° 26/23).

FINALE.

Requiem æternam. A la fin de l'article, il est question d'un dictionnaire biographique des arabisants russes et soviétiques, prêt à être imprimé, qui contiendra environ 300 noms, du XVIIIe au XXe siècle.

Traductions

D'après le manuscrit, a été faite une traduction arabe de *Du Caire au cimetière Volkovo à Pétersbourg,* dans la Revue *Al-Moustami' al-'arabi* (L'auditeur arabe de la Radio), Revue arabe de la B.B.C. anglaise, t. V, n° 15, 1944, 4-5, n° 16, 6-7, n° 17, 6-7 (9 et 23 nov., 9 déc. avec illustrations).

D'après la première édition, a été donnée une traduction, sous une forme abrégée, de *Les Livres et les Hommes, Traité grammatical ou pamphlet antireligieux ?,* et, sous une forme plus complète, de *Une thèse non écrite, Lettre de Sogdiane,* en anglais dans la Revue « International Literature », n° 9, 1945, 45, 45-46, 46-48, 48-50, en français dans « La Littérature Soviétique », n° 2, 1946, 44-45, 45-46, 46-48, 48-51, en arabe dans « Al-Watan » (La Patrie), n° 24, 1946, 10-11, 11-12, n° 25, 16-19 et n° 26, 15-18 (15 et 26 janvier, 2 février, trad. par A. Kattan), et dans « Al-Kâtib al-misri » (L'Ecrivain égyptien) t. IV, n° 13, oct. 1946, 150-161 (trad. par H. Sado). La traduction d'« Al-Watan » a été reproduite dans une brochure séparée : *Ad-dirâsât al-'arabiyya fi 'l-ittihâd as-soviéti* (Les Etudes arabes dans l'Union Soviétique), Bagdad, Imprimerie Al-Ma'arrî, 1946, 37-39, 39-44, 44-54, 54-68.

D'après la seconde édition a été faite une traduction française de *Un aristocrate-fellâh du Caire,* dans la « Revue Africaine », n° 406-409, 1945, p. 130-139 (trad. par M. Canard), et une traduction espagnole de *Le manuscrit unique et les savants des douze nations,* dans la Revue « Literatura Sovietica », n° 12, 1946, 53 (trad. par Mariano Etchevarri).

Des traductions complètes sont en préparation, en anglais par T. A. Minorskaïa et le Prof. V. F. Minorsky, à Cambridge (édition pro-

jetée par la Librairie Macmillan) (1), en français par le Prof. M. Canard, à Alger (2), en allemand par le Dr. O. Trautmann, à Kottbus (3), en arabe par le Prof. Sami ad-Dahhan, à Damas.

Recensions

De la première édition :

N. V. Pigoulevskaïa, dans Viestnik de l'Ac. des Sc. de l'USRR, n° 3, 1945, p. 113-114.

S. Reïser, dans Zviezda (L'Etoile), n° 4, 1945, p. 100-101.

M. V. Tchourakov, *Un livre attachant,* dans Pravda de Léningrad, n° 209/9244, 1945, p. 3.

Moscow News, XV Year, n° 78, 29 sept. 1945, p. 4.

Novy Mir (Le Monde Nouveau), n° 8, 1945, p. 134-135.

Sergéï Markov, *Le livre des perles dispersées,* Gazette littéraire, n° 49 (2260), 1945, p. 3.

B. N. Zakhoder, *Les Livres et les Hommes.* Ed. de l'Ac. des Sc., série hist. et philos., t. II, n° 5, 1945, p. 391-393.

A. Sadovsky, *La vie d'un savant,* Léningrad-Soir, n° 75/91, 1946, p. 2.

Prof. N. Smirnov, Sov. Kn. (Les Livres Soviétiques), 2, 1946, p. 89-92.

Mikhaïl Nou'aïma, At-Tariq (Le Chemin), Année V, n° 3, 1946, p. 5-7.

F. Gabrieli, *L'autobiografica scientifica di Ignatio Krackovskij,* Oriente Moderno, XXVI, n° 1-6, 1946, p. 37-41.

International Literature, n° 9, 1945, p. 45.

V. M. Stein, Emission du Radio-Centre de Léningrad, début de juin 1945.

V. Smirnov, Bulletin de recommandation du secteur bibliographique de la Bibliothèque Lénine, Radio du 6 septembre 1945.

La Littérature Soviétique, n° 2, 1946, p. 44.

A. Kattan, Al-Watan (La Patrie), n° 24, 1946, p. 10.

De la première et de la seconde édition :

E. Biéliaïev, Travaux de l'Inst. des Orientalistes de Moscou, Recueil n° 4, 1947, p. 105-115.

De la seconde édition :

E. Skrjinskaïa, Viestnik de l'Ac. des Sc., n° 10, 1946, p. 129-133.

K. Grigorian, *Un livre sur le travail d'un savant,* Komsomolskaïa Pravda, n° 74/6706, 1947.

---

(1) Parue en 1953 à la Librairie Brill, à Leyde.

(2) C'est la présente traduction. J'ai également traduit l'article *Les Bibliothécaires et la Bibliothèque* dans la Revue de la Méditerranée, n°s 45 et 46, 1951, Alger, p. 556-568 et 658-667.

(3) Parue en 1919 à Leipzig.

S. Kara-Murza, *Memorias del Academico Ignati Kratchkovski,* Literatura Sovietica, n° 12, 1946, p. 62-63.

L. Mecerian, Mélanges de l'Université Saint-Joseph, XXVI, Beyrouth, 1944-1946, p. 138-139.

K. N. Grigorian, *Un livre sur la joie sublime d'un savant,* Bull. de l'Ac. des Sc. de la Rép. Soc. Sov. d'Arménie, Sciences Sociales, n° 5, 1947, p. 95-98.

B. E., Autour de la lumière, n° 6, 1947, p. 63-64.

M. Canard, *Quarante ans sur les manuscrits arabes,* Revue Africaine, n° 406-409, 1945, p. 118-129.

S. Markov, *Le pilote de Vasco de Gama,* Autour de la lumière, n° 12, 1947 (Couverture).

Notes explicatives

Achkhabad. Ville de la Province Transcaspienne, aujourd'hui capitale de la Rép. Soc. Sov. des Turkmènes ; autrefois siège d'une communauté bâbiste.

Alexandre II Nikolaïevitch. Tsar de 1855 à 1881.

Alexis Mikhaïlovitch. Tsar de 1645 à 1676, père de Pierre le Grand.

Amyoun. Localité située à 16 km de Tripoli sur la route de Tripoli aux Cèdres du Liban.

Antokolsky. Sculpteur russe (1843-1902), auteur également d'un Ivan le Terrible et d'un Pierre le Grand.

Al-Azhar. Mosquée et Université musulmane du Caire, fondée au X^e^ siècle par les Fatimides.

Babis. Adeptes du Bâb, fondateur d'une doctrine religieuse en Iran vers le milieu du XIX^e^ siècle.

Behaïstes. Sont un rameau dérivé du Bâbisme, fondé par Behâ'oullâh, successeur du Bâb, et auteur du « Très Saint Livre ».

Barthold. Célèbre orientaliste russe (1869-1930).

Beït Djala. Village chrétien situé près de la route de Jérusalem à Bethléem.

Beskinta. Village libanais, situé à 27 km de Beyrouth et 1 350 m d'altitude, sur la route du Djebel Sannin.

Bielinsky. Grand critique littéraire russe (1811-1848), le Sainte-Beuve russe.

Bogouslavsky. Général russe et arabisant (1826-1893).

Boldyrev. Professeur d'arabe à l'Université de Moscou de 1818 à 1837 ; né en 1780 et mort en 1842.

Brockelmann K. Orientaliste allemand qui a composé un ouvrage fondamental sur l'Histoire et la Littérature arabe.

Chamil. Voir l'art. 4 du chapitre VI.

CHEVALIER LADRE (LE). Poème célèbre de Pouchkine (1830).

CHEVTCHENKO T. G. Grand poète ukrainien, d'origine serbe (1815-1861), exilé de 1847 à 1857.

CHIPKA. Nom d'un col dans les Balkans qui fut le théâtre d'une bataille célèbre lors de la guerre russo-turque de 1877-1878.

CHOUMLA. Ville de Bulgarie, à l'ouest de Varna (en bulgare Choumen).

CHOUWEÏR (ou CHOUEÏR). Village situé à 42 km de Beyrouth, sur la route de Zahlé et à 1.220 m d'altitude.

COUFIQUE (écriture). Ecriture arabe archaïque rattachée traditionnellement à la ville de Koufa en Irak.

DAGHESTAN. Ancienne province persane cédée à la Russie en 1812 ; elle est située au nord du Caucase et en bordure de la Caspienne. Aujourd'hui République autonome du Daghestan.

DESMAISONS (Baron). Professeur de persan à la Section d'Enseignement des Langues Orientales du Ministère des Affaires Etrangères, puis Directeur de cette Section de 1843 à 1872.

DEMANGE. Orientaliste français, élève de Silvestre de Sacy. Appelé en Russie en 1817, il enseigna d'abord à l'Institut Pédagogique de Saint-Pétersbourg qui se transforma en Université, puis de 1822 à 1839 à la Section d'Enseignement des Langues Orientales du Ministère des Affaires Etrangères.

DERJAVINE G. R. Poète russe (1743-1816), chantre de Catherine II. Son *Hymne à Dieu* (*Oda « Bog »*) a été traduit en plus de quinze langues.

DJOUNIYE. Petite ville située sur la côte du Liban à 20 km au nord de Beyrouth.

DORN B. A. Orientaliste allemand, né en 1805. Appelé en Russie, y arriva en 1829. Enseigna à l'Université de Kharkov, puis à la Section d'Enseignement du Ministère des Affaires Etrangères, puis fut bibliothécaire à la Bibliothèque Publique de Pétersbourg, où il établit le catalogue des manuscrits orientaux. Membre de l'Académie des Sciences, mourut à Pétersbourg en 1881. A fait de nombreux travaux sur les peuples du Caucase.

DOUZE NATIONS (Les). L'expédition napoléonienne est appelée aussi Expédition « des douze nations ». L'expression est en slavon dans le texte. Le mot *iazyk* de cette expression signifie à la fois *langue* et *nation* comme autrefois aussi le français *langue*.

EÇA DE QUEIROZ. Romancier et diplomate portugais (1845-1900). A écrit un roman intitulé *La Relique* en 1887, où il évoque la Palestine et la Passion et fait la caricature des bigots. Il s'intéressa à diverses questions politiques et notamment au réveil de l'islamisme à l'époque contemporaine.

FATIMIDES (Califes). Dynastie d'origine orientale qui régna d'abord en Afrique du Nord au X^e^ siècle, puis s'empara de l'Egype où elle régna du X^e^ au XII^e^ siècle. C'est à elle qu'est due la fondation du Caire.

FIRDOUSI (Firdawsî). Poète persan mort en 1020, auteur du *Châh Nâmé* (*Livre des Rois*), grande épopée nationale persane.

FORSCH (Olga). Romancière russe contemporaine (de l'époque soviétique). A composé des romans historiques tirés de l'histoire du XIX[e] siècle.

FRAEHN C. M. Savant allemand né en 1782. Après avoir enseigné à l'Université de Kazan de 1807 à 1817, il fut appelé à l'Académie des Sciences pour diriger le classement des collections orientales. Il devint académicien et mourut à Pétersbourg en 1851.

FREÏKA. Petite localité du Liban, proche de Beskinta, à l'est de Beyrouth.

GANTOUS AR-ROUSI. Ce surnom oriental de l'auteur est dans la 2[e] édition de l'ouvrage reproduit au début et à la fin de chaque série de récits en une vignette représentant un bandeau d'inscription arabe en coufique monumental (qui n'est plus dans la 3[e] édition).

GOGOL N. V. Célèbre écrivain russe (1809-1852). La nouvelle à laquelle fait allusion l'auteur à propos du Cheikh Tantâwî et intitulée *La Perspective Nevsky*, est de 1834. C'est l'histoire d'un peintre qui s'éprend d'une femme rencontrée sur la Perspective, et qui se suicide quand il apprend que ce n'est qu'une belle de nuit.

GORKI M. Célèbre écrivain russe (1868-1936), l'un des plus populaires de la Russie soviétique.

GRIBOIEDOV A. S. Ecrivain russe (1793-1828) et diplomate ; il savait le persan et remplit des fonctions diplomatiques en Perse où il périt à Téhéran au cours d'une émeute.

HADDJI KHALIFA. Bibliographe turc du XVII[e] siècle qui a composé un grand manuel de littérature arabe, en arabe.

HALLADJ (AL-). Célèbre mystique arabe exécuté en 922 à Bagdad, étudié par L. Massignon. En 1913, Kratchkovsky a publié le texte de l'historien Soûli relatif à al-Hallâdj. Il a également transmis à L. Massignon la copie d'un manuscrit de Kazan d'une œuvre de Hallâdj, analysée par L. Massignon et P. Kraus dans *Akhbâr al-Hallâdj* (Paris, 1936).

HAMASA. Anthologie de la poésie arabe composée au IX[e] siècle par Aboû Temmâm ; sur son modèle son contemporain plus jeune Bohtorî a composé une anthologie de même genre portant le même titre.

HAMMER (Von). Joseph von Hammer-Purgstall, interprète, agent consulaire et orientaliste autrichien (1774-1856).

HARTMANN (Martin). Interpète et orientaliste allemand (1851-1918).

HEIDENSTAM (Werner von). Poète et romancier suédois qui séjourna en Orient. Né en 1859. Prix Nobel de littérature en 1916. Le roman *Endymion* dont la scène se passe à Damas a été composé en 1889.

HERCULANO (de Carvalho e Aranjo, Alexandre). Historien et romancier portugais (1810-1877).

IBN AL-MO'TAZZ. Prince abbaside, fils du calife Mo'tazz ; il périt à la suite de l'échec d'une insurrection qui l'avait mis sur le trône pour un jour en 908. L'ouvrage d'Ibn al-Mo'tazz édité par Kratchkovsky porte le titre de *Kitâb al-badî'* qui a été traduit ici littéralement par *Livre du Merveilleux* (Kniga o divnom). Mais dans l'édition, ce titre avait été rendu par *Livre du nouveau (style)*. Il s'agit en effet de l'art du beau style.

INGOUCHES. Tribu des Tchetchènes caucasiens. L'Ingouchétie est un territoire du Nord du Caucase, à l'est du Haut Terek faisant partie de l'ancienne République autonome des Techtchènes et des Ingouches.

ITALINSKY A. I. Médecin, diplomate, historien de l'art et archéologue (1743-1827). Fut ambassadeur à Naples, puis à Rome où il mourut.

IVANOV V. A. (W. Ivanow). Arabisant célèbre par ses recherches sur les Ismaéliens. Actuellement dans l'Inde.

JACOB G. Arabisant allemand, auteur de *Das Leben der vorislamischen Beduinen nach den Quellen geschildert*, Berlin, 1897.

KALOUGA. Ville située à 150 km au sud-ouest de Moscou.

KANDIDAT. Grade universitaire immédiatement inférieur à celui de magistre (voir ce mot).

KAZAN. Ville située sur la Volga, capitale de la République des Tatares. Son Université fut un centre orientaliste important au XIX^e^ siècle.

KAZEMBEK (Kâsim Bey). Persan converti au christianisme. Enseigna le persan et l'arabe à l'Université de Pétersbourg. Mort en 1870.

KER G. J. Orientaliste et numismate allemand du XVIII^e^ siècle ; fut appelé en Russie en 1731 pour classer les collections de monnaies orientales de l'Académie des Sciences.

KOLOMNA. Ville située sur la Moskova à 140 km au sud-est de Moscou. Elle a été illustrée par un poème de Pouchkine (*La petite maison de Kolomna*).

KOUPALA (Ianka). Pseudonyme d'Ivan Dominikovitch Loutsevitch ; poète biélo-russe qui a chanté de façon émouvante la misère des paysans biélo-russes d'avant la Révolution.

KRIMSKY A. A. Professeur à l'Institut Lazarev, puis à l'Université de Kiev, mort en 1942.

KRYLOV I. A. Célèbre poète et fabuliste russe (1768-1844).

LAH (al). Nom des Polonais en Arabe, d'après leur ancien nom *Liakh* (cf. l'allemand Ljachen).

LARRETA (Enrique). Romancier argentin, auteur de *La Gloria de Don Ramiro* (Una vida en tiempos de Felipe II), dont la première édition est de 1908 (Madrid). Kratchkovsky a composé un article intitulé *Les exploits de Don Ramiro et l'antiquité arabe*, dans l'édition du roman parue à Berlin en 1922 (Bibl. n° 118).

LAZAREV (Institut). Célèbre établissement d'enseignement à Moscou. Anciennement Institut arménien, puis Institut arménien des Langues Orientales. Il a été transformé après la Révolution en Institut des Langues Orientales et élargi.

LESKOV N. Romancier russe (1831-1895); peintre de la vie ecclésiastique russe par ses romans et nouvelles, *Gens d'Eglise*, *L'Ange scellé*, *Le pèlerin enchanté*, etc...

LIKHATCHEV N. P. Célèbre collectionneur russe né en 1862, mort en 1936. Cf. Chap. VI, n° 4.

LITEÏNY (Perspective). Avenue de Pétersbourg qui mène de la Perspective Nevsky au Quartier de Viborg (Viborgskaïa Storona).

LOMONOSOV. Littérateur russe du XVIII[e] siècle, le Pierre le Grand de la langue russe et le Malherbe de la poésie russe. Il est l'auteur de la première grammaire russe (1755).

MA'ARRA. (Ma'arrat an-No'mân). Petite ville de la Syrie du Nord, au sud d'Alep.

MACHRIQ (Al-). « L'Orient », titre de la revue catholique orientale de Beyrouth en arabe.

MAGISTRE. Titre ou grade universitaire russe. Le grade de magistre ès sciences (*magister naouk*) correspondait à peu près à celui d'agrégé et occupait dans la hiérarchie du *tchin* le neuvième rang avec droit à l'appellation de « Votre Noblesse ».

MALEÏNE A. I. Spécialiste de la paléographie latine, mort en 1938.

MALINDI. Ville de la côte orientale d'Afrique (en Afrique Orientale anglaise).

MAMELOUKS (Sultans). Souverains d'Egypte du XIII[e] au XVI[e] siècle.

MA'MOÛN. Calife abbaside de Bagdad mort en 833. L'article de Gogol sur Ma'moûn se trouve au tome VIII de ses Œuvres complètes (Série : Articles, p. 76-81) : Ed. de l'Acad. des Sc. 1952.

MARONITES. Population chrétienne du Liban.

MARR N. I. Célèbre orientaliste et linguiste russe, plus particulièrement arménisant et caucasisant (1864-1934).

MEYERHOF M. Orientaliste et historien des Sciences, mort en 1945.

MIEDNIKOV N. A. Professeur de philologie arabe à l'Université de Pétersbourg, mort en 1918. Kratchkovsky lui a consacré un article dans le tome XXV des Mémoires de la Sect. Orientale de la Soc. Arch. Russe.

MOHAMMED KURD ALI. Ecrivain et homme politique syrien, mort en 1953.

MORDOVTSEV D. L. Romancier russe né en 1830 et mort au début du XX[e] siècle.

MORISQUES. Descendants des Arabes d'Espagne qui furent contraints de se convertir au christianisme.

MOZARABES. Chrétiens espagnols ayant conservé leur religion, mais ayant adopté la langue arabe.

NESTOR. Moine russe de Kiev mort en 1144, auquel est attribuée la plus ancienne chronique russe, qui va de 850 à 1110.

NIZAMIYA (Madrasa). Université musulmane de Bagdad au Moyen âge, fondée par le vizir Nizâm al-Moulk en 1065 et ouverte deux ans plus tard.

OMEYYADES. Dynastie des califes arabes de Damas qui régna du VII[e] au VIII[e] siècle.

OROSE. Historien hispano-latin du V[e] siècle après J.-C.

'OTHMAN. Troisième calife en Arabie (644-654).

OUCHINSKY. Pédagogue, psychologue et philosophe (1824-1871). On a célébré en 1946 le 75[e] anniversaire de sa mort.

PALMER E. H. Orientaliste anglais (1840-1882), professeur d'arabe à Cambridge et explorateur ; tué par des Bédouins au Sinaï.

PÈRES ET ENFANTS. Titre d'un roman bien connu de Tourgueniev.

PERM. Ville située sur la Kama, affluent de la Volga, à l'ouest de l'Oural, dans le territoire de Sverdlovsk qui fait partie de la Rép. fédérative soc. de Russie.

PERRUCHON J. Ethiopisant français de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e] dont un travail a paru dans les Publ. de la Fac. des Lettres d'Alger, X (1892).

PETROGRADSKAÏA STORONA (Rive ou côté de Petrograd, c'est-à-dire de la Ville de Pierre le Grand). Désigne un quartier de Pétersbourg-Léningrad qui se trouve sur la rive droite de la Néva et circonscrit par celle-ci d'une part et par différents bras nord de la Néva.

PIROGOV N. I. Chirurgien russe (1810-1881) qui professa à Dorpat et Pétersbourg ; il a publié des œuvres pédagogiques et un ouvrage intitulé *Questions vitales*.

RADICHTCHEV A. N. Ecrivain russe du XVIII[e] siècle, précurseur du libéralisme du XIX[e] siècle (1749-1802). Il séjourna à Leipzig de 1766 à 1771 et fit connaissance avec la littérature de l'Aufklärung. Condamné à mort, puis grâcié et exilé en Sibérie pour son roman *Voyage de Pétersbourg à Moscou* (1790) qui condamnait le despotisme de l'époque, il rentra à Pétersbourg en 1796 sous Paul I[er]. Il s'empoisonna en 1802 par crainte de nouvelles poursuites. Sa ville natale, Saratov, possède un Musée Radichtchev.

ROUS. Ancien nom des Normands, des fondateurs de l'Etat de Kiev et des Russes.

SACHAU E. Arabisant allemand né en 1845, mort en 1930, auteur de travaux historiques, juridiques et philologiques.

SAINT-SABAS (Mâr Sabâ, mort en 531). A donné son nom à un monastère grec situé dans la gorge du Cédron au sud-est de Jérusalem.

SALEMANN. Iranisant et arabisant russe mort en 1918.

SALTYKOV-CHTCHÉDRINE. M. I. Saltykov, qui prit le pseudonyme de N. Chtchédrine, littérateur et fonctionnaire (1826-1889), a fait le tableau dans son roman *La famille Golovliev* (1880) de la société russe opposée aux réformes libérales d'Alexandre II (1855-1881).

SARATOV. Ville de la Basse-Volga, fondée en 1592.

SCHWARZ P. Arabisant allemand auteur d'un travail sur le poète 'Omar ibn Abî Rabî'a.

SEÏDNAYA. Village chrétien (orthodoxes et catholiques) situé à 37 km au nord de Damas et célèbre par son sanctuaire et son monastère de la Vierge, étudiés par Habib Zayat.

SÉMINAIRE. Nom par lequel on désigne dans les Universités allemandes, russes, etc., les exercices pratiques par opposition aux cours magistraux. Ce mot a également le sens du mot français correspondant et désigne aussi une Ecole Normale.

SENKOVSKY O. I. (1801-1858). Alias Baron Brambeus. Professeur d'arabe à l'Université de Pétersbourg jusqu'en 1847. Dirigea la *Bibliothèque de Lecture*.

SILVESTRE DE SACY (Antoine Isaac). Célèbre orientaliste français (1758-1838).

SMIRNOV V. D. Turcologue, professeur à l'Université de Pétersbourg à partir de 1873. Mort en 1922.

SOGDIANE. Le territoire de l'ancien peuple des Sogdiens s'étendait de l'Oxus (Amou Daria) à l'Iaxarte (Sir Daria).

SOUFISME. Courant philosophico-religieux dans l'islam avec tendances mystiques.

TCHAADAÏEV P. I. Ecrivain russe de la première partie du XIX[e] siècle (1794-1856). Représentant des Occidentalistes ; voyagea à l'étranger et inclina vers le catholicisme. Ses *Lettres Philosophiques*, écrites en français, critiquaient la société russe. La première écrite en 1829, parut en 1836 en traduction russe. Il fut à la suite de cela déclaré fou et placé sous surveillance.

TCHEKHOV A. Auteur de nouvelles, romans et pièces de théâtre, et médecin (1860-1904). Il s'est complu dans la description des platitudes et de la grisaille de la vie ; ses personnages sont souvent des apathiques et des désespérés.

TCHERNYCHEVSKY N. G. Critique et journaliste, né et mort à Saratov (1828-1889). Arrêté en 1862 pour ses idées socialistes, il composa en prison son fameux roman *Que faire ?* Il fut envoyé ensuite en Sibérie et ne revint à Saratov qu'en 1889. Saratov a constitué sa maison natale en Musée et donné son nom à son Université, fondée en 1922.

TCHETCHÈNES. Voir INGOUCHES.

TIOUTCHEV F. I. Poète du XIX[e] siècle (1803-1873).

TISCHENDORF K. Savant voyageur qui constitua la collection de manuscrits qui se trouve dans la Bibliothèque Publique de Léningrad. Il est connu par ses études bibliques et une édition critique du Nouveau Testament. Il est mort à Leipzig en 1874.

TOLSTOÏ (Alexis). Poète russe qui vécut de 1817 à 1875. Son poème sur Jean Damascène, où il montre le saint refusant la proposition du calife qui lui offre de partager son trône avec lui est de 1859.

TOUMANSKY. Officier et orientaliste russe, mort en 1922. Il étudia le Bâbisme à Achkhabad. L'*Anonyme Toumansky*, ouvrage géographique persan intitulé *Houdoûd al-'Alam* est maintenant traduit par V. Minorsky.

VASILIEVSKY OSTROV. L'Ile Vasilievsky, quartier de Léningrad situé entre la Grande et la Petite Néva, où se trouvait l'habitation de Kratchkovsky.

VESELOVSKY A. N. Spécialiste de l'histoire de la littérature occidentale et de la littérature antique (1883-1907). Voir sur son activité le volume consacré au 220e anniversaire de l'Acad. des Sc. de l'URSS (1725-1945) au chapitre de la Philologie Classique (1).

ZARAFCHAN. Rivière de Sogdiane, passant à Samarkand et Boukhara.

---

(1) Pour certains noms nous renvoyons à l'étude suivante : M. Canard, *Les études arabes en Russie. Aperçu historique*, Revue de la Méditerranée, Alger, 1947, n° 20, p. 436-465 et à l'article nécrologique que j'ai consacré à I. Kratchkovsky, dans la Revue Africaine, Alger, 1952, n° 430-431, p. 236-249.

ADDENDA

P. 10, l. 7 a f. Il s'agit du dernier vizir de Hâkim, 'Alî b. Dja'far b. Falâh, et du gouverneur d'Alep Fâtik.

P. 50, l. 12 a f. Allusion à G. Kampffmeyer (cf. Die Welt des Islams IX, 1930).

P. 95, l. 23 Travaux de Colin, Lévi-Provençal, Garcia Gomez, Stern.

P. 137, l. 4 a f. Voir ce vers dans *Lisân al-'Arab*, IV, 191.

P. 145, l. 7 Il s'agit de O. Rescher.

P. 155, l. 12 a f. Allusion à l'orientaliste polonais Z. Smogorzewski, mort en 1931. Voir la trad. polonaise de Kratchkovsky par A. Zajaczkowski, Varsovie, 1952, p. 340, et Rocznik Orientalistyczny, IX, Lwow, 1934, p. 188-199.

P. 156, l. 14 a f. Il s'agit de l'ouvrage connu de Miguel Asin Palacios.

P. 172, l. 6 à f. Allusion à R. Pettazzoni, *La confessione dei peccati*, II, Bologne, 1935 (cf. Zajaczkowsky, p. 342).

P. 195, l. 16 a f. Sur ce récit du Yéménite, voir I. Kratchkovsky, *Daghestan et Yémen* (Un épisode de la littérature arabe au Caucase du Nord au XVIII[e] siècle) dans Mélanges E. F. Gautier, 1938, p. 288-296.

P. 200, dern. ligne. Le texte russe a été traduit littéralement, mais l'expression allemande originale (wenn doch... in eine Seele führe) signifie plutôt : s'emparait d'une âme.

P. 214, l. 17 a f. Second hémistiche d'un vers de Mutanabbî (rime *sufunu*).

P. 235-236. Ajouter à la liste des traductions la traduction polonaise de A. Zajaczkowski, Varsovie, 1952, *Nad arabskimi rekopisami*, que le traducteur, profes- à l'Université de Varsovie, m'a obligeamment envoyée. Elle est accompagnée d'une biographie détaillée d'I. Kratchkovsky, et de plusieurs additions importantes aux références bibliographiques de l'auteur.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. I. I. Kratchkovsky (1883-1951) ..... Frontispice

II. Amin Raihani (1876-1940) ..... face à p. 52

III. Mahmoud Teimour ..... — p. 60

IV. Mikhail Nouaima ..... — p. 70

V. Fac-similé d'une page d'une ordjouza du pilote de Vasco de Gama ..... — p. 108

VI. Le Cheikh Tantawi (1810-1861) ..... — p. 142

VII. Fac-similé d'une inscription sabéenne ..... — p. 170

VIII. Le P. Antoine Salhani (1847-1941) ..... — p. 214

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR VII

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION IX

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION XI

PRÉLUDE 1

Chapitre I. — AU DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS 3
Prologue (1901) 3
1. Un vieil apocryphe (1906) 5
2. Le tracducteur de Krylov (1922) 6
3. Un contemporain d'Houlagou (1911) 7
4. « L'otage d'une double prison » (1912) 9
5. De Sicile à Pétersbourg par la Perse (1929) 11
Epilogue (1941) 12

Chapitre II. — SOUVENIRS DE MES PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT..... 15
1. Les livres et les hommes (1908-1910) 15
2. Traité grammatical ou pamphlet anti-religieux ? (1910-1932) 27
3. Une thèse non écrite (1910) 32
4. Les manuscrits des deux patriarches ou une prédiction accomplie (1900-1927) 38

Chapitre III. — ECRIVAINS ARABES ET ARABISANT RUSSE..... 49
1. « Le philosophe de la vallée de Freïkha » (1910-1940)..... 49
2. Un aristocrate-fellah du Caire 56
3. Le séminariste de Poltava 65

Chapitre IV. — AU MUSÉE ASIATIQUE 75
1. Introduction à la légende (1903-1934) 75
2. Le manuscrit unique et les savants « des douze nations ».. 89
3. Un contemporain de la première croisade (1919-1927).... 96
4. Le pilote de Vasco de Gama 103

Chapitre V. — A LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE 111
1. Les Bibliothécaires et la Bibliothèque 1901-1930) 111
2. Mes débuts comme membre d'un jury de thèse (1914) 128
3. Du Caire au cimetière Volkovo et Pétersbourg (1916-1930). 140
4. Al-Andalous et Léningrad (1906-1942) 150

Chapitre VI. — Le Gibier court lui-même au-devant du chasseur 163
1. Les tablettes de bronze du pays de la reine de Saba (1930). 163
2. Une lettre de Sogdiane (1934) 173
3. Le Coran coufique et « la grand'mère arabe » (1936)..... 182
4. Le Commissaire attaché à Chamîl à Kalouga (1928-1941).. 188

Chapitre VII. — Les Ombres des Ancêtres..... 197
1. « Un martyr de la littérature arabe » (1910) 197
2. Le « paisible » Guirgass (1901-1941) 203
3. Un demi-siècle sur un manuscrit (1903-1938) 212

Finale 221
Requiem æternam (1943) 221

Appendice. « L'obligation du non-obligatoire » 225
Histoire du livre 229

Références bibliographiques 231
Traductions 235
Recensions 236
Notes explicatives 237

Addenda 245

Table des Illustrations 246

Table des Matières 247

ALGER -- IMPRIMERIE LA TYPO-LITHO ET J. CARBONEL

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
20 MAI 1958
ALGER